



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



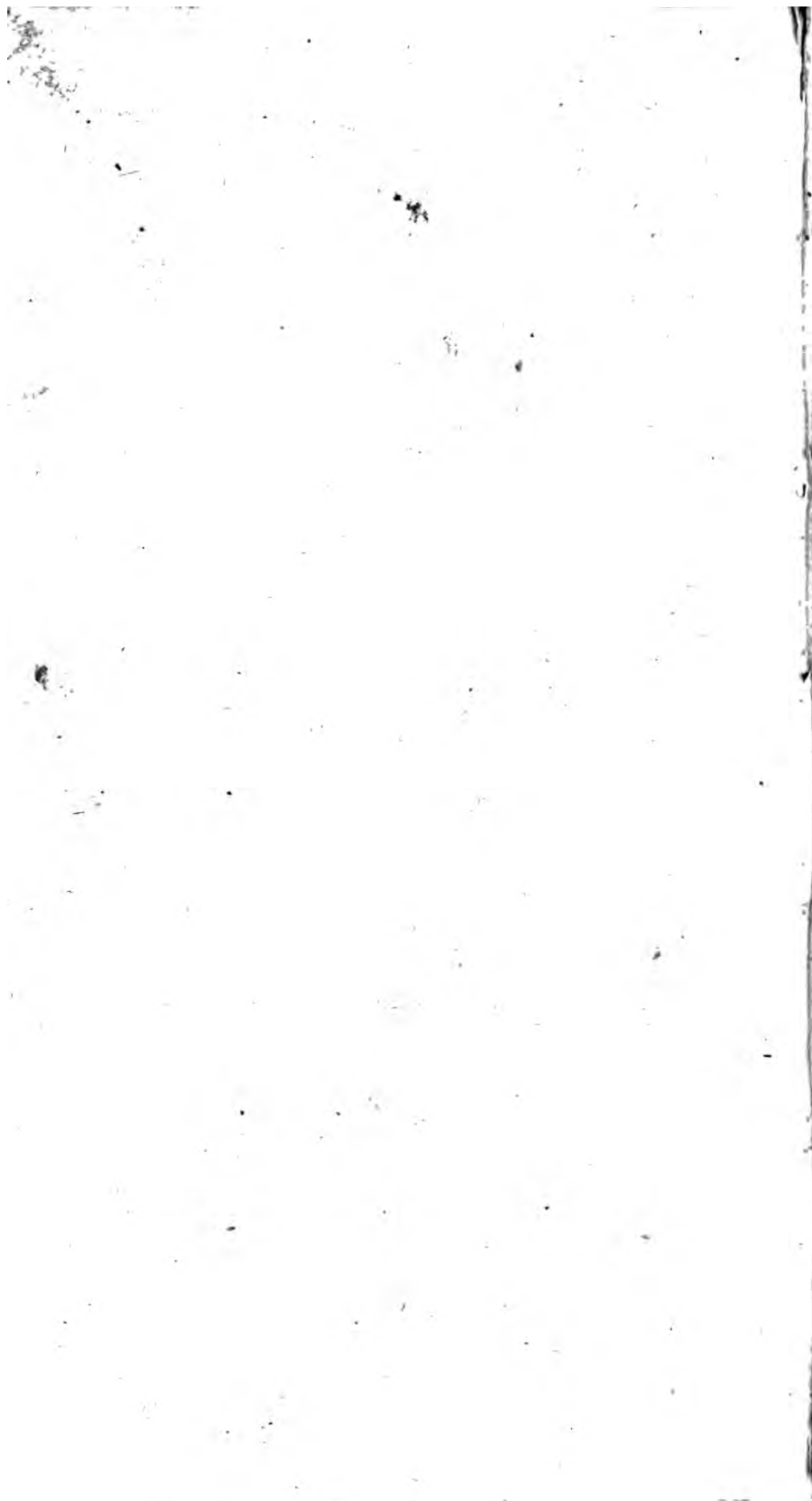


Viscount Palmerston.

EAST SHEEN.

UNS. 168 e. 28







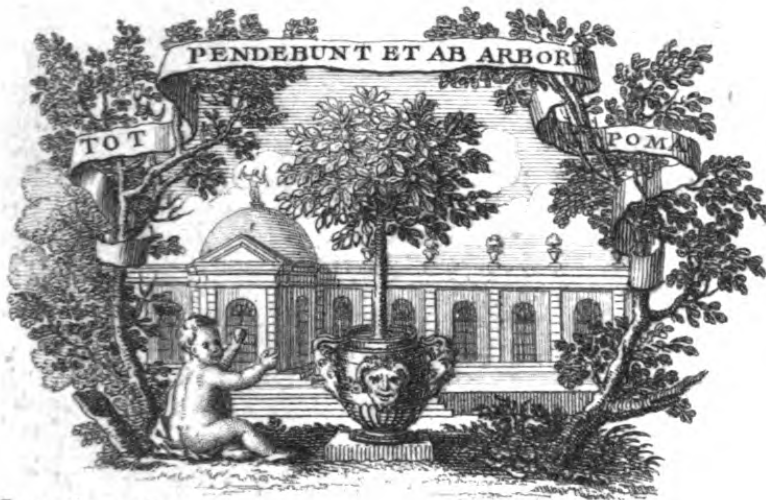
LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,
AVEC LES CARACTERES
OU

LES MOEURS DE CE SIECLE,
Par M. DE LA BRUYERE.

Nouvelle Edition augmentée de la DEFENSE
de M. DE LA BRUYERE & de ses CARACTERES,

Par M. COSTE.

TOME SECONDE.



J.B. Scotin Sculp.

A AMSTERDAM,

Chez F. CHANGUION, 1733.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Holl. & Westfr.





TABLE DES MATIERES

Contenuës

dans ce Second Volume.

SUITE DES CARACTERES DE CE SIECLE.

CHAP. XI. <i>De l'Homme.</i>	Pag. 1
CHAP. XII. <i>Des Jugemens.</i>	87
CHAP. XIII. <i>De la Mode.</i>	159
CHAP. XIV. <i>De quelques Usages.</i>	194
CHAP. XV. <i>De la Chaire.</i>	243
CHAP. XVI. <i>Des Esprits Forts.</i>	266

DISCOURS PRONONCE' DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE.

PREFACE à ce Discours.	321
DISCOURS prononcé dans l'Académie Française.	343
DE-	

TABLE DES MATIERES.

DE'FENSE DE M. DE LA
BRUYERE & DE SES CA-
RACTERES, *contre les Accusa-
tions & les Objections de M. de*
VIGNEUL-MARVILLE *par*
M. COSTE. 365

*La Table des Matieres de cette DE-
FENSE est à la fin de l'Ou-
vrage.*



LES



LES
CARACTERES
OU
LES MOEURS
DE CE SIECLE.



CHAPITRE XI.

DE L'HOMME.



ENous emportons point
contre les hommes en
voyant leur dureté, leur
ingratitude, leur injusti-
ce, leur fierté, l'amour d'eux-mê-
mes, & l'oubli des autres : ils sont

Tom. II.

A

ainfi

CHAP.
XI.

ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

* Les hommes en un sens ne font point legers, ou ne le font que dans les petites choses : ils changent de goût quelquefois : ils changent leurs mœurs toujours mauvaises, fermes & constans dans le mal, ou dans l'indifference pour la vertu.

* Le Stoïcisme est un jeu d'esprit & une idée semblable à la République de Platon. Les Stoïques ont feint qu'on pouvoit rire dans la pauvreté, être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parens & des amis ; regarder froidement la mort, & comme une chose indifferente qui ne devoit ni réjouir, ni rendre triste ; n'être vaincu ni par le plaisir, ni par la douleur ; sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir, ni jetter une seule larme ; & ce phantôme de vertu & de confiance ainsi imaginé, il leur a plû de l'appeller un Sage. Ils ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvez, & n'ont presque relevé au-
cun

can de ses foibles : au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger ; ils lui ont tracé l'idée d'une perfection & d'un heroïsme dont il n'est point capable, & l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le sage qui n'est pas, ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement & par lui-même au dessus de tous les événemens & de tous les maux : ni la goutte la plus douloureuse, ni la colique la plus aiguë ne sauroient lui arracher une plainte, le Ciel & la Terre peuvent être renversés sans l'entraîner dans leur chute, & il demeureroit ferme sur les ruines de l'Univers ; pendant que l'homme qui est en effet, sort de son sens, crie, se désespere, étincelle des yeux, & perd la respiration pour un chien perdu, ou pour une porcelaine qui est en pièces.

* Inquiétude d'esprit, inégalité d'humeur, inconstance de cœur, incertitude de conduite : tous vices de l'ame, mais differens, & qui avec tout leur rapport qui paroît entr'eux ne se supposent pas toujours l'un l'autre dans un même sujet.

4 LES CARACTERES

* Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable : de même s'il y a toujours plus d'inconvenient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

* Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs : il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts & de manières différentes : il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, & il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été, il se succede à lui-même : ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions : ni de quelle humeur, mais combien il a de fortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point ? est-ce *Eutichrate* que vous abordez ? aujourd'hui quelle glace pour vous ! hier il vous recherchoit, il vous caressoit, vous donniez de la jalousie à ses amis : vous reconnoît-il bien ? dites-lui votre nom.

* *Menalque* (a) descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme :

(a) Ceci est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distractions : ils ne
sau-

ferme : il s'apperçoit qu'il est en bonnet de nuit ; & venant à mieux s'examiner , il se trouve rasé à moitié , il voit que son épée est mise du côté droit , que ses bas sont rabbattus sur ses talons , & que sa chemise est par dessus ses chausses. S'il marche dans les places , il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac , ou au visage , il ne soupçonne point ce que ce peut être , jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux & se réveillant , il se trouve ou devant un limon de charette , ou derriere un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vû une fois heurter du front contre celui d'un aveugle , s'embarasser dans ses jambes , & tomber avec lui chacun de son côté à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un Prince & sur son passage , se reconnoître à peine , & n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche , il brouille , il crie ,

sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables , car les goûts étant differens , on a à choisir.

6 LES CARACTÈRES

DE L'HOM-
ME.

crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre, *on lui perd tout, on lui égare tout* : il demande ses gants qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenoit le tems de demander son masque, lorsqu'elle l'avoit sur son visage. Il entre à l'appartement, & passe sous un lustre où sa perruque s'accroche & demeure suspendue, tous les Courtisans regardent & rient : Menalque regarde aussi, & rit plus haut que les autres, il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, & à qui il manque une perruque. S'il va par la Ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, & il demande où il est à des passans, qui lui disent précisément le nom de la rue : il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du Palais, & trouvant au bas du grand degré un carosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans : le cocher touché, & croit remener son maître dans sa maison : Menalque se jette hors de la portiere, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt
l'an-

l'antichambre , la chambre , le cabinet , tout lui est familier , rien ne lui est nouveau , il s'affit , il se repose , il est chez soi. Le Maître arrive , celui-ci se leve pour le recevoir , il le traite fort civilement , le prie de s'asseoir , & croit faire les honneurs de sa chambre : il parle , il rêve , il reprend la parole : le Maître de la maison s'ennuye , & demeure étonné : Menalque ne l'est pas moins , & ne dit pas ce qu'il en pense , il a affaire à un fâcheux , à un homme oisif , qui se retirera à la fin , il l'espère , & il prend patience ; la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois il rend visite à une femme , & se persuadant bien-tôt que c'est lui qui la reçoit , il s'établit dans son fauteuil , & ne songe nullement à l'abandonner : il trouve ensuite que cette Dame fait ses visites longues , il attend à tous momens qu'elle se leve & le laisse en liberté : mais comme cela tire en longueur , qu'il a faim , & que la nuit est déjà avancée ; il la prie à souper ; elle rit , & si haut , qu'elle le réveille. Lui-même se marie le matin , l'oublie le

foir , & découche la nuit de ses nœces : & quelques années après il perd sa femme , elle meurt entre ses bras , il assiste à ses obseques , & le lendemain quand on lui vient dire qu'on a servi , il demande si sa femme est prête , & si elle est avertie. C'est lui encore qui entre dans une Eglise , & prenant l'aveugle qui est collé à la porte pour un pilier , & sa tasse pour un benitier , y plonge la main , la porte à son front , lorsqu'il entend tout d'un coup le pilier qui parle , & qui lui offre des raisons. Il s'avance dans la nef , il croit voir un Prié-Dieu , il se jette lourdement dessus : la machine plie , s'enfonce & fait des efforts pour crier : Menalque est surpris de se voir à genoux sur les jambes d'un fort petit homme , appuyé sur son dos , les deux bras passés sur ses épaules , & ses deux mains jointes & étenduës qui lui prennent le nez & lui ferment la bouche , il se retire confus & va s'agenouiller ailleurs : il tire un livre pour faire sa priere , & c'est sa pantoufle qu'il a prise pour ses heures , & qu'il a mise dans sa poche avant que de sortir. Il n'est pas
hors

hors de l'Eglise qu'un homme de livrée court après lui , le joint , lui demande en riant s'il n'a point la pantoufle de Monseigneur ; Menalque lui montre la sienne , & lui dit , *Voilà toutes les pantoufles que j'ai sur moi* : il se fouille néanmoins & tire celle de l'Evêque de * * qu'il vient de quitter , qu'il a trouvé malade auprès de son feu , & dont avant de prendre congé de lui , il a ramassé la pantoufle , comme l'un de ses gants qui étoit à terre ; ainsi Menalque s'en retourne chez soi avec une pantoufle de moins. Il a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse , & voulant continuer de jouer , il entre dans son cabinet , ouvre une armoire , y prend sa cassette , en tire ce qui lui plaît , croit la remettre où il l'a prise : il entend abboyer dans son armoire qu'il vient de fermer , étonné de ce prodige il l'ouvre une seconde fois , & il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a ferré pour sa cassette. Il joue au trictrac , il demande à boire , on lui en apporte , c'est à lui à jouer , il tient le cornet d'une main , & un verre de l'autre , & comme il a une grande

DE L'HOM-
ME.

de soif, il avale les dez & presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, & inonde celui contre qui il jouë : & dans une chambre où il est familier, il crache sur le lit, & jette son chapeau à terre, en croyant faire tout le contraire. Il se promène sur l'eau, & il demande quelle heure il est : on lui présente une montre, à peine l'a-t-il reçüe, que ne songeant plus ni à l'heure, ni à la montre, il la jette dans la riviere, comme une chose qui l'embarasse. Lui-même écrit une longue Lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, & jette toujours la poudre dans l'encrier : ce n'est pas tout, il écrit une seconde Lettre, & après les avoir achevées toutes deux, il se trompe à l'adresse : un Duc & Pair reçoit l'une de ces deux Lettres, & en l'ouvrant y lit ces mots, *Maître Olivier, ne manquez si-tôt la présente reçüe, de m'envoyer ma provision de foin.....* Son Fermier reçoit l'autre, il l'ouvre, & se la fait lire on y trouve, *Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à Votre Grandeur.....* Lui-même
me

me encore écrit une Lettre pendant la nuit, & après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie, il ne laisse pas d'être surpris de ne voir goutte, & il fait à peine comment cela est arrivé. Menalque descend l'escalier du Louvre, un autre le monte, à qui il dit, *c'est vous que je cherche* : il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort, il va, il revient sur ses pas : il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart d'heure. Il est étonné que ce soit lui, il n'a rien à lui dire, il lui quitte la main, & tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, & il est déjà bien loin de vous, quand vous songez à lui répondre : ou bien il vous demande en courant comment se porte votre père, & comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien-aise. Il vous trouve quelque autre fois sur son chemin, *il est ravi de vous rencontrer*, il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose, il contemple votre main, vous avez là, dit-il, un beau rubis, est-il Balais ? il vous quit-

te & continuë sa route : voilà l'affaire importante dont il avoit à vous parler. Se trouve-t-il en campagne , il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pû se dérober à la Cour pendant l'automne , & d'avoir passé dans ses terres tout le tems de Fontainebleau , il tient à d'autres d'autres discours , puis revenant à celui-ci , vous avez eu , lui dit-il , de beaux jours à Fontainebleau , vous y avez sans doute beaucoup chassé. Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever , il rit en lui-même , il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit , il répond à sa pensée , il chante entre ses dents , il siffle , il se renverse dans une chaise , il pousse un cri plaintif , il baïlle , il se croit seul. S'il se trouve à un repas , on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette : il est vrai que ses voisins en manquent , aussi-bien que de couteaux & de fourchettes , dont il ne les laisse pas jouir long-tems. On a inventé aux tables une grande cueil- lere pour la commodité du service : il la prend , la plonge dans le plat , l'emplit , la porte à sa bouche , & il

il ne fort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge & sur ses habits le potage qu'il vient d'avalier. Il oublie de boire pendant tout le dîner ; ou s'il s'en souvient , & qu'il trouve que l'on lui donne trop de vin , il en flaque plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite : il boit le reste tranquillement , & ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire , de ce qu'il a jetté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il est un jour retenu au lit pour quelque incommodité , on lui rend visite , il y a un cercle d'hommes & de femmes dans sa ruelle qui l'entretiennent , & en leur présence il souleve sa couverture & crache dans ses draps. On le mene aux Chartreux , on lui fait voir un Cloître orné d'Ouvrages , tous de la main d'un excellent Peintre : le Religieux qui les lui explique , parle de saint BRUNO , du Chanoine & de son aventure , en fait une longue histoire & la montre dans l'un de ses tableaux : Menalque qui pendant la narration est hors du Cloître , & bien loin au-delà , y revient enfin , & demande au pere si c'est le

DE L'HOM-
ME.

Chanoine ou saint Bruno qui est damné. Il se trouve par hazard avec une jeune veuve, il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort; cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglote, & ne laisse pas de reprendre tous les détails de la maladie de son époux, qu'elle conduit depuis la veille de sa fièvre qu'il se portoit bien, jusqu'à l'agonie. *Madame*, lui demande Menalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'aviez-vous que celui-là ?* Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine, il se leve avant le fruit, & prend congé de la compagnie : on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, & l'a fait sortir à pied, de peur que son carosse ne le fist attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques, il est étonné de ne le point voir, où peut-il être, dit-il, que fait-il, qu'est-il devenu ? qu'il ne se présente plus devant moi, je le chasse dès à cette heure : le valet arrive,

à

à qui il demande fierement d'où il vient, il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, & il lui rend un fidele compte de sa commiffion. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas ; pour un ftupide, car il n'écoute point, & il parle encore moins ; pour un fou, car outre qu'il parle tout feul, il eft fujet à de certaines grimaces & à des mouvemens de tête involontaires ; pour un homme fier & incivil, car vous le faluez, & il paffe fans vous regarder, ou il vous regarde fans vous rendre le falut ; pour un inconfideré, car il parle de banqueroute au milieu d'une famille où il y a cette tache ; d'exécution & d'échafaut devant un homme dont le pere y a monté ; de roture devant les roturiers qui font riches, & qui fe donnent pour nobles. De même il a deflein d'élever auprès de foi un fils naturel, fous le nom & le personnage d'un valet ; & quoiqu'il veuille le dérober à la connoiffance de fa femme & de fes enfans, il lui échape de l'appeller fon fils dix fois le jour : il a pris auffi la réfolution de marier fon fils à la fille d'un

DE L'HOM-
ME.

d'un homme d'affaires , & il ne laisse pas de dire de tems en tems en parlant de sa maison & de ses ancêtres , que les Menalques ne se sont jamais mésalliez. Enfin il n'est ni présent ni attentif dans une compagnie à ce qui fait le sujet de la conversation : il pense , & il parle tout à la fois , mais la chose dont il parle , est rarement celle à laquelle il pense , aussi ne parle-t-il guères conséquemment & avec suite : où il dit , *Non* , souvent il faut dire *Oui* , & où il dit , *Oui* , croyez qu'il veut dire *Non* : il a en vous répondant si juste les yeux fort ouverts , mais il ne s'enfert point , il ne regarde ni vous ni personne , ni rien qui soit au monde : tout ce que vous pouvez tirer de lui , & encore dans le tems qu'il est le plus appliqué & d'un meilleur commerce , ce sont ces mots. *Oui vraiment. C'est vrai. Bon ! Tout de bon ? Oui-dà ! je pense qu'oui , Assurément. Ah ! Ciel !* & quelques autres monosyllabes qui ne sont pas même placez à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paroît être : il appelle sérieusement son laquais *Monsieur* ; & son ami ,

ami , il l'appelle *la Ver dure* : il dit *Votre Reverence* à un Prince du Sang , & *Votre Altesse* à un Jésuite. Il entend la Messe , le Prêtre vient à éternuer , il lui dit , *Dieu vous assiste*. Il se trouve avec un Magistrat : cet homme grave par son caractère , vénérable par son âge & par sa dignité l'interroge sur un événement , & lui demande si cela est ainsi : Menalque lui répond , *Oui , Mademoiselle*. Il revient une fois de la campagne , ses laquais en livrées entreprennent de le voler & y réussissent , ils descendent de son carosse , lui portent un bout de flambeau sous la gorge , lui demandent la bourse , & il la rend : arrivé chez soi il raconte son aventure à ses amis , qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances , & il leur dit , *demandez à mes gens , ils y étoient*.

* L'incivilité n'est pas un vice de l'ame , elle est l'effet de plusieurs vices , de la sotte vanité , de l'ignorance de ses devoirs , de la paresse , de la distraction , du mépris des autres , de la jalousie : pour ne se répandre que sur les dehors , elle n'en est que plus haïf-

DE L'HOM-
ME.

haïssable , parce que c'est toujours un défaut visible & manifeste : il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

* Dire d'un homme colere , inégal , querelleux , chagrin , pointilleux , capricieux , c'est son humeur , n'est pas l'excuser , comme on le croit ; mais avouer sans y penser que de si grands défauts sont irrémédiables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes : ils devraient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons , mais qu'ils doivent encore paroître tels , du moins s'ils tendent à être sociables , capables d'union & de commerce , c'est-à-dire à être des hommes. L'on n'exige pas des âmes malignes qu'elles ayent de la douceur & de la souplesse : elle ne leur manque jamais ; & elle leur sert de piège pour surprendre les simples , & pour faire valoir leurs artifices : l'on desireroit de ceux qui ont un bon cœur , qu'ils fussent toujours plians , faciles , complaisans , & qu'il fût moins vrai quelquefois que ce sont les
mé-

méchans qui nuisent, & les bons qui font souffrir.

* Le commun des hommes va de la colere à l'injure : quelques-uns en usent autrement, ils offensent & puis ils se fâchent : la surprise où l'on est toujours de ce procédé ne laisse pas de place au repentiment.

* Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger & n'en rien faire. La chose la plus prompte & qui se présente d'abord, c'est le refus, & l'on n'accorde que par réflexion.

* Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en general, & de chacun d'eux en particulier, & jetez-vous ensuite dans le commerce du monde.

* Si la pauvreté est la mere des crimes, le défaut d'esprit en est le pere.

* Il est difficile qu'un fort malhonnête homme ait assez d'esprit : un génie qui est droit & perçant conduit enfin à la regle, à la probité, à la vertu. Il manque du sens & de la
pe-

pénétration à celui qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux : l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satire qui le désignent aux autres , & où il ne se reconnoît pas lui-même : ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit desirable pour le plaisir des honnêtes gens & pour la vengeance publique , qu'un coquin ne le fût pas au point d'être privé de tout sentiment.

* Il y a des vices que nous ne devons à personne , que nous apportons en naissant , & que nous fortifions par l'habitude : il y en a d'autres que l'on contracte , & qui nous sont étrangers. L'on est né quelquefois avec des mœurs faciles , de la complaisance & tout le desir de plaire : mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit , ou de qui l'on dépend , l'on est bien-tôt jetté hors de ses mesures , & même de son naturel , l'on a des chagrins , & une bile que l'on ne se connoissoit point , l'on se voit une autre complexion , l'on est enfin étonné de se trouver dur & épineux.

* L'on demande pourquoi tous les
hom-

hommes ensemble ne composent pas comme une seule Nation & n'ont point voulu parler une même Langue, vivre sous les mêmes Loix, convenir entr'eux des mêmes usages & d'un même culte ; & moi pensant à la contrariété des esprits, des goûts & des sentimens, je suis étonné de voir jusques à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, & composer une seule famille.

* Il y a d'étranges peres, & dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

* Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs & les manieres de la plûpart des hommes. Tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, intetesié, qui étoit né gai, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, & éloigné de toute bassesse : les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité forcent la nature, & y causent ces grands changemens. Ainsi tel homme au fond, & en lui-même
ne

DE L'HOM-
ME.

ne se peut définir : trop de choses qui sont hors de lui , l'alterent , le changent , le bouleversent , il n'est point précisément ce qu'il est , ou ce qu'il paroît être.

* La vie est courte & ennuyeuse ; elle se passe toute à désirer : l'on remet à l'avenir son repos & ses joyes , à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu , la santé & la jeunesse. Ce tems arrive qui nous surprend encore dans les desirs : on en est là , quand la fièvre nous saisit & nous éteint : si l'on eût guéri , ce n'étoit que pour désirer plus long-tems.

* Lorsqu'on desire , on se rend à discrétion à celui de qui l'on espere : est-on sûr d'avoir , on temporise , on parlemente , on capitule.

* Il est si ordinaire à l'homme de n'être pas heureux , & si essentiel à tout ce qui est un bien d'être acheté par mille peines , qu'une affaire qui se rend facile , devient suspecte. L'on comprend à peine ou que ce qui coûte si peu , puisse nous être fort avantageux , ou qu'avec des mesures justes , l'on doive si aisément parvenir

nir à la fin que l'on se propose. L'on croit mériter les bons succès, mais n'y devoir compter que fort rarement.

* L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux, pourroit du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource.

* Quoique j'aye pû dire ailleurs, peut-être que les affligés ont tort : les hommes semblent être nez pour l'infortune, la douleur & la pauvreté, peu en échapent ; & comme toute disgrâce peut leur arriver, ils devroient être préparés à toute disgrâce.

* Les hommes ont tant de peine à s'approcher sur les affaires, sont si épineux sur les moindres intérêts, si hérissés de difficultez, veulent si fort tromper, & si peu être trompez, mettent si haut ce qui leur appartient, & si bas ce qui appartient aux autres, que j'avouë que je ne sai par où, & comment se peuvent conclure les mariages, les contrats, les acquisitions, la paix, la trêve, les traitez, les alliances.

* A

* A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur ; l'inhumanité , de fermeté ; & la fourberie , d'esprit.

Les fourbes croyent aisément que les autres le sont : ils ne peuvent guères être trompez , & ils ne trompent pas long-tems.

Je me racheterai toujours fort volontiers d'être fourbe , par être stupide & passer pour tel.

On ne trompe point en bien , la fourberie ajoute la malice au mensonge.

* S'il y avoit moins de duppes , il y auroit moins de ce qu'on appelle des hommes fins ou entendus , & de ceux qui tirent autant de vanité que de distinction d'avoir sù pendant tout le cours de leur vie tromper les autres ; comment voulez-vous qu'*Erophile* , à qui le manque de parole , les mauvais offices , la fourberie , bien loin de nuire , ont mérité des graces & des bienfaits de ceux mêmes qu'il a ou manqué de servir , ou désobligez , ne présume pas infiniment de soi & de son industrie ?

* L'on n'entend dans les places & dans les ruës des grandes Villes , & de

de la bouche de ceux qui passent, que les mots d'*exploit*, de *faisie*, d'*interrogatoire*, de *promesse*, & de *plaider contre sa promesse* : est-ce qu'il n'y auroit pas dans le monde la plus petite équité ? Seroit-il au contraire rempli de gens qui demandent froidement ce qui ne leur est pas dû, ou qui refusent nettement de rendre ce qu'ils doivent ?

Parchemins inventez pour faire souvenir ou pour convaincre les hommes de leur parole, honte de l'humanité.

Otez les passions, l'interêt, l'injustice, quel calme dans les plus grandes Villes ! Les besoins & la subsistance n'y font pas le tiers de l'embarras.

* Rien n'engage tant un esprit raisonnable à supporter tranquillement des parens & des amis les torts qu'ils ont à son égard, que la réflexion qu'il fait sur les vices de l'humanité ; & combien il est pénible aux hommes d'être constans, généreux, fideles, d'être touchés d'une amitié plus forte que leur interêt. Comme il connoît leur portée, il n'exige

DE L'HOM-
ME.

point d'eux qu'ils pénètrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité. Il peut haïr les hommes en general, où il y a si peu de vertu; mais il excuse les particuliers, il les aime même par des motifs plus relevés, & il s'étudie à mériter le moins qu'il se peut une pareille indulgence.

* Il y a de certains biens que l'on desire avec emportement, & dont l'idée seule nous enleve & nous transporte: s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins, que l'on aspire encore à de plus grands.

* Il y a des maux effroyables & d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, & dont la seule vûë fait fremir: s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connoissoit point, l'on se roidit contre son infortune, & l'on fait mieux qu'on ne l'esperoit.

* Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on herite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule pour adoucir une
gran-

grande douleur , & pour faire moins sentir une grande perte.

* Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre ; & je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement , qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

* Si la vie est misérable , elle est pénible à supporter : si elle est heureuse , il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

* Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver , & qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

* *Irene* se transporte à grands frais en Epidaure , voit Esculape dans son Temple , & le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lassée & recruë de fatigue ; & le Dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle est le soir sans appetit : l'Oracle lui ordonne de dîner peu : elle ajoûte qu'elle est sujette à des insomnies ; & il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit : elle lui demande pourquoi elle

DE L'HOM-
ME.

devient pesante , & quel remede ? l'Oracle répond qu'elle doit se lever avant midi , & quelquefois se servir de ses jambes pour marcher : elle lui déclare que le vin lui est nuisible : l'Oracle lui dit de boire de l'eau : qu'elle a des indigestions , & il ajoute qu'elle fasse diete. Ma vûë s'affoiblit , dit Irene , prenez des lunettes , dit Esculape. Je m'affoiblis moi-même , continuë-t-elle , je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été , c'est , dit le Dieu , que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur ? le plus court , Irene , c'est de mourir , comme ont fait votre mere & votre ayeule. Fils d'Apollon , s'écrie Irene , quel conseil me donnez-vous ? Est-ce là toute cette Science que les hommes publient , & qui vous fait révé- rer de toute la terre ? Que m'apprenez-vous de rare & de myste- rieux , & ne savois-je pas tous ces re- medes que vous m'enseigniez ? Que n'en usiez-vous donc , répond le Dieu , sans venir me chercher de si loin , & abréger vos jours par un long voyage ?

* La mort n'arrive qu'une fois ,
&

& se fait sentir à tous les momens de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

* L'inquiétude , la crainte , l'abattement n'éloignent pas la mort , au contraire : je doute seulement que le ris excessif convienne aux hommes qui sont mortels.

* Ce qu'il y a de certain dans la mort , est un peu adouci par ce qui est incertain : c'est un indéfini dans le tems qui tient quelque chose de l'infini , & de ce qu'on appelle éternité.

* Pensons que comme nous soupçons présentement pour la florissante jeunesse qui n'est plus , & ne reviendra point , la caducité suivra qui nous fera regretter l'âge viril où nous sommes encore , & que nous n'estimons pas assez.

* L'on craint la vieillesse , que l'on n'est pas sûr de pouvoir atteindre.

* L'on espere de vieillir & l'on craint la vieillesse , c'est-à-dire , l'on aime la vie & l'on fuit la mort.

* C'est plutôt fait de céder à la nature & de craindre la mort , que de faire de continuels efforts , s'armer de

raisons & de réflexions , & être continuellement aux prises avec soi-même , pour ne pas la craindre.

* Si de tous les hommes les uns mourroient , les autres non , ce seroit une désolante affliction que de mourir.

* Une longue maladie semble être placée entre la vie & la mort , afin que la mort même devienne un soulagement & à ceux qui meurent , & à ceux qui restent.

* A parler humainement , la mort a un bel endroit , qui est de mettre fin à la vieillesse.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos , que celle qui la termine.

* Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du tems qu'ils ont déjà vécu , ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre , un meilleur usage.

* La vie est un sommeil. Les vieillards sont ceux dont le sommeil a été plus long : ils ne commencent à se réveiller que quand il faut mourir. S'ils repassent alors sur tout le cours de leurs années , ils ne trouvent sou-

souvent ni vertus, ni actions louables qui les distinguent les unes des autres : ils confondent leurs differens âges , ils n'y voyent rien qui marque assez pour mesurer le tems qu'ils ont vécu. Ils ont eu un songe confus, informe & sans aucune suite : ils sentent néanmoins comme ceux qui s'éveillent, qu'ils ont dormi long-tems.

* Il n'y a pour l'homme que trois événemens , naître , vivre & mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir , & il oublie de vivre.

* Il y a un tems où la Raison n'est pas encore , où l'on ne vit que par instinct à la maniere des animaux, & dont il ne reste dans la mémoire aucun vestige. Il y a un second tems où la Raison se développe, où elle est formée, & où elle pourroit agir , si elle n'étoit pas obscurcie & comme éteinte par les vices de la complexion & par un enchaînement de passions qui se succedent les unes aux autres , & conduisent jusques au troisiéme & dernier âge. La Raison alors dans sa force devroit produire , mais elle est refroidie & rallentie par les années, par la maladie & la douleur ;

DE L'HOM-
ME.

déconcertée ensuite par le désordre de la machine qui est dans son déclin : & ces tems néanmoins font la vie de l'homme.

* Les enfans sont hautains, dédaigneux, coleres, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides; intemperans, menteurs, dissimulez, ils rient & pleurent facilement; ils ont des joyes immoderées & des afflictions ameres sur de très-petits sujets : ils ne veulent point souffrir de mal, & aiment à en faire; ils sont déjà des hommes.

* Les enfans n'ont ni passé ni avenir; & ce qui ne nous arrive guères, ils jouissent du présent.

* Le caractère de l'enfance paroît unique : les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes; & ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénétre la différence : elle augmente avec la Raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions & les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entr'eux, & si contraires à eux-mêmes.

* Les enfans ont déjà de leur ame l'imagination & la mémoire, c'est-à-dire

dire, ce que les vieillards n'ont plus, & ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux & pour tous leurs amusemens : c'est par elles qu'ils repetent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vû faire ; qu'ils font de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits Ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement & par le geste ; qu'ils se trouvent à un grand festin, & y font bonne chere ; qu'ils se transportent dans des palais & dans des lieux enchantez ; que bien que seuls ils se voyent un riche équipage & un grand cortége ; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille, & jouissent du plaisir de la victoire ; qu'ils parlent aux Rois & aux plus grands Princes ; qu'ils sont Rois eux-mêmes, ont des Sujets, possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable ; & ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent à cet âge être les arbitres de leur fortune, & les maîtres de leur propre felicité.

* Il n'y a nuls vices extérieurs, & nuls défauts du corps qui ne soient ap-

DE L'HOM-
ME.

perçûs par les enfans : ils les faisoient d'une premiere vûe , & ils savent les exprimer par des mots convenables , on ne nomme point plus heureusement : devenus hommes , ils sont chargez à leur tour de toutes les imperfections dont ils se sont moquez.

* L'unique soin des enfans est de trouver l'endroit foible de leurs maîtres , comme de tous ceux à qui ils sont soumis : dès qu'ils ont pû les entamer ils gagnent le dessus , & prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une premiere fois de cette superiorité à leur égard , est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

* La paresse , l'indolence , & l'oisiveté , vices si naturels aux enfans , disparoissent dans leurs jeux , où ils sont vifs , appliquez , exacts , amoureux des regles & de la symmetrie , où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres , & recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger.

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 35
gliger leurs devoirs , mais qu'ils
n'oublieront rien pour leurs plai-
sirs.

CHAP.
XI.

* Aux enfans tout paroît grand ,
les cours , les jardins , les édifices ,
les meubles , les hommes , les ani-
maux : aux hommes les choses du
monde paroissent ainsi , & j'ose dire
par la même raison , parce qu'ils sont
petits.

* Les enfans commencent entre
eux par l'état populaire , chacun y
est le maître ; & ce qui est bien na-
turel , ils ne s'en accommodent pas
long-tems , & passent au Monarchi-
que. Quelqu'un se distingue , ou
par une plus grande vivacité , ou par
une meilleure disposition du corps ,
ou par une connoissance plus exacte
des jeux differens & des petites loix
qui les composent , les autres lui dé-
ferent ; & il se forme alors un Gou-
vernement absolu qui ne roule que sur
le plaisir.

* Qui doute que les enfans ne
conçoivent , qu'ils ne jugent , qu'ils
ne raisonnent conséquemment : si c'est
seulement sur de petites choses , c'est
qu'ils sont enfans , & sans une lon-
gue

gue experience ; & si c'est en mauvais termes , c'est moins leur faute que celle de leurs parens ou de leurs maîtres.

* C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfans & leur devenir inutile , que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites , ou même severement de celles qui sont legeres. Ils savent précisément & mieux que personne ce qu'ils méritent , & ils ne méritent guères que ce qu'ils craignent : ils connoissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie , & ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

* On ne vit point assez pour profiter de ses fautes : on en commet pendant tout le cours de sa vie ; & tout ce que l'on peut faire à force de faillir , c'est de mourir corrigé.

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang, comme d'avoir sù éviter de faire une sottise.

* Le récit de ses fautes est pénible : on veut les couvrir & en charger quelque autre : c'est ce qui donne le pas au Directeur sur le Confesseur.

* Les

* Les fautes des fots font quelquefois si lourdes & si difficiles à prévoir, qu'elles mettent les sages en défaut, & ne sont utiles qu'à ceux qui les font.

* L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusques aux petiteses du peuple.

* Nous faisons par vanité ou par bienfiance les mêmes choses, & avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fièvre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

* Les hommes dans leur cœur veulent être estimez, & ils cachent avec soin l'envie qu'ils ont d'être estimez; parce que les hommes veulent passer pour vertueux, & que vouloir tirer de la vertu tout autre avantage que la même vertu, je veux dire l'estime & les louanges, ce ne seroit plus être vertueux, mais aimer l'estime & les louanges, ou être vains: les hommes sont très-vains, & ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels.

* Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de

DE L'HOMME, **foi : un homme modeste ne parle point de foi.**

On ne voit point mieux le ridicule de la vanité , & combien elle est un vice honteux , qu'en ce qu'elle n'ose se montrer , & qu'elle se cache souvent sous les apparences de son contraire.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité : elle fait que l'homme vain ne paroît point tel , & se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractère : c'est un mensonge. La fausse gloire est l'écueil de la vanité : elle nous conduit à vouloir être estimez par des choses qui à la vérité se trouvent en nous , mais qui sont frivoles & indignes qu'on les releve : c'est une erreur.

* Les hommes parlent de manière sur ce qui les regarde , qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts , & encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talens , ou de grandes qualitez. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire , content d'ailleurs de son grand sens & de son bon jugement : l'on reçoit le

re-

reproche de la distraction & de la rêverie, comme s'il nous accordoit le bel esprit : l'on dit de soi qu'on est mal-adroit, & qu'on ne peut rien faire de ses mains, fort consolé de la perte de ces petits talens par ceux de l'esprit, ou par les dons de l'ame que tout le monde nous connoît : l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours son désintéressement, & que l'on est guéri de l'ambition : l'on ne rougit point de sa mal-propreté qui n'est qu'une négligence pour les petites choses, & qui semblent supposer qu'on n'a d'application que pour les solides & les essentielles. Un homme de guerre aime à dire que c'étoit par trop d'empressement ou par curiosité qu'il se trouva un certain jour à la tranchée, ou en quelque autre poste très-périlleux, sans être de garde ni commandé; & il ajoute qu'il en fut repris de son General. De même une bonne tête, ou un ferme génie qui se trouve né avec cette prudence que les autres hommes cherchent vainement à acquérir; qui a fortifié la trempe de son esprit par une grande expérience;

que

DE L'HOM-
ME.

que le nombre, le poids, la diversité, la difficulté, & l'importance des affaires occupent seulement, & n'accablent point; qui par l'étendue de ses vûes & de sa pénétration se rend maître de tous les événemens; qui bien loin de consulter toutes les réflexions qui sont écrites sur le gouvernement & la politique, est peut-être de ces ames sublimes nées pour régir les autres, & sur qui ces premières regles ont été faites; qui est détourné par les grandes choses qu'il fait, des belles ou des agréables qu'il pourroit lire, & qui au contraire ne perd rien à retracer & à feuilleter, pour ainsi dire, sa vie & ses actions: Un homme ainsi fait, peut dire aisément & sans se commettre, qu'il ne connoît aucun livre, & qu'il ne lit jamais.

On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne fait rien: un homme dit, je suis vieux, il passe soixante ans: un autre encore, je ne suis pas riche, & il est pauvre.

* La

* La modestie n'est point, ou est confondue avec une chose toute différente de soi, si on la prend pour un sentiment interieur qui avilit l'homme à ses propres yeux, & qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme de sa nature pense hautement & superbement de lui-même, & ne pense ainsi que de lui-même : la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre, elle est une vertu du dehors qui regle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix ; & qui le fait agir exterieurement avec les autres, comme s'il n'étoit pas vrai qu'il les compte pour rien.

* Le monde est plein de gens qui faisant exterieurement & par habitude, la comparaison d'eux-mêmes avec les autres, décident toujours en faveur de leur mérite, & agissent conséquemment.

* Vous dites qu'il faut être modeste, les gens bien nez ne demandent pas mieux : faites seulement que les hommes n'empiettent pas sur ceux qui cedent par modestie, & ne brisent pas ceux qui plient.

De

De même l'on dit, il faut avoir des habits modestes, les personnes de mérite ne desirent rien davantage : mais le monde veut de la parure, on lui en donne : il est avide de la superfluité, on lui en montre. Quelqu'un n'estime les autres que par de beau linge ou par une riche étoffe, l'on ne refuse pas toujours d'être estimé à ce prix. Il y a des endroits où il faut se faire voir : un galon d'or plus large, ou plus étroit, vous fait entrer ou refuser.

* Notre vanité & la trop grande estime que nous avons de nous-mêmes, nous fait soupçonner dans les autres une fierté à notre égard qui y est quelquefois, & qui souvent n'y est pas : une personne modeste n'a point cette délicatesse.

* Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité & avec estime, & ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite & faire notre éloge : aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du
mal

mal de nous , ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

* D'où vient qu'*Alcippe* me saluë aujourd'hui , me sourit & se jette hors d'une portiere de peur de me manquer ? je ne suis pas riche , & je suis à pied , il doit dans les regles ne me pas voir ; n'est-ce point pour être vû lui-même dans un même fond avec un Grand ?

* L'on est si rempli de soi-même , que tout s'y rapporte : l'on aime à être vû , à être montré , à être salué , même des inconnus : ils sont fiers , s'ils l'oublient : l'on veut qu'ils nous devinent.

* Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes , & dans l'opinion des hommes que nous connoissons flatteurs , peu sinceres , sans équité , pleins d'envie , de caprices & de préventions : quelle bizarrerie !

* Il semble que l'on ne puisse rire que des choses ridicules : Pon voit néanmoins de certaines gens qui rient également des choses ridicules , & de celles qui ne le sont pas. Si vous êtes

44 LES CARACTÈRES

DE L'HOM-
ME

êtes sot & inconsidéré , qu'il vous échape devant eux quelque impertinence , ils rient de vous : si vous êtes sage , & que vous ne disiez que des choses raisonnables , & du ton qu'il les faut dire , ils rient de même.

* Ceux qui nous ravissent les biens par la violence , ou par l'injustice , & qui nous ôtent l'honneur par la calomnie , nous marquent assez leur haine pour nous , mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils aient perdu à notre égard toute sorte d'estime , aussi ne sommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux , & de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie au contraire est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins ; elle est le langage du mépris , & l'une des manières dont il se fait le mieux entendre : elle attaque l'homme dans son dernier retranchement , qui est l'opinion qu'il a de soi-même : elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux , & ainsi elle le convaint de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être
pour

pour lui , & le rend irréconciliable.

C'est une chose monstrueuse que le goût & la facilité qui est en nous de railler , d'improver & de mépriser les autres ; & tout ensemble la colere que nous ressentons contre ceux qui nous raillent , nous improvent , & nous méprisent.

* La santé & les richesses ôtent aux hommes l'experience du mal , leur inspirent la dureté pour leurs semblables ; & les gens déjà chargez de leur propre misere sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

* Il semble qu'aux ames bien nées les fêtes , les spectacles , la symphonie rapprochent & font mieux sentir l'infortune de nos proches ou de nos amis.

* Une grande ame est au-dessus de l'injustice , de la douleur , de la moquerie ; & elle seroit invulnerable , si elle ne souffroit par la compassion.

* Il y a une espece de honte d'être heureux à la vûe de certaines miseres.

* On est prompt à connoître ses plus petits avantages , & lent à pénétrer

DE L'HOM-
ME.

trer ses défauts : on n'ignore point qu'on a de beaux sourcils , les ongles bien faits : on fait à peine quel'on est borgne : on ne fait point du tout que l'on manque d'esprit.

Argyre tire son gand pour montrer une belle main, & elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit : elle rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents : si elle montre son oreille , c'est qu'elle l'a bien faite, & si elle ne danse jamais , c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épaisie. Elle entend tous ses intérêts à l'exception d'un seul , elle parle toujours , & n'a point d'esprit.

* Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur , & idolâtrant les talens du corps & de l'esprit : celui qui dit froidement de soi , & sans croire blesser la modestie , qu'il est bon , qu'il est constant , fidele , sincere , équitable , reconnoissant , n'ose dire qu'il est vif , qu'il a les dents belles & la peau douce : cela est trop fort.

Il est vrai qu'il y a deux vertus
que

que les hommes admirent , la bravoure & la liberalité , parce qu'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup , & que ces vertus font négliger la vie & l'argent : aussi personne n'avance de soi qu'il est brave ou liberal.

Personne ne dit de soi , & sur tout sans fondement , qu'il est beau , qu'il est généreux , qu'il est sublime : on a mis ces qualitez à un trop haut prix ; on se contente de le penser.

* Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation , il y a entr'elles le même éloignement , que celui qui se trouve entre le Vice & la Vertu.

La jalousie & l'émulation s'exercent sur le même objet , qui est le bien ou le mérite des autres , avec cette difference , que celle-ci est un sentiment volontaire , courageux , sincere , qui rend l'ame féconde , qui la fait profiter des grands exemples , & la porte souvent au dessus de ce qu'elle admire ; & que celle-là au contraire est un mouvement violent & comme un aveu contraint du mérite
qui

DE L'HOM-
ME.

qui est hors d'elle , qu'elle va même jusques à nier la Vertu dans les sujets où elle existe , ou qui forcée de la reconnoître , lui refuse les éloges ou lui envie les récompenses ; une passion sterile qui laisse l'homme dans l'état où elle le trouve , qui le remplit de lui-même , de l'idée de sa réputation , qui le rend froid & sec sur les actions ou sur les ouvrages d'autrui , qui fait qu'il s'étonne de voir dans le monde d'autres talens que les siens , ou d'autres hommes avec les mêmes talens dont il se pique : vice honteux , & qui par son excès rentre toujours dans la vanité & dans la présomption ; & ne persuade pas tant à celui qui en est blessé , qu'il a plus d'esprit & de mérite que les autres , qu'il lui fait croire qu'il a lui seul de l'esprit & du mérite.

* L'émulation & la jalousie ne se rencontrent guères que dans les personnes de même Art , de mêmes talens , & de même condition. Les plus vils Artisans sont les plus sujets à la jalousie. Ceux qui font profession des Arts liberaux ou des belles Lettres , les Peintres , les Musiciens , les
Ora.

Orateurs, les Poètes, tous ceux qui se mêlent d'écrire ne devroient être capables que d'émulation.

CHAP.
XI.

Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie, & souvent même ces deux passions se confondent. L'envie au contraire est quelquefois séparée de la jalousie, comme est celle qu'excitent dans notre ame les conditions fort élevées au dessus de la nôtre, les grandes fortunes, la faveur, le Ministère.

L'envie & la haine s'unissent toujours, & se fortifient l'une l'autre dans un même sujet; & elles ne sont reconnoissables entre elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état & à la condition.

Un homme d'esprit n'est point jaloux d'un ouvrier qui a travaillé une bonne épée, ou d'un Statuaire qui vient d'achever une belle figure. Il fait qu'il y a dans ces Arts des regles & une méthode qu'on ne devine point, qu'il y a des outils à manier dont il ne connoît ni l'usage, ni le nom, ni la figure; & il lui suffit de penser qu'il n'a point fait l'ap-

prentissage d'un certain métier, pour se consoler de n'y être point maître. Il peut au contraire être susceptible d'envie & même de jalousie contre un Ministre & contre ceux qui gouvernent, comme si la Raison & le Bon Sens qui lui sont communs avec eux, étoient les seuls instrumens qui servent à régir un Etat & à présider aux affaires publiques; & qu'ils dussent suppléer aux règles, aux préceptes, à l'expérience.

* L'on voit peu d'esprits entièrement lourds & stupides: l'on en voit encore moins qui soient sublimes & transcendans. Le commun des hommes nâge entre ces deux extrémités: l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui sont d'un grand usage, servent à la République, & renferment en soi l'utile & l'agréable. Comme le Commerce, les Finances; le détail des armées, la Navigation, les Arts, les Métiers, l'heureuse mémoire, l'esprit du jeu, celui de la société & de la conversation.

* Tout l'esprit qui est au monde, est inutile à celui qui n'en a point: il

il n'a nulles vûës , & il est incapable de profiter de celles d'autrui.

* Le premier degré dans l'homme après la Raison , ce seroit de sentir qu'il l'a perduë : la folie même est incompatible avec cette connoissance. De même ce qu'il y auroit en nous de meilleur après l'esprit , ce seroit de connoître qu'il nous manque : par là on feroit l'impossible , on sauroit sans esprit n'être pas un sot , ni un fat , ni un impertinent.

* Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine mediocrité est sérieux & tout d'une piece , il ne rit point , il ne badine jamais , il ne tire aucun fruit de la bagatelle : aussi incapable de s'élever aux grandes choses , que de s'accommoder même par relâchement des plus petites , il fait à peine jouer avec ses enfans.

* Tout le monde dit d'un fat ; qu'il est un fat , personne n'ose le lui dire à lui-même : il meurt sans le savoir , & sans que personne se soit vengé.

* Quelle mesintelligence entre l'esprit & le cœur ! Le Philosophe vit

§ 2 LES CARACTERES

DE L'HOM-
ME.

mal avec tous ses préceptes ; & le Politique rempli de vûes & de réflexions ne fait pas se gouverner.

* L'esprit s'use comme toutes choses : les Sciences sont ses alimens, elles le nourrissent & le consomment.

* Les petits sont quelquefois chargez de mille vertus inutiles : ils n'ont pas de quoi les mettre en œuvre.

* Il se trouve des hommes qui supportent facilement le poids de la faveur & de l'autorité, qui se familiarisent avec leur propre grandeur, & à qui la tête ne tourne point dans les postes les plus élevez. Ceux au contraire que la fortune aveugle sans choix & sans discernement a comme accablés de ses bienfaits, en jouissent avec orgueil & sans modération : leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix & leur accès marquent long-tems en eux l'admiration où ils sont d'eux-mêmes, & de se voir si éminens ; & ils deviennent si farouches, que leur chute seule peut les apprivoiser.

* Un homme haut & robuste, qui a une poitrine large, & de larges épaules.

paules, porte legerement & de bonne grace un lourd fardeau, il lui reste encore un bras de libre, un nain seroit écrasé de la moitié de sa charge : ainsi les postes éminens rendent les grands hommes encore plus grands, & les petits beaucoup plus petits.

* Il y a des gens qui gagnent à être extraordinaires : ils voguent, ils cinglent dans une mer où les autres échouent & se brisent : ils parviennent, en blessant toutes les regles de parvenir : ils tirent de leur irrégularité & de leur folie tous les fruits d'une sagesse la plus consommée : hommes dévouez à d'autres hommes, aux Rois à qui ils ont sacrifié, en qui ils ont placé leurs dernieres esperances, ils ne les servent point, mais ils les amusent ; les personnes de mérite & de service sont utiles aux Rois, ceux-ci leur sont nécessaires, ils blanchissent auprès d'eux dans la pratique des bons mots, qui leur tiennent lieu d'exploits dont ils attendent la récompense : ils s'attirent à force d'être plaisans, des emplois graves, & s'élevent par un continuel enjouement jusqu'aux serieux des dignitez: ils finissent

DE L'HOM.
M. L.

fent enfin, & rencontrent inopinément un avenir qu'ils n'ont ni craint ni espéré. Ce qui reste d'eux sur la terre, c'est l'exemple de leur fortune, fatal à ceux qui voudroient le suivre.

* L'on exigeroit de certains personnages qui ont une fois été capables d'une action noble, héroïque, & qui a été sùe de toute la terre, que sans paroître comme épuisez par un si grand effort, ils eussent dû moins dans le reste de leur vie cette conduite sage & judicieuse qui se remarque même dans les hommes ordinaires, qu'ils ne tombassent point dans des petitesesses indignes de la haute réputation qu'ils avoient acquise; que se mêlant moins dans le peuple, & ne lui laissant pas le loisir de les voir de près, ils ne le fissent point passer de la curiosité & de l'admiration à l'indifférence, & peut-être au mépris.

* Il coûte moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus, que de se corriger d'un seul défaut: ils sont mêmes si malheureux, que ce vice est souvent celui qui convenoit le
moins

moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule : il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualitez, empêche qu'ils ne soient des hommes parfaits, & que leur réputation ne soit entière. On ne leur demande point qu'ils soient plus éclairés & plus amis de l'ordre & de la discipline, plus fideles à leurs devoirs, plus zelez pour le bien public, plus graves : on veut seulement qu'ils ne soient point amoureux.

Quelques hommes dans le cours de leur vie sont si differens d'eux-mêmes par le cœur & par l'esprit, qu'on est sûr de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur première jeunesse. Tels étoient pieux, sages, savans, qui par cette mollesse inséparable d'une trop riante fortune ne le sont plus. L'on en fait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, & qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoître, que les disgrâces ensuite ont rendu religieux, sages, temperans. Ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, & sur qui l'on peut faire beaucoup de

fond : ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adversité : ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a donnée, & dont ils ne se défont jamais, un esprit de regle, de réflexion, & quelquefois une haute capacité, qu'ils doivent à la chambre & au loisir d'une mauvaise fortune.

Tout notre mal vient de ne pouvoir être seuls : de là le jeu, le luxe, la dissipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médifance, l'envie, l'oubli de soi-même & de Dieu.

* L'homme semble quelquefois ne se suffire pas à soi-même : les ténèbres, la solitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles, & dans de vaines terreurs : le moindre mal alors qui puisse lui arriver est de s'ennuyer.

* L'ennui est entré dans le monde par la paresse, elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

* La plûpart des hommes employent la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

* Il y a des ouvrages qui commencent par A & finissent par Z : le bon , le mauvais , le pire , tout y entre , rien en un certain genre n'est oublié : quelle recherche , quelle affectation dans ces ouvrages : On les appelle des jeux d'esprit. De même il y a un jeu dans la conduite : on a commencé , il faut finir , on veut fournir toute la carrière. Il seroit mieux ou de changer ou de suspendre , mais il est plus rare & plus difficile de poursuivre , on poursuit , on s'anime par les contradictions , la vanité soutient , supplée à la Raison qui cede & qui se désiste : on porte ce raffinement jusques dans les actions les plus vertueuses , dans celles même où il entre de la Religion.

* Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent , parce que leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligés de faire , elle n'est pas suivie de grands éloges , qui est tout ce qui nous excite aux actions louables , & qui nous soutient dans nos entreprises. N * * aime une piété fastueuse qui lui attire l'indifférence des besoins des pauvres , le rend

DE L'HOMME.

dépositaire de leur patrimoine, & fait de sa maison un dépôt public où se font les distributions : les gens à petits collets, & les *sœurs grises* y ont une libre entrée : toute une ville voit ses aumônes, & les publie : qui pourroit douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut être ses créanciers ?

* *Geronte* meurt de caducité, & sans avoir fait ce testament qu'il projettoit depuis trente années : dix têtes viennent *ab intestat* partager sa succession. Il ne vivoit depuis longtemps que par les soins d'*Asterie* sa femme, qui jeune encore s'étoit dévouée à sa personne, ne le perdoit pas de vûe, secouroit sa vieillesse, & lui a enfin fermé les yeux. Il ne lui laisse pas assez de bien pour pouvoir se passer pour vivre d'une autre vieillard.

* Laisser perdre charges & bénéfices plutôt que de vendre ou de résigner même dans son extrême vieillesse, c'est se persuader qu'on n'est pas du nombre de ceux qui meurent, ou si l'on croit que l'on peut mourir, c'est s'aimer soi-même & n'aimer que soi.

* *Fau-*

* *Faufte* est un diffolu, un prodigue, un libertin, un ingrat, un emporté, qu'*Aurele* fon oncle n'a pû hair ni defheriter.

Frontin neveu d'*Aurele* après vingt années d'une probité connue, & d'une complaifance aveugle pour ce vieillard, ne l'a pû fléchir en fa faveur; & ne tire de fa dépouille qu'une legeré penfion que *Faufte* unique legataire lui doit payer.

* Les haines font fi longues & fi opiniâtrées, que le plus grand figne de mort dans un homme malade, c'est la réconciliation.

* L'on s'infinuë auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les paffions qui occupent leur ame, ou en compatiffant aux infirmités qui affigent leur corps. En cela feul confiftent les foins que l'on peut leur rendre: de là vient que celui qui fe porte bien, & qui defire peu de chofes, est moins facile à gouverner.

* La molleffe & la volupté naiffent avec l'homme, & ne finiffent qu'avec lui; ni les heureux, ni les triftes événemens ne l'en peuvent féparer:

c'est pour lui ou le fruit de la bonne fortune , ou un dédommagement de la mauvaise.

* C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux.

* Peu de gens se souviennent d'avoir été jeunes , & combien il leur étoit difficile d'être chastes & tempérans. La première chose qui arrive aux hommes après avoir renoncé aux plaisirs , ou par bienfiance , ou par lassitude , ou par régime , c'est de les condamner dans les autres. Il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses mêmes que l'on vient de quitter : l'on aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous , ne fût plus aussi pour le reste du monde : c'est un sentiment de jalousie.

* Ce n'est pas le besoin d'argent où les vieillards peuvent appréhender de tomber un jour qui les rend avarés , car il y en a de tels qui ont de si grands fonds , qu'ils ne peuvent guères avoir cette inquiétude : & d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commoditez de la vie , puisqu'ils s'en pri-

privent eux-mêmes volontairement pour satisfaire à leur avarice. Ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soi-même, outre qu'il se trouve des avares qui n'ont point d'héritiers. Ce vice est plutôt l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement, qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril, il ne faut ni vigueur, ni jeunesse, ni santé pour être avare : l'on n'a aussi nul besoin de s'empreser, ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus : il faut laisser seulement son bien dans ses coffres, & se priver de tout. Cela est commode aux vieillards à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes.

* Il y a des gens qui sont mal logez, mal couchez, mal habillez & plus mal nourris, qui essuyent les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, & passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du présent,

DE L'HOM.
ME.

du passé, & de l'avenir, dont la vie est comme une pénitence continuelle, & qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares.

* Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards : ils aiment les lieux où ils l'ont passée : les personnes qu'ils ont commencé de connoître dans ce tems leur sont chères : ils affectent quelques mots du premier langage qu'ils ont parlé : ils tiennent pour l'ancienne maniere de chanter, & pour la vieille danse : ils vantent les modes qui regnoient alors dans les habits, les meubles & les équipages : ils ne peuvent encore désapprouver des choses qui servoient à leurs passions, qui étoient si utiles à leurs plaisirs, & qui en rappellent la mémoire. Comment pourroient-ils leur préférer de nouveaux usages, & des modes toutes récentes où ils n'ont nulle part, dont ils n'esperent rien, que les jeunes gens ont faites, & dont ils tirent à leur tour de si grands avantages contre la vieillesse?

* Une trop grande négligence, comme une excessive parure dans les
vieil-

vieillards multiplient leurs rides , & font mieux voir leur caducité.

* Un vieillard est fier , dédaigneux , & d'un commerce difficile , s'il n'a beaucoup d'esprit.

* Un vieillard qui a vécu à la Cour , qui a un grand sens & une mémoire fidelle , est un trésor inestimable : il est plein de faits & de maximes : l'on y trouve l'histoire du siècle , revêtuë de circonstances très-curieuses , & qui ne se lisent nulle part : l'on y apprend des regles pour la conduite & pour les mœurs , qui sont toujours sûres , parce qu'elles sont fondées sur l'expérience.

* Les jeunes gens à cause des passions qui les amusent , s'accommodent mieux de la solitude que les vieillards.

* *Phidippe* déjà vieux raffine sur la propreté & sur la mollesse , il passe aux petites délicatesses ; il s'est fait un Art du boire , du manger , du repos & de l'exercice : les petites regles qu'il s'est prescrites , & qui tendent toutes aux aises de sa personne , il les observe avec scrupule , & ne les rompt pas pour une maîtresse , si le regime
lui

DE L'HOM.
ME.

lui avoit permis d'en retenir. Il s'est accablé de superfluitez, que l'habitude enfin lui rend nécessaires. Il double ainsi & renforce les liens qui l'attachent à la vie, & il veut employer ce qui lui en reste à en rendre la perte plus douloureuse : n'appréhendoit-il pas assez de mourir ?

* *Gnathon* ne vit que pour soi ; & tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres : il oublie que le repas est pour lui & pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, & fait son propre de chaque service : il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les favoriser tous, tout à la fois : il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, & en use de maniere qu'il faut que les conviez, s'ils veulent manger, mangent ses restes : il ne leur épargne aucune de ces malpropretez dégoûtantes, capables d'ôter l'appetit aux plus affamés : le jus & les fausses lui degoutent

tent du menton & de la barbe : s'il
 enleve un ragoût de dessus un plat,
 il le répand en chemin dans un autre
 plat & sur la nappe, on le suit à la
 trace : il mange haut & avec grand
 bruit, il roule les yeux en mangeant,
 la table est pour lui un ratelier : il
 écure ses dents, & il continuë à man-
 ger. Il se fait, quelque part où il se
 trouve, une maniere d'établissement,
 & ne souffre pas d'être plus pressé au
 Sermon ou au Théâtre que dans sa
 chambre. Il n'y a dans un carosse
 que les places du fond qui lui con-
 viennent, dans toute autre, si on veut
 l'en croire, il pâlit & tombe en foi-
 ble. S'il fait un voyage avec plu-
 sieurs, il les prévient dans les hôtel-
 leries; & il fait toujours se conserver
 dans la meilleure chambre le meilleur
 lit : il tourne tout à son usage : ses
 valets, ceux d'autrui courent dans le
 même tems pour son service : tout
 ce qu'il trouve sous sa main lui est
 propre, hardes, équipages : il em-
 barasse tout le monde, ne se contraint
 pour personne, ne plaint personne,
 ne connoît de maux que les siens, que
 sa repletion & sa bile : ne pleure point
 la

DE L'HOM-
ME.

la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il racheteroit volontiers de l'extinction du Genre humain.

* *Cliton* n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui est de dîner le matin & de souper le soir, il ne semble né que pour la digestion : il n'a de même qu'un entretien, il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, & quels potages, il place ensuite le rôti & les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service, il n'oublie pas les *bors-d'œuvre*, le fruit & les assiettes, il nomme tous les vins & toutes les liqueurs dont il a bû, il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, & il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point : il a sur tout un palais sûr, qui ne prend point le change, & il ne s'est jamais vû exposé à l'horrible inconvenient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, & qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller,
on

On ne reverra plus un homme qui mange tant & qui mange si bien : aussi est-il l'arbitre des bons morceaux ; & il n'est guères permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnoit à manger le jour qu'il est mort, quelque part où il soit il mange, & s'il revient au monde, c'est pour manger.

* *Ruffin* commence à grifonner ; mais il est sain, il a un visage frais & un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie, il est gai, jovial, familier, indifférent, il rit de tout son cœur, & il rit tout seul & sans sujet : il est content de soi, de ses biens, de sa petite fortune, il dit qu'il est heureux. Il perd son fils unique, jeune homme de grande espérance, & qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille, il remet sur d'autres le soin de pleurer, il dit, *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mere*, & il est consolé. Il n'a point de passions, il n'a ni amis ni ennemis, personne ne l'embarasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre, il parle

le à celui qu'il voit une première fois avec la même liberté, & la même confiance, qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, & il lui fait part bientôt de ses *quolibets* & de ses historiettes : on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention ; & le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'acheve à celui qui prend sa place.

* N * * est moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne passe point soixante-huit ans, mais il a la goutte, & il est sujet à une colique néphrétique, il a le visage décharné, le teint verdâtre, & qui menace ruine : il fait marrer sa terre, & il compte que de quinze ans entiers il ne sera obligé de la fumer : il plante un jeune bois, & il espere qu'en moins de vingt années il lui donnera un beau couvert. Il fait bâtir dans la rue * * une maison de pierre de taille, rafermie dans les encognures, par des mains de fer, & dont il assure en toussant & avec une voix frêle & débile, qu'on ne verra jamais la fin : il se promene tous les jours dans ses ateliers sur
le

le bras d'un valet qui le soulage , il montre à ses amis ce qu'il a fait , & il leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas pour ses enfans qu'il bâtit , car il n'en a point , ni pour ses heritiers , personnes viles , & qui se font brouillées avec lui : c'est pour lui seul , & il mourra demain.

* *Antagoras* a un visage trivial & populaire , un Suisse de Paroisse ou le Saint de pierre qui orne le grand Autel n'est pas mieux connu que lui de toute la multitude. Il parcourt le matin toutes les Chambres & tous les Greffes d'un Parlement , & le soir les ruës & les carrefours d'une Ville : il plaide depuis quarante ans , plus proche de sortir de la vie que de sortir d'affaires. Il n'y a point eu au Palais depuis tout ce tems de causes célèbres ou de procédures longues & embrouillées où il n'ait du moins intervenu : aussi a-t-il un nom fait pour remplir la bouche de l'Avocat , & qui s'accorde avec le demandeur ou le défendeur comme le substantif & l'adjectif. Parent de tous , & haï de tous , il n'y a guères de familles dont il ne se plaigne , & qui ne se plaignent

DE L'HOM-
ME.

gnent de lui : appliqué successivement à saisir une terre , à s'opposer au sceau , à se servir d'un *Committimus* , ou à mettre un Arrêt à execution , outre qu'il assiste chaque jour à quelques assemblées de créanciers, par tout Syndic de directions , & perdant à toutes les banqueroutes : il a des heures de reste pour ses visites : vieil meuble de ruelle où il parle procès & dit des nouvelles. Vous l'avez laissé dans une maison au Marais , vous le retrouvez au grand Fauxbourg , où il vous a prévenu , & où déjà il redit ses nouvelles & son procès. Si vous plaidez vous-même , & que vous aliez le lendemain à la pointe du jour chez l'un de vos Juges pour le solliciter , le Juge attend pour vous donner audience qu'Antagoras soit expédié.

* Tels hommes passent une longue vie à se défendre des uns & à nuire aux autres , & ils meurent consumés de vieillesse , après avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

* Il faut des saisies de terre , & des enlevemens de meubles , des prisons
sons

sons & des supplices, je l'avouë : mais justice, loix, & besoins à part, ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

CHAP.
XI.

* L'on voit certains animaux feroches, des mâles & des femelles répandus par la campagne, noirs, livides & tout brûlez du Soleil, attachez à la terre qu'ils fouillent, & qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée, & quand ils se levent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, & en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau, & de racine : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer & de recueillir pour vivre, & méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

* *Don Fernand* dans sa Province est oisif, ignorant, médifant, querelleur, fourbe, intemperant, impertinent, mais il tire l'épée contre ses voisins, & pour un rien il expose sa vie : il a tué des hommes, il sera tué.

* Le

DE L'HOM-
ME.

* Le noble de Province inutile à sa patrie, à sa famille, & à lui-même, souvent sans toit, sans habits, & sans aucun mérite, repete dix fois le jour qu'il est Gentilhomme, traite les fourrures & les mortiers de bourgeoisie; occupé toute sa vie de ses parchemins & de ses titres qu'il ne changeroit pas contre les masses d'un Chancelier.

* Il se fait généralement dans tous les hommes des combinaisons infinies de la puissance, de la faveur, du génie, des richesses, des dignitez, de la noblesse, de la force, de l'industrie, de la capacité, de la vertu, du vice, de la foiblesse, de la stupidité, de la pauvreté, de l'impuissance, de la bassesse. Ces choses mêlées ensemble en mille manieres différentes, & compensées l'une par l'autre en divers sujets, forment aussi les divers états & les différentes conditions. Les hommes d'ailleurs qui tous savent le fort & le foible les uns des autres, agissent aussi réciproquement comme ils croient le devoir faire, connoissent ceux qui leur sont égaux, sentent la superiorité que quelques-uns ont
sur

sur eux , & celle qu'ils ont sur quelques autres , & de là naissent entr'eux ou la familiarité , ou le respect & la déférence , ou la fierté & le mépris. De cette source vient que dans les endroits publics , & où le monde se rassemble , on se trouve à tous momens entre celui que l'on cherche à aborder ou à saluer , & cet autre que l'on feint de ne pas connoître , & dont l'on veut encore moins se laisser joindre , que l'on se fait honneur de l'un , & qu'on a honte de l'autre ; qu'il arrive même que celui dont vous vous faites honneur , & que vous voulez retenir , est celui aussi qui est embarrassé de vous , & qui vous quitte ; & que le même est souvent celui qui rougit d'autrui , & dont on rougit , qui dédaigne ici , & qui là est dédaigné : il est encore assez ordinaire de mépriser qui nous méprise : quelle misere ! Et puisqu'il est vrai que dans un si étrange commerce , ce que l'on pense gagner d'un côté , on le perd de l'autre , ne reviendrait-il pas au même de renoncer à toute hauteur & à toute fierté , qui convient si peu aux foibles

DE L'HOM-
ME.

hommes , & de composer ensemble de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui avec l'avantage de n'être jamais mortifiéz, nous procureroit un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne.

* Bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie. (a) Elle convient à tout le monde: la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, & à toutes les conditions: elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du déclin de nos forces ou de notre beauté: elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie, & la mort, contre les sots & les mauvais railleurs: elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

* Les hommes en un même jour ouvrent leur ame à de petites joyes, & se laissent dominer par de petits cha-

(a) L'on ne peut plus entendre que celle qui est dépendante de la Religion Chrétienne,

chagrins : rien n'est plus inégal & moins suivi, que ce qui se passe en si peu de tems dans leur cœur & dans leur esprit. Le remede à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

CHAP.
XL

* Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croye assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

* Le destin du Vigneron, du Soldat & du Tailleur de pierre m'empêche de m'estimer malheureux, par la fortune des Princes ou des Ministres qui me manque.

* Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, & d'avoir quelque chose à se reprocher.

* La plûpart des hommes pour arriver à leurs fins sont plus capables d'un grand effort, que d'une longue perseverance. Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils se laissent souvent devancer par d'autres qui sont partis après eux, & qui marchent lentement, mais constamment.

* J'ose presque assurer que les hom-

DE L'HOM-
ME.

mes savent encore mieux prendre des mesures que les suivre, résoudre ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire, que de faire ou de dire ce qu'il faut. On se propose fermement dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose, & ensuite ou par passion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de l'entretien, c'est la première qui échape.

* Les hommes agissent mollement dans les choses qui sont de leur devoir, pendant qu'ils se font un mérite, ou plutôt une vanité de s'empresser pour celles qui leur sont étrangères, & qui ne conviennent ni à leur état, ni à leur caractère.

* La différence d'un homme qui se revêt d'un caractère étranger à lui-même, quand il rentre dans le sien, est celle d'un masque à un visage.

* *Telephe* a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir: il est donc dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite, & ce qu'il projette, dix fois au delà de ce qu'il a de force & d'étendue, ce raisonnement est juste. Il a comme une barrière qui
le

le ferme , & qui devoit l'avertir de s'arrêter en deçà , mais il passe outre , il se jette hors de sa sphere , il trouve lui-même son endroit foible , & se montre par cet endroit : il parle de ce qu'il ne fait point , ou de ce qu'il fait mal : il entreprend au dessus de son pouvoir , il desire au delà de sa portée : il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre : il a du bon & du louable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux. On voit clairement ce qu'il n'est pas , & il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point , qui ne se connoît point : son caractère est de ne savoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre , & qui est le sien.

* L'homme du meilleur esprit est inégal , il souffre des accroissemens & des diminutions , il entre en verve , mais il en sort : alors s'il est sage , il parle peu , il n'écrit point , il ne cherche point à imaginer ni à plaire. Chante-t-on avec un rhume ? Ne faut-il pas attendre que la voix revienne ?

Le sot est *Automate* , il est machine ;

DE L'HOM-
ME.

chine, il est ressort, le poids l'em-
porte, le fait mouvoir, le fait tour-
ner, & toujours, & dans le même
sens, & avec la même égalité : il est
uniforme, il ne se dément point : qui
l'a vû une fois, l'a vû dans tous les
instans & dans toutes les périodes de
sa vie, c'est tout au plus le bœuf qui
meugle, ou le merle qui fifle : il est
fixé & déterminé par sa nature, &
j'ose dire par son espece : ce qui pa-
roit le moins en lui, c'est son ame,
elle n'agit point, elle ne s'exerce point,
elle se repose.

* Le sot ne meurt point, ou si
cela lui arrive selon notre maniere
de parler, il est vrai de dire qu'il
gagne à mourir, & que dans ce mo-
ment où les autres meurent, il com-
mence à vivre. Son ame alors pen-
se, raisonne, infere, conclut, juge,
prévoit, fait précisément tout ce
qu'elle ne faisoit point : elle se trouve
dégagée d'une masse de chair, où el-
le étoit comme ensevelie sans fonc-
tion, sans mouvement, sans aucun du
moins qui fût digne d'elle : je dirois
presque qu'elle rougit de son pro-
pre corps, & des organes brutes &
im-

imparfaits , auxquels elle s'est vûë attachée si long-tems , & dont elle n'a pû faire qu'un sot ou qu'un stupide : elle va d'égal avec les grandes ames , avec celles qui sont les bonnes têtes ou les hommes d'esprit. L'ame d'*A-lain* ne se démêle plus d'avec celles du grand *CONDE*' , de *RICHE-LIEU* , de *PASCAL* , & de *LINGENDES*.

* La fausse délicatesse dans les actions libres , dans les mœurs ou dans la conduite n'est pas ainsi nommée , parce qu'elle est feinte , mais parce qu'en effet elle s'exerce sur des choses & en des occasions qui n'en méritent point. La fausse délicatesse de goût & de compléxion n'est telle au contraire que parce qu'elle est feinte ou affectée : c'est *Emilie* qui crie de toute sa force sur un petit péril qui ne lui fait pas de peur : c'est une autre qui par mignardise pâlit à la vûë d'une souris , ou qui veut aimer les violettes , & s'évanouir aux tubereuses.

* Qui oseroit se promettre de contenter les hommes ? Un Prince , quelque bon & quelque puissant qu'il fût ,

DE L'HOM-
ME.

fût, voudroit-il l'entreprendre? qu'il l'essaye. Qu'il se fasse lui-même une affaire de leurs plaisirs : qu'il ouvre son Palais à ses Courtisans, qu'il les admette jusques dans son domestique, que dans des lieux dont la vûë seule est un spectacle, il leur fasse voir d'autres spectacles, qu'il leur donne le choix des jeux, des concerts & de tous les rafraîchissemens, qu'il y ajoute une chere splendide & une entiere liberté, qu'il entre avec eux en société des mêmes amusemens, que le grand homme devienne aimable, & que le Heros soit humain & familier, il n'aura pas assez fait. Les hommes s'ennuyent enfin des mêmes choses qui les ont charmez dans leurs commencemens, ils deserteroient *la table des Dieux*; & le *Nectar* avec le tems leur devient insipide. Ils n'hésitent pas de critiquer des choses qui sont parfaites, il y entre de la vanité & une mauvaise délicatesse : leur goût, si on les en croit, est encore au-delà de toute l'affecration qu'on auroit à les satisfaire, & d'une dépense toute royale que l'on seroit pour y réussir; il s'y mêle
de

de la malignité qui va jusques à vouloir affoiblir dans les autres la joye qu'ils auroient de les rendre contents. Ces mêmes gens pour l'ordinaire si flatteurs & si complaisans peuvent se démentir : quelquefois on ne les reconnoît plus , & l'on voit l'homme jusques dans le Courtisan.

* L'affectation dans le geste , dans le parler , & dans les manieres est souvent une suite de l'oisiveté , ou de l'indifference ; & il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

* Les hommes n'ont point de caracteres , ou s'ils en ont , c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi , qui ne se démente point , & où ils soient reconnoissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes , à perséverer dans la regle ou dans le desordre ; & s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu , ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice : ils ont des passions contraires , & des foibles qui se contredisent. Il leur coûte moins de joindre les ex-

DE L'HOM-
ME.

trémitez, que d'avoir une conduite dont une partie naîsse de l'autre : ennemis de la moderation, ils outrent toutes choses, les bonnes & les mauvaises, dont ne pouvant ensuite supporter l'excès, ils l'adoucissent par le changement. *Adraste* étoit si corrompu & si libertin, qu'il lui a été moins difficile de suivre la mode & se faire dévot : il lui eût coûté davantage d'être homme de bien.

* D'où vient que les mêmes hommes qui ont un flegme tout prêt pour recevoir indifferemment les plus grands défastres, s'échappent, & ont une bile intarissable sur les plus petits inconveniens. Ce n'est pas sagesse en eux qu'une telle conduite, car la vertu est égale & ne se dément point : c'est donc un vice, & quel autre que la vanité qui ne se réveille & ne se recherche que dans les événemens, où il y a de quoi faire parler le monde, & beaucoup à gagner pour elle, mais qui se néglige sur tout le reste.

* L'on se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler : maxime usée & triviale que

que tout le monde fait, & que tout le monde ne pratique pas.

C'est se verger contre soi-même ; & donner un trop grand avantage à ses ennemis, que de leur imputer des choses qui ne sont pas vraies, & de mentir pour les décrier.

* Si l'homme savoit rougir de soi ; quels crimes non seulement cachez, mais publics & connus ne s'épargneroit-il pas ?

* Si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur première instruction.

* Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages.

* Il faut aux enfans les verges & la ferule : il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La Raison & la Justice dénuées de tous leurs ornemens ni ne persuadent ni n'intimident. L'homme qui est esprit se mène par les yeux & les oreilles.

* *Timon* ou le Misanthrope peut

DE L'HOM.

avoir l'ame austere & farouche, mais extérieurement il est civil & cérémonieux : il ne s'échape pas, il ne s'ap-
privoise pas avec les hommes, au contraire il les traite honnêtement & sérieusement, il employe à leur égard tout ce qui peut éloigner leur familiarité, il ne veut pas les mieux connoître ni s'en faire des amis, semblable en ce sens à une femme qui est en visite chez une autre femme.

* La Raison tient de la Verité, elle est une : l'on n'y arrive que par un chemin, & l'on s'en écarte par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on feroit des sots & des impertinens. Celui qui n'a vû que des hommes polis & raisonnables, ou ne connoît pas l'homme, ou ne le connoît qu'à demi : quelque diversité qui se trouve dans les complexions ou dans les mœurs, le commerce du monde & la politesse donnent les mêmes apparences, font qu'on se ressemble les uns aux autres par des dehors qui plaisent reciproquement, qui semblent communs à tous, & qui
font

font croire qu'il n'y a rien ailleurs qui ne s'y rapporte. Celui au contraire qui se jette dans le peuple ou dans la province, y fait bientôt, s'il a des yeux, d'étranges découvertes, y voit des choses qui lui sont nouvelles, dont il ne se doutoit pas, dont il ne pouvoit avoir le moindre soupçon : il avance par ces expériences continuelles dans la connoissance de l'humanité, calcule presque en combien de manières différentes l'homme peut être insupportable.

* Après avoir mûrement approfondi les hommes, & connu le faux de leurs pensées, de leurs sentimens, de leurs goûts & de leurs affections, l'on est réduit à dire, qu'il y a moins à perdre pour eux par l'inconstance que par l'opiniâtreté.

* Combien d'ames foibles, molles & indifferentes, sans de grands défauts, & qui puissent fournir à la satire. Combien de fortes de ridicules répandus parmi les hommes, mais qui par leur singularité

86 LES CARACTÈRES

DE L'HOM. ne tirent point à conséquence, &
ME. ne font d'aucune ressource pour l'inf-
truction & pour la morale : ce sont
des vices uniques qui ne sont pas con-
tagieux, & qui font moins de l'hu-
manité que de la personne.



CHA.



CHAPITRE XII

DES JUGEMENTS.

RIEN ne ressemble mieux à la vive persuasion que le mauvais entendement : de là les partis, les cabales, les hérésies.

* L'on ne pense pas toujours constamment d'un même sujet : l'entêtement & le dégoût se suivent de près.

* Les grandes choses étonnent, & les petites rebutent : nous nous apprivoisons avec les unes & les autres par l'habitude.

* Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude & la nouveauté.

* Il n'y a rien de plus bas, & qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux mêmes dont l'on pensoit très-modestement avant leur élévation.

* La

88 LES CARACTÈRES

DES JU-
GEMENTS.

* La faveur des Princes n'exclut pas le mérite, & ne le suppose pas aussi.

* Il est étonnant qu'avec tout l'orgueil dont nous sommes gonflés, & la haute opinion que nous avons de nous-mêmes & de la bonté de notre jugement, nous négligions de nous en servir pour prononcer sur le mérite des autres. La vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent. Nous louons ce qui est loué, bien plus que ce qui est louable.

* Je ne sais'il y a rien au monde qui coûte davantage à approuver & à louer, que ce qui est plus digne d'approbation & de louange; & si la vertu, le mérite, la beauté, les bonnes actions, les beaux ouvrages ont un effet plus naturel & plus sûr que l'envie, la jalousie & l'antipathie. Ce n'est pas d'un Saint dont

(a) Faux
dévot.

un dévot (a) fait dire du bien, mais d'un autre dévot. Si une belle femme approuve la beauté d'une autre femme, on peut conclure qu'elle a mieux que ce qu'elle approuve.

Si

Si un Poëte louë les vers d'un autre Poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais & sans conséquence.

* Les hommes ne se goûtent qu'à peine les uns les autres, n'ont qu'une foible pente à s'approuver reciproquement : action, conduite, pensée, expression, rien ne plaît, rien ne contente. Ils substituent à la place de ce qu'on leur recite, de ce qu'on leur dit ou de ce qu'on leur lit, ce qu'ils auroient fait eux-mêmes en pareille conjoncture, ce qu'ils penseroient ou ce qu'ils écriroient sur un tel sujet ; & ils sont si pleins de leurs idées qu'il n'y a plus de place pour celles d'autrui.

* Le commun des hommes est si enclin au déreglement & à la bagatelle ; & le monde est si plein d'exemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes, & ne pas aller trop loin, approcheroit fort de la droite Raison & d'une conduite régulière.

* Il faut faire comme les autres : maxime suspecte, qui signifie presque toujours, il faut mal faire, dès qu'on

DES JU-
GEMENTS.

qu'on l'étend au-delà de ces choses
purement extérieures, qui n'ont point
de suite, qui dépendent de l'usage, de
la mode & des bienséances.

* Si les hommes sont hommes plû-
tôt qu'Ours & Pantheres, s'ils sont
équitables, s'ils se font justice à eux-
mêmes, & qu'ils la rendent aux au-
tres, que deviennent les Loix, leur
texte & le prodigieux accablement
de leurs Commentaires? que devient le
petitoire & le *possessoire*, & tout ce
qu'on appelle Jurisprudence? où se ré-
duisent même ceux qui doivent tout
leur relief & toute leur enflure à l'au-
torité où ils sont établis de faire valoir
ces mêmes Loix? Si ces mêmes hom-
mes ont de la droiture & de la sincer-
rité, s'ils sont guéris de la prévention,
où sont évanouies les disputes de l'E-
cole, la Scholastique, & les Contro-
verses? S'ils sont temperans, chastes
& moderez, que leur fert le myste-
rieux jargon de la Medecine, & qui
est une mine d'or pour ceux qui s'a-
visent de le parler? Legistes, Doe-
teurs, Medecins, quelle chute pour
vous, si nous pouvions tous nous
donner le mot de devenir sages?

De

De combien de grands hommes dans les differens exercices de la paix & de la guerre auroit-on dû se passer ! A quel point de perfection & de raffinement n'a-t-on pas porté de certaines Sciences qui ne devoient point être nécessaires, & qui sont dans le monde comme des remedes à tous les maux, dont notre malice est l'unique source !

CHAP.
XII.

Que de choses depuis VARRON, que Varron a ignorées ! Ne nous suffiroit-il pas même de n'être savant que comme PLATON ou comme SOCRATE ?

* Tel à un Sermon, à une Musique, ou dans une gallerie de peintures a entendu à sa droite & à sa gauche, sur une chose précisément la même, des sentimens précisément opposez. Cela me feroit dire volontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'ouvrages, d'y mettre le bon & le mauvais : le bon plaît aux uns, & le mauvais aux autres : l'on ne risque guères davantage d'y mettre le pire, il a ses partisans.

* Le Phoenix de la Poësie Chante, renaît de ses cendres, il a vû mou-

M. Quin-
naut.

DES JU-
GEMENS.

mourir & revivre sa réputation en un même jour. Ce Juge même si infail-
lible & si ferme dans ses jugemens, le
Public a varié sur son sujet, ou il se
trompe ou il s'est trompé : celui qui
prononceroit aujourd'hui que Qui-
naut en un certain genre est mauvais
Poète, parleroit presque aussi mal que
s'il eût dit il y a quelque tems, *il est
bon Poète.*

* Chapelain étoit riche, & Cor-
neille ne l'étoit pas : *la Pucelle &
Rodogune* méritoient chacune une au-
tre aventure. Ainsi l'on a toujours
demandé pourquoi dans telle ou telle
profession, celui-ci avoit fait sa for-
tune, & cet autre l'avoit manquée ;
& en cela les hommes cherchent la
raison de leurs propres caprices, qui
dans les conjonctures pressantes de
leurs affaires, de leurs plaisirs, de
leur santé, & de leur vie, leur font
souvent (1) laisser les meilleurs, &
prendre les pires.

* La

(1) Une Personne qui a beaucoup de pé-
netration & de goût, m'ayant indiqué cet en-
droit comme entièrement inexplicable, je crus
qu'il y avoit ici une faute d'impression, &
qu'il falloit mettre *laisser le meilleur, & pren-*
dre

* La condition des Comédiens étoit infame chez les Romains , & honorable chez les Grecs : qu'est-elle chez nous ? On pense d'eux comme les Romains , on vit avec eux comme les Grecs.

* Il suffisoit à *Bathylle* d'être *Pantomime* pour être couru des *Dames Romaines* , à *Rhoé* de danser au théâtre , à *Roscie* & à *Nerine* de représenter dans les *Chœurs* , pour s'attirer une foule d'amans. La vanité & l'audace suites d'une trop grande puissance , avoient ôté aux Romains le goût du secret & du mystere : ils se plaisoient à faire du théâtre public

de le pire. Mais je n'ai pas été long-tems sans m'appercevoir que cette correction n'étoit nullement nécessaire ; & que par *les meilleurs* & *les pires* , il faut entendre ici des *personnes* , ceux qui sont les plus habiles , les plus dignes d'estime , comme *Corneille* ; & ceux qui sont les moins habiles , comme *Chapelain* , &c. ce qu'on pourroit expliquer par une espece d'allusion à ce mot de l'Evangile , *l'un sera pris , & l'autre laissé.* Je ne prétens pas que la *Bruyere* ait eu cette allusion dans l'esprit : mais je m'en sers pour faire mieux comprendre à ses Lecteurs le sens d'une expression qui paroit d'abord assez obscure.

blic celui de leurs amours : ils n'étoient point jaloux de l'amphithéâtre, & partageoient avec la multitude les charmes de leurs maîtresses. Leur goût n'alloit qu'à laisser voir qu'ils aimoient, non pas une belle personne, ou une excellente Comédienne, mais une Comédienne.

* Rien ne découvre mieux dans quelle disposition sont les hommes à l'égard des Sciences & des Belles Lettres, & de quelle utilité ils les croient dans la République, que le prix qu'ils y ont mis, & l'idée qu'ils forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'Art si mécanique ni de si vile condition, où les avantages ne soient plus sûrs, plus prompts & plus solides. Le Comédien couché dans son carosse jette de la bouë au visage de CORNEILLE qui est à pied. Chez plusieurs, savant & pedant sont synonymes.

Souvent où le riche parle & parle de doctrine, c'est aux doctes à se taire, à écouter, à applaudir, s'ils veulent du moins ne passer que pour doctes.

* Il y a une sorte de hardiesse à soutenir devant certains esprits la honte de l'érudition : l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les Savans , à qui ils ôtent les manieres du monde , le savoir vivre , l'esprit de société , & qu'ils renvoient ainsi dépouillez à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance est un état paisible , & qui ne coûte aucune peine , l'on s'y range en foule , & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte sur celui des Savans. S'ils alleguent en leur faveur les noms d'ESTRE'ES, de HARLAY, BOSUET, SEGUIER, MONTAUSIER, VARDES, CHEVREUSE, NOVION, LA MOIGNON, SCUDERY* , PELISSON, & de tant d'autres Personnages également doctes & polis ; s'ils osent même citer les grands noms de CHARTRES, de CONDE', de CONTI, de BOURBON, du MAINE, de VENDÔME, comme de Princes qui ont sù joindre aux plus belles & aux plus hautes connoissances , & l'Atticisme des Grecs , & l'Urbanité des Rois

* Mlle
Scudery.

DES JU-
GEMENTS.

Romains , l'on ne feint point de leur dire que ce font des exemples finguliers : & s'ils ont recours à de folides raisons , elles font foibles contre la voix de la multitude. Il semble néanmoins que l'on devroit décider sur cela avec plus de précaution , & se donner seulement la peine de douter , si ce même esprit qui fait faire de si grands progrès dans les Sciences , qui fait bien penser , bien juger , bien parler & bien écrire , ne pourroit point encore servir à être poli.

Il faut très-peu de fond pour la politesse dans les manieres : il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

* Il est savant , dit un politique , il est donc incapable d'affaires , je ne lui confierois pas l'état de ma garde-robe ; & il a raison. OSSAT , XIMENES , RICHELIEU étoient savans , étoient-ils habiles ? ont-ils passé pour de bons Ministres ? Il fait le Grec , continuë l'homme d'Etat , c'est un Grimaud , c'est un Philosophe. Et en effet , une Fruitiere à Athenes selon les apparences parloit Grec , & par cette raison étoit Philosophe : les BIGNONS , les LAMOIGNONS ,

IGNONS, étoient de purs grimauds : qui en peut douter ? ils favoient le Grec. Quelle vision, quel delire au grand, au sage, au judicieux ANTONIN de dire, *qu' alors les peuples seroient heureux, si l'Empereur philosophoit, ou si le Philosophe, ou le Grimaud venoit à l'Empire !*

Les Langues sont la clef ou l'entrée des Sciences, & rien davantage : le mépris des unes tombe sur les autres. Il ne s'agit point si les Langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossieres ou polies ; si les Livres qu'elles ont formez, sont d'un bon ou d'un mauvais goût. Supposons, que notre Langue pût un jour avoir le sort de la Grecque & de la Latine, seroit-on pédant quelques siècles après qu'on ne la parleroit plus, pour lire MOLIERE OU LA FONTAINE ?

* Je nomme *Euripile*, & vous dites, c'est un bel esprit : vous dites aussi de celui qui travaille une poutre, il est Charpentier ; & de celui qui refait un mur, il est Maçon. Je vous demande quel est l'atelier où

DES JUGE-
MENTS.

travaille cet homme de métier, est bel esprit ? quelle est son enseigne ? à quel habit le reconnoît-on ? quels sont ses outils ? est-ce le coin, font-ce le marteau ou l'enclume ? où fend-il, où cogne-t-il son Ouvrage, où l'expose-t-il en vente ? Un ouvrier se pique d'être ouvrier : Euripile se pique-t-il d'être bel esprit ? s'il est tel, vous me peignez un fat, qui met l'esprit en roture, une ame vile & mécanique, à qui ni ce qui est beau, ni ce qui est esprit, ne sauroient s'appliquer sérieusement ; & s'il est vrai qu'il ne se pique de rien, je vous entends, c'est un homme sage & qui a de l'esprit : ne dites-vous pas encore du Savantasse, il est bel esprit, & ainsi du mauvais Poëte ? Mais vous-même vous croyez-vous sans aucun esprit ? & si vous en avez, c'est sans doute de celui qui est beau & convenable, vous voilà donc un bel esprit : ou s'il s'en faut peu que vous ne preniez ce nom pour une injure, continuez, j'y consens, de le donner à Euripile, & d'employer cette ironie comme les fots sans le moindre discernement, ou comme les ignorans qu'elle

qu'elle console d'une certaine culture qui leur manque, & qu'ils ne voyent que dans les autres.

* Qu'on ne me parle jamais d'encre, de papier, de plume, de style, d'Imprimeur, d'Imprimerie : qu'on ne se hazarde plus de me dire, vous écrivez si bien, *Antisthene*, continuez d'écrire : ne verrons-nous point de vous un *in-folio* ? Traitez de toutes les vertus & de tous les vices dans un Ouvrage suivi, méthodique, qui n'ait point de fin, ils devroient ajouter, & nul cours. Je renonce à tout ce qui a été, qui est, & qui sera Livre. *Berylle* tombe en syncope à la vûë d'un chat, & moi à la vûë d'un Livre. Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du Nord, ai-je un lit de plumes après vingt ans entiers qu'on me débite dans la place ? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire, dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien : ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses ? Le vil Praticien grossit son mémoire, se fait rembourser des frais qu'il n'avance pas,

DES JU-
GEMENS.

& il a pour gendre un Comte ou un Magiftrat. Un homme *rouge* ou *feuille-morte* devient Commis , & bientôt plus riche que fon Maître , il le laiffe dans la roture , & avec de l'argent il devient noble. B** s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes : BB** à vendre en bouteille l'eau de la riviere. * Un autre Charlatan arrive ici de de-là les Monts avec une malle , il n'est pas déchargé , que les pensions courent ; & il est prêt de retourner d'où il arrive avec des mulets & des fourgons. *Mercur*e est *Mercur*e , & rien davantage , & l'or ne peut payer fes médiations & fes intrigues : on y ajoute la faveur & les distinctions. Et fans parler que des gains licites , on paye au Thuillier fa thuille , & à l'ouvrier fon tems & fon ouvrage : paye-t-on à un Auteur ce qu'il pense & ce qu'il écrit ? & s'il pense très-bien , le paye-t-on très-largement ? se meuble-t-il , s'annoblit-il à force de penser & d'écrire juſte ? Il faut que les hommes ſoient habillez , qu'ils ſoient rafez , il faut que retirez dans leurs maifons ils ayent une porte qui ferme bien ;
est-

est-il nécessaire qu'ils soient instruits ? folie , simplicité , imbécillité ! continue Antisthene , de mettre l'enseigne d'Auteur ou de Philosophe ; avoir , s'il se peut , un *Office lucratif* ; qui rende la vie aimable , qui fasse prêter à ses amis , & donner à ceux qui ne peuvent rendre : écrire alors par jeu , par oisiveté , & comme *Tityre* siffle ou joué de la flûte , cela , ou rien : j'écris à ces conditions , & je cede ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge , & me disent , vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau Livre : **DU BEAU , DU BON , DU VRAI. DES IDEES. DU PREMIER PRINCIPE** , par *Antisthene* vendeur de marée.

* Si les Ambassadeurs des Princes étrangers étoient des Singes instruits à marcher sur leurs pieds de derrière , & à se faire entendre par interprete , nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celui que nous donne la justesse de leurs réponses , & le bon sens qui paroît quelquefois dans leurs discours. La prévention du país , jointe à l'orgueil

DES J U-
GEMENS.

de la Nation, nous fait oublier que la Raison est de tous les climats, & que l'on pense juste par tout où il y a des hommes. Nous n'aimerions pas à être traitez ainsi de ceux que nous appellons barbares : & s'il y a en nous quelque barbarie, elle consiste à être épouvantez de voir d'autres peuples raisonner comme nous.

* Tous les étrangers ne sont pas barbares, & tous nos compatriotes ne sont pas civilisez : de même toute campagne n'est pas agreste (a), & toute ville n'est pas polie. Il y a dans l'Europe un endroit d'une Province maritime d'un grand Royaume, où le Villageois est doux & insinuant, le Bourgeois au contraire & le Magistrat grossiers, & dont la rusticité est hereditaire.

* Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles loix & un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques Peuples.

* Si

(a) Ce terme s'entend ici métaphoriquement.

* Si nous entendions dire des Orientaux , qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête , leur fait perdre la Raison , & les fait vomir , nous dirions , cela est bien barbare :

* Ce Prélat se montre peu à la Cour , il n'est de nul commerce , on ne le voit point avec des femmes : il ne joue ni à grande ni à petite prime , il n'assiste ni aux fêtes ni aux spectacles , il n'est point homme de cabale , & il n'a point l'esprit d'intrigue : toujours dans son Evêché , où il fait une résidence continuelle , il ne songe qu'à instruire son peuple par la parole , & à l'édifier par son exemple : il consume son bien en des aumônes ; & son corps par la pénitence : il n'a que l'esprit de régularité , & il est imitateur du zèle & de la piété des Apôtres. Les tems sont changez , & il est menacé sous ce Regne d'un titre plus éminent.

* Ne pourroit-on point faire comprendre aux personnes d'un certain caractère & d'une profession sérieuse , pour ne rien dire de plus , qu'ils ne sont point obligez à faire dire d'eux ,

DES JUGE-
MENTS.

qu'ils jouent , qu'ils chantent , & qu'ils badinent comme les autres hommes , & qu'à les voir si plaisans & si agréables , on ne croiroit point qu'ils fussent d'ailleurs si réguliers & si sévères : oseroit-on même leur insinuer qu'ils s'éloignent par de telles manières de la politesse dont ils se piquent , qu'elle assortit au contraire & conforme les dehors aux conditions , qu'elle évite le contraste , & de montrer le même homme sous des figures différentes , & qui font de lui un composé bizarre , ou un grotesque.

* Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure sur une seule & première vûë : il y a un intérieur , & un cœur qu'il faut approfondir : le voile de la modestie couvre le mérite , & le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très-petit nombre de connoisseurs qui discernent , & qui soient en droit de prononcer. Ce n'est que peu à peu , & forcez même par le tems & les occasions que la vertu parfaite , & le vice consommé viennent enfin à se déclarer.

FRAG-
MENT.

» * Il disoit que l'esprit
» dans

» dans cette belle personne étoit un
 » diamant bien mis en œuvre ; &
 » continuant de parler d'elle : c'est ,
 » ajoûtoit-il , comme une nuance de
 » raison & d'agrément qui occupe
 » les yeux & le cœur de ceux qui lui
 » parlent , on ne fait si on l'aime ou
 » si on l'admire : il y a en elle de
 » quoi faire une parfaite amie , il y
 » a aussi de quoi vous mener plus loin
 » que l'amitié : trop jeune & trop
 » fleurie pour ne pas plaire , mais
 » trop modeste pour songer à plaire ,
 » elle ne tient compte aux hommes
 » que de leur mérite , & ne croit
 » avoir que des amis. Pleine de viva-
 » citez & capable de sentimens elle
 » surprend & elle interesse ; & sans
 » rien ignorer de ce qui peut entrer
 » de plus délicat & de plus fin dans
 » les conversations , elle a encore ces
 » faillies heureuses qui entr'autres
 » plaisirs qu'elles font , dispensent
 » toujours de la repliche : elle vous
 » parle comme celle qui n'est pas
 » savante , qui doute & qui cherche
 » à s'éclaircir , & elle vous écoute
 » comme celle qui fait beaucoup , qui
 » connoît le prix de ce que vous lui

DES JU-
GEMENTS.

» dites, & auprès de qui vous ne per-
 » dez rien de ce qui vous échappe.
 » Loin de s'appliquer à vous contre-
 » dire avec esprit, & d'imiter *Elvire*
 » qui aime mieux passer pour une
 » femme vive, que marquer du bon
 » sens & de la justesse, elle s'appro-
 » prie vos sentimens, elle les croit
 » siens, elle les étend, elle les embel-
 » lit, vous êtes content de vous d'a-
 » voir pensé si bien & d'avoir mieux
 » dit encore que vous n'aviez crû.
 » Elle est toujours au dessus de la va-
 » nité, soit qu'elle parle, soit qu'elle
 » écrive : elle oublie les traits où il
 » faut des raisons, elle a déjà com-
 » pris que la simplicité est éloquen-
 » te. S'il s'agit de servir quelqu'un &
 » de vous jeter dans les mêmes inte-
 » rêts, laissant à *Elvire* les jolis dis-
 » cours & les belles lettres qu'elle
 » met à tous usages, *Artenice* n'em-
 » ploye auprès de vous que la sincer-
 » rité, l'ardeur, l'empressement & la
 » persuasion. Ce qui domine en elle
 » c'est le plaisir de la lecture, avec
 » le goût des personnes de nom & de
 » réputation, moins pour en être
 » connue que pour les connoître. On
 » peut

» peut la louer d'avance de toute la
 » sagesse qu'elle aura un jour , & de
 » tout le mérite qu'elle se prépare par
 » les années , puisqu'avec une bonne
 » conduite elle a de meilleures inten-
 » tions , des principes sûrs , utiles à
 » celles qui sont comme elle exposées
 » aux soins & à la flatterie ; & qu'é-
 » tant assez particuliere sans pourtant
 » être farouche , ayant même un peu
 » de penchant pour la retraite , il ne
 » lui sauroit peut-être manquer que
 » les occasions , ou ce qu'on appelle
 » un grand théâtre pour y faire bril-
 » ler toutes ses vertus.

* Une belle femme est aimable dans son naturel , elle ne perd rien à être négligée , & sans autre parure que celle qu'elle tire de sa beauté & de sa jeunesse. Une grace naïve éclate sur son visage , anime ses moindres actions : il y auroit moins de péril à la voir avec tout l'attirail de l'ajustement & de la mode. De même un homme de bien est respectacle par lui-même , & indépendamment de tous les dehors dont il voudroit s'aider pour rendre sa personne plus gracieuse , & sa vertu plus specieuse. Un

DES JUGE-
MENTS.

air réformé, une modestie outrée, la singularité de l'habit, une ample calotte, n'ajoutent rien à la probité, ne relevent pas le mérite, ils le font, & font peut-être qu'il est moins pur, & moins ingénu.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce sont comme des extrémités qui se touchent & dont le milieu est dignité : cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage : celui qui songe à le devenir ne le fera jamais. Ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle, & il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

* Un homme de talent & de réputation, s'il est chagrin & austère, il effarouche les jeunes gens, les fait penser mal de la vertu, & la leur rend suspecte d'une trop grande réforme & d'une pratique trop ennuyeuse : s'il est au contraire d'un bon commerce, il leur est une leçon utile, il leur apprend qu'on peut vivre gayement & laborieusement, avoir des vûes sérieuses sans renoncer aux plaisirs honnêtes : il leur devient un exemple qu'on peut suivre.

* La

* La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

CHAP.
XII.

* L'air spirituel est dans les hommes , ce que la régularité des traits est dans les femmes : c'est le genre de beauté où les plus vains puissent aspirer.

* Un homme qui a beaucoup de mérite & d'esprit , & qui est connu pour tel , n'est pas laid , même avec des traits qui sont difformes ; ou s'il a de la laideur , elle ne fait pas son impression.

* Combien d'art pour rentrer dans la nature ! combien de tems , de règles , d'attention & de travail pour danser avec la même liberté & la même grace que l'on fait marcher , pour chanter comme on parle , parler & s'exprimer comme l'on pense , jeter autant de force , de vivacité , de passion & de persuasion dans un discours étudié & que l'on prononce dans le public , qu'on en a quelquefois naturellement & sans préparation dans les entretiens les plus familiers !

* Ceux qui sans nous connoître

DES JUGES. assez , pensent mal de nous , ne nous font pas de tort : ce n'est pas nous qu'ils attaquent , c'est le fantôme de leur imagination.

* Il y a de petites regles , des devoirs , des bienséances attachées aux tems , aux personnes , qui ne se deviennent point à force d'esprit , & que l'usage apprend sans nulle peine : juger des hommes par les fautes qui leur échappent en ce genre , avant qu'ils soient assez instruits , c'est en juger par leurs ongles , ou par la pointe de leurs cheveux , c'est vouloir un jour être détrompé.

* Je ne sai s'il est permis de juger des hommes par une faute qui est unique : & si un besoin extrême , ou une violente passion , ou un premier mouvement tirent à conséquence.

* Le contraire des bruits qui courent des affaires ou des personnes , est souvent la vérité.

* Sans une grande roideur & une continuelle attention à toutes ses paroles , on est exposé à dire en moins d'une heure le oui & le non sur une même chose , ou sur une même personne.

sonne, déterminé seulement par un esprit de société & de commerce, qui entraîne naturellement à ne pas contredire celui-ci & celui-là qui en parlent différemment.

* Un homme partial est exposé à de petites mortifications, car comme il est également impossible que ceux qu'il favorise soient toujours heureux ou sages, & que ceux contre qui il se déclare soient toujours en faute ou malheureux, il naît de là qu'il lui arrive souvent de perdre contenance dans le public, ou par le mauvais succès de ses amis, ou par une nouvelle gloire qu'acquierent ceux qu'il n'aime point.

* Un homme sujet à se laisser prévenir, s'il ose remplir une Dignité ou Seculière ou Ecclesiastique, est un aveugle qui veut peindre, un muet qui s'est chargé d'une harangue, un sourd qui juge d'une symphonie: faibles images, & qui n'expriment qu'imparfaitement la misère de la prévention. Il faut ajouter qu'elle est un mal désespéré, incurable, qui infecte tous ceux qui s'approchent du malade, qui fait désertier les égaux, les

DES JU-
GEMENS.

inferieurs , les parens , les amis , juſqu'aux Médecins : ils ſont bien éloignez de le guérir , ſ'ils ne peuvent le faire convenir de ſa maladie , ni des remedes , qui ſeroient d'écouter , de douter , de ſ'informer , & de ſ'éclaircir. Les flatteurs , les fourbes , les calomniateurs , ceux qui ne délient leur langue que pour le menſonge & l'interêt , ſont les charlatans en qui il ſe confie , & qui lui font avaler tout ce qui leur plaît : ce ſont eux auſſi qui l'empoifonnent & qui le tuent.

* La règle de DESCARTES , qui ne veut pas qu'on décide ſur les moindres veritez avant qu'elles ſoient connues clairement & diſtinctement , eſt aſſez belle & aſſez juſte , pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des perſonnes.

* Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de nos manieres , que l'indignité & le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

Du même fond dont on néglige un homme de mérite , l'on fait encore admirer un ſot.

* Un

* Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat.

* Un fat est celui que les sots croient un homme de mérite.

* L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennuye, dégoûte, rebutte : l'impertinent rebutte, aigrit, irrite, offense, il commence où l'autre finit.

Le fat est entre l'impertinent & le sot, il est composé de l'un & de l'autre.

* Les vices partent d'une dépravation du cœur : les défauts, d'un vice de temperament ; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celui qui tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule, c'est son caractère : l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort.

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La sottise est dans le sot, la fatuité dans le fat, & l'impertinence dans l'impertinent : il semble que le ridicule

cule réside tantôt dans celui qui en effet est ridicule , & tantôt dans l'imagination de ceux qui croient voir le ridicule où il n'est point , & ne peut être.

* La grossiereté , la rusticité , la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'esprit.

* Le stupide est un sot qui ne parle point , en cela plus supportable que le sot qui parle.

* La même chose souvent est dans la bouche d'un homme d'esprit , une naïveté ou un bon mot ; & dans celle du sot , une sottise.

* Si le fat pouvoit craindre de mal parler , il fortiroit de son caractère.

* L'une des marques de la médiocrité de l'esprit , est de toujours conter.

* Le sot est embarrassé de sa personne , le fat a l'air libre & assuré , l'impertinent passe à l'effronterie : le mérite a de la pudeur.

* Le suffisant est celui en qui la pratique de certains détails que l'on honore du nom d'affaires , se trouve
jointe

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 115
jointe à une très-grande médiocrité
d'esprit.

CHAP.
XII.

Un grain d'esprit & une once d'affaires plus qu'il n'en entre dans la composition du suffisant, font l'important.

Pendant qu'on ne fait que rire de l'important, il n'a pas un autre nom : dès qu'on s'en plaint, c'est l'arrogant.

* L'honnête homme tient le milieu entre l'habile homme & l'homme de bien, quoique dans une distance inégale de ses deux extrêmes.

La distance qu'il y a de l'honnête homme à l'habile homme s'affoiblit de jour à autre, & est sur le point de disparaître.

L'habile homme est celui qui cache ses passions, qui entend ses intérêts, qui y sacrifie beaucoup de choses, qui a sû acquerir du bien, ou en conserver.

L'honnête homme est celui qui ne vole pas sur les grands chemins, & qui ne tuë personne, dont les vices enfin ne sont pas scandaleux.

On connoît assez qu'un homme de bien est honnête homme, mais
il

DES JUGEMENTS. il est plaisant d'imaginer que tout honnête homme n'est pas homme de bien.

* Faux
dévot.

L'homme de bien est celui qui n'est ni un saint ni un dévot *, & qui s'est peiné à n'avoir que de la vertu.

* Talent , goût , esprit , bon sens , choses différentes , non incompatibles.

Entre le bon sens & le bon goût il y a la différence de la cause à son effet.

Entre esprit & talent il y a la proportion du tout à sa partie.

Appellerai-je homme d'esprit , celui qui borné & renfermé dans quelque Art , ou même dans une certaine Science qu'il exerce dans une grande perfection , ne montre hors de là ni jugement , ni mémoire , ni vivacité , ni mœurs , ni conduite , qui ne m'entend pas , qui ne pense point , qui s'énonce mal ; un Musicien , par exemple , qui après m'avoir comme enchanté par ses accords , semble s'être remis avec son luth dans un même étui , ou n'être plus sans cet instrument , qu'une machine dé-

mon-

montée , à qui il manque quelque chose , & dont il n'est plus permis de rien attendre.

Que dirai-je encore de l'esprit du jeu , pourroit-on me le définir ? ne faut-il ni prévoyance , ni finesse , ni habileté pour jouer l'ombre ou les échecs ? & s'il en faut , pourquoi y voit-on des imbécilles qui y excellent , & de très-beaux génies qui n'ont pû même atteindre la médiocrité , à qui une piece ou une carte dans les mains , troublent la vûë , & fait perdre contenance ?

Il y a dans le monde quelque chose , s'il se peut , de plus incompréhensible. Un homme paroît grossier , lourd , stupide , il ne fait pas parler , ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire , c'est le modele des bons contes , il fait parler les animaux , les arbres , les pierres , tout ce qui ne parle point : ce n'est que legereté , qu'élégance , que beau naturel , & que délicatesse dans ses ouvrages.

Un autre est simple , timide , d'une ennuyeuse conversation : il prend un mot pour un autre , & il ne juge de
la

DES J U-
GEMENS.

la bonté de sa piece que par l'argent qui lui en revient, il ne fait pas la réciter ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au dessous d'AUGUSTE, de POMPEE, de NICOMEDE, d'HERACLIUS, il est Roi, & un grand Roi, il est politique, il est Philosophe : il entreprend de faire parler des Heros, de les faire agir ; il peint les Romains ; ils sont plus grands & plus Romains dans ses vers, que dans leur histoire.

* Voulez-vous quelque autre prodige : concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux : imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant en cheveux gris : mais permettez lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un génie, qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, & comme à son inscû, quelle verve ! quelle élévation, quelles images ! quelle Latinité ! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous ? Oui, du même, de Theodas, & de lui seul. Il crie, il s'agitte,

te, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclate; & du milieu de cette tempête il sort une lumière qui brille & qui réjouit: disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage: il dit ridiculement des choses vraies, & follement des choses sensées & raisonnables; on est surpris de voir naître & éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions: qu'ajouterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne fait: ce sont en lui comme deux âmes qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture si surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges, prêt de se jeter aux yeux de ses critiques, & dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout differens: il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans

DES JU- dans Theodas, car il est bon homme,
GEMENS. il est plaifant homme, & il est excel-
lent homme.

* Après l'esprit de discernement, ce qu'il a au monde de plus rare, sont les diamans & les perles.

* Tel connu dans le monde par de grands talens, honoré & chéri par tout où il se trouve, est petit dans son domestique & aux yeux de ses proches qu'il n'a pu réduire à l'estime : tel autre au contraire, prophete dans son pais, jouit d'une vogue qu'il a parmi les siens, & qui est refermée dans l'enceinte de sa maison; s'applaudit d'un mérite rare & singulier, qui lui est accordé par sa famille dont il est l'idole, mais qu'il laisse chez soi toutes les fois qu'il sort, & qu'il ne porte nulle part.

* Tout le monde s'éleve contre un homme qui entre en réputation : à peine ceux qu'il croit ses amis lui pardonnent-ils un mérite naissant, & une premiere vogue qui semble l'affocier à la gloire dont ils sont déjà en possession. L'on ne se rend qu'à l'extrémité, & après que le Prince s'est déclaré par les récompenses :

tous

tous alors se rapprochent de lui, & de ce jour - là seulement il prend son rang d'homme de mérite.

* Nous affectons souvent de louer avec exagération des hommes assez médiocres, & de les élever, s'il se pouvoit, jusqu'à la hauteur de ceux qui excellent, ou parce que nous sommes las d'admirer toujours les mêmes personnes, ou parce que leur gloire ainsi partagée offense moins notre vûë, & nous devient plus douce & plus supportable.

* L'on voit des hommes que le vent de la faveur pousse d'abord à pleines voiles, ils perdent en un moment la terre de vûë, & font leur route : tout leur rit, tout leur succede, action, ouvrage, tout est comblé d'éloges & de récompenses, ils ne se montrent que pour être embrassez & félicitez. Il y a un rocher immobile qui s'éleve sur une côte, les flots se brisent au pied. la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas, c'est le public, où ces gens échouënt.

* Il est ordinaire & comme natu-

DES J U-
GEMENTS.

tel de juger du travail d'autrui, seulement par rapport à celui qui nous occupe. Ainsi le Poëte rempli de grandes & sublimes idées estime peu le discours de l'Orateur, qui ne s'exerce souvent que sur de simples faits ; & celui qui écrit l'Histoire de son País ne peut comprendre qu'un esprit raisonnable employe sa vie à imaginer des fictions & à trouver une rime : de même le Bachelier plongé dans les quatre premiers siècles traite toute autre doctrine de Science triste, vaine & inutile, pendant qu'il est peut-être méprisé du Geometre.

* Tel a assez d'esprit pour exceller dans une certaine matiere & en faire des leçons, qui en manque pour voir qu'il doit se taire sur quelque autre dont il n'a qu'une foible connoissance : il sort hardiment des limites de son génie, mais il s'égare, & fait que l'homme illustre parle comme un sot.

* *Herille*, soit qu'il parle, qu'il harangue ou qu'il écrive, veut citer : il fait dire au Prince des Philosophes ; que le vin enyvre, & à l'Orateur
Ro-

Romain que l'eau le tempere. S'il se jette dans la Morale, ce n'est pas lui, c'est le divin Platon qui assure que la Vertu est aimable, le Vice odieux, ou que l'un & l'autre se tournent en habitude. Les choses les plus communes, les plus triviales, & qu'il est même capable de penser, il veut les devoir aux Anciens, aux Latins, aux Grecs : ce n'est ni pour donner plus d'autorité à ce qu'il dit, ni peut-être pour se faire honneur de ce qu'il fait : il veut citer.

CHAP.
XII.

* C'est souvent hazarder un bon mot & vouloir le perdre, que de le donner pour sien : il n'est pas relevé, il tombe avec des gens d'esprit ou qui se croient tels, qui ne l'ont pas dit, & qui devoient le dire. C'est au contraire le faire valoir, que de le rapporter comme d'un autre. Ce n'est qu'un fait, & qu'on ne se croit pas obligé de savoir : il est dit avec plus d'insinuation, & reçu avec moins de jalousie : personne n'en souffre : on rit, s'il faut rire; & s'il faut admirer, on admire.

* On a dit de SOCRATE qu'il
F 2 étoit

DES JU-
GEMENTS.

étoit en délire , & que c'étoit un fou tout plein d'esprit : mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient , quels bizarres portraits nous fait ce Philosophe ! quelles mœurs étranges & particulieres ne décrit-il point ! où a-t-il rêvé , creusé , rassemblé des idées si extraordinaires ? quelles couleurs , quel pinceau ! ce sont des chimeres. Ils se trompoient , c'étoient des monstres , c'étoient des vices , mais peints au naturel , on croyoit les voir , ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique , il épargnoit les personnes , & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises.

* Celui qui est riche par son savoir-faire , connoît un Philosophe , ses préceptes , sa morale & sa conduite ; & n'imaginant pas dans tous les hommes une autre fin de toutes leurs actions , que celle qu'il s'est proposée lui-même toute sa vie , dit en son cœur : Je le plains , je le tiens échoué ce rigide Censeur , il s'égare & il est hors de route , ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent , & que l'on arrive
au

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 125
au délicieux port de la fortune : &
selon ses principes il raisonne juste.

CHAP.
XII,

Je pardonne , dit *Antisthius* , à
ceux que j'ai louez dans mon Ouvra-
ge , s'ils m'oublient : qu'ai-je fait
pour eux , ils étoient louables. Je
le pardonnerois moins à tous ceux
dont j'ai attaqué les vices sans tou-
cher à leurs personnes , s'ils me doi-
vent un aussi grand bien que celui
d'être corrigez : mais comme c'est
un événement qu'on ne voit point ,
il suit de là que ni les uns ni les
autres ne sont tenus de me faire du
bien.

L'on peut , ajoute ce Philisophe ;
envier ou refuser à mes écrits leur
récompense : on ne sauroit en dimi-
nuer la réputation ; & si on le
fait , qui m'empêchera de le mépri-
ser ?

* Il est bon d'être Philosophe , il
n'est gueres utile de passer pour tel.
Il n'est pas permis de traiter quelqu'un
de Philosophe : ce fera toujours lui
dire une injure , jusqu'à ce qu'il ait
plû aux hommes d'en ordonner autre-
ment , & en restituant à un si beau
nom son idée propre & convenable,

de lui concilier toute l'estime qui lui est dûë,

* Il y a une Philosophie qui nous élève au dessus de l'ambition & de la fortune, qui nous égale, que dis-je, qui nous place plus haut que les riches, que les grands, & que les puissans; qui nous fait négliger les postes, & ceux qui les procurent; qui nous exempte de desirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner; & qui nous sauve même l'émotion & l'excessive joye d'être exaucez. Il y a une autre Philosophie qui nous foumet & nous assujettit à toutes ces choses en faveur de nos proches ou de nos amis: c'est la meilleure.

* C'est abréger, & s'épargner mille discussions, que de penser de certaines gens, qu'ils sont incapables de parler juste, & de condamner ce qu'ils disent, ce qu'ils ont dit, & ce qu'ils diront.

* Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous sentons qu'ils ont avec nous-mêmes; & il semble qu'estimer quelqu'un, c'est l'égaliser à soi.

* Les

* Les mêmes défauts qui dans les autres sont lourds & insupportables, sont chez nous comme dans leur centre, ils ne pesent plus, on ne les sent pas. Tel parle d'un autre, & en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint lui-même.

Rien ne nous corrigerait plus promptement de nos défauts, que si nous étions capables de les avouer & de les reconnoître dans les autres : c'est dans cette juste distance, que nous paroissant tels qu'ils sont, ils se feroient haïr autant qu'ils le méritent.

* La sage conduite roule sur deux pivots, le passé & l'avenir. Celui qui a la mémoire fidele & une grande prévoyance, est hors du péril de censurer dans les autres, ce qu'il a peut-être fait lui-même, ou de condamner une action dans un pareil cas, & dans toutes les circonstances, où elle lui sera un jour inévitable.

* Le Guerrier & le Politique non plus que le joueur habile, ne font pas le hazard, mais ils le préparent ;

DES JU-
GEMENTS.

ils l'attirent , & semblent presque le déterminer : non seulement ils savent ce que le sot & le poltron ignorent , je veux dire , se servir du hazard quand il arrive , ils savent même profiter par leurs précautions & leurs mesures d'un tel ou d'un tel hazard , ou de plusieurs tout à la fois : si ce point arrive , ils gagnent , si c'est cet autre , ils gagnent encore : un même point souvent les fait gagner de plusieurs manières. Ces hommes sages peuvent être louez de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite , & le hazard doit être récompensé en eux comme la vertu.

* Je ne mets au-dessus d'un grand politique que celui qui néglige de le devenir , & qui se persuade de plus en plus que le monde ne mérite point qu'on s'en occupe.

* Il y a dans les meilleurs conseils de quoi déplaire : ils viennent d'ailleurs que de notre esprit , c'est assez pour être rejettez d'abord par présomption & par humeur ; & suivis seulement par nécessité , ou par réflexion.

* Quel

* Quel bonheur surprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de sa vie ! quelle autre fortune mieux soutenüe , sans interruption , sans la moindre disgrâce ! les premiers postes , l'oreille du Prince , d'immenses trésors , une santé parfaite , & une mort douce : mais quel étrange compte à rendre d'une vie passée dans la faveur ! des conseils que l'on a donnez , de ceux qu'on a négligé de donner ou de suivre , des biens que l'on n'a point fait , des maux au contraire que l'on a fait , ou par soi-même , ou par les autres : en un mot de toute sa prospérité.

* L'on gagne à mourir , d'être loué de ceux qui nous survivent , souvent sans autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour *Caton* & pour *Pison*.

Le bruit court que *Pison* est mort , c'est une grande perte , c'étoit un homme de bien , & qui méritoit une plus longue vie , il avoit de l'esprit & de l'agrément , de la fermeté & du courage , il étoit sûr , généreux , fidele : ajoutez , pourvû qu'il soit mort.

DES JU-
GEMENTS.

* La maniere dont on se récrie sur quelques-uns qui se distinguent par la bonne foi , le désintéressement & la probité , n'est pas tant leur éloge , que le décréditement du Genre humain.

* Tel soulage les misérables , qui néglige sa famille & laisse son fils dans l'indigence : un autre élève un nouvel édifice , qui n'a pas encore payé les plombs d'une maison qui est achevée depuis dix années : un troisième fait des présens & des largesses , & ruine ses créanciers. Je demande, la pitié, la libéralité, la magnificence font-elles les vertus d'un homme injuste, ou plutôt si la bizarrerie & la vanité ne sont pas les causes de l'injustice ?

* Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement & sans différer : la faire attendre, c'est injustice. Ceux-là font bien , ou font ce qu'ils doivent , (1) qui font ce qu'ils doivent.

(1) Le premier sens que ces paroles présentent à l'Esprit, est, à mon avis, très-faible, & tout-à fait indigne de la Bruyere. Un Savant

vent. Celui qui dans toute sa conduite laisse long-tems dire de soi , qu'il fera bien , fait très-mal.

* L'on dit d'un Grand qui tient table deux fois le jour , & qui passe sa vie à faire digestion , qu'il meurt de faim , pour exprimer qu'il n'est pas

ri-

vant de mes amis , qui estime beaucoup l'Ouvrage de la Bruyere , m'ayant fait remarquer cet endroit , me dit qu'il y avoit là sans doute une omission qui devoit être mise sur le compte de l'Imprimeur. C'est de quoi je convins d'abord avec lui : & comme ce Passage se trouve constamment le même dans toutes les meilleures Editions , je croi qu'il faut suppléer ici le mot *promptement* , ou quelque autre qui signifie à peu près la même chose : *Ceux-la font bien , ou font ce qu'ils doivent , qui font promptement ce qu'ils doivent.* Du reste , ou l'omission de ce mot une fois faite par l'Imprimeur , la Bruyere ne s'en est jamais apperçu , parce que d'une édition à l'autre il ne se mettoit guères en peine de revoir son Ouvrage , comme il me seroit aisé de le prouver , ou bien il a lui-même omis le mot tout exprès , se remettant du soin de le suppléer à la vivacité de son Lecteur , conformément à ce qu'il nous dit ailleurs , que *si quelquefois un Ecrivain affecte une trop grande délicatesse , ce n'est que par la bonne opinion qu'il a de ses Lecteurs.* Le Principe est beau : mais que la Bruyere l'ait employé ici fort à propos , c'est ce que je n'oserois décider.

DES JUGEMENTS.

riche, ou que ses affaires sont fort mauvaises : c'est une figure, on le diroit plus à la lettre de ses créanciers.

* L'honnêteté, les égards & la politesse des personnes avancées en âge de l'un & de l'autre sexe, me donnent bonne opinion de ce qu'on appelle le vieux tems.

* C'est un excès de confiance dans les parens d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfans, & une grande erreur de n'en attendre rien & de la négliger.

* Quand il seroit vrai, ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur ni une autre complexion, qu'elle ne change rien dans son fond, & ne touche qu'aux superficies, je ne laiferois pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile.

* Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu, la présomption est qu'il a de l'esprit; & s'il est vrai qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

* Ne songer qu'à soi & au present, source d'erreur dans la politique.

* Le

* Le plus grand malheur après celui d'être convaincu d'un crime, est souvent d'avoir eu à s'en justifier. Tels arrêts nous déchargent & nous renvoient absous, qui sont infirmez par la voix du peuple.

* Un homme est fidele à de certaines pratiques de Religion, on le voit s'en acquitter avec exactitude, personne ne le louë, ni ne le désapprouve, on n'y pense pas : tel autre y revient après les avoir négligées dix années entieres, on se récrie, on l'exalte, cela est libre : moi je le blâme d'un si long oubli de ses devoirs, & je le trouve heureux d'y être rentré.

* Le flatteur n'a pas assez bonne opinion de soi, ni des autres.

* Tels sont oubliez dans la distribution des graces, & font dire d'eux, *pourquoi les oublier*, qui, si l'on s'en étoit souvenu, auroient fait dire, *pourquoi s'en souvenir* : d'où vient cette contrariété ? Est-ce du caractère de ces personnes ou de l'incertitude de nos jugemens ; ou même de tous les deux ?

* L'on dit communément, après

DES JUGEMENTS.

un tel , qui fera Chancelier ? qui fera Primat des Gaules ? qui fera Pape ? On va plus loin : chacun selon ses souhaits ou son caprice fait sa promotion , qui est souvent de gens plus vieux & plus caducs que celui qui est en place ; & comme il n'y a pas de raison qu'une Dignité tuë celui qui s'en trouve revêtu , qu'elle sert au contraire à le rajeunir , & à donner au corps & à l'esprit de nouvelles ressources , ce n'est pas un événement fort rare à un titulaire d'enterrer son successeur.

* La disgrâce éteint les haines & les jaloufies : celui-là peut bien faire , qui ne nous aigrit plus par une grande faveur : il n'y a aucun mérite , il n'y a forte de vertu qu'on ne lui pardonne : il feroit un Heros impunément.

* Rien n'est bien d'un homme disgracié : vertu , mérite , tout est dédaigné , ou mal expliqué , ou imputé à vice : qu'il ait un grand cœur , qu'il ne craigne ni le fer , ni le feu , qu'il aille d'auffi bonne grace à l'ennemi que BAYARD & MONTREVEL † ; c'est un bravache , on en plai-

† Marq. de Montrevel, Com. Gen. L. C. Lieut. Gen.

plaisante : il n'a plus de quoi être un Heros.

Je me contredis, il est vrai, accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens ; je ne dis pas de differens hommes, je dis les mêmes qui jugent si différemment.

* Il ne faut pas vingt années accomplies pour voir changer les hommes d'opinion sur les choses les plus sérieuses, comme sur celles qui leur ont paru les plus sûres & les plus vraies. Je ne hazarderai pas d'avancer que le feu en soi & indépendamment de nos sensations, n'a aucune chaleur, c'est-à-dire rien de semblable à ce que nous éprouvons en nous-mêmes à son approche, de peur que quelque jour il ne devienne aussi chaud qu'il a jamais été. J'assurerai aussi peu qu'une ligne droite tombant sur une autre ligne droite fait deux angles droits, ou égaux à deux droits, de peur que les hommes venant à y découvrir quelque chose de plus ou de moins, je ne sois raillé de ma proposition. Ainsi dans un autre genre, je dirai à peine avec toute la France,

V A U-

DES JUGEMENTS.

VAUBAN est infallible , on n'en appelle point : qui me garentiroit que dans peu de tems on n'insinuera pas que même sur le siege , qui est son fort & où il décide souverainement , il erre quelquefois , sujet aux fautes comme *Antiphile* ?

* Si vous en croyez des personnes aigries l'une contre l'autre , & que la passion domine , l'homme docte est un *Savantasse* , le Magistrat un Bourgeois ou un Praticien , le Financier un *Maltotier* , & le Gentilhomme un *Gentillâtre* : mais il est étrange que de si mauvais noms que la colere & la haine ont sù inventer , deviennent familiers , & que le dédain tout froid & tout paisible qu'il est , ose s'en servir.

* Vous vous agitez , vous vous donnez un grand mouvement , sur tout lorsque les ennemis commencent à fuir , & que la victoire n'est plus douteuse , ou devant une ville après qu'elle a capitulé : vous aimez dans un combat ou pendant un siege à paroître en cent endroits pour n'être nulle part , à prévenir les ordres du General de peur de les suivre , & à cher-

chercher les occasions , plutôt que de les attendre & les recevoir ; votre valeur seroit-elle fausse ?

* Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tuez , & où néanmoins ils ne soient pas tuez : ils aiment l'honneur & la vie.

* A voir comme les hommes aiment la vie , pouvoit-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie , & que la gloire qu'ils préfèrent à la vie , ne fut souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens , ou qu'ils ne connoissent point , ou qu'ils n'estiment point.

* Ceux qui ni Guerriers ni Courtisans vont à la Guerre & suivent la Cour , qui ne font pas un siege , mais qui y assistent , ont bien-tôt épuisé leur curiosité sur une place de guerre , quelque surprenante qu'elle soit , sur la tranchée , sur l'effet des bombes & du canon , sur les coups de main , comme sur l'ordre & le succès d'une attaque qu'ils entrevoient : la résistance continuë , les pluyes surviennent , les fatigues croissent , on plonge

plonge dans la fange, on a à combattre les faisons & l'ennemi, on peut être forcé dans ses lignes & enfermé entre une Ville & une Armée; quelles extremitez ! on perd courage, on murmure, est-ce un si grand inconvenient que de lever un siege ? Le salut de l'Etat dépend-il d'une Citadelle de plus ou de moins ? ne faut-il pas, ajoute-t-ils, fléchir sous les ordres du Ciel qui semble se déclarer contre nous, & remettre la partie à un autre tems ? Alors ils ne comprennent plus la fermeté, &, s'ils osoient dire, l'opiniâtreté du General qui se roidit contre les obstacles, qui s'anime par la difficulté de l'entreprise, qui veille la nuit & s'expose le jour pour la conduire à sa fin. A-t on capitulé, ces hommes si découragez relevent l'importance de cette conquête, en prédifent les suites, exagerent la nécessité qu'il y avoit de la faire, le péril & la honte qui suivoient de s'en désister, prouvent que l'Armée qui nous couvroit des ennemis étoit invincible : ils reviennent avec la Cour, passent par les Villes & les Bourgades, fiers d'être regardez

dez de la Bourgeoisie qui est aux fenêtres, comme ceux mêmes qui ont pris la place, ils en triomphent par les chemins, ils se croient braves : revenus chez eux ils vous étourdisent de flancs, de redans, de ravelins, de fausse-braye, de courtines, & de chemin couvert : ils rendent compte des endroits où *l'envie de voir* les a portez, & où *il ne laissoit pas d'y avoir du péril*, des hazards qu'ils ont couru à leur retour d'être pris ou tuez par l'ennemi : ils taisent seulement qu'ils ont eu peur.

* C'est le plus petit inconvenient du monde, que de demeurer court dans un Sermon ou dans une Harangue. Il laisse à l'Orateur ce qu'il a d'esprit, de bon sens, d'imagination, de mœurs & de doctrine, il ne lui ôte rien : mais on ne laisse pas de s'étonner que les hommes ayant voulu une fois y attacher une espee de honte & de ridicule, s'exposent par de longs, & souvent d'inutiles discours à en courir tout le risque.

* Ceux qui employent mal leur tems sont les premiers à se plaindre de sa briéveté. Comme ils le consu-
ment

DES JU-
GEMENTS.

ment à s'habiller , à manger , à dormir , à de fots discours , à se résoudre sur ce qu'ils doivent faire , & souvent à ne rien faire , ils en manquent pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs : ceux au contraire qui en font un meilleur usage , en ont de reste.

Il n'y a point de Ministre si occupé qui ne sache perdre chaque jour deux heures de tems , cela va loin à la fin d'une longue vie ; & si le mal est encore plus grand dans les autres conditions des hommes , quelle perte infinie ne se fait pas dans le monde d'une chose si précieuse , & dont l'on se plaint qu'on n'a point assez.

* Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes , qui ont une ame qui est esprit , dont toute la vie est occupée , & toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple , c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent , mais qui sont entièrement inutiles , & qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

* La plupart des hommes oublient si fort qu'ils ont une ame , & se répan-

pendent en tant d'actions & d'exercices , où il semble qu'elle est inutile , que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un , en disant qu'il pense , cet éloge même est devenu vulgaire ; qui pourtant ne met cet homme qu'au-dessus du chien , ou du cheval.

* A quoi vous divertissez-vous ? à quoi passez-vous le tems ? vous demandent les sots & les gens d'esprit. Si je replique que c'est à ouvrir les yeux & à voir , à prêter l'oreille & à entendre , & à avoir la santé , le repos , la liberté , ce n'est rien dire : les solides biens , les grands biens , les seuls biens ne sont pas comptez , ne se font pas sentir : Jouez-vous ? masquez-vous ? il faut répondre.

Est-ce un bien pour l'homme que la liberté , si elle peut être trop grande & trop étendue , telle enfin qu'elle ne serve qu'à lui faire desirer quelque chose , qui est d'avoir moins de liberté ?

La liberté n'est pas oisiveté , c'est un usage libre du tems , c'est le choix du travail & de l'exercice : être libre en un mot n'est pas ne rien faire ;
c'est

DES JU-
GEMENTS.

c'est être seul arbitre de ce qu'on fait ou de ce qu'on ne fait point : quel bien en ce sens que la liberté !

* **CESAR** n'étoit point trop vieux pour penser à la conquête de l'Univers (a) : il n'avoit point d'autre béatitude à se faire que le cours d'une belle vie , & un grand nom après sa mort : né fier , ambitieux , & se portant bien comme il faisoit ; il ne pouvoit mieux employer son tems qu'à conquérir le Monde. **ALEXANDRE** étoit bien jeune pour un dessein si sérieux : il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent plutôt rompu son entreprise.

* **UN JEUNE PRINCE, D'UNE RACE AUGUSTE. L'AMOUR ET L'ESPERANCE DES PEUPLES. DONNE' DU CIEL POUR PROLONGER LA FELICITE' DE LA TERRE. PLUS GRAND QUE SES AYEUX. FILS D'UN HEROS QUI EST SON MODELE, A DEJA MONTRE' A L'UNIVERS PAR SES**

(a) V. les Pensées de M. Pascal. Ch. 31. où il dit le contraire.

SES DIVINES QUALITEZ , ET
 PAR UNE VERTU ANTICIPE'E ,
 QUE LES ENFANS DES HEROS
 SONT PLUS PROCHES (a) DE
 L'ESTRE QUE LES AUTRES
 HOMMES.

CHAP.
 XII.

* Si le Monde dure seulement cent millions d'années , il est encore dans toute sa fraîcheur , & ne fait presque que commencer : nous-mêmes nous touchons aux premiers hommes & aux Patriarches , & qui pourra ne nous pas confondre avec eux dans des siècles si reculez : mais si l'on juge par le passé de l'avenir , quelles choses nouvelles nous sont inconnuës dans les Arts , dans les Sciences , dans la Nature , & j'ose dire dans l'Histoire ! quelles découvertes ne fera-t-on point ! quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre , dans les Etats & dans les Empires ! quelle ignorance est la nôtre ! & quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans.

* Il n'y a point de chemin trop
 long

(a) Contre la maxime Latine & triviale.

DES JU
GEMENS.

long à qui marche lentement & sans se presser : il n'y a point d'avantages trop éloignez à qui s'y prépare par la patience.

* Ne faire sa cour à personne , ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne , douce situation , âge d'or , état de l'homme le plus naturel.

* Le monde est pour ceux qui suivent les Cours ou qui peuplent les Villes : la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne , eux seuls vivent , eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

* Pourquoi me faire froid , & vous plaindre de ce qui m'est échappé sur quelques jeunes gens qui peuplent les Cours ? êtes-vous vicieux , ô *Thrasille* ? je ne le savois pas , & vous me l'apprenez : ce que je sai est que vous n'êtes plus jeune.

Et vous qui voulez être offensé personnellement de ce que j'ai dit de quelques Grands , ne criez-vous point de la blessure d'un autre ? êtes-vous dédaigneux , mal-faisant , mauvais plaisant , flatteur , hypocrite ? je l'ignorois , & ne pensois

fois pas à vous, j'ai parlé des Grands.

* L'esprit de modération & une certaine sagesse dans la conduite, laissent les hommes dans l'obscurité : il leur faut de grandes vertus pour être connus & admirés, ou peut-être de grands vices.

* Les hommes sur la conduite des grands & des petits indifferemment, sont prévenus, charmez, enlevez par la réussite : il s'en faut peu que le crime heureux ne soit loué comme la vertu même, & que le bonheur ne tienne lieu de toutes les vertus. C'est un noir attentat, c'est une sale & odieuse entreprise, que celle que le succès ne sauroit justifier.

* Les hommes séduits par de belles apparences & de spécieux prétextes, goûtent aisément un projet d'ambition que quelques Grands ont médité, ils en parlent avec intérêt, il leur plaît même par la hardiesse ou par la nouveauté que l'on lui impute, ils y sont déjà accoutumés, & n'en attendent que le succès, lorsque venant au contraire à avorter, ils décident avec confiance & sans

DES JUGE-
GEMENS. nulle crainte de se tromper , qu'il étoit téméraire & ne pouvoit réussir.

* Il y a de tels projets , d'un si grand éclat & d'une conséquence si vaste , qui font parler les hommes si long-tems , qui font tant espérer , ou tant craindre selon les divers intérêts des peuples , que toute la gloire & toute la fortune d'un homme y sont commises. Il ne peut pas avoir paru sur la Scene avec un si bel appareil , pour se retirer sans rien dire , quelques affreux périls qu'il commence à prévoir dans la suite de son entreprise , il faut qu'il l'entame , le moindre mal pour lui , est de la manquer.

* Dans un méchant homme il n'y a pas de quoi faire un grand homme. Louez ses vûës & ses projets , admirez sa conduite , exagerez son habileté à se servir des moyens les plus propres & les plus courts pour parvenir à ses fins : si ses fins sont mauvaises , la prudence n'y a aucune part , & où manque la prudence , trouvez la grandeur si vous le pouvez.

* Un

* Un ennemi est mort, qui étoit à la tête d'une armée formidable, destinée à passer le Rhin : il savoit la guerre ; & son expérience pouvoit être secondée de la fortune , quels feux de joye a-t-on vûs , quelle fête publique ? Il y a des hommes au contraire naturellement odieux , & dont l'averfion devient populaire : ce n'est point précisément par les progrès qu'ils font, ni par la crainte de ceux qu'ils peuvent faire, que la voix du peuple éclate à leur mort, & que tout tressaille , jusqu'aux enfans, dès que l'on murmure dans les places, que la terre enfin en est délivrée.

* O tems ! ô mœurs ! s'écrie *Heraclite* , ô malheureux siecle ! siecle rempli de mauvais exemples , où la vertu souffre , où le crime domine , où il triomphe ! Je veux être un *Lycan* , un *Ægiste* , l'occasion ne peut être meilleure , ni les conjonctures plus favorables , si je desire du moins de fleurir & de prospérer. Un homme dit , je passerai la mer , je dépouillerai mon Pere de son patrimoine , je le chasserai lui, sa femme , son heritier , de ses Terres & de ses Etats ; &

DES JU-
GEMENTS.

comme il l'a dit , il l'a fait. Ce qu'il devoit appréhender , c'étoit le ressentiment de plusieurs Rois qu'il outragé en la personne d'un seul Roi : mais ils tiennent pour lui : ils lui ont presque dit , passez la mer , dépouillez votre pere , montrez à tout l'Univers qu'on peut chasser un Roi de son Royaume , ainsi qu'un petit Seigneur de son Château , ou un Fermier de sa métairie : qu'il n'y ait plus de différence entre de simples particuliers & nous , nous sommes las de ces distinctions : apprenez au monde que ces peuples que Dieu a mis sous nos pieds , peuvent nous abandonner , nous trahir , nous livrer , se livrer eux-mêmes à un Etranger ; & qu'ils ont moins à craindre de nous , que nous d'eux , & de leur puissance. Qui pourroit voir des choses si tristes avec des yeux secs , & une ame tranquille ! Il n'y a point de charges qui n'ayent leurs privileges : il n'y a aucun titulaire qui ne parle , qui ne plaide , qui ne s'agite pour les défendre ; la Dignité Royale seule n'a plus de privileges , les Rois eux-mêmes y ont renoncé. Un seul toujours bon & ma-

gnanime

gnanime ouvre ses bras à une famille malheureuse. Tous les autres se liguent comme pour se venger de lui, & de l'appui qu'il donne à une cause qui lui est commune : l'esprit de pique & de jalousie prévaut chez eux à l'interêt de l'honneur, de la Religion, & de leur Etat ; est-ce assez, à leur interêt personnel & domestique ; il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur succession, de leurs droits comme héréditaires, enfin dans tout l'homme l'emporte sur le Souverain. Un Prince délivroit l'Europe, se délivroit lui-même d'un fatal ennemi, alloit jouir de la gloire d'avoir détruit un grand Empire : il la néglige pour une guerre douteuse. Ceux qui sont nez arbitres & médiateurs temporisent ; & lorsqu'ils pourroient avoir déjà employé utilement leur médiation, ils la promettent. O pasteurs, continuë Heraclite ! O rustres qui habitez sous le chaume & dans les cabanes ! si les événemens ne vont point jusqu'à vous, si vous n'avez point le cœur percé par la malice des hommes, si on ne parle plus d'hom-

DES JU
GEMENS.

mes dans vos contrées, mais feulement de renards & de loups cerviers, recevez-moi parmi vous à manger votre pain noir, & à boire l'eau de vos citernes.

§ * Petits hommes, hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géans, & comme des pieces rares dont il faut acheter la vûë, dès que vous allez jusques à huit pieds, qui vous donnez sans pudeur de la *hautesse* & de l'*éminence*, qui est tout ce que l'on pourroit accorder à ces montagnes voisines du Ciel, & qui voyent les nuages se former au-dessous d'elles : espece d'animaux glorieux & superbes, qui méprisez toute autre espece, qui ne faites pas même comparaison avec l'Elephant & la Baleine, approchez, hommes, répondez un peu à *Democrite*. Ne dites-vous pas en commun proverbe, *des loups ravissans*, *des lions furieux*, *malicieux comme un singe* : & vous autres, qui êtes-vous ? J'entends corner sans cesse à mes oreilles, *l'homme est un animal raisonnable* : qui vous a passé cette définition ? sont-ce les loups, les singes,

&

& les lions , ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes ? C'est déjà une chose plaisante, que vous donniez aux animaux vos confreres ce qu'il y a de pire , pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur , laissez-les un peu se définir eux-mêmes , & vous verrez comme ils s'oublieront , & comme vous serez traités. Je ne parle point , ô hommes , de vos legeretez , de vos folies & de vos caprices qui vous mettent au-dessous de la taupe & de la tortuë , qui vont sagement leur petit train , & qui suivent , sans varier , l'instinct de leur nature : mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort leger , & qui fait une belle descente sur la perdrix , voilà un bon oiseau ; & d'un lévrier , qui prend un lièvre corps à corps , c'est un bon lévrier : je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier , qui le met aux abois , qui l'atteint & qui le perce , voilà un brave homme. Mais si vous voyez deux chiens qui s'abboyent , qui s'affrontent , qui se mordent & se déchirent , vous dites , voilà de

DES JUGEMENTS.

fots animaux , & vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disoit que tous les chats d'un grand pais se sont assemblez par milliers dans une plaine , & qu'après avoir miaulé tout leur saoul , ils se sont jettez avec fureur les uns sur les autres , & ont joué ensemble de la dent & de la griffe , que de cette mêlée il est demeuré de part & d'autre neuf à dix mille chats sur la place , qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur , ne diriez-vous pas , voilà le plus abominable *sabat* dont on ait jamais oui parler ? & si les loups en faisoient de même , quels hurlemens , quelle boucherie ! Et si les uns ou les autres vous disoient qu'ils aiment la gloire , concluriez-vous de ce discours , qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous , à détruire ainsi , & à anéantir leur propre espece ; ou après l'avoir conclu , ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? Vous avez déjà en animaux raisonnables , & pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents & de leurs ongles , imaginé les lances , les piques ,

ques, les dards, les sabres & les cimeterres, & à mon gré fort judicieusement, car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête : au lieu que vous voilà munis d'instrumens commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges playes d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte ; sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien encheri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine : vous en avez d'autres plus pesans & plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent, sans compter ceux qui tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voutes, & font sauter en l'air avec vos maisons, vos femmes qui sont en couche, l'enfant & la

DES J U-
G. E. M. E. N. S.

nourrice ; & c'est là encore où gist la gloire , elle aime le *remuë-menage* , & elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives , & dans les bonnes regles vous devez en guerre être habillez de fer , ce qui est sans mentir une jolie parure , & qui me fait souvenir de ces quatre puces célèbres que montrait autrefois un charlatan subtil ouvrier , dans une phiole où il avoit trouvé le secret de les faire vivre : il leur avoit mis à chacune une salade en tête , leur avoit passé un corps de cuirasse , mis des brassars , des genouillères , la lance sur la cuisse , rien ne leur manquoit , & en cet équipage elles alloient par sauts & par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du mont *Athos* , pourquoi non , une ame seroit-elle embarrassée d'animer un tel corps ? elle en seroit plus au large : si cet homme avoit la vûe assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives & défensives , que croyez-vous qu'il penseroit de petits marmouzets ainsi équipez , & de ce que vous appelez guerre , cavalerie ,
in-

infanterie , un mémorable siege , une fameuse journée : n'entendrai je donc plus bourdonner d'autre chose parmi vous ? le monde ne se divise-t il plus qu'en régimens , & en compagnies ? tout est-il devenu bataillon ou escadron ? *Il a pris une ville , il en a pris une seconde , puis une troisième , il a gagné une bataille , deux batailles : il chasse l'ennemi , il vaine sur la mer , il vaine sur terre ; est-ce de quelques-uns de vous autres , est-ce d'un géant , d'un Athos que vous me parlez ?* Vous avez sur tout un homme pâle & livide qui n'a pas sur soi dix onces de chair , & que l'on croiroit jeter à terre du moindre souffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres , & met tout en combustion , il vient de pêcher en eau trouble une Ile toute entiere : ailleurs à la verité , il est battu & poursuivi , mais il se sauve par *les mauvais* ; & ne veut écouter ni paix ni trêve. Il a montré de bonne heure ce qu'il savoit faire , il a mordu le sein de sa nourrice , elle en est morte la pauvre femme , je m'entens , il suffit. En un mot il étoit

DES JU- né sujet, & il ne l'est plus, au
SEMENS. contraire il est le maître, & ceux
qu'il a domptez & mis sous le joug,
vont à la charruë & labourent de bon
courage : ils semblent même appré-
hender, les bonnes gens, de pouvoir
se délier un jour & de devenir libres,
car ils ont étendu la courroye & al-
longé le fouet de celui qui les fait
marcher, ils n'oublient rien pour
accroître leur servitude : ils lui font
passer l'eau pour se faire d'autres
vassaux & s'aquerir de nouveaux do-
maines : il s'agit, il est vrai, de pren-
dre son pere & sa mere par les épau-
les, & de les jetter hors de leur mai-
son, & ils l'aident dans une si honnê-
re entreprise. Les gens de delà l'eau
& ceux d'en deça se cottisent & met-
tent chacun du leur, pour se le ren-
dre à eux tous de jour en jour plus
redoutable : les *Pictes* & les *Saxons*
imposent silence aux *Bataves*, &
ceux-ci aux *Pictes* & aux *Saxons*,
tous se peuvent vanter d'être ses
humbles esclaves, & autant qu'ils le
souhaitent. Mais qu'entends-je de cer-
tains personnages qui ont des cou-
ronnes, je ne dis pas des Comtes. ou
des

des Marquis dont la terre fourmille ,
 mais des Princes & des Souverains :
 ils viennent trouver cet homme dès
 qu'il a fiilé, ils se découvrent dès son
 antichambre , & ils ne parlent que
 quand on les interroge : font-ce là ces
 mêmes Princes si pointilleux , si for-
 malistes sur leurs rangs & sur leurs
 préséances , & qui consument pour
 les regler , les mois entiers dans une
 Diète ? Que fera ce nouvel *Archon-*
te pour payer une si aveugle soumis-
 sion , & pour répondre à une si hau-
 te idée qu'on a de lui ? S'il se livre
 une bataille, il doit la gagner , & en
 personne : si l'ennemi fait un siege,
 il doit le lui faire lever , & avec
 honte , à moins que tout l'Océan
 ne soit entre lui & l'ennemi : il ne
 sauroit moins faire en faveur de ses
 Courtisans. *Cesar* lui-même ne doit-
 il pas en venir grossir le nombre, il
 en attend du moins d'importans ser-
 vices ; car ou l'*Archonte* échouëra
 avec ses alliez , ce qui est plus dif-
 ficile qu'impossible à concevoir ; ou
 s'il réussit & que rien ne lui résis-
 te , le voilà tout porté avec ses al-
 liez jaloux de la Religion & de la

DES JU-
GEMENTS.

puissance de *Cesar* pour fondre sur lui, pour lui enlever l'*Aigle* & le réduire lui & son héritier à la *fasce d'argent* & aux pays héréditaires. Enfin ç'en est fait, ils se sont tous livrés à lui volontairement, à celui peut-être de qui ils devoient se défier davantage. Esope ne leur diroit-il pas, *La gent volatile d'une certaine contrée prend l'allarme, & s'effraye du voisinage du lion, dont le seul rugissement lui fait peur : elle se réfugie auprès de la bête, qui lui fait parler d'accordement & la prend sous sa protection, qui se termine enfin à les croquer tous l'un après l'autre.*



CHA.



CHAPITRE XIII.

DE LA MODE.

UNE chose folle & qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on prétend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé & la conscience. La viande noire est hors de mode, & par cette raison insipide : ce seroit pécher contre la mode que de guérir de la fièvre par la saignée : de même l'on ne mouroit plus depuis long-tems par *Theotime* : ses tendres exhortations ne fauvoient plus que le peuple, & *Theotime* a vû son successeur.

* La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, & ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, & souvent si violente, qu'elle

DE LA MODÈ. qu'elle ne cede à l'amour & à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares & qui ont cours ; mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare , & pourtant à la mode.

Le Fleuriste a un jardin dans un Fauxbourg , il y court au lever du Solcil , & il en revient à son coucher. Vous le voyez planté , & qui a pris racine au milieu de ses tulippes & devant la *solitaire* : il ouvre de grands yeux , il frotte ses mains , il se baisse , il la voit de plus près , il ne l'a jamais vüe si belle , il a le cœur épanoui de joye : il la quitte pour l'*orientale* , de là il va à la *veuve* , il passe au *drap d'or* , de celle-ci à l'*agate* , d'où il revient enfin à la *solitaire* , où il se fixe , où il se lasse , où il s'affit , où il oublie de dîner , aussi est-elle nuancée , bordée , huilée , à pieces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice : il la contemple , il l'admire : DIEU & la Nature font en tout cela ce qu'il n'admire point : il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulippe qu'il ne livreroit pas pour mille écus , & qu'il don-

donnera pour rien quand les tulippes seront négligées & que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une ame, qui a un Culte & une Religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vû des tulippes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange, il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figues & de melons, dites que les poiriers rompent de fruit cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers ; il n'a de l'amour que pour une certaine espece, toute autre que vous lui nommez le fait sourire & se moquer. Il vous mene à l'arbre, cueille artificement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, & prend l'autre, quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs : & là-dessus ses narines s'enflent,

DE LA
MODE.

flent, il cache avec peine sa joye & sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer & admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voye sa taille & son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits & la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune.

Un troisième que vous allez voir, vous parle des curieux ses confreres, & sur tout de *Diognete*. Je l'admire, dit-il, & je le comprends moins que jamais : pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, & qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, & des monumens fixes & indubitables de l'ancienne histoire, rien moins : vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une tête, vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'Empereurs interrompue, c'est encore moins : *Diognete* fait d'une médaille le *frust*, le *feloux* & la *fleur de coin*, il a une tablette dont toutes les places sont gar-

garnies à l'exception d'une seule, ce vuide lui blessé la vûë, & c'est précisément & à la lettre pour le remplir, qu'il employe son bien & sa vie.

Vous voulez, ajoute *Democede*, voir mes estampes, & bien-tôt il les étale & vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, & d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapissier un jour de fête le petit-pont ou la rue neuve : il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessein, qu'il l'a achetée très-cher, & qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. J'ai, continuë-t-il, une sensible affliction, & qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours : j'ai tout *Calot* hormis une seule qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire c'est un des moindres, mais qui m'achèveroit *Calot*, je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe.

DE LA
MÔDE.

pe, & je desespere enfin d'y réussir : cela est bien rude.

Tel autre fait la fatyre de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curiosité dans de longs voyages, qui ne font ni mémoires ni relations, qui ne portent point de tablettes, qui vont pour voir, & qui ne voyent pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vû, qui desirent seulement de connoître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, & de passer des rivieres qu'on n'appelle ni la Seine ni la Loire, qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absens, qui veulent un jour être revenus de loin : & ce fatyrique parle juste, & se fait écouter.

Mais quand il ajoûte que les Livres en apprennent plus que les Voyages, & qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une Bibliotheque, je souhaite de la voir : je vais trouver cet homme qui me reçoit dans une maison, où dès l'escalier je tombe en foiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles pour me ranimer, qu'ils

qu'ils sont dorez sur tranche, ornez de filets d'or, & de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa gallerie est remplie à quelques endroits près, qui sont peints de maniere, qu'on les prend pour de vrais livres arrangez sur des tablettes, & que l'œil s'y trompe; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette gallerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir; je le remercie de sa complaisance, & ne veut non plus que lui visiter sa tannerie, qu'il appelle Bibliothèque.

* Quelques-uns par une intemperance de savoir, & par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connoissance, les embrassent toutes & n'en possèdent aucune. Ils aiment mieux savoir beaucoup, que de savoir bien & être foibles & superficiels dans diverses Sciences, que d'être sûrs & profonds dans une seule: ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître & qui les redresse: ils sont les duppes de leur vaine curiosité, & ne peuvent au plus par de longs & penibles efforts

DE LA **MODE.** forts que se tirer d'une ignorance
crasse.

D'autres ont la clef des Sciences, où ils n'entrent jamais : ils passent leur vie à déchiffrer les Langues Orientales & les Langues du Nord, celles des deux Indes, celles des deux Pôles, & celle qui se parle dans la Lune. Les idiomes les plus inutiles avec les caracteres les plus bizarres & les plus magiques sont précisément ce qui réveille leur passion & qui excite leur travail. Ils plaignent ceux qui se bornent ingenuëment à savoir leur Langue, ou tout au plus la Grecque & la Latine. Ces gens lisent toutes les Histoires & ignorent l'Histoire : ils parcourent tous les livres, & ne profitent d'aucun : c'est en eux une sterilité de faits & de principes qui ne peut être plus grande, mais à la verité la meilleure récolte & la richesse la plus abondante de mots & de paroles qui puisse s'imaginer : ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée, pendant que leur esprit demeure vuide.

Un Bourgeois aime les bâtimens ;
il

Il se fait bâtir un Hôtel si beau , si riche & si orné , qu'il est inhabitable : le maître honteux de s'y loger , ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un Prince ou à un homme d'affaires , se retire au galetas , où il acheve sa vie pendant que l'enfilade & les planchers de rapport sont en proye aux Anglois & aux Allemans qui voyagent , & qui viennent là du Palais Royal , du Palais L..G . . . & du Luxembourg. On heurte fans fin à cette belle porte : tous demandent à voir la maison , & personne à voir Monsieur.

On en fait d'autres qui ont des filles devant leurs yeux , à qui ils ne peuvent pas donner une dot , que dis-je , elles ne sont pas vêtues , à peine nourries ; qui se refusent un tour de lit & du linge blanc , qui sont pauvres ; & la source de leur misere n'est pas fort loin , c'est un garde-meuble chargé & embarrassé de bustes rares , déjà poudreux & couverts d'ordures , dont la vente les mettroit au large , mais qu'ils ne peuvent se résoudre à mettre en vente.

Diphis

DE LA
MODE.

Diphile commence par un oiseau & finit par mille : sa maison n'en est pas égayée , mais empestée : la cour , la sale , l'escalier , le vestibule , les chambres , le cabinet , tout est voliere : ce n'est plus un ramage , c'est un vacarme , les vents d'Automne & les eaux dans leurs plus grandes cruës ne font pas un bruit si perçant & si aigu , on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre pour faire le compliment d'entrée , que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour *Diphile* un agréable amusement , c'est une affaire laborieuse & à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours , ces jours qui échappent & qui ne reviennent plus , à verser du grain & à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet , & de faire couver des *Canaries*. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté , il l'épargne de l'autre , car ses enfans sont sans maîtres & sans éducation. Il se renferme le soir fatigué de son propre plaisir , sans pouvoir jouir du moindre

dre repos , que ses oiseaux ne reposent ; & que ce petit peuple , qu'il n'aime que parce qu'il chante , ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil , lui-même il est oiseau , il est huppé , il gazouille , il perche ; il rêve la nuit qu'il muë , ou qu'il couve.

CHAP.
XIII.

Qui pourroit épuiser tous les differens genres de curieux ? Devinez-vous à entendre parler celui-ci de son *Leopard* * , de sa *plume* * , de sa

*** Noms
de coquil-
lage.

musique * , les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier & de plus merveilleux , qu'il veut vendre ses coquilles ? Pourquoi non ? s'il les achete au poids de l'or.

Cet autre aime les insectes , il en fait tous les jours de nouvelles emplettes : c'est sur tout le premier homme de l'Europe pour les papillons , il en a de toutes les tailles & de toutes les couleurs. Quel tems prenez-vous pour lui rendre visite ? il est plongé dans une amere douleur , il a l'humeur noire , chagrine , & dont toute sa famille souffre , aussi a-t-il fait une perte irréparable : approchez , regardez ce qu'il vous montre sur son

DE LA doigt, qui n'a plus de vie, & qui
MODE. vient d'expirer, c'est une chenille,
 & quelle chenille!

Le duel est le triomphe de la mode, & l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat. Cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soi, & l'a confondu avec un homme de cœur : il a attaché de l'honneur & de la gloire à une action folle & extravagante : il a été approuvé par la présence des Rois, il y a eu quelquefois une espèce de Religion à le pratiquer : il a décidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou véritables sur des crimes capitaux : il s'étoit enfin si profondément enraciné dans l'opinion des peuples, & s'étoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très-grand Roi, a été de les guérir de cette folie.

* Tel a été à la mode ou pour le commandement des armées & la négociation, ou pour l'éloquence de la Chaire, ou pour les vers, qui n'y est plus. Y a-t-il des hommes qui dé-
 gé-

gènerent de ce qu'ils furent autrefois ?
est-ce leur mérite qui est usé , ou
le goût que l'on avoit pour eux ?

* Un homme à la mode dure
peu , car les modes passent : s'il est
par hazard homme de mérite, il n'est
pas anéanti , & il subsiste encore
par quelque endroit : également es-
timable , il est seulement moins es-
timé.

La Vertu a cela d'heureux , qu'elle
se suffit à elle-même , & qu'elle fait se
passer d'admirateurs , de partisans &
de protecteurs : le manque d'appui
& d'approbation non seulement ne
lui nuit pas , mais il la conserve , l'é-
pure & la rend parfaite : qu'elle soit
à la mode , qu'elle n'y soit plus, elle
demeure Vertu.

* Si vous dites aux hommes & sur
tout aux Grands , qu'un tel a de la
vertu , ils vous disent , qu'il la gar-
de ; qu'il a bien de l'esprit, de ce-
lui sur tout qui plaît & qui amuse ,
ils vous répondent , tant mieux pour
lui ; qu'il a l'esprit fort cultivé , qu'il
fait beaucoup , ils vous demandent
quelle heure il est , ou quel tems il
fait : mais si vous leur apprenez
H 2 qu'il

DE LA
MODE.

qu'il y a un *Tigillin* qui *soufle* ou qui *jette en sable* un verre d'eau de vie, & chose merveilleuse ! qui y revient à plusieurs fois en un repas, alors ils disent, où est-il ? amenez-le moi, demain, ce soir, me l'ameneriez-vous ? on le leur amène ; & cet homme propre à parer les avenues d'une foire, & à être montré en chambre pour de l'argent, ils l'admettent dans leur familiarité.

* Il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode, & qui le souleve davantage que le grand jeu : cela va du pair avec la crapule. Je voudrais bien voir un homme poli, enjoué, spirituel, fût-il un *CATULLE* ou son disciple, faire quelque comparaison avec celui qui vient de perdre huit cens pistoles en une séance.

* Une personne à la mode ressemble à une *fleur bleüe*, qui croît de soi-même dans les fillons, où elle étouffe les épis, diminue la moisson & tient la place de quelque chose de meilleur ; qui n'a de prix & de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît & qui tombe
pres-

presque dans le même instant : aujourd'hui elle est couruë, les femmes s'en parent ; demain elle est négligée, & renduë au peuple.

Une personne de mérite au contraire est une fleur qu'on ne désigne pas par sa couleur, mais que l'on nomme par son nom, que l'on cultive par sa beauté ou par son odeur ; l'une des graces de la nature, l'une de ces choses qui embellissent le monde, qui est de tous les tems & d'une vogue ancienne & populaire ; que nos peres ont estimée, & que nous estimons après nos peres ; à qui le dégoût ou l'antipathie de quelques-uns ne sauroit nuire : Un lys, une rose.

* L'on voit *Eustrate* assis dans sa nacelle, où il jouit d'un air pur & d'un ciel serain : il avance d'un bon vent & qui a toutes les apparences de devoir durer, mais il tombe tout d'un coup, le Ciel se couvre, l'orage se déclare, un tourbillon enveloppe la nacelle, elle est submergée : on voit *Eustrate* revenir sur l'eau & faire quelques efforts, on espere qu'il pourra du moins se sauver & venir à

DE LA
MODE.

bord, mais une vague l'enfonce, on le tient perdu : il paroît une seconde fois, & les esperances se réveillent, lorsqu'un flot survient & l'abîme, on ne le revoit plus, il est noyé.

* VOITURE & SARRASIN étoient nez pour leur siecle, & ils ont paru dans un tems, où il semble qu'ils étoient attendus. S'ils s'étoient moins pressez de venir, ils arrivoient trop tard, & j'ose douter qu'ils fussent tels aujourd'hui qu'ils ont été alors : les conversations legeres, les cercles, la fine plaisanterie, les Lettres enjouées & familières, les petites parties où l'on étoit admis seulement avec de l'esprit, tout a disparu : & qu'on ne dise point qu'ils les feroient revivre, ce que je puis faire en faveur de leur esprit, est de convenir que peut-être ils excelleroient dans un autre genre : mais les femmes font de nos jours ou dévotes, ou coquettes, ou joueuses, ou ambitieuses, quelques-unes même tout cela à la fois : le goût de la faveur, le jeu, les galans, les directeurs ont pris la place & la défendent contre les gens d'esprit.

* Un

* Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons, des chausses à éguillettes & des bottines : il rêve la veille par où & comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un Philosophe se laisse habiller par son Tailleur. Il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

* L'on blâme une mode qui divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entière pour le buste, & laisse l'autre pour le reste du corps : l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre & la structure changent selon leurs caprices ; qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les relève & les hérissé à la maniere des Bacchantes, & semble avoir pourvû à ce que les femmes changent leur physionomie douce & modeste, en une autre qui soit fiere & audacieuse. On se récrie enfin contre une telle ou telle mode, qui cependant toute bizarre qu'elle est, pare & embellit pendant qu'elle

DE LA dure, & dont l'on tire tout l'avantage
MODE: ge qu'on en peut esperer, qui est de
plaire. Il me paroît qu'on devroit seu-
lement admirer l'inconstance & la le-
gereté des hommes, qui attachent
successivement les agrémens & la bien-
séance à des choses tout opposées, qui
emploient pour le comique & pour la
mascarade, ce qui leur a servi de pa-
rure grave, & d'ornemens les plus
sérieux; & que si peu de tems en fasse
la différence.

* N . . est riche, elle mange bien,
elle dort bien, mais les coëffures
changent; & lorsqu'elle y pense le
moins & qu'elle se croit heureuse;
la fiemme est hors de mode.

Iphis voit à l'Eglise un soulier
d'une nouvelle mode, il regarde le
sien, & en rougit, il ne se croit plus
habillé: il étoit venu à la Messe pour
s'y montrer, & il se cache: le voilà
retenu par le pied dans sa chambre
tout le reste du jour. Il a la main
douce, & il l'entretient avec une pâ-
te de senteur. Il a soin de rire pour
montrer ses dents: il fait la petite
bouche, & il n'y a guères de mo-
mens où il ne veuille sourire: il re-
gar-

garde ses jambes , il se voit au miroir , l'on ne peut être plus content de personne , qu'il l'est de lui-même : il s'est acquis une voix claire & délicate , & heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête , & je ne sai quel adoucissement dans les yeux , dont il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer : il met du rouge , mais rarement , il n'en fait pas habitude : il est vrai aussi qu'il porte des chaufses & un chapeau , & qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles ; aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

* Ces mêmes modes que les hommes suivent si volontiers pour leurs personnes , ils affectent de les négliger dans leurs portraits , comme s'ils sentoient ou qu'ils prévissent l'indécence & le ridicule où elles peuvent tomber dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté : ils leur préfèrent une parure arbitraire , une draperie indifferente , fantaisies du Peintre qui ne sont prises ni sur

DE LA
MODÈ.

l'air , ni sur le visage , qui ne rappellent ni les mœurs ni la personne : ils aiment des attitudes forcées ou immodestes , une maniere dure , sauvage , étrangere , qui font un Capitain d'un jeune Abbé , & un Mator d'un homme de robe ; une Diane d'une femme de ville , comme d'une femme simple & timide une Amazone ou une Pallas ; une Laïs d'une honnête fille ; un Scythe , un Attila d'un Prince qui est bon & magnanime.

Une mode a à peine détruit une autre mode , qu'elle est abolie par une plus nouvelle , qui cede elle-même à celle qui la suit , & qui ne sera pas la dernière ; telle est notre legereté : pendant ces révolutions un siècle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées & qui ne sont plus. La mode alors la plus curieuse & qui fait plus de plaisir à voir , c'est la plus ancienne : aidée du tems & des années , elle a le même agrément dans les portraits qu'a la taye ou l'habit Romain sur les théâtres , qu'ont la mante * , le voile * & la tiare * dans

* Habits
des Orientaux.

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 179
dans nos tapisseries & dans nos peintures.

CHAP.
XIII.

Nos peres nous ont transmis avec la connoissance de leurs personnes , celle de leurs habits , de leurs coëffures , de leurs armes * , & des autres ornemens qu'ils ont aimez pendant leur vie : nous ne saurions bien reconnoître cette sorte de bienfait , qu'en traitant de même nos descendans.

* Offensives & défensives.

* Le Courtisan autrefois avoit ses cheveux , étoit en chausses & en pourpoint , portoit de larges canons , & il étoit libertin , cela ne sied plus : il porte une perruque , l'habit ferré , le bas uni , & il est dévot , tout se regle par la mode.

* Celui qui depuis quelque tems à la Cour étoit dévot , & par là contre toute raison peu éloigné du ridicule , pouvoit-il esperer de devenir à la mode ?

* De quoi n'est point capable un Courtisan dans la vûe de sa fortune , si pour ne la pas manquer il devient dévot ?

* Les couleurs sont préparées , & la toile est toute prête : mais com-

H 6

ment

D E LA ment le fixer, cet homme inquiet
M O D E leger, inconstant, qui change de mil-
 le & mille figures. Je le peins dévot,
 & je crois l'avoir attrapé, mais il m'é-
 chape, & déjà il est libertin. Qu'il
 demeure du moins dans cette mauvai-
 se situation, & je saurai le prendre
 dans un point de déréglement de
 cœur & d'esprit où il sera recon-
 noissable, mais la mode pressée, il est
 dévot.

* Fausse
 Erreur.

* Celui qui a pénétré la Cour,
 connoît ce que c'est que vertu, & ce
 que c'est que dévotion*, & il ne peut
 plus s'y tromper.

* Négliger Vêpres comme une
 chose antique & hors de mode, gar-
 der sa place soi-même pour le Salut,
 savoir les êtres de la Chapelle, con-
 noître le flanc, savoir où l'on est vû
 & où l'on n'est pas vû : rêver dans
 l'Eglise à Dieu & à ses affaires, y re-
 cevoir des visites, y donner des or-
 dres & des commissions, y attendre
 les réponses, avoir un Directeur
 mieux écouté que l'Evangile; tirer
 toute sa sainteté & tout son relief de
 la réputation de son Directeur, dé-
 daigner ceux dont le Directeur a
 moins

moins de vogue, & convenir à peine de leur salut : n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soi ou par son Directeur, préférer sa Messe aux autres Messes ; & les Sacremens donner de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance ; ne se repaître que de livres de spiritualité, comme s'il n'y avoit ni Evangelies ni Epîtres des Apôtres, ni Morale des Peres, lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siècles : circonstancier à confesse les défauts d'autrui, y pallier les siens, s'accuser de ses souffrances, de sa patience, dire comme un péché son peu de progrès dans l'héroïsme : être en liaison secrète avec de certaines gens contre certains autres, n'estimer que soi & sa cabale, avoir pour suspecte la vertu même : goûter, favoriser la prospérité & la faveur, n'en vouloir que pour soi, ne point aider au mérite, faire servir la piété à son ambition, aller à son salut par le chemin de la fortune & des dignitez, c'est du moins jusqu'à ce jour le plus bel effort de la dévotion du tems.

DE LA
MODE.

* Faux dé-
vot.
† Faux
dévots.

Un dévot * est celui qui sous un
Roi athée, seroit athée.

* Les dévots † ne connoissent de crimes que l'incontinence, parlons plus précisément, que le bruit ou les dehors de l'incontinence : si *Pherecide* passe pour être guéri des femmes, ou *Pherenice* pour être fidèle à son mari, ce leur est assez : laissez-les jouer un jeu ruineux, faire perdre leurs créanciers, se réjouir du malheur d'autrui & en profiter, idolâtrer les grands, mépriser les petits, s'enyvrer de leur propre mérite, sécher d'envie, mentir, médire, cabaler, nuire, c'est leur état : voulez-vous qu'ils empiètent sur celui des gens de bien, qui avec les vices cachez fuyent encore l'orgueil & l'injustice.

* Quand un Courtisan sera humble, guéri du faste & de l'ambition, qu'il n'établira point sa fortune sur la ruine de ses concurrens, qu'il sera équitable, soulagera ses vassaux, payera ses créanciers, qu'il ne sera ni fourbe, ni médisant, qu'il renoncera aux grands repas & aux amours illégitimes, qu'il priera autrement que des
lé-

lèvres, & même hors de la présence du Prince : quand d'ailleurs il ne sera point d'un abord farouche & difficile, qu'il n'aura point le visage austere & la mine triste, qu'il ne sera point paresseux & contemplatif, qu'il saura rendre par une scrupuleuse attention divers emplois très-compatibles, qu'il pourra & qu'il voudra même tourner son esprit & ses soins aux grandes & laborieuses affaires, à celles sur tout d'une suite la plus étendue pour les peuples & pour tout l'Etat : quand son caractère me fera craindre de le nommer en cet endroit, & que sa modestie l'empêchera, si je ne le nomme pas, de s'y reconnoître, alors je dirai de ce personnage, il est dévot ; ou plutôt, c'est un homme donné à son siècle pour le modèle d'une vertu sincere & pour le discernement de l'hypocrisie.

* *Onuphre* n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton & sur le duvet : de même il est habillé simplement, commodément, je veux dire d'une étoffe fort legere en Eté, & d'une autre fort moëlleuse pendant l'Hyver, il porte

DE LA
MODE.

porte des chemises très-déliées qu'il a un très-grand soin de bien cacher. Il ne dit point *ma haine & ma discipline*, au contraire, il passeroit pour ce qu'il est, pour un hypocrite, & il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot : il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croit sans qu'il le dise, qu'il porte une haine & qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifferemment, ouvrez-les, c'est *le Combat spirituel*, *le Chrétien intérieur*, & *l'année sainte* : d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville & qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot, les yeux baissés, la démarche lente & modeste, l'air recueilli, lui sont familiers, il joue son rôle. S'il entre dans une Église, il observe d'abord de qui il peut être vû, & selon la découverte qu'il vient de faire, il se met à genoux & prie, ou il ne songe ni à se mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien & d'autorité qui le verra & qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il pousse

pousse des élans & des soupirs : si l'homme de bien se retire , celui-ci qui le voit partir s'appaise & ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint , perce la foule , choisit un endroit pour se recueillir , & où tout le monde voit qu'il s'humilie : s'il entend des Courtisans qui parlent , qui rient , & qui sont à la Chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre , il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire : il reprend sa méditation , qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même , & où il trouve son compte. Il évite une Eglise déserte & solitaire , où il pourroit entendre deux Messes de suite , le Sermon , Vêpres & Complies , tout cela entre Dieu & lui , & sans que personne lui en fût gré : il aime la Paroisse , il fréquente les Temples où se fait un grand concours , on n'y manque point son coup , on y est vû. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année , ou à propos de rien il jeûne ou fait abstinence : mais à la fin de l'hyver il touffe , il a une mauvaise poitrine , il a des vapeurs ,
il

DE LA
MODE.

il a eu la fièvre : il se fait prier ,
presser , quereller pour rompre le
Carême dès son commencement , &
il en vient là par complaisance. Si
Onuphre est nommé arbitre dans une
querelle de parens ou dans un pro-
cès de famille , il est pour les plus
forts , je veux dire pour les plus ri-
ches , & il ne se persuade point que
celui ou celle qui a beaucoup de bien
puisse avoir tort. S'il se trouve bien
d'un homme opulent , à qui il a su
imposer , dont il est le parasite , &
dont il peut tirer de grands secours ,
il ne cajolle point sa femme , il ne lui
fait du moins ni avance ni déclara-
tion ; il s'enfuira , il lui laissera son
manteau , s'il n'est aussi sûr d'elle que
de lui-même : il est encore plus éloi-
gné d'employer pour la flater & pour
la séduire le jargon de la * dévotion :
ce n'est point par habitude qu'il le
parle , mais avec dessein , & selon
qu'il lui est utile , & jamais quand il
ne serviroit qu'à le rendre très-ridicu-
le. Il fait où se trouvent des femmes
plus sociables & plus dociles que cel-
le de son ami , il ne les abandonne
pas pour long-tems , quand ce ne
seroit

* Fausse
dévotion.

feroit que pour faire dire de soi dans le public qu'il fait des retraites : qui en effet pourroit en douter , quand on le revoit paroître avec un visage extenué & d'un homme qui ne se ménage point. Les femmes d'ailleurs qui fleurissent & qui prospèrent à l'ombre de la dévotion † , lui conviennent , seulement avec cette petite différence qu'il néglige celles qui ont vieilli , & qu'il cultive les jeunes , & entre celles-ci les plus belles & les mieux faites , c'est son attrait : elles vont , & il va , elles reviennent , & il revient , elles demeurent , & il demeure ; c'est en tous lieux & à toutes les heures qu'il a la consolation de les voir : qui pourroit n'en être pas édifié ? elles sont dévotes , & il est dévot. Il n'oublie pas de tirer avantage de l'aveuglement de son ami & de la prévention où il l'a jetté en sa faveur : tantôt il lui emprunte de l'argent , tantôt il fait si bien que cet ami lui en offre : il se fait reprocher de n'avoir pas recours à ses amis dans ses besoins. Quelquefois il ne peut pas recevoir une obole sans donner un billet qu'il est bien sûr de ne jamais

† Fausse
dévotion,

DE LA
M. D. E.

mais retirer. Il dit une autre fois & d'une certaine maniere, que rien ne lui manque, & c'est lorsqu'il ne lui faut qu'une petite somme : il vante quelque autre fois publiquement la générosité de cet homme pour le piquer d'honneur & le conduire à lui faire une grande largesse : il ne pense point à profiter de toute sa succession, ni à attirer une donation generale de tous ses biens, s'il s'agit surtout de les enlever à un fils, le légitime heritier. Un homme dévot n'est ni avare, ni violent, ni injuste, ni même intéressé : Onuphre n'est pas dévot, mais il veut être crû tel, & par une parfaite, quoique fausse imitation de la pieté, ménager sourdement ses interêts : aussi ne se joue-t-il pas à la ligne directe, & il ne s'insinuë jamais dans une famille, où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir & un fils à établir, il y a là des droits trop forts & trop inviolables, on ne les traverse point sans faire de l'éclat, & il l'apprehende ; sans qu'une pareille entreprise vienne aux oreilles du Prince, à qui il dérobe sa marche par la crainte qu'il

à d'être découvert & de paroître ce qu'il est. Il en veut à la ligne collaterale , on l'attaque plus impunément : il est la terreur des cousins & des cousines , du neveu & de la nièce , le flatteur & l'ami déclaré de tous les oncles qui ont fait fortune. Il se donne pour l'héritier légitime de tout vieillard qui meurt riche & sans enfans , & il faut que celui-ci le desherite , s'il veut que ses parens recueillent sa succession : si Onuphre ne trouve pas jour à les en frustrer à fond , il leur en ôte du moins une bonne partie : une petite calomnie , moins que cela , une legere médifance lui suffit pour ce pieux dessein , c'est le talent qu'il possède à un plus haut degré de perfection : il se fait même souvent un point de conduite de ne le pas laisser inutile , il y a des gens , selon lui , qu'on est obligé en conscience de décrier , & ces gens sont ceux qu'il n'aime point , à qui il veut nuire , & dont il desire la dépouille. Il vient à ses fins sans se donner même la peine d'ouvrir la bouche : on lui parle d'Eudoxe , il sourit , ou il soupire : on

l'in.

DE LA
MODE.

l'interroge, on insiste, il ne répond rien, & il a raison, il en a assez dit.

* Riez, *Zelie*, foyez badine & folâtre à votre ordinaire, qu'est devenuë votre joye? Je suis riche, dites-vous, me voilà au large, & je commence à respirer: riez plus haut, *Zelie*, éclatez, que fert une meilleure fortune, si elle amene avec soi le sérieux & la tristesse? Imitiez les Grands qui sont nez dans le sein de l'opulence, ils rient quelquefois, ils cedent à leur temperament, suivez le vôtre: ne faites pas dire de vous qu'une nouvelle place ou que quelque mille livres de rente de plus ou de moins vous font passer d'une extrémité à l'autre. Je tiens, dites-vous, à la faveur par un endroit: je m'en doutois, *Zelie*, mais croyez-moi, ne laissez pas de rire, & même de me sourire en passant comme autrefois: ne craignez rien, je n'en serai ni plus libre ni plus familier avec vous: je n'aurai pas une moindre opinion de vous & de votre poste, je croirai également que vous êtes riche & en faveur. Je suis dévote, ajoutez-
VOUS;

VOUS : c'est assez , Zélie , & je dois me souvenir que ce n'est plus la sérénité & la joye que le sentiment d'une bonne conscience étale sur le visage , les passions tristes & austères ont pris le dessus & se répandent sur les dehors , elles menent plus loin , & l'on ne s'étonne plus de voir que la dévotion * sache encore mieux que la beauté & la jeunesse rendre une femme fière & dédaigneuse.

* L'on a été loin depuis un siècle dans les Arts & dans les Sciences , qui toutes ont été poussées à un grand point de raffinement , jusques à celle du salut que l'on a réduit en règle & en méthode , & augmentée de tout ce que l'esprit des hommes pouvoit inventer de plus beau & de plus sublime. La dévotion † & la Géométrie ont leurs façons de parler , ou ce qu'on appelle les termes de l'art ; celui qui ne les fait pas , n'est ni dévot , ni Géometre. Les premiers dévots , ceux mêmes qui ont été dirigés par les Apôtres , ignoroient ces termes , simples gens qui n'avoient que la foi & les œuvres , & qui se réduisoient à croire & à bien vivre.

* C'est

CHAP.
XIII.

* Fausse
dévotion.

† Fausse
dévotion.

DE LA
MODE.

* C'est une chose délicate à un Prince religieux de réformer la Cour, & de la rendre pieuse : instruit jusques où le Courtisan veut lui plaire, & aux dépens de quoi il feroit sa fortune, il le ménage avec prudence, il tolere, il dissimule, de peur de le jeter dans l'hypocrisie ou le sacrilege : il attend plus de Dieu & du tems que de son zele & de son industrie.

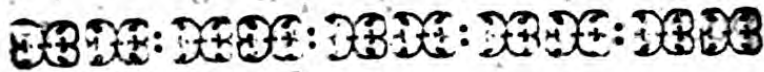
* C'est une pratique ancienne dans les Cours de donner des pensions, & de distribuer des graces à un Musicien, à un Maître de danse, à un Farceur, à un Joueur de flute, à un flatteur, à un complaisant : ils ont un mérite fixe & des talens sûrs & connus qui amusent les Grands, & qui les délassent de leur grandeur. On fait que Favier est beau danseur, & que Lorenzani fait de beaux motets : qui fait au contraire si l'homme dévot a de la vertu ; il n'y a rien pour lui sur la cassette ni à l'épargne, & avec raison, c'est un métier aisé à contrefaire, qui, s'il étoit récompensé, exposeroit le Prince à mettre en honneur la dissimulation & la
four

Fourberie, & à payer pension à l'hypocrite.

* L'on espere que la dévotion de la Cour ne laissera pas d'inspirer la résidence.

* Je ne doute point que la vraye dévotion ne soit la source du repos : elle fait supporter la vie & rend la mort douce, on n'en tire pas tant de l'hypocrisie.

* Chaque heure en foi, comme à notre égard est unique : est-elle écoulée une fois, elle a péri entierement, les millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent, & se perdent sans retour dans l'abîme des tems. Le tems même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, & il sera effacé. Il y a de legeres & frivoles circonstances du tems qui ne sont point stables, qui passent, & que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joyes, la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le tems même aura disparu ? La Vertu seule si peu à la mode va au-delà des tems.



CHAPITRE XIV.

DE QUELQUES USAGES.

DE
QUELQUES
USAGES.

IL y a des gens qui n'ont pas le moyen d'être nobles.

Il y en a de tels, que s'ils eussent obtenu six mois de délai de leurs créanciers, ils étoient nobles*.

** Vété-
rans.

Quelques autres se couchent roturiers & se levent nobles*.

Combien de nobles dont le pere & les aînez sont roturiers?

* Tel abandonne son pere qui est connu, & dont l'on cite le Greffe ou la boutique, pour se retrancher sur son ayeul, qui mort depuis longtems est inconnu & hors de prise. Il montre ensuite un gros revenu, une grande charge, de belles alliances, & pour être noble, il ne lui manque que des titres.

* Réhabilitations, mot en usage dans les Tribunaux, qui a fait vieillir & rendu gothique celui de Lettres de noblesse, autrefois si François &

si

si usité. Se faire réhabiliter suppose qu'un homme devenu riche, originairement est noble, qu'il est d'une nécessité plus que morale qu'il le soit, qu'à la vérité son pere a pû déroger ou par la charruë, ou par la houë, ou par la malle, ou par les livrées, mais qu'il ne s'agit pour lui que de rentrer dans les premiers droits de ses ancêtres, & de continuer les armes de sa maison, les mêmes pourtant qu'il a fabriquées, & tout autres que celles de sa vaisselle d'étain: qu'en un mot les Lettres de noblesse ne lui conviennent plus, qu'elles n'honorent que le roturier, c'est-à-dire celui qui cherche encore le secret de devenir riche.

* Un homme du peuple à force d'affirmer qu'il a vû un prodige, se persuade faussement qu'il a vû un prodige. Celui qui continuë de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron ou de quelque Châtelain dont il est vrai qu'il ne descend pas, a

DE
 QUELQUES
 USAGES.

le plaisir de croire qu'il en descend.

* Quelle est la roture un peu heureuse & établie, à qui il manque des armes, & dans ces armes une pièce honorable, des suppôts, un cimier, une devise, & peut-être le cri de guerre? Qu'est devenuë la distinction des Casques & des *Heaumes*? le nom & l'usage en font abolis, il ne s'agit plus de les porter de front ou de côté, ouverts ou fermez; & ceux-ci de tant ou de tant de grilles: on n'aime pas les minuties, on passe droit aux Couronnes, cela est plus simple, on s'en croit digne, on se les adjuge. Il reste encore aux meilleurs Bourgeois une certaine pudeur qui les empêche de se parer d'une Couronne de Marquis, trop satisfaits de la Comtale: quelques-uns même ne vont pas la chercher fort loin, & la font passer de leur enseigne à leur carosse.

* Il suffit de n'être point né dans une ville, mais sous une chaumière répanduë dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marécage, & qu'on appelle Château, pour être crû noble sur sa parole.

* Un

* Un bon Gentilhomme veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, & il use de tant de précautions, qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les préséances, de nouvelles armes, & d'une genealogie que d'HOSIER ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.

* Les Grands en toutes choses se forment & se moulent sur de plus grands, qui de leur part, pour n'avoir rien de commun avec leurs inférieurs, renoncent volontiers à toutes les rubriques d'honneurs & de distinctions dont leur condition se trouve chargée, & préfèrent à cette servitude une vie plus libre & plus commode : ceux qui suivent leur piste, observent déjà par émulation cette simplicité & cette modestie : tous ainsi se réduiront par hauteur à vivre naturellement & comme le peuple. Horrible inconvénient !

* Certaines gens portent trois noms de peur d'en manquer : ils en ont pour la campagne & pour la ville, pour les lieux de leur service ou

DE
 QUELQUES
 USAGES.

de leur emploi. D'autres ont un seul nom dissyllabe qu'ils annoblissent par des particules, dès que leur fortune devient meilleure. Celui-ci par la suppression d'une syllabe fait de son nom obscur, un nom illustre : celui-là par le changement d'une lettre en une autre se travestit, & de *Syrus* devient *Cyrus*. Plusieurs suppriment leurs noms qu'ils pourroient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toujours d'eux qui les portent, avec les grands hommes qui les ont portez. Il s'en trouve enfin qui nez à l'ombre des clochers de Paris veulent être Flamans ou Italiens, comme si la roture n'étoit pas de tout pais, allongent leurs noms François d'une terminaison étrangere, & croient que venir de bon lieu c'est venir de loin.

* Le besoin d'argent a reconcilié la noblesse avec la roture, & a fait évanouir la preuve des quatre quartiers.

* A combien d'enfans seroit utile la Loi qui décideroit que c'est
 le

le ventre qui annoblit ! mais à combien d'autres feroit-elle contraire !

CHAP.
XIV.

* Il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands Princes par une extrémité, & par l'autre au simple peuple.

* Il n'y a rien à perdre à être noble ; franchises , immunités , exemptions , privilèges : que manquent-ils à ceux qui ont un titre ? Croyez-vous que ce soit pour la noblesse que des solitaires * se sont faits nobles ? Ils ne sont pas si vains : c'est pour le profit qu'ils en reçoivent. Cela ne leur sied-il pas mieux que d'entrer dans les gabelles ? je ne dis pas à chacun en particulier, leurs vœux s'y opposent, je dis même à la Communauté.

* Maison
Religieuse,
Secrétaire
du Roi.

* Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare, & que personne un jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroi de la Bruyère que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de Fran-

DE
QUELQUES
USAGES.

ce , qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre-Sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe.

* Si la noblesse est vertu , elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux ; & si elle n'est pas vertu , c'est peu de chose.

* Il y a des choses qui ramenées à leurs principes & à leur première institution sont étonnantes & incompréhensibles. Qui peut concevoir en effet que certains Abbez à qui il ne manque rien de l'ajustement , de la mollesse & de la vanité des sexes & des conditions , qui entrent auprès des femmes en concurrence avec le Marquis & le Financier , & qui l'emportent sur tous les deux , qu'eux-mêmes soient originairement & dans l'étymologie de leur nom , les peres & les chefs de saints Moines & d'humbles Solitaires , & qu'ils en devroient être l'exemple : quelle force , quel empire , quelle tyrannie de l'usage ! & sans parler de plus grands desordres , ne doit-on pas craindre de voir un jour un simple Abbé en velours gris & à ramages comme
une

une Eminence ; ou avec des mouches & du rouge comme une femme.

CHAP.
XIV.

* Que les saletez des Dieux , la Venus , le Ganymede , & les autres nuditez du Carache ayent été faites pour des Princes de l'Eglise , & qui se disent successeurs des Apôtres , le Palais Farnese en est la preuve.

* Les belles choses le sont moins hors de leur place : les bienséances mettent la perfection , & la Raison met les bienséances. Ainsi l'on n'entend point une gigue à la Chapelle , ni dans un Sermon des tons de théâtre : l'on ne voit point d'images profanes † dans les Temples , un CHRIST par exemple , & le Jugement de Paris dans le même Sanctuaire ; ni à des personnes consacrées à l'Eglise le train & l'équipage d'un Cavalier.

† Tapisseries.

* Déclarerai - je donc ce que je pense de ce qu'on appelle dans le monde , un beau Salut : la décoration souvent profane , les places retenues & payées , des † livres distribuez

com-

† Le Motet traduit en vers François par L. L. **

comme au théâtre, les entrevûës & les rendez-vous fréquens, le murmure & les causeries étourdissantes, quelqu'un monté sur une tribune qui y parle familièrement, sechement, & sans autre zele que de rassembler le peuple, l'amuser, jusqu'à ce qu'un Orchestre, le dirai-je, & des voix qui concertent depuis long-tems, se fassent entendre. Est-ce à moi à m'écrier que le zele de la maison du Seigneur me consume, & à tirer le voile léger qui couvre les mysteres, témoins d'une telle indécence : quoi ? parce qu'on ne danse pas encore aux TT**, me forcera-t-on d'appeller tout ce spectacle, Office divin ?

* L'on ne voit point faire de vœux ni de pèlerinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir l'esprit plus doux, l'ame plus reconnoissante, d'être plus équitable & moins mal-faisant, d'être guéri de la vanité, de l'inquiétude & de la mauvaise raillerie.

* Quelle idée plus bizarre, que de se représenter une foule de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, qui

qui se rassemblent à certains jours dans une salle, pour y applaudir à une troupe d'excommuniés, qui ne le font que par le plaisir qu'ils leur donnent, & qui est déjà payé d'avance. Il me semble qu'il faudroit, ou fermer les Théâtres, ou prononcer moins severement sur l'état des Comédiens.

CHAP.
XIV.

* Dans ces jours qu'on appelle saints le Moine confesse, pendant que le Curé tonne en chaire contre le Moine & ses adhérens : telle femme pieuse sort de l'Autel, qui entend au Prône qu'elle vient de faire un sacrilège. N'y a-t-il point dans l'Eglise, une puissance à qui il appartienne, ou de faire taire le Pasteur, ou de suspendre pour un tems le pouvoir du *Barnabite* ?

* Il y a plus de rétributions dans les Paroisses pour un mariage que pour un baptême ; & plus pour un baptême que pour la confession. L'on diroit que ce soit un tau sur les Sacramens, qui semblent par là être appréciés. Ce n'est rien au fond que cet usage ; & ceux qui reçoivent pour les choses saintes, ne croient

point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter : ce sont peut-être des apparences qu'on pourroit épargner aux simples & aux indévots.

* Un Pasteur frais & en parfaite santé, en linge fin & en point de Venise, a sa place dans l'Oeuvre auprès les pourpres & les fourrures; il y acheve sa digestion; pendant que le Feuillant ou le Recollet quitte sa cellule & son desert, où il est lié par ses vœux & par la bienséance, pour venir le prêcher, lui & ses ouailles, & en recevoir le salaire, comme d'une piece d'étoffe. Vous m'interrompez, & vous dites, quelle censure! & combien elle est nouvelle & peu attendüe! ne voudriez-vous point interdire à ce Pasteur & à son troupeau la parole divine, & le pain de l'Evangile? Au contraire, je voudrois qu'il le distribuât lui-même le matin, le soir, dans les Temples, dans les maisons, dans les places, sur les toits; & que nul ne prétendît à un emploi si grand, si laborieux, qu'avec des intentions, des talens & des poulmons capables de lui mérit-

mériter les belles offrandes & les riches rétributions qui y sont attachées.

CHAP.
XIV.

Je suis forcé, il est vrai, d'excuser un Curé sur cette conduite, par un usage reçu, qu'il trouye établi, & qu'il laissera à son successeur: mais c'est cet usage bizarre & dénué de fondement & d'apparence que je ne puis approuver, & que je goûte encore moins que celui de se faire payer quatre fois des mêmes obseques, pour soi, pour ses droits, pour sa présence, pour son assistance.

* Tite par vingt années de service dans une seconde place, n'est pas encore digne de la première qui est vacante: ni ses talens, ni sa doctrine; ni une vie exemplaire, ni les vœux des Paroissiens ne sauroient l'y faire asseoir. Il naît de dessous terre un autre * Clerc pour la remplir. Tite est reculé ou congedié, il ne s'en plaint pas: c'est l'usage.

* Eccle
siastique.

* Moi, dit le Cheffecier, je suis Maître du Chœur: qui me forcera d'aller à Matines? mon prédécesseur n'y alloit point, suis-je de pire condition, dois-je laisser avilir ma Dignité entre mes mains, ou la laisser telle

DE
 QUELQUES
 USAGES.

que je l'ai reçue? Ce n'est point, dit l'Écolâtre, mon intérêt qui me mène, mais celui de la Prébende : il seroit bien dur qu'un grand Chanoine fût sujet au Chœur, pendant que le Thresorier, l'Archidiacre, le Pénitencier & le Grand-Vicaire s'en croient exempts. Je suis bien fondé, dit le Prevôt, à demander la rétribution sans me trouver à l'Office : il y a vingt années entières que je suis en possession de dormir les nuits, je veux finir comme j'ai commencé, & l'on ne me verra point déroger à mon titre : Que me serviroit d'être à la tête d'un Chapitre? mon exemple ne tire point à conséquence. Enfin c'est entr'eux tous à qui ne louëra point Dieu, à qui fera voir par un long usage, qu'il n'est point obligé de le faire : l'émulation de ne se point rendre aux Offices divins ne fauroit être plus vive, ni plus ardente. Les cloches sonnent dans une nuit tranquille ; & leur mélodie qui réveille les Chantres & les Enfans de chœur, endort les Chanoines, les plonge dans un sommeil doux & facile, & qui ne leur procure que
 de

de beaux songes : ils se levent tard , & vont à l'Eglise se faire payer d'avoir dormi.

* Qui pourroit s'imaginer , si l'experience ne nous le mettoit devant les yeux , quelle peine ont les hommes à se résoudre d'eux-mêmes à leur propre felicité , & qu'on ait besoin de gens d'un certain habit , qui par un discours préparé , tendre & pathétique , par de certaines inflexions de voix , par des larmes , par des mouvemens qui les mettent en sueur & qui les jettent dans l'épuisement , fassent enfin consentir un homme Chrétien & raisonnable , dont la maladie est sans ressource , à ne se point perdre & à faire son salut.

* La fille d'*Aristippe* est malade & en péril , elle envoie vers son pere , veut se reconcilier avec lui & mourir dans ses bonnes graces : cet homme si sage , le conseil de toute une ville , fera-t-il de lui-même cette démarche si raisonnable , y entraînera-t-il sa femme ? Ne faudra-t-il point pour les remuer tous deux la machine du Directeur ?

* Une

208. LES CARACTERES

DE
QUELQUES
USAGES.

* Une mere , je ne dis pas qui cède & qui se rend à la vocation de sa fille , mais qui la fait Religieuse , se charge d'une ame avec la sienne , en répond à Dieu même , en est la caution : afin qu'une telle mere ne se perde pas , il faut que sa fille se sauve.

* Un homme joué & se ruine : il marie néanmoins l'aînée de ses deux filles de ce qu'il a pû sauver des mains d'un *Ambreville*. La cadette est sur le point de faire ses vœux , qui n'a point d'autre vocation que le jeu de son pere.

* Il s'est trouvé des filles qui avoient de la vertu , de la santé , de la ferveur & une bonne vocation ; mais qui n'étoient pas assez riches pour faire dans une riche Abbaye vœu de pauvreté.

* Celle qui délibere sur le choix d'une Abbaye ou d'un simple Monastere pour s'y renfermer , agite l'ancienne question de l'état populaire & du despotique.

* Faire une folie & se marier par *amourette* , c'est épouser *Melite* qui est jeune , belle , sage , oeconyme ;
qui

qui plaît , qui vous aime , qui a moins de bien qu'*Ægine* qu'on vous propose , & qui avec une riche dot apporte de riches dispositions à la consumer , & tout votre fond avec la dot.

CHAP.
XIV.

* Il étoit délicat autrefois de se marier , c'étoit un long établissement , une affaire sérieuse , & qui méritoit qu'on y pensât : l'on étoit pendant toute sa vie le mari de sa femme , bonne ou mauvaise : même table , même demeure , même lit : l'on n'en étoit point quitte pour une pension : avec des enfans & un ménage complet l'on n'avoit pas les apparences & les délices du célibat.

* Qu'on évite d'être vû seul avec une femme qui n'est point la sienne , voilà une pudeur qui est bien placée : qu'on sente quelque peine à se trouver dans le monde avec des personnes dont la réputation est attaquée , cela n'est pas incompréhensible. Mais quelle mauvaise honte fait rougir un homme de sa propre femme , & l'empêche de paroître dans le public avec celle qu'il s'est choisie pour sa compagne inséparable , qui doit faire

DE
QUELQUES
USAGES.

sa joye , ses délices & toute sa société , avec celle qu'il aime & qu'il estime , qui est son ornement , dont l'esprit , le mérite , la vertu , l'alliance lui font honneur ? Que ne commence-t-il par rougir de son mariage ?

Je connois la force de la coûtume , & jusqu'où elle maîtrise les esprits , & contraint les mœurs , dans les choses même les plus dénuées de raison & de fondement : je sens néanmoins que j'aurois l'impudence de me promener au Cours , & d'y passer en revûe avec une personne , qui seroit ma femme.

* Ce n'est pas une honte , ni une faute à un jeune homme que d'épouser une femme avancée en âge , c'est quelquefois prudence , c'est précaution. L'infamie est de se jouer de sa bienfaitrice par des traitemens indignes , & qui lui découvrent qu'elle est la duppe d'un hypocrite & d'un ingrat. Si la fiction est excusable , c'est où il faut feindre de l'amitié : s'il est permis de tromper , c'est dans une occasion où il y auroit de la dureté à être sincere. Mais elle vit long-

long-tems : Aviez-vous stipulé qu'elle mourût après avoir signé votre fortune , & l'acquit de toutes vos dettes ? N'a-t-elle plus après ce grand ouvrage qu'à retenir son haleine , qu'à prendre de l'opium ou de la ciguë ? A-t-elle tort de vivre ? Si même vous mourez avant celle dont vous aviez déjà réglé les funeraillles , à qui vous destiniez la grosse sonnerie & les beaux ornemens , en est-elle responsable ?

* Il y a depuis long-tems dans le monde une maniere † de faire valoir son bien , qui continuë toujours d'être pratiquée par d'honnêtes gens , & d'être condamnée par d'habiles Docteurs.

* On a toujours vû dans la République de certaines charges , qui semblent n'avoir été imaginées la première fois , que pour enrichir un seul aux dépens de plusieurs : les fonds ou l'argent des particuliers y coule sans fin & sans interruption ; dirai-je qu'il n'en revient plus , ou qu'il n'en revient que tard ? C'est un gouffre , c'est une mer qui reçoit les

† Billets & obligations.

les eaux des fleuves , & qui ne les rend pas , ou si elle les rend , c'est par des conduits secrets & souterrains , sans qu'il y paroisse , ou qu'elle en soit moins enflée ; ce n'est qu'après en avoir joui long-tems , & qu'elle ne peut plus les retenir.

* Le fonds perdu , autrefois si sûr , si religieux & si inviolable , est devenu avec le tems , & par les soins de ceux qui en étoient chargez , un bien perdu. Quel autre secret de doubler mes revenus & de thesauriser ? Entrerai-je dans le huitième denier ; ou dans les aides ? Serai-je avare , partisan ou administrateur ?

* Vous avez une piece d'argent ; ou même une piece d'or , ce n'est pas assez , c'est le nombre qui opere : faites-en , si vous pouvez , un amas considérable & qui s'éleve en pyramide , & je me charge du reste. Vous n'avez ni connoissance ni esprit , ni talens ni expérience , n'importe ; ne diminuez rien de votre monceau , & je vous placerai si haut que vous vous couvrirez devant votre maître si vous en avez : il sera même

même fort éminent, si avec votre métal qui de jour à autre se multiplie, je ne fais en sorte qu'il se découvre devant vous.

* *Orante* plaide depuis dix ans entiers en reglement de Juges, pour une affaire juste, capitale, & où il y va de toute sa fortune: elle saura peut-être dans cinq années quels seront ses Juges, & dans quel Tribunal elle doit plaider le reste de sa vie.

* L'on applaudit à la coutume qui s'est introduite dans les Tribunaux, d'interrompre les Avocats au milieu de leur action, de les empêcher d'être éloquens & d'avoir de l'esprit, de les ramener au fait & aux preuves toutes seches qui établissent leurs causes & le droit de leurs Patries; & cette pratique si severe qui laisse aux Orateurs le regret de n'avoir pas prononcé les plus beaux traits de leurs Discours, qui bannit l'éloquence du seul endroit où elle est en sa place, & va faire du Parlement une muette Jurisdiction, on l'autorise par une raison solide & sans replique, qui est celle
de

DE
QUELQUES
USAGES.

* Procès
par écrit.

de l'expédition : il est seulement à desirer qu'elle fût moins oubliée en toute autre rencontre, qu'elle réglât au contraire les bureaux comme les audiences, & qu'on cherchât une fin aux Ecritures †, comme on a fait aux Plaidoyers.

* Le devoir des Juges est de rendre la Justice, leur métier est de la différer : quelques-uns savent leur devoir, & font leur métier.

* Celui qui sollicite son Juge ne lui fait pas honneur : car ou il le défie de ses lumières, & même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice.

* Il se trouve des Juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié & de l'alliance nuisent à une bonne cause ; & qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles, expose à être injustes.

* Le Magistrat coquet ou galant est pire dans les conséquences que le dissolu : celui-ci cache son commerce & ses liaisons, & l'on ne fait souvent par où aller jusqu'à lui : celui-là est ouvert par mille foibles qui font
con-

connus ; & l'on y arrive par toutes les femmes à qui il veut plaire.

* Il s'en faut peu que la Religion & la Justice n'aillent de pair dans la République , & que la Magistrature ne consacre les hommes comme la Prêtrise. L'homme de Robe ne sauroit guères danser au Bal , paroître aux Théâtres , renoncer aux habits simples & modestes , sans consentir à son propre avilissement ; & il est étrange qu'il ait falu une loi pour régler son extérieur , & le contraindre ainsi à être grave & plus respecté.

* Il n'y a aucun métier qui n'ait son apprentissage ; & en montant des moindres conditions jusques aux plus grandes , on remarque dans toutes un tems de pratique & d'exercice , qui prépare aux emplois , où les fautes sont sans conséquence , & menent au contraire à la perfection. La guerre même qui ne semble naître & durer que par la confusion & le desordre , à ses préceptes : on ne se massacre pas par pelotons & par troupes en rase campagne , sans l'avoir appris , & l'on s'y tuë méthodiquement : il y a l'école de la guerre. Où
est

DE
 QUELQUES
 USAGES.

est l'école du Magistrat ? Il y a un Usage, des Loix, des Coûtumes : où est le tems, & le tems assez long que l'on employe à les digerer & à s'en instruire ? L'essai & l'apprentissage d'un jeune adolescent qui passe de la ferule à la pourpre, & dont la consignation a fait un Juge, est de décider souverainement des vies & des fortunes des hommes.

* La principale partie de l'Orateur, c'est la probité : sans elle il dégénere en déclamateur, il déguise ou il exagere les faits, il cite faux, il calomnie, il épouse la passion & les haines de ceux pour qui il parle ; & il est de la classe de ces Avocats, dont le proverbe dit, qu'ils sont payez pour dire des injures.

* Il est vrai, dit-on, cette somme lui est dûë, & ce droit lui est acquis : mais je l'attends à cette petite formalité : S'il l'oublie, il n'y revient plus, & *conséquemment* il perd sa somme, ou il est *incontestablement* déchû de son droit : or il oubliera cette formalité. Voilà ce que j'appelle une conscience de Praticien.

Une belle maxime pour le Palais,
 utile

utile au public , remplie de raison , de sagesse & d'équité , ce seroit précisément la contradictoire de celle qui dit , que la forme emporte le fond.

CHAP.
XIV.

* La question est une invention merveilleuse & tout-à-fait sûre, pour perdre un innocent qui a la complexion foible , & sauver un coupable qui est né robuste.

* Un coupable puni est un exemple pour la canaille : un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Je dirai presque de moi , je ne serai pas voleur ou meurtrier : je ne serai pas un jour puni comme tel , c'est parler bien hardiment.

Une condition lamentable est celle d'un homme innocent à qui la précipitation & la procédure ont trouvé un crime , celle même de son Juge peut-elle l'être davantage ?

* Si l'on me racontoit qu'il s'est trouvé autrefois un Prevôt ou l'un de ces Magistrats créés pour poursuivre les voleurs & les exterminer , qui les connoissoit tous depuis long-tems de nom & de visage , savoit leurs vols ,

j'entends l'espece , le nombre & la quantité , pénétroit si avant dans toutes ces profondeurs , & étoit si initié dans tous ces affreux mysteres , qu'il fut rendre à un homme de crédit un bijou qu'on lui avoit pris dans la foule au sortir d'une assemblée , & dont il étoit sur le point de faire de l'éclat , que le Parlement intervint dans cette affaire , & fit le Procès à cet Officier , je regarderois cet événement comme l'une de ces choses dont l'Histoire se charge , & à qui le tems ôte la croyance : comment donc pourrois-je croire qu'on doive présumer par des faits récents , connus & circonstanciez qu'une connivence si pernicieuse dure encore , qu'elle ait même tourné en jeu & passé en coûtume ?

* Combien d'hommes qui sont forts contre les foibles , fermes & inflexibles aux sollicitations du simple peuple , sans nuls égards pour les petits , rigides & séveres dans les minuties , qui refusent les petits presents , qui n'écoutent ni leurs parens ni leurs amis , & que les femmes seules peuvent corrompre.

* Il n'est pas absolument impossible , qu'une personne qui se trouve dans une grande faveur perde un procès.

CHAP.
XIV.

* Les mourans qui parlent dans leurs testamens , peuvent s'attendre à être écoulez comme des oracles : chacun les tire de son côté , & les interprete à sa maniere , je veux dire selon ses desirs ou ses intérêts.

* Il est vrai qu'il y a des hommes dont on peut dire que la mort fixe moins la dernière volonté , qu'elle ne leur ôte avec la vie l'irrésolution & l'inquiétude : Un dépit pendant qu'ils vivent , les fait tester , ils s'appaisent , & déchirent leur minute , la voilà en cendre. Ils n'ont pas moins de testamens dans leur cassette , que d'almanachs sur leur table , ils les comptent par les années : un second se trouve détruit par un troisième , qui est anéanti lui-même par un autre mieux digéré , & celui-ci encore par un cinquième *Olographe*. Mais si le moment , ou la malice , ou l'autorité manque à celui qui a intérêt de le

supprimer , il faut qu'il en effuye les clauses & les conditions : car *appert-il* mieux des dispositions des hommes les plus inconstans , que par un dernier acte , signé de leur main & après lequel ils n'ont pas du moins eu le loisir de vouloir tout le contraire.

* S'il n'y avoit point de testamens pour régler le droit des héritiers , je ne sai si l'on auroit besoin de Tribunaux pour régler les différends des hommes. Les Juges seroient presque réduits à la triste fonction d'envoyer au gibet les voleurs & les incendiaires. Qui voit-on dans les lanternes des Chambres , au Parquet , à la porte ou dans la Salle du Magistrat , des héritiers *ab intestat* ? Non , les Loix ont pourvû à leurs partages : on y voit les testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un article , les personnes exheredées , ceux qui se plaignent d'un testament fait avec loisir , avec maturité , par un homme grave , habile , conscientieux , & qui a été aidé d'un bon conseil ; d'un acte où le Praticien n'a rien ob-
mis

mis de son jargon & de ses finesſes ordinaires : il eſt ſigné du teſtateur & des témoins publics , il eſt paraphé ; & c'eſt en cet état qu'il eſt caſſé & déclaré nul.

* *Titius* aſſiſte à la lecture d'un teſtament avec des yeux rouges & humides , & le cœur ferré de la perte de celui dont il eſpere recueillir la ſucceſſion : un article lui donne la charge , un autre les rentes de la ville , un troiſième le rend maître d'une terre à la campagne : il y a une clause qui , bien entenduë , lui accorde une maifon ſituée au milieu de Paris , comme elle ſe trouve , & avec les meubles : ſon affliction augmente , les larmes lui coulent des yeux : le moyen de les contenir ? il ſe voit Officier , logé aux champs & à la ville , meublé de même , il ſe voit une bonne table , & un carofſe : *Y avoit-il au monde un plus honnête homme que le défunt , un meilleur homme ?* Il y a un codicile , il faut le lire : il fait *Mavius* legataire univerſel , & il renvoye *Titius* dans ſon Fauxbourg , ſans rentes , ſans titre & le met à pied. Il eſſuye ſes

larmes : c'est à Mævius à s'affliger.

* La Loi qui défend de tuer un homme n'embrasse-t-elle pas dans cette défense, le fer, le poison, le feu, l'eau, les embûches, la force ouverte, tous les moyens enfin qui peuvent servir à l'homicide ? La Loi qui ôte aux maris & aux femmes le pouvoir de se donner réciproquement, n'a-t-elle connu que les voyes directes & immédiates de donner ? a-t-elle manqué de prévoir les indirectes ? a-t-elle introduit les fideicommiss, ou si même elle les tolere ? avec une femme qui nous est chere & qui nous survit, legue-t-on son bien à un ami fidele par un sentiment de reconnaissance pour lui, ou plutôt par une extrême confiance, & par la certitude qu'on a du bon usage qu'il saura faire de ce qu'on lui legue ? donne-t-on à celui que l'on peut soupçonner de ne devoir pas rendre à la personne, à qui en effet l'on veut donner ? faut-il se parler, faut-il s'écrire, est-il besoin de pacte, ou de sermens pour former cette collusion ? Les hommes ne sentent-ils pas

pas en ce rencontre ce qu'ils peuvent
 espérer les uns des autres ? Et si au
 contraire la propriété d'un tel bien est
 dévoluë au fideicommissaire , pour-
 quoi perd-il sa réputation à le retenir ?
 sur quoi fonde-t-on la satyre & les
 vaudevilles ? voudroit-on le compa-
 rer au dépositaire qui trahit le dépôt ,
 à un domestique qui vole l'argent que
 son maître lui envoie porter ? on au-
 roit tort : y a-t-il de l'infamie à ne
 pas faire une libéralité , & à con-
 server pour soi ce qui est à soi ? étran-
 ge embarras , horrible poids que le
 fideicommis ! Si par la révérence des
 loix on se l'approprie , il ne faut plus
 passer pour homme de bien : si par
 le respect d'un ami mort l'on suit ses
 intentions , en le rendant à sa veuve ,
 on est confidentiaire , on blesse la Loi.
 Elle quadre donc bien mal avec l'opi-
 nion des hommes , cela peut être ; &
 il ne me convient pas de dire ici ,
 la Loi peche , ni les hommes se trom-
 pent.

* J'entends dire de quelques par-
 ticuliers ou de quelques Compagnies ,
 tel & tel Corps se contestent l'un à
 l'autre la préséance : le Mortier & la

DE
QUELQUES
USAGES.

Pairie se disputent le pas. Il me paroît que celui des deux qui évite de se rencontrer aux Assemblées, est celui qui cede, & qui sentant son foible juge lui-même en faveur de son concurrent.

* *Typhon* fournit un Grand de chiens & de chevaux, que ne lui fournit-il point ! sa protection le rend audacieux, il est impunément dans sa Province tout ce qui lui plaît d'être, assassin, parjure : il brûle ses voisins, & il n'a pas besoin d'asyle : Il faut enfin que le Prince se mêle lui-même de sa punition.

* Ragoûts, liqueurs, entrées, entremets, tous mots qui devraient être barbares & inintelligibles en notre Langue : & s'il est vrai qu'ils ne devraient pas être d'usage en pleine paix, où ils ne servent qu'à entretenir le luxe & la gourmandise, comment peuvent-ils être entendus dans le tems de la guerre & d'une misere publique, à la vûe de l'ennemi, à la veille d'un combat, pendant un siège, où est-il parlé de la table de *Scipion* ou de celle de *Marius* ? ai-je lû quelque part que *Miltiade*, qu'*Epa-*
minondas,

minondas, qu'*Agésilas* ayent fait une chere délicate ? Je voudrois qu'on ne fit mention de la délicatesse, de la propreté & de la somptuosité des Generaux, qu'après n'avoir plus rien à dire sur leur sujet, & s'être épuisé sur les circonstances d'une bataille gagnée & d'une ville prise : j'aime-rois même qu'ils voulussent se priver de cet éloge.

* *Hermippe* est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commoditez, il leur sacrifie l'usage reçu, la coutume, les modes, la bienséance : il les cherche en toutes choses, il quitte une moindre pour une plus grande, il ne néglige aucune de celles qui sont praticables, il s'en fait une étude, & il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner & le souper, à peine en admet-il les termes, il mange quand il a faim, & les mets seulement où son appetit le porte. Il voit faire son lit, quelle main assez adroite ou assez heureuse pourroit le faire dormir comme il veut dormir ? Il sort rarement de chez soi, il aime la chambre, où il n'est ni

CHAP.
XIV.

oisif , ni laborieux , où il n'agit point , où il *tracasse* , & dans l'équipage d'un homme qui a pris medecine. On dépend servilement d'un Serurier & d'un Menuisier selon les besoins : pour lui s'il faut limer il a une lime , une scie s'il faut scier , & des tenailles s'il faut arracher. Imaginez , s'il est possible , quelques outils qu'il n'ait pas , & meilleurs & plus commodes à son gré que ceux mêmes dont les ouvriers se servent : il en a de nouveaux & d'inconnus , qui n'ont point de nom , productions de son esprit , & dont il a presque oublié l'usage. Nul ne se peut comparer à lui pour faire en peu de tems & sans peine un travail fort inutile : Il faisoit dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe , il n'en fait plus que neuf par la maniere dont il a fû tourner sa chambre ; combien de pas épargnez dans le cours d'une vie ! Ailleurs l'on tourne la clef , l'on pousse contre , ou l'on tire à soi , & une porte s'ouvre , quelle fatigue ! voilà un mouvement de trop qu'il fait s'épargner , & comment ? c'est un mystere qu'il ne révele point : il est à la

verité

verité un grand maître pour le ressort & pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre, il a trouvé le secret de monter & de descendre autrement que par l'escalier, & il cherche celui d'entrer & de sortir plus commodément que par la porte.

CHAP.
XIV.

* Il y a déjà long-tems que l'on improuve les Médecins, & que l'on s'en fert : le théâtre & la satire ne touchent point à leurs pensions : ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlemens & dans la Prélature, & les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir, & qu'ils aimeront à vivre, le Médecin sera raillé & bien payé.

* Un bon Médecin est celui qui a des remedes spécifiques, ou s'il en manque, qui permet à ceux qui les ont, de guérir son malade.

* La temerité des Charlatans, &
K 6 leurs

DE
 QUELQUES
 USAGES.

leurs tristes succès qui en sont les suites, font valoir la Médecine & les Médecins : si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent.

* *Carro Carri* débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remède, & qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amélioré en ses mains, de spécifique qu'il étoit contre la colique, il guérit de la fièvre quarte, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra en l'esprit, l'hémorragie, dites-vous ? il la guérit : il ne ressuscite personne, il est vrai, il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude, & ce n'est que par hazard que son pere & son ayeul, qui avoient ce secret, sont morts fort jeunes. Les Médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remerciement : *Carro Carri* est si sûr de son remède, & de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance,
 &

& de recevoir avant que de donner : si le mal est incurable , tant mieux , il n'en est que plus digne de son application & de son remede : commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs , passez - lui un contrat de constitution , donnez - lui une de vos terres , la plus petite , & ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O & en I , noms vénérables qui imposent aux malades & aux maladies. Vos Medecins , * Fagon , & de toutes les Facultez , avouez - le , ne guérissent pas toujours , ni sûrement : ceux au contraire qui ont herité de leurs peres la Medecine pratique , & à qui l'expérience est échûë par succession , promettent toujours & avec sermens qu'on guérira : qu'il est doux aux hommes de tout esperer d'une maladie mortelle , & de se porter encore passablement bien à l'agonie ! la mort surprend agréablement & sans s'être fait craindre : on la sent plutôt qu'on n'a songé à s'y préparer &

CHAP.
XIV.

* Fagon premier Medecin du Roi.

DE
 QUELQUES
 USAGES.

à s'y résoudre. O FAGON ESCULAPE ! faites regner sur toute la terre le Quinquina & l'Emetique , conduisez à sa perfection la Science des simples , qui sont données aux hommes pour prolonger leur vie : observez dans les cures , avec plus de précision & de sagesse que personne n'a encore fait , le climat , les tems , les symptomes & les complexions : guérissez de la maniere seule qu'il convient à chacun d'être guéri : chassez des corps où rien ne vous est caché de leur œconomie , les maladies les plus obscures & les plus inveterées : n'attendez pas sur celles de l'esprit , elles sont incurables : laissez à *Corinne* , à *Lesbie* , à *Canidie* , à *Trimalcion* & à *Carpus* la passion ou la fureur des Charlatans.

* L'on souffre dans la République les Chiromanciens & les Devins, ceux qui font l'horoscope & qui tirent la figure, ceux qui connoissent le passé par le mouvement du *Sas* , ceux qui font voir dans un miroir ou dans un vase d'eau la claire verité , & ces gens sont en effet de quelque usage : ils prédisent aux hommes qu'ils feront

ront

ront fortune, aux filles qu'elles épou-
feront leurs amans, consolent les en-
fans dont les peres ne meurent point,
& charment l'inquiétude des jeunes
femmes qui ont de vieux maris : ils
trompent enfin à très-vil prix ceux
qui cherchent à être trompez.

* Que penser de la Magie & du
Sortilege? La théorie en est obscure,
les principes vagues, incertains, &
qui approchent du visionnaire : mais
il y a des faits embarrassans, affirmez
par des hommes graves qui les ont
vûs, ou qui les ont appris de per-
sonnes qui leur ressembtent. Les ad-
mettre tous, ou les nier tous paroît
un égal inconvenient, & j'ose dire
qu'en cela, comme dans toutes les
choses extraordinaires & qui sortent
des communes regles, il y a un parti
à trouver entre les ames crédules &
les esprits forts.

* L'on ne peut gueres charger
l'enfance de la connoissance de trop
de Langues, & il me semble que l'on
devroit mettre toute son application
à l'en instruire : elles sont utiles à
toutes les conditions des hommes, &
elles leur ouvrent également l'entrée
ou

ou à une profonde , ou à une facile & agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé , & qu'on appelle la jeunesse , on n'a pas la force de l'embrasser par choix , ou l'on n'a pas celle d'y perseverer ; & si l'on y perseverere , c'est consumer à la recherche des Langues le même tems qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire , c'est borner à la Science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin , & qui demande des choses , c'est au moins avoir perdu les premières & les plus belles années de sa vie. Un si grand fond ne se peut bien faire , que lorsque tout s'imprime dans l'ame naturellement , & profondément ; que la memoire est neuve , prompte , & fidele ; que l'esprit & le cœur sont encore vuides de passions , de soins & de desirs , & que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles , ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.

* L'étude des textes ne peut jamais

mais être assez recommandée : c'est le chemin le plus court , le plus sûr & le plus agréable pour tout genre d'érudition : ayez les choses de la première main , puisiez à la source , maniez , remaniez le texte , apprenez-le de mémoire , citez-le dans les occasions , songez sur tout à en pénétrer le sens dans toute son étendue & dans ses circonstances : conciliez un Auteur original , ajustez ses principes , tirez vous-même les conclusions. Les premiers Commentateurs se sont trouvez dans le cas où je desire que vous soyez : n'empruntez leurs lumieres , & ne suivez leurs vûes , qu'ou les vôtres seroient trop courtes : leurs explications ne sont pas à vous , & peuvent aisément vous échapper. Vos observations au contraire naissent de votre esprit & y demeurent , vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation , dans la consultation & dans la dispute : ayez le plaisir de voir que vous n'êtes arrêté dans la lecture que par les difficultez qui sont invincibles , où les Commentateurs & les Scholastes eux-mêmes demeurent court , si fertiles
d'ail-

d'ailleurs, si abondans & si chargez d'une vaine & fastueuse érudition dans les endroits clairs, & qui ne font de peine ni à eux ni aux autres : achevez ainsi de vous convaincre par cette méthode d'étudier, que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le pédantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les Bibliothèques, à faire périr le texte sous le poids des Commentaires ; & qu'elle a en cela agi contre soi-même & contre ses plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

* Qui regle les hommes dans leur manière de vivre & d'user des alimens ; la santé & le régime ? cela est douteux. Une Nation entière mange les viandes après les fruits, une autre fait tout le contraire. Quelques-uns commencent leurs repas par de certains fruits, & les finissent par d'autres : est-ce raison, est-ce usage ? Est-ce par un soin de leur santé que les hommes s'habillent jusqu'au menton, portent des fraises & des colets, eux qui ont eu si long-tems la poitrine découverte ? Est-ce par bien-séance, sur
tout

tout dans un tems où ils avoient
 trouvé le secret de paroître nuds tout
 habillez ? Et d'ailleurs les femmes qui
 montrent leur gorge & leurs épaules,
 font - elles d'une complexion moins
 délicate que les hommes , ou moins
 fujettes qu'eux aux bienséances ? quel-
 le est la pudeur qui engage celles-ci
 à couvrir leurs jambes & presque
 leurs pieds , & qui leur permet d'avoir
 les bras nuds au dessus du coude ? Qui
 avoit mis autrefois dans l'esprit des
 hommes , qu'on étoit à la guerre ou
 pour se défendre , ou pour attaquer ,
 & qui leur avoit infinué l'usage des
 armes offensives & des défensives ?
 Qui les oblige aujourd'hui de renon-
 cer à celles-ci , & pendant qu'ils se
 bottent pour aller au bal , de soutenir
 sans armes & en pourpoint des tra-
 vailleurs , exposez à tout le feu d'une
 contrescarpe ? Nos Peres qui ne ju-
 geoient pas une telle conduite utile
 au Prince & à la Patrie , étoient-ils
 sages ou insensé ? Et nous-mêmes
 quels Heros célébrons-nous dans no-
 tre Histoire ? Un Guesclin , un Clif-
 son , un Foix , un Boucicaut , qui
 tous

DE
QUELQUES
USAGES.

tous ont porté l'armet & endossé une cuirasse.

Qui pourroit rendre raison de la fortune de certains mots , & de la proscription de quelques autres ? *Ains* a péri , la voyelle qui le commence ; & si propre pour l'élision , n'a pû le sauver , il a cédé à un autre monosyllabe * & qui n'est au plus que son anagramme. *Certes* est beau dans sa vieillesse , & a encore de la force sur son déclin : la Poësie le reclame ; & notre Langue doit beaucoup aux Ecrivains qui le disent en prose , & qui se commettent pour lui dans leurs ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devoit jamais abandonner , & par la facilité qu'il y avoit à le couler dans le style , & par son origine qui est Françoise. *Moult* , quoique Latin , étoit dans son tems d'un même mérite , & je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur lui. Quelle persécution le *Car* n'a-t-il pas essuyée ? & s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis , n'étoit-il pas banni honteusement d'une Langue à qui il a rendu de si
longs

longs services , fans qu'on scût quel mot lui substituer. *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la Langue Françoise , il est douloureux pour les Poëtes qu'il ait vieilli. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur* , que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux* , celui-ci se passe , bien que ce fût une richesse pour la Langue , & qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'employe qu'improprement. *Valeur* devoit aussi nous conserver *valeureux* ; *Haine* , *haineux* ; *Peine* , *peineux* ; *Fruit* , *fructueux* ; *Pitié* , *piteux* ; *Joye* , *joyial* ; *Foi* , *féal* ; *Cour* , *courtois* ; *Giste* , *gisant* ; *Haléine* , *haléné* ; *Vanterie* , *vantart* ; *Mensonge* , *mensonger* ; *Coutume* , *coûtumier*. Comme *part* maintient *partial* ; *Point* , *pointu* & *pointilleux* ; *Ton* , *tonnant* ; *Son* , *sonore* ; *Frein* , *effrené* ; *Front* , *effronté* ; *Ris* , *ridicule* ; *Loi* , *loyal* ; *Cœur* , *cordial* ; *Bien* , *benin* ; *Mal* , *malicieux*. *Hcur* se plaçoit où *bonheur* ne fauroit entrer , il a fait *heureux* , qui est si François , & il a cessé de l'être : si quelques Poëtes s'en sont servis , c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure.

mesure. *Issuë* prospere, & vient d'*Issir* qui est aboli. *Fin* subsiste sans conséquence pour *finer* qui vient de lui, pendant que *cesse* & *cesser* régnernt également. *Verd* ne fait plus *verdoyer*, ni *fête*, *fêtoyer*; ni *larme*, *larmoyer*; ni *deuil*, *se douloir*, *se condouloir*; ni *joye*, *s'éjouir*, bien qu'il fasse toujours *se réjouir*, *se conjouir*; ainsi qu'*orgueil*, *s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent*: ce mot si facile non seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentie* dans sa chute. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame* qui ne s'entend plus. On dit *curieux* dérivé de *cure* qui est hors d'usage. Il y avoit à gagner de dire *si que* pour *de sorte que*, ou *de maniere que*; *de moi* au lieu de *pour moi* ou de *quant à moi*; de dire, *je sai que c'est qu'un mal*, plutôt que *je sai ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie Latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison. L'usage a préféré *par conséquent* à *par conséquence*, & *en conséquence* à *en conséquent*, *façons de faire* à *manieres de faire*, & *manieres d'agir* à *façons d'agir*.

Agir..... Dans les verbes , *travailler à ouvrir , être accoutumé à souloir : contenir à duire , faire du bruit à bruire , injurier à vilainer , piquer à poindre , faire ressouvenir à ramentevoir* Et dans les noms *pensées à pensers , un si beau mot , & dont le vers se trouvoit si bien , grandes actions à prouesses , louanges à loz , méchanceté à mauvaisié , porte à huis , navire à nef , armée à ost , monastere à monstier , prairies à priés* Tous mots qui pouvoient durer ensemble d'une égale beauté , & rendre une Langue plus abondante. L'usage a par l'addition , la suppression , le changement ou le dérangement de quelques lettres fait *frelater de fralater : Prouver de preuver : Profit de proufit : Froment de froument : Profil de pourfil : Provision de pourveoir : Promener de pourmener , & Promeade de pourmenade.* Le même usage fait selon l'occasion d'*habile , d'utile , de facile , de docile , de mobile & de fertile , sans y rien changer , des genres differens : au contraire de vil , vile ; subtil , subtile , selon leur terminaison masculins ou feminins.* Il a
alteré

DE
 QUELQUES
 USAGES.

alteré les terminaisons anciennes. De *scel* il a fait *sceau* ; de *mantel*, *man-teau* ; de *capel*, *chapeau* ; de *coutel*, *couteau* ; de *hamel*, *hameau* ; de *damoi-fel*, *damoiseau* ; de *jouvancel*, *jouvanceau* ; & cela sans que l'on voye gueres ce que la Langue Françoise gagne à ces differences & à ces changemens. Est-ce donc faire pour le progrès d'une Langue que de déferer à l'usage ? seroit-il mieux de secouer le joug de son empire si despotique ? faudroit-il dans une Langue vivante écouter la seule Raison qui prévient les équivoques, suit la racine des mots, & le rapport qu'ils ont avec les Langues originaires dont ils sont sortis, si la Raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage.

Si nos Ancêtres ont mieux écrit que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour & l'expression, par la clarté & la brieveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indé-cise : on ne la terminera point, en comparant, comme l'on fait quel-quefois, un froid Ecrivain de l'autre siècle aux plus celebres de celui-ci,
 ou

ou les vers de Laurent payé pour ne plus écrire, à ceux de MAROT & de DESPORTES. Il faudroit pour prononcer juste sur cette matiere opposer siècle à siècle & excellent ouvrage à excellent ouvrage, par exemple les meilleurs Rondeaux de BENSERADE ou de VOITURE à ces deux-ci, qu'une tradition nous a conservé, sans nous en marquer le tems ni l'Auteur.

Bien à propos s'en vint Ogier en France
Pour le país de mescreans monder :
Ja n'est besoïn de conter sa vaillance,
Puisqu'ennemis n'osoient le regarder.

Or quand il eut tout mis en assurance.
De voyager il voulut s'enharder :
En Paradis trouva l'eau de jouvance,
Dont il sceut de vieillesse engarder
Bien à propos.

Puis par cette eau son corps tout decrepite ;
Transmué fut par maniere subite
En jeune gars, frais, gracieux & droit.

Grand dommage est que cecy soit sornettes ;
Filles connoy qui ne sont pas jeunettes,
A qui cette eau de jouvance viendroit
Bien à propos.

DE
 QUELQUES
 USAGES.

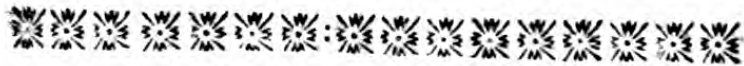
DE cettuy preux maints grands clerics ont
 escrit
 Qu'oncques dangier n'étonna son courage ,
 Abusé fut par le malin esprit
 Qu'il épousa sous féminin visage.

Si piteux cas à la fin découvrit
 Sans un seul brin de peur ni de dommage ,
 Dont grand renom par tout le monde acquit ,
 Si qu'on tenoit très-honneste langage
 De cettuy preux

Bien-toft après fille de Roy s'éprit
 De son amour , qui volentiers s'offrit
 Au bon Richard en second mariage.

Donc s'il vaut mieux ou Diable ou femme avoir ,
 Et qui des deux bruit plus en menage ,
 Ceux qui voudront , si le pourront savoir
 De cettuy preux.

CHA



CHAPITRE XV.

DE LA CHAIRE.

LE Discours Chrétien est devenu un spectacle. Cette triste E-vangelique qui en est l'ame ne s'y remarque plus: elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots, & par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la Parole sainte: c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation & des partisans.

* L'Eloquence profane est transférée, pour ainsi dire, du Barreau où LE MAITRE, PUCELLE & FOURCROY l'ont fait regner & où elle n'est plus d'usage, à la Chaire où elle ne doit pas être.

L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'Autel & en la présence des Mysteres. Celui qui écoute

te s'établit Juge de celui qui préche , pour condamner ou pour applaudir ; & n'est pas plus converti par le Discours qu'il favorise , que par celui auquel il est contraire. L'Orateur plaît aux uns , déplaît aux autres , & convient avec tous en une chose , que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs , ils ne pensent pas aussi à le devenir.

Un apprentif est docile , il écoute son maître , il profite de ses leçons , il devient maître. L'homme indocile critique le Discours du Prédicateur , comme le Livre du Philosophe ; & il ne devient ni Chrétien ni raisonnable.

* Jusqu'à ce qu'il revienne un homme , qui avec un style nourri des saintes Écritures , explique au peuple la Parole divine uniment & familièrement , les Orateurs & les Declamateurs feront suivis.

* Les citations profanes , les froides allusions , le mauvais pathétique ; les antitheses , les figures outrées ont fini : les portraits finiront , & feront place à une simple explication de l'Évangile , jointes aux mou-
vemens

venemens qui inspirent la conversion.

* Cet homme que je souhaitois impatiemment, & que je ne daignois pas esperer de notre siecle, est enfin venu. Les Courtisans à force de goût & de connoître les bienséances lui ont applaudi : ils ont, chose incroyable ! abandonné la Chapelle du Roi, pour venir entendre avec le peuple la Parole de Dieu annoncée par cet homme Apostolique. * La ville n'a pas été de l'avis de la Cour, où il a prêché les Paroissiens ont deserté, jusqu'aux Marguilliers ont disparu, les Pasteurs ont tenu ferme ; mais les ouailles se sont dispersées, & les Orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir, & ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, & qu'à parler pour être écouté : ne savois-je pas quelle est dans les hommes & en toutes choses la force indomptable de l'habitude ? Depuis trente années on prête l'oreille aux Rheteurs, aux Declamateurs, aux *Enumerateurs* : on court ceux qui peignent en grand, ou en mignature. Il n'y a pas

CHAP.
XV.

* Le P.
Seraphin,
Capucin.

DE LA
CHAIRE.

longtems qu'ils avoient des chûtes ou des transitions ingenieuses, quelquefois même si vives & si aiguës qu'elles pouvoient passer pour épi-grammes : ils les ont adoucies, je l'avouë, & ce ne sont plus que des Madrigaux. Ils ont toujours d'une necessité indispensable & géométrique trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle chose dans la premiere partie de leur Discours, cette autre dans la seconde partie, & cette autre encore dans la troisiéme : ainsi vous ferez convaincu d'abord d'une certaine verité & c'est leur premier point, d'une autre verité & c'est leur second point, & puis d'une troisiéme verité & c'est leur troisiéme point ; de sorte que la premiere reflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre Religion, la seconde d'un autre principe qui ne l'est pas moins, & la derniere reflexion d'un troisiéme & dernier principe le plus important de tous, qui est remis pourtant faute de loisir à une autre fois : enfin pour reprendre & abreger cette division, & former un plan..... *Encore*, dites-vous

VOUS, & quelles préparations pour un Discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire ! plus ils cherchent à le digérer & à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent. Je vous crois sans peine, & c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il semble à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grace de la conversion soit attachée à ces énormes partitions, comment néanmoins seroit-on converti par de tels Apôtres, si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les suivre & ne les pas perdre de vûe ? Je leur demanderois volontiers qu'au milieu de leur course impetueuse ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu, & laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours, paroles perduës ! Le tems des Homelies n'est plus, les Basiles, les Chrysoftomes ne le rameneroient pas : on passeroit en d'autres Diocèses pour être hors de la portée de leur voix, & de leurs familières instructions. Le commun des hommes aime les phrases & les

DE LA CHAIRE. périodes , admire ce qu'il n'entend pas , se suppose instruit , content de décider entre un premier & un second point , ou entre le dernier Sermon & le penultième.

* Il y a moins d'un siecle qu'un Livre François étoit un certain nombre de pages Latines , où l'on découvroit quelques lignes ou quelques mots en notre Langue. Les passages , les traits & les citations n'en étoient pas demeuré là. Ovide & Catulle achevoient de décider des mariages & des testamens , & venoient avec les Pandectes au secours de la veuve & des pupilles : le sacré & le profane ne se quittoient point , ils s'étoient gliffés ensemble jusques dans la chaire : S. Cyrille , Horace , S. Cyprien , Lucrece parloient alternativement : les Poëtes étoient de l'avis de S. Augustin & de tous les Peres : on parloit Latin & longtems devant des femmes & des Marguilliers , on a parlé Grec : il faloit savoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre tems , autre usage : le texte est encore Latin , tout le discours est François , l'Evangile même n'est pas cité : il faut
savoir

savoir aujourd'hui très-peu de chose pour bien prêcher. CHAP.
XV.

* L'on a enfin banni la Scholastique de toutes les Chaires des grandes Villes , & on l'a releguée dans les Bourgs & dans les Villages pour l'instruction & pour le salut du Laboureur ou du Vigneron.

* C'est avoir de l'esprit que de plaire au peuple dans un Sermon par un style fleuri , une morale enjouée , des figures réitérées , des traits brillans & de vives descriptions , mais ce n'est point en avoir assez. Un meilleur esprit neglige ces ornemens étrangers , indignes de servir à l'Evangile , il prêche simplement , fortement , chrétiennement.

* L'Orateur fait de si belles images de certains defordres , y fait entrer des circonstances si délicates , met tant d'esprit , de tour & de raffinement dans celui qui pêche , que si je n'ai pas de pente à vouloir ressembler à ses portraits , j'ai besoin du moins de quelque Apôtre avec un style plus Chrétien , me dégoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture si agréable.

L 5

* Un

DE LA
CHAIRE.

* Un beau Sermon est un Discours oratoire qui est dans toutes les règles, purgé de tous ses défauts ; conforme aux préceptes de l'Eloquence humaine, & paré de tous les ornemens de la Rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait, ni une seule pensée, ils suivent sans peine l'Orateur dans toutes les énumérations où il se promène, comme dans toutes les évaluations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple.

* Le solide & l'admirable Discours que celui qu'on vient d'entendre ! les points de Religion les plus essentiels, comme les plus pressans motifs de conversion y ont été traités ; quel grand effet n'a-t-il pas dû faire sur l'esprit & dans l'ame de tous les Auditeurs ? les voilà rendus, ils en sont émûs, & touchés au point de resoudre dans leur cœur sur ce Sermon de *Theodore*, qu'il est encore plus beau que le dernier qu'il a prêché.

* La morale douce & relâchée tombe avec celui qui la prêche : elle n'a rien qui réveille & qui pique la curiosité d'un homme du monde

monde , qui craint moins qu'on ne pense , une doctrine severe , & qui l'aime même dans celui qui fait son devoir en l'annonçant. Il semble donc qu'il y ait dans l'Eglise comme deux Etats qui doivent la partager : celui de dire la verité dans toute son étendue , sans égards , sans déguisement , celui de l'écouter avidement , avec goût , avec admiration , avec éloges , & de n'en faire cependant ni pis ni mieux.

* L'on peut faire ce reproche à l'heroïque vertu des grands hommes, qu'elle a corrompu l'éloquence , ou du moins amolli le style de la plûpart des Predicateurs : au lieu de s'unir seulement avec les peuples pour benir le Ciel de si rares presens , qui en sont venus , ils ont entré en société avec les Auteurs & les Poètes ; & devenus comme cux Panegyristes , ils ont encheri sur les Epîtres Dedicatoires , sur les Stances & sur les Prologues , ils ont changé la Parole sainte en un tissu de louanges : justes à la verité , mais mal placées , interressées , que personne n'exige d'eux , & qui ne conviennent point

D'ELA CHAIRE. à leur caractère. On est heureux ; si à l'occasion du Heros qu'ils celebrent jusques dans le Sanctuaire , ils disent un mot de Dieu & du mystere qu'ils devoient prêcher : il s'en est trouvé quelques-uns qui ayant assujetti le saint Evangile qui doit être commun à tous , à la présence d'un seul Auditeur , se sont vûs déconcertez par des hazards qui le retenoient ailleurs , n'ont pû prononcer devant des Chrétiens , un Discours Chrétien qui n'étoit pas fait pour eux ; & ont été suppléés par d'autres Orateurs , qui n'ont eu le tems que de louer Dieu dans un Sermon précipité.

* *Theodule* a moins réüffi que quelques-uns de ses Auditeurs ne l'aprehendoient , ils sont contens de lui & de son discours : il a mieux fait à leur gré , que de charmer l'esprit & les oreilles , qui est de flater leur jalousie.

* Le métier de la parole ressemble en une chose à celui de la guerre , il y a plus de risque qu'ailleurs , mais la fortune y est plus rapide.

* Si

* Si vous êtes d'une certaine qualité , & que vous ne vous sentiez point d'autre talent que celui de faire de froids discours , prêchez , faites de froids discours : il n'y a rien de pire pour sa fortune , que d'être entièrement ignoré. *Theodat* a été payé de ses mauvaises phrases & de son ennuyeuse monotonie.

* L'on a eu de grands Evêchez par un mérite de chaire , qui presentement ne vaudroit pas à son homme une simple prebende.

* Le nom de ce Panegyriste semble gemir sous le poids des titres dont il est accablé , leur grand nombre remplit de vastes affiches qui sont distribuées dans les maisons , ou que l'on lit par les ruës en caracteres monstrueux , & qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique. Quand sur une si belle montre l'on a seulement essayé du personnage , & qu'on l'a un peu écouté , l'on reconnoît qu'il manque au dénombrement de ses qualitez , celle de mauvais Predicateur.

DE LA
CHAIRE.

* L'oïfiveté des femmes & l'habitude qu'ont les hommes de les courir par tout où elles s'assemblent, donnent du nom à de froids Orateurs, & soutiennent quelque tems ceux qui ont décliné.

* Devroit-il suffire d'avoir été grand & puissant dans le monde, pour être louable ou non, & devant le saint Autel, & dans la chaire de la Verité loué & célébré à ses funérailles ? N'y a-t-il point d'autre grandeur que celle qui vient de l'autorité & de la naissance ? Pourquoi n'est-il pas établi de faire publiquement le panegyrique d'un homme qui a excellé pendant sa vie dans la bonté, dans l'équité, dans la douceur, dans la fidélité, dans la piété ? Ce qu'on appelle une Oraison funèbre n'est aujourd'hui bien reçûë du plus grand nombre des auditeurs qu'à mesure qu'elle s'éloigne davantage du Discours chrétien ; ou, si vous l'aimez mieux ainsi, quelle approche de plus près d'un éloge profane.

* L'Orateur cherche par ses Discours un Evêché : l'Apôtre fait des
con-

conversions , il mérite de trouver ce que l'autre cherche. CHAP.
XV.

* L'on voit des Clercs revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long séjour ; vains des conversions qu'ils ont trouvées toutes faites , comme de celles qu'ils n'ont pû faire , se comparer déjà aux VINCENS & aux XAVIERS , & se croire des hommes Apostoliques : de si grands travaux & de si heureuses Missions ne seroient pas à leur gré payées d'une Abbaye.

* Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille , prend du papier , une plume , dit en soi-même , je vais faire un Livre , sans autre talent pour écrire , que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je lui crie inutilement , prenez une scie *Dioscore* , sciez , ou bien tournez ou faites une jante de rouë , vous aurez votre salaire. Il n'a point fait d'apprentissage de tous ces métiers : copiez donc , transcrivez , soyez au plus Correcteur d'Imprimerie , n'écrivez point. Il veut écrire & faire imprimer ; & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un cahier blanc ,
il

DE LA
CHAIRE.

il le barbouille de ce qui lui plaît, il écrirait volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le tems est à la pluye; & comme ce discours n'est ni contre la Religion ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre desordre dans le public que de lui gâter le goût & l'accoûter aux choses fades & insipides, il passe à l'Examen, il est imprimé, & à la honte du siecle comme pour l'humiliation des bons Auteurs, réimprimé. De même un homme dit en son cœur, je prêcherai, & il prêche: le voilà en chaire sans autre talent ni vacation que le besoin d'un Benefice.

* Un Clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en chaire, est declamateur.

Il y a au contraire des hommes saints, & dont le seul caractère est efficace pour la persuasion: ils paroissent, & tout un peuple qui doit les écouter est déjà ému & comme persuadé par leur présence: le Discours qu'ils vont prononcer, fera le reste.

* L'

* L' † de MEAUX & le P. CHAN
BOURDALOUE me rappellent DE- X V,
MOSTHENE & CICERON. Tous
deux maîtres dans l'Eloquence de la
Chaire, ont eu le destin des grands
modeles : l'un a fait de mauvais cen-
seurs, l'autre de mauvais copistes.

L'Eloquence de la Chaire, en
ce qui y entre d'humain & du talent
de l'Orateur, est cachée, connue de
peu de personnes & d'une difficile
execution : quel Art en ce genre
pour plaire en persuadant ! Il faut
marcher par des chemins battus, di-
re ce qui a été dit, & ce que l'on
prévoit que vous allez dire : les ma-
tieres sont grandes, mais usées & tri-
viales : les principes sûrs, mais dont
les Auditeurs penetrent les conclu-
sions d'une seule vûë : il y entre des
sujets qui sont sublimes, mais qui
peut traiter le sublime ? Il y a des
mysteres que l'on doit expliquer, &
qui s'expliquent mieux par une Leçon
de l'Ecole que par un Discours ora-
toire. La Morale même de la Chai-
re, qui comprend une matiere aussi
vaste

† Jaques Benigne Bossuet.

DE LA
CHAIRE.

vaste & aussi diversifiée , que le sont
 les mœurs des hommes , roule sur les
 mêmes pivots , retrace les mêmes
 images , & se prescrit des bornes bien
 plus étroites que la satire. Après
 l'invective commune contre les hon-
 neurs , les richesses & le plaisir , il ne
 reste plus à l'Orateur qu'à courir à la
 fin de son Discours & à congédier
 l'Assemblée. Si quelquefois on pleu-
 re , si on est ému , après avoir fait
 attention au genie & au caractère de
 ceux qui font pleurer , peut-être
 conviendra-t-on que c'est la matière
 qui se prêche elle-même , & notre
 intérêt le plus capital qui se fait sen-
 tir ; que c'est moins une véritable
 éloquence , que la ferme poitrine du
 Missionnaire , qui nous ébranle & qui
 cause en nous ces mouvemens. Enfin
 le Prédicateur n'est point soutenu
 comme l'Avocat par des faits tou-
 jours nouveaux , par de différens
 événemens , par des aventures inouïes,
 il ne s'exerce point sur les questions
 douteuses , il ne fait point valoir les
 violentes conjectures & les présomp-
 tions , toutes choses néanmoins qui
 élèvent le genie , lui donnent de la
 force

force & l'étendue , & qui contraignent bien moins l'éloquence qu'elles ne la fixent & ne la dirigent : il doit au contraire tirer son Discours d'une source commune , & où tout le monde puise ; & s'il s'écarte de ces lieux communs , il n'est plus populaire , il est abstrait ou declamateur , il ne prêche plus l'Évangile : il n'a besoin que d'une noble simplicité , mais il faut l'atteindre ; talent rare , & qui passe les forces du commun des hommes : ce qu'ils ont de genie , d'imagination , d'érudition & de mémoire ne leur sert souvent qu'à s'en éloigner.

La fonction de l'Avocat est pénible , laborieuse , & suppose dans celui qui l'exerce , un riche fond & de grandes ressources. Il n'est pas seulement chargé comme le Prédicateur d'un certain nombre d'Oraisons composées avec loisir , recitées de mémoire , avec autorité , sans contradicteurs , & qui avec de mediocres changemens lui font honneur plus d'une fois : il prononce de graves plaidoyez devant des Juges qui peuvent lui imposer silence , & contre
des

des adversaires qui l'interrompent : il doit être prêt sur la réplique, il parle en un même jour, dans divers Tribunaux, de différentes affaires. Sa maison n'est pas pour lui un lieu de repos & de retraite, ni un asyle contre les plaideurs : elle est ouverte à tous ceux qui viennent l'accabler de leurs questions & de leurs doutes : il ne se met pas au lit, on ne l'effluie point, on ne lui prépare point des rafraîchissemens, il ne se fait point dans sa chambre un concours de monde de tous les états & de tous les sexes, pour le féliciter sur l'agrément & sur la politesse de son langage, lui remettre l'esprit sur un endroit où il a couru risque de demeurer court, ou sur un scrupule qu'il a sur le chevet d'avoir plaidé moins vivement qu'à l'ordinaire. Il se délasse d'un long Discours par de plus longs Ecrits, il ne fait que changer de travaux & de fatigues : j'ose dire qu'il est dans son genre, ce qu'étoient dans le leur les premiers hommes Apostoliques.

Quand on a ainsi distingué l'éloquence du Barreau de la fonction de
l'Avo-

l'Avocat , & l'éloquence de la Chaire du ministère du Predicateur , on croit voir qu'il est plus aisé de prêcher que de plaider , & plus difficile de bien prêcher que de bien plaider.

CHAP.
XV.

* Quel avantage n'a pas un Discours prononcé sur un Ouvrage qui est écrit ! Les hommes sont les dupes de l'action & de la parole , comme de tout l'appareil de l'Auditoire : pour peu de prévention qu'ils ayent en faveur de celui qui parle , ils l'admirent , & cherchent ensuite à le comprendre : avant qu'il ait commencé ils s'écrient qu'il va bien faire , ils s'endorment bien-tôt , & le Discours fini ils se réveillent pour dire qu'il a bien fait. On se passionne moins pour un Auteur : son ouvrage est lû dans le loisir de la campagne , ou dans le silence du cabinet ; il n'y a point de rendez-vous publics pour lui applaudir , encore moins de cabinet pour lui sacrifier tous ses rivaux , & pour l'élever à la Prelature. On lit son Livre quelque excellent qu'il soit , dans l'esprit de le trouver mediocre : on le
 feuil-

DE LA CHAIRE. feuillette, on le discute, on le confronte : ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air, & qui s'oublient, ce qui est imprimé demeure imprimé. On l'attend quelquefois plusieurs jours avant l'impression pour le décrier ; & le plaisir le plus délicat que l'on en tire, vient de la critique qu'on en fait : on est piqué d'y trouver à chaque page des traits qui doivent plaire, on va même souvent jusqu'à apprehender d'en être diverti, on ne quitte ce Livre que parce qu'il est bon. Tout le monde ne se donne pas pour Orateur, les phrases, les figures, le don de la mémoire, la robe ou l'engagement de celui qui prêche ne sont pas des choses qu'on ose ou qu'on veuille toujours s'approprier : chacun au contraire croit penser bien & écrire encore mieux ce qu'il a pensé, il en est moins favorable à celui qui pense & qui écrit aussi bien que lui. En un mot le *Sermoneur* est plutôt Evêque que le plus solide Ecrivain n'est revêtu d'un Prieuré simple ; & dans la distribution des grâces, de nouvelles sont accordées à celui-là, pendant que l'Auteur

teur grave se tient heureux d'avoir ses restes.

* S'il arrive que les méchans vous haïssent & vous persecutent , les gens de bien vous conseillent de vous humilier devant Dieu , pour vous mettre en garde contre la vanité qui pourroit vous venir de déplaire à des gens de ce caractère : de même si certains hommes sujets à se récrier sur le mediocre desaprouvent un Ouvrage que vous aurez écrit , ou un Discours que vous venez de prononcer en public , soit au Barreau , soit dans la Chaire , ou ailleurs , humiliez-vous , on ne peut gueres être exposé à une tentation d'orgueil plus délicate & plus prochaine.

* Il me semble qu'un Predicateur devrait faire choix dans chaque Discours d'une verité unique , mais capitale , terrible ou instructive , la manier à fond & l'épuiser , abandonner toutes ces divisions si recherchées , si retournées , si remaniées & si différenciées , ne point supposer ce qui est faux , je veux dire que le grand ou le beau monde fait la Religion & ses devoirs , & ne pas apprehender de
faire

faire ou à ces bonnes têtes ou à ces esprit si raffinez des Catechismes; ce tems si long que l'on use à composer un long ouvrage, l'employer à se rendre si maître de sa matiere, que le tour & les expressions naissent dans l'action, coulent de source, se livrer après une certaine préparation à son genie & aux mouvemens qu'un grand sujet peut inspirer: qu'il pourroit enfin s'épargner ces prodigieux efforts de mémoire qui ressemblent mieux à une gageure qu'à une affaire serieuse, qui corrompent le geste & defigurent le visage, jeter au contraire par un bel enthousiasme la persuasion dans les esprits & l'allarme dans le cœur, & toucher ses Auditeurs d'une toute autre crainte que de celle de le voir demeurer court.

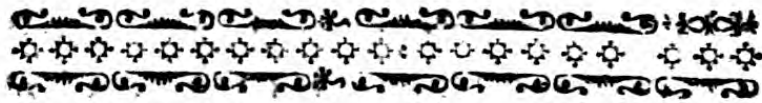
* Que celui qui n'est pas encore assez parfait pour s'oublier soi-même dans le ministere de la Parole sainte, ne se décourage point par les regles austeres qu'on lui prescrit, comme si elles lui ôtoient les moyens de faire montre de son esprit, & de monter aux Dignitez où il aspire: quel plus

plus beau talent que celui de prêcher apostoliquement, & quel autre mérite mieux un Evêché ? FENELON (a) en étoit-il indigne ? auroit-il pû échapper au choix du Prince, que par un autre choix ?

CHAP.
XV.

(a) L'Archevêque de Cambrai, Auteur de Telemaque.





CHAPITRE XVI.

DES ESPRITS FORTS.

DES
ESPRITS
FORTS.

LEs Esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertains quel est le principe de son être , de sa vie , de ses sens , de ses connoissances , & quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son ame n'est point matiere comme la pierre & le reptile , & si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force & de grandeur à recevoir dans notre esprit l'idée d'un Etre supérieur à tous les Etres , qui les a tous faits , & à qui tous se doivent rapporter ; d'un Etre souverainement parfait , qui est pur , qui n'a point commencé & qui ne peut finir , dont notre ame est l'image , & si j'ose dire , une portion com-
me

me esprit, & comme immortelle ?

* Le docile & le foible sont susceptibles d'impressions, l'on en reçoit de bonnes, l'autre de mauvaises, c'est-à-dire que le premier est persuadé & fidele, & que le second est entêté & corrompu. Ainsi l'esprit docile admet la vraie Religion, & l'esprit foible, ou n'en admet aucune ou en admet une fausse : or l'Esprit fort ou n'a point de Religion ou se fait une Religion, donc l'Esprit fort, c'est l'esprit foible.

* J'appelle mondains, terrestres ou grossiers, ceux dont l'esprit & le cœur sont attachez à une petite portion de ce monde qu'ils habitent, qui est la Terre; qui n'estiment rien, qui n'aiment rien au-delà, gens aussi limitez que ce qu'ils appellent leurs possessions ou leur domaine que l'on mesure, dont on compte les arpens, & dont on montre les bornes. Je ne m'étonne pas que des hommes qui s'appuyent sur un atome, chancellent dans les moindres efforts qu'ils font pour sonder la Verité; si avec des vûës si courtes ils ne percent point à travers le Ciel & les Astres

jusques à Dieu même ; si ne s'appercevant point ou de l'excellence de ce qui est esprit, ou de la dignité de l'ame ils ressentent encore moins combien la Terre entiere est au dessous d'elle, de quelle nécessité lui devient un Etre souverainement parfait qui est DIEU, & quel besoin indispensable elle a d'une Religion qui le lui indique, & qui lui en est une caution sûre. Je comprends au contraire fort aisément qu'il est naturel à de tels esprits de tomber dans l'incrédulité ou l'indifference ; & de faire servir Dieu & la Religion à la politique, c'est-à-dire, à l'ordre & à la décoration de ce monde, la seule chose selon eux qui merite qu'on y pense.

* Quelques-uns achevent de se corrompre par de longs voyages, & perdent le peu de Religion qui leur restoit : ils voyent de jour à autre un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies : ils ressemblent à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminez sur le choix des étoffes qu'ils veulent acheter, le grand nombre de celles qu'on leur montre les rend plus indifferens, elles ont chacune

cune leur agrément & leur bienféance ; ils ne se fixent point , ils sortent sans emplette.

* Il y a des hommes qui attendent à être dévots & religieux , que tout le monde se déclare impie & libertin : ce sera alors le parti du vulgaire , ils sauront s'en dégager. La singularité leur plaît dans une matiere si sérieuse & si profonde , ils ne suivent la mode & le train commun que dans les choses de rien & de nulle suite : qui fait même s'ils n'ont pas déjà mis une sorte de bravoure & d'intrépidité à courir tout le risque de l'avenir ? il ne faut pas d'ailleurs que dans une certaine condition , avec une certaine étendue d'esprit , & de certaines vûës , l'on songe à croire comme les Savans & le peuple.

* L'on doute de Dieu dans une pleine santé , comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre * : quand l'on devient malade , & que l'hydropisie est formée , l'on quitte sa concubine , & l'on croit en Dieu.

* Une
fille.

* Il faudroit s'éprouver & s'exa-

miner très-serieusement , avant que de se déclarer Esprit fort ou Libertin , afin au moins & selon ses principes de finir comme l'on a vécu ; ou si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin , se résoudre de vivre comme l'on veut mourir.

* Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa place , si elle roule sur de certains chapitres , elle est funeste. C'est une extrême misere que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort , c'est une chose bien serieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien , mais la confiance.

* Il y a eu de tout tems de ces gens d'un bel esprit , & d'une agreable litterature : esclaves des Grands dont ils ont épousé le libertinage & porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumieres , & contre leur conscience. Ces hommes n'ont jamais vécu que pour d'autres hommes ;
&

& ils semblent les avoir regardez comme leur dernière fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux , de paroître tels qu'ils étoient peut-être dans le cœur ; & ils se sont perdus par déférence ou par foiblesse. Y a-t-il donc sur la terre des Grands assez grands , & des Puissans assez puissans pour mériter de nous que nous croyions , & que nous vivions à leur gré , selon leur goût & leurs caprices ; & que nous pussions la complaisance plus loin , en mourant , non de la manière qui est la plus sûre pour nous , mais de celle qui leur plaît davantage ?

* J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes règles , qu'ils fussent plus que les autres , qu'ils eussent des raisons claires , & de ces argumens qui emportent conviction.

* Je voudrois voir un homme sobre , modéré , chaste , équitable prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parleroit du moins sans intérêt , mais cet homme ne se trouve point.

* J'aurois une extrême curiosité
M 4 de

DES
ESPRITS
FORTS.

de voir celui qui seroit persuadé que Dieu n'est point : il me diroit du moins la raison invincible qui a fû le convaincre.

* L'impossibilité où je suis de prouver que Dieu n'est pas , me découvre son existence.

* Dieu condamne & punit ceux qui l'offensent , seul Juge en sa propre cause , ce qui répugne s'il n'est lui-même la Justice & la Verité , c'est-à-dire s'il n'est Dieu.

* Je sens qu'il y a un Dieu , & je ne sens pas qu'il n'y en ait point , cela me suffit , tout le raisonnement du monde m'est inutile : je conclus que Dieu existe. Cette conclusion est dans ma nature : j'en ai reçu les principes trop aisément dans mon enfance , & je les ai conservez depuis trop naturellement dans un âge plus avancé , pour les soupçonner de fausseté. Mais il y a des esprits qui se défont de ces principes : c'est une grande question s'il s'en trouve de tels ; & quand il seroit ainsi , cela prouve seulement , qu'il y a des monstres.

* L'Athéisme n'est point. Les
Grands

Grands qui en font le plus soupçon-
nez , sont trop paresseux pour déci-
der en leur esprit que Dieu n'est pas :
leur indolence va jusqu'à les rendre
froids & indifferens sur cet article si
capital , comme sur la nature de leur
ame , & sur les conséquences d'une
vraie Religion : ils ne nient ces cho-
ses , ni ne les accordent , ils n'y pen-
sent point.

* Nous n'avons pas trop de toute
notre santé , de toutes nos forces &
de tout notre esprit pour penser aux
hommes ou au plus petit intérêt : il
semble au contraire que la bienfaisance
& la coûtume exigent de nous , que
nous ne pensions à Dieu que dans un
état où il ne reste en nous qu'autant
de raison qu'il faut pour ne pas dire
qu'il n'y en a plus.

* Un Grand croit s'évanouir , &
il meurt : un autre Grand perit insen-
siblement , & perd chaque jour quel-
que chose de soi-même avant qu'il
soit éteint : formidables leçons , mais
inutiles ! Des circonstances si mar-
quées & si sensiblement opposées ne
se relevent point , & ne touchent per-
sonne. Les hommes n'y font pas

plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe : ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, & par qui.

* Les hommes sont-ils assez bons, assez fideles, assez équitables, pour meriter toute notre confiance, & ne nous pas faire desirer du moins que Dieu existât, à qui nous pussions appeler de leurs jugemens, & avoir recours quand nous en sommes persécutés ou trahis.

* Si c'est le grand & le sublime de la Religion qui éblouit, ou qui confond les Esprits forts, ils ne sont plus des Esprits forts, mais de foibles génies & de petits esprits : si c'est au contraire ce qu'il y a d'humble & de simple qui les rebutte, ils sont à la vérité des Esprits forts, & plus forts que tant de grands Hommes si éclairés, si élevés, & néanmoins si fideles, que les LEONS, les BASILES, les JERÔMES, les AUGUSTINS.

* Un Pere de l'Eglise, un Docteur de l'Eglise, quels noms ! quelle tristesse

tristesse dans leurs Ecrits ! quelle sécheresse , quelle froide dévotion , & peut-être quelle scholastique ! disent ceux qui ne les ont jamais lûs : mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Peres si éloignée de la vérité ! s'ils voyoient dans leurs ouvrages plus de tour & de délicatesse , plus de politesse & d'esprit , plus de richesse d'expression & plus de force de raisonnement , des traits plus vifs , & des graces plus naturelles , que l'on n'en remarque dans la plûpart des Livres de ce tems , qui sont lûs avec goût , qui donnent du nom & de la vanité à leurs Auteurs. Quel plaisir d'aimer la Religion , & de la voir crüe , soutenüe , expliquée par de si beaux génies & par de si solides esprits ! sur tout lorsque l'on vient à connoître , que pour l'étenduë de connoissance , pour la profondeur & la penetration , pour les principes de la pure Philosophie , pour leur application & leur développement , pour la justesse des conclusions , pour la dignité du discours , pour la beauté de la morale & des sentimens , il n'y a rien , par

exemple , que l'on puisse comparer à S. AUGUSTIN , que PLATON & que CICERON.

* L'homme est né menteur : la Verité est simple & ingenuë , & il veut du spécieux & de l'ornement : elle n'est pas à lui , elle vient du Ciel toute faite , pour ainsi dire , & dans toute sa perfection , & l'homme n'aime que son propre ouvrage , la fiction & la fable. Voyez le peuple , il controuve , il augmente , il charge par grossiereté & par sottise ; demandez même au plus honnête homme s'il est toujours vrai dans ses discours , s'il ne se surprend pas quelquefois dans des déguisemens où engagent nécessairement la vanité & la legereté , si pour faire un meilleur conte il ne lui échape pas souvent d'ajouter à un fait qu'il recite , une circonstance qui y manque. Une chose arrive aujourd'hui , & presque sous nos yeux , cent personnes qui l'ont vûë , la racontent en cent façons différentes , celui-ci , s'il est écouté , la dira encore d'une manière qui n'a pas été dite , quelle créance donc pourrais je donner

donner à des faits qui sont anciens & éloignés de nous par plusieurs siècles ? quel fondement dois-je faire sur les plus graves Historiens ? que devient l'Histoire ? Cesar a-t-il été massacré au milieu du Senat ? y a-t-il eu un Cesar ? quelle conséquence, me dites-vous ! quels doutes ! quelle demande ! Vous riez, vous ne me jugez pas digne d'aucune réponse ; & je crois même que vous avez raison. Je suppose néanmoins que le Livre qui fait mention de Cesar, ne soit pas un Livre profane, écrit de la main des hommes qui sont menteurs, trouvé par hazard dans les Bibliothèques parmi d'autres manuscrits qui contiennent des Histoires vraies ou apocryphes, qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin, qu'il porte en soi ces caractères, qu'il se trouve depuis près de deux mille ans dans une Société nombreuse qui n'a pas permis qu'on y ait fait pendant tout ce tems la moindre alteration, & qui s'est fait une religion de le conserver dans toute son intégrité, qu'il y ait même un engagement religieux & indispensable d'avoir de la foi pour

DES
ESPRITS
FORTS.

tous les faits contenus dans ce volume où il est parlé de Cefar & de fa Dictature ; avouéz - le , *Lucille* , vous douterez alors qu'il y ait eu un Cefar.

* Toute Mufique n'eft pas propre à louer Dieu , & à être entenduë dans le Sanctuaire. Toute Philofophie ne parle pas dignement de Dieu , de fa puiffance , des principes de fes operations , & de fes myfteres : plus cette Philofophie eft fubtile & ideale , plus elle eft vaine & inutile pour expliquer des chofes , qui ne demandent des hommes qu'un fens droit pour être connues jufques à un certain point , & qui au-delà font inexplicables. Vouloir rendre raifon de Dieu , de fes perfections , & fi j'ofe ainfi parler ; de fes actions , c'eft aller plus loin que les anciens Philofophes , que les Apôtres , que les premiers Docteurs , mais ce n'eft pas rencontrer fi jufté , c'eft creufer long - tems & profondément , fans trouver les fources de la Verité. Dès qu'on a abandonné les termes de bonté , de mifericorde , de juftice & de toute-puiffance , qui donnent de Dieu de fi hautes & de fi ai-
ma-

mables idées , quelque grand effort d'imagination qu'on puisse faire , il faut recevoir les expressions sèches , stériles , vuides de sens , admettre les pensées creuses , écartées des notions communes , ou tout au plus les subtiles & les ingénieuses , & à mesure que l'on acquiert d'ouverture dans une nouvelle Méthaphysique , perdre un peu de sa Religion.

* Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'interêt de la Religion , dont ils sont si peu persuadez , & qu'ils pratiquent si mal.

* Cette même Religion que les hommes défendent avec chaleur & avec zèle contre ceux qui en ont une toute contraire , ils l'alterent eux-mêmes dans leur esprit par des sentimens particuliers , ils y ajoutent , & ils en retranchent mille choses souvent essentielles selon ce qui leur convient , & ils demeurent fermes & inébranlables dans cette forme qu'ils lui ont donnée. Ainsi , à parler populairement , on peut dire d'une seule Nation , qu'elle vit sous un même culte , & qu'elle n'a qu'une seule Religion : mais à parler exactement , il est

DES
ESPRITS
FORTS.

est vrai qu'elle en a plusieurs , & que chacun presque y a la sienne.

* Deux sortes de gens fleurissent dans les Cours , & y dominent dans divers tems , les libertins & les hypocrites ; ceux-là gayement , ouvertement , sans art & sans dissimulation , ceux-ci finement , par des artifices , par la cabale : cent fois plus épris de la fortune que les premiers , ils en sont jaloux jusqu'à l'excès , ils veulent la gouverner , la posséder seuls , la partager entr'eux , & en exclure tout autre : dignitez , charges , postes , benefices , pensions , honneurs , tout leur convient , & ne convient qu'à eux , le reste des hommes en est indigne , ils ne comprennent point que sans leur attache on ait l'impudence de les esperer : une troupe de masques entre dans un bal , ont-ils la main , ils dansent , ils se font danser les uns les autres , ils dansent encore , ils dansent toujours , ils ne rendent la main à personne de l'assemblée , quelque digne qu'elle soit de leur attention : on languit , on seche de les voir danser & de ne danser point :
quel-

quelques-uns murmurent , les plus sages prennent leur parti & s'en vont.

* Il y a deux especes de libertins , les libertins , ceux du moins qui croient l'être , & les hypocrites ou faux dévots , c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas être crus libertins : les derniers dans ce genre-là sont les meilleurs.

Le faux dévot ou ne croit pas en Dieu , ou se moque de Dieu , parlons de lui obligeamment , il ne croit pas en Dieu.

* Si toute Religion est une crainte respectueuse de la Divinité , que penser de ceux qui osent la blesser dans sa plus vive image , qui est le Prince ?

* Si l'on nous assuroit que le motif secret de l'Ambassade des Siamois a été d'exciter le Roi Très-Chrétien à renoncer au Christianisme , à permettre l'entrée de son Royaume aux *Talapoins* , qui eussent pénétré dans nos maisons , pour persuader leur Religion à nos femmes , à nos enfans & à nous-mêmes par leurs Livres & par leurs entretiens ; qui eussent élevé

DES
ESPRITS
FORTS.

vé des *Pagodes* au milieu des Villes ; où ils eussent placé des figures de métal pour être adorées ; avec quelles risées & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes ? Nous faisons cependant six mille lieues de mer pour la conversion des Indes , des Royaumes de Siam , de la Chine & du Japon , c'est-à-dire pour faire très-serieusement à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paroître très-folles & très-ridicules. Ils supportent néanmoins nos Religieux & nos Prêtres : ils les écoutent quelquefois , leur laissent bâtir leurs Eglises , & faire leurs Missions : qui fait cela en eux & en nous , ne seroit-ce point la force de la Verité ?

* Il ne convient pas à toute sorte de personnes de lever l'étendard d'aumônier , & d'avoir tous les pauvres d'une Ville assemblez à sa porte , qui y reçoivent leurs portions : qui ne fait pas au contraire des miseres plus secrettes , qu'il peut entreprendre de soulager , ou immédiatement & par ses secours , ou du moins par sa médiation ? De même il n'est pas donné

à tous de monter en Chaire , & d'y distribuer en Missionnaire ou en Catechiste la Parole sainte : mais qui n'a pas quelquefois sous sa main un libertin à réduire , & à ramener par de douces & insinuantes conversations , à la docilité ? Quand on ne seroit pendant sa vie que l'Apôtre d'un seul homme , ce ne seroit pas être en vain sur la terre , ni lui être un fardeau inutile.

CHAP.
XVI.

* Il y a deux Mondes, l'un où l'on séjourne peu , & dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer , l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur , l'autorité , les amis , la haute réputation , les grands biens servent pour le premier Monde : le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

* Qui a vécu un seul jour , a vécu un siècle ; même Soleil , même Terre , même Monde , mêmes sensations , rien ne ressemble mieux à aujourd'hui que demain : il y auroit quelque curiosité à mourir , c'est-à-dire à n'être plus un corps , mais à être seulement esprit. L'homme cependant impatient de la
nou-

DES
ESPRITS
FORTS.

nouveauté n'est point curieux sur ce seul article , né inquiet & qui s'ennuye de tout , il ne s'ennuye point de vivre , il consentiroit peut-être à vivre toujours. Ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en fait : la maladie , la douleur , le cadavre le dégoûtent de la connoissance d'un autre Monde : il faut tout le sérieux de la Religion pour le réduire.

* Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toujours vivre : après avoir medité profondement ce que c'est que de ne voir nulle fin à la pauvreté , à la dépendance , à l'ennui , à la maladie ; ou de n'essayer des richesses , de la grandeur , des plaisirs & de la santé , que pour les voir changer inviolablement , & par la révolution des tems en leurs contraires , & être ainsi le jouët des biens & des maux , l'on ne sauroit gueres à quoi se résoudre. La nature nous fixe & nous ôte l'embarras de choisir ; & la mort qu'elle nous rend nécessaire , est encore adoucie par la Religion.

* Si ma Religion étoit fausse , je
l'avouë ,

l'avoué, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer, il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, & de n'y être pas pris : quelle majesté, quel éclat des mystères ! quelle suite & quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur, quelle innocence de mœurs ! quelle force invincible & accablante des témoignages rendus successivement & pendant trois siècles entiers par des millions de personnes, les plus sages, les plus modérés qui fussent alors sur la terre, & que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort & du dernier supplice ! Prenez l'Histoire, ouvrez, remontez jusques au commencement du Monde, jusques à la veille de sa naissance, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les tems ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire : par où échaper ? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ? il faut périr, c'est par là que je veux périr, il m'est plus

DES
ESPRITS
FORTS.

plus doux de nier Dieu, que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse & si entière : mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené & entraîné dans ma Religion, c'en est fait.

* La Religion est vraie, ou elle est fautive : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà si l'on veut soixante années perduës pour l'homme de bien, pour le Chartreux ou le Solitaire, ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination : la pensée est trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

* Je ne sai si ceux qui osent nier Dieu, meritent qu'on s'efforce de le leur prouver, & qu'on les traite plus serieusement que l'on n'a fait
dans

dans ce chapitre. L'ignorance qui est leur caractère les rend incapables des principes les plus clairs & des raisonnemens les mieux suivis : je consens néanmoins qu'ils lisent celui que je vais faire , pourvû qu'ils ne se persuadent pas , que c'est tout ce que l'on pouvoit dire sur une vérité si éclatante.

CHAP.
XVI.

Il y a quarante ans que je n'étois point , & qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être , comme il ne dépend pas de moi qui suis une fois de n'être plus : j'ai donc commencé , & je continuë d'être par quelque chose qui est hors de moi , qui durera après moi , qui est meilleur & plus puissant que moi : si ce quelque chose n'est pas Dieu , qu'on me dise ce que c'est.

Peut-être que moi qui existe ; n'existe ainsi que par la force d'une Nature universelle qui a toujours été telle que nous la voyons en remontant jusques à l'infinité des tems * ; mais cette Nature , ou elle est seulement esprit , & c'est Dieu ; ou elle est matiere , & ne peut par conséquent avoir créé mon esprit , ou elle est

* Objec-
tion ou
système des
libertins.

DES
ESPRITS
FORTS.

est un composé de matiere & d'esprit : & alors ce qui est esprit dans la Nature , je l'appelle Dieu.

• Instance
des liber-
tins.

Peut-être aussi que ce que j'appelle mon esprit , n'est qu'une portion de matiere qui existe par la force d'une Nature universelle qui est aussi matiere , qui a toujours été , & qui sera toujours telle que nous la voyons ; & qui n'est point Dieu * : mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon esprit , quelque chose que ce puisse être , est une chose qui pense , & que s'il est matiere , il est nécessairement une matiere qui pense , car l'on ne me persuadera point qu'il n'y ait pas en moi quelque chose qui pense , pendant que je fais ce raisonnement. Or ce quelque chose qui est en moi , & qui pense , s'il doit son être & sa conservation à une Nature universelle , qui a toujours été & qui sera toujours , laquelle il reconnoisse comme sa cause , il faut indispensablement que ce soit à une Nature universelle , ou qui pense , ou qui soit plus noble & plus parfaite que ce qui pense ; & si cette Nature ainsi faite est matiere , l'on doit encore conclure

chère que c'est une matiere universelle qui pense , ou qui est plus noble & plus parfaite que ce qui pense.

CHAP.
XVI

Je continuë & je dis , cette matiere telle qu'elle vient d'être supposée , si elle n'est pas un être chimerique , mais réel , n'est pas aussi imperceptible à tous les Sens , & si elle ne se découvre pas par elle-même , on la connoît du moins dans le divers arrangement de ses parties , qui constitue les corps , & qui en fait la difference , elle est donc elle-même tous ces differens corps : & comme elle est une matiere qui pense selon la supposition , ou qui vaut mieux que ce qui pense , il s'ensuit qu'elle est telle du moins selon quelques-uns de ces corps , & par une suite nécessaire selon tous ces corps , c'est-à-dire qu'elle pense dans les pierres , dans les métaux , dans les mers , dans la terre , dans moi-même qui ne suis qu'un corps , comme dans toutes les autres parties qui la composent , c'est donc à l'assemblage de ces parties si terrestres , si grossieres , si corporelles , qui toutes ensemble sont la matiere universelle ou ce monde visible , que je dois ce quelque

Tom. II.

N

chose

DES
ESPRITS
FORTS. chose qui est en moi, qui pense, & que j'appelle mon esprit ; ce qui est absurde.

Si au contraire cette nature universelle, quelque chose que ce puisse être, ne peut pas être tous ces corps, ni aucun de ces corps, il suit de là qu'elle n'est point matière, ni perceptible par aucun des Sens : si cependant elle pense, ou si elle est plus parfaite que ce qui pense : je conclus encore qu'elle est Esprit, ou un Etre meilleur & plus accompli que ce qui est esprit : si d'ailleurs il ne reste plus à ce qui pense en moi, & que j'appelle mon esprit, que cette nature universelle à laquelle il puisse remonter pour rencontrer sa première cause & son unique origine, parce qu'il ne trouve point son principe en soi, & qu'il le trouve encore moins dans la matière, ainsi qu'il a été démontré, alors je ne dispute point des noms, mais cette source originaire de tout esprit, qui est esprit elle-même, & qui est plus excellente que tout esprit, je l'appelle Dieu.

En un mot je pense, donc Dieu existe : car ce qui pense en moi, je ne

ne le dois point à moi-même , parce qu'il n'a pas plus dépendu de moi de me le donner une première fois , qu'il dépend encore de moi de me le conserver un seul instant : je ne le dois point à un Être qui soit au dessous de moi , & qui soit matière , puisqu'il est impossible que la matière soit au dessus de ce qui pense ; je le dois donc à un Être qui est au dessus de moi , & qui n'est point matière ; & c'est Dieu.

* De ce qu'une nature universelle qui pense exclut de soi généralement tout ce qui est matière , il suit nécessairement , qu'un Être particulier qui pense ne peut pas aussi admettre en soi la moindre matière : car bien qu'un Être universel qui pense renferme dans son idée infiniment plus de grandeur , de puissance , d'indépendance & de capacité qu'un Être particulier qui pense , il ne renferme pas néanmoins une plus grande exclusion de matière ; puisque cette exclusion dans l'un & l'autre de ces deux Êtres est aussi grande qu'elle peut être & comme infinie ; & qu'il est autant impossible que ce qui pense en moi soit matière ,

N 2

qu'il

qu'il est inconcevable que Dieu soit matiere : ainsi comme Dieu est esprit, mon ame aussi est esprit.

* Je ne fais point si le chien choisit, s'il affectionne, s'il craint, s'il imagine, s'il pense : quand donc l'on me dit que toutes ces choses ne sont en lui ni passions, ni sentiment, mais l'effet naturel & necessaire de la disposition de sa machine preparée par le divers arrangement des Parties de la matiere, je puis au moins acquiescer à cette doctrine : mais je pense, & je suis certain que je pense ; or quelle proportion y a-t-il de tel ou de tel arrangement des parties de la matiere, c'est-à-dire, d'une étendue selon toutes ces dimensions, qui est longue, large & profonde, & qui est divisible dans tous ces sens, avec ce qui pense ?

* Si tout est matiere, & si la pensée en moi comme dans tous les autres hommes n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matiere : qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses materielles ? La matiere a-t-elle dans son fond une idée aussi pure, aussi
sim-

simple , aussi immatérielle qu'est celle de l'esprit ? comment peut-elle être le principe de ce qui la nie & l'exclut de son propre être ? comment est-elle dans l'homme ce qui pense , c'est-à-dire , ce qui est à l'homme même une conviction qu'il n'est point matière ?

* Il y a des êtres qui durent peu ; parce qu'ils sont composez de choses très-différentes , & qui se nuisent réciproquement : il y a en a d'autres qui durent davantage , parce qu'ils sont plus simples , mais ils périssent , parce qu'ils ne laissent pas d'avoir des parties selon lesquelles ils peuvent être divisez. Ce qui pense en moi doit durer beaucoup , parce que c'est un être pur , exempt de tout mélange & de toute composition , & il n'y a pas de raison qu'il doive périr , car qui peut corrompre ou séparer un être simple , & qui n'a point de parties ?

* L'ame voit la couleur par l'organe de l'œil , & entend les sons par l'organe de l'oreille ; mais elle peut cesser de voir ou d'entendre , quand ces Sens ou ces objets lui manquent , sans que pour cela elle cesse d'être ,

DES
ESPRITS
FOLLES.

parce que l'ame n'est point précisément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les sons; elle n'est que, ce qui pense: or comment peut-elle cesser d'être telle; ce n'est point par le défaut d'organe, puisqu'il est prouvé qu'elle n'est point matière; ni par le défaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu & d'éternelles veritez: elle est donc incorruptible.

* Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a voulu remplir de l'idée de son Etre infini, & souverainement parfait, doive être anéantie.

* Voyez, *Lucille*, ce morceau de terre plus propre, & plus orné que les autres terres qui lui sont contiguës: ici se font des compartimens mêlez d'eaux plattes & d'eaux jallissantes, là des allées en palissades qui n'ont pas de fin & qui vous couvrent des vents du Nord: d'un côté c'est un bois épais qui défend de tous les Soleils, & d'un autre un beau point de vûë: plus bas une Yvette ou un Lignon qui couloit obscurément entre les faules & les peupliers.

pliers, est devenu un canal qui est revêtu : ailleurs de longues & fraîches avenues se perdent dans la campagne, & annoncent la maison qui est entourée d'eaux : vous récrierez-vous, quel jeu de hazard ! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément ! Non sans doute vous direz au contraire, cela est bien imaginé & bien ordonné, il regne ici un bon goût & beaucoup d'intelligence ; je parlerai comme vous, & j'ajouterais que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un N A U T R E va tracer, & prendre des alignemens dès le jour même qu'ils sont en place. Qu'est-ce pourtant que cette pièce de terre ainsi disposée & où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir ? si même toute la Terre n'est qu'un atôme suspendu en l'air, & si vous écoutez ce que je vais dire.

Vous êtes placé, ô Lucille, quelque part sur cette atôme, il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place : cependant vous avez des yeux qui

DES
ESPRITS
FORTS.

font deux points imperceptibles, ne laissez pas de les ouvrir vers le Ciel; qu'y appercevez-vous quelquefois, la Lune dans son plein ? elle est belle alors & fort lumineuse, quoique la lumiere ne soit que la reflexion de celle du Soleil : elle paroît grande comme le Soleil, plus grande que les autres Planettes, & qu'aucune des Etoiles, mais ne vous laissez pas tromper par les dehors : il n'y a rien au Ciel de si petit que la Lune, sa superficie est treize fois plus petite que celle de la Terre, sa solidité quarante-huit fois, & son diametre de sept cens cinquante lieuës n'est que le quart de celui de la Terre : aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence, puisqu'elle n'est gueres plus éloignée de nous que de trente fois le diametre de la Terre, ou que sa distance n'est que de cent mil lieuës. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le Soleil fait dans les espaces du Ciel, car il est certain qu'elle n'acheve par jour que cinq cens quarante mille lieuës;

ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cens lieuës , & trois cens soixante & quinze lieuës dans une minute. Il faut néanmoins pour accomplir cette course , qu'elle aille cinq mille six cens fois plus vite qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieuës par heure , qu'elle vole quatre-vingt fois plus legerement que le son , que le bruit par exemple , du canon & du tonnerre , qui parcourt en une heure deux cens soixante & dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la Lune au Soleil pour la grandeur , pour l'éloignement , pour la course ! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diametre de la Terre , il est trois mille lieues , celui du Soleil est cent fois plus grand , il est donc de trois cens mille lieues. Si c'est là sa largeur en tout sens , quelle peut être toute sa superficie ! quelle sa solidité ! comparez-vous bien cette étendue , & qu'un million de terres comme la nôtre ne feroient toutes ensemble pas plus grosses que le Soleil ! quel est donc , direz-vous , son éloignement ,

si l'on en juge par son apparence ! vous avez raison, il est prodigieux : il est démontré : qu'il ne peut pas y avoir que la terre au Soleil moins de dix mille diamètres de la Terre, autrement moins de trente millions de lieues : peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin, on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement votre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du Soleil sur la terre, donnons-lui la plus grande vitesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même qui n'ont pas les corps tombans de fort haut ; supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vitesse, sans en acquérir, & sans en perdre ; qu'elle parcourt quinze toises par chaque seconde de tems, c'est-à-dire la moitié de l'élevation des plus hautes tours, & ainsi neuf cens toises en une minute, passons-lui mille toises en une minute pour une plus grande facilité ; mille toises font une demie lieue commune, ainsi en deux minutes, la meule fera une lieue, & en une heure elle en fera trente, & en un jour elle

elle fera sept cens vingt lieuës : or elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre, il lui faudra donc quarante-un mille fix cens soixante & six jours , qui sont plus de cent quatorze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas , Lucile , écoutez-moi : la distance de la Terre à Saturne est au moins decuple de celle de la Terre au Soleil , c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cens millions de lieuës , & que cette pierre employeroit plus d'onze cens quarante ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne élevez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au dessus de nos têtes : le cercle que Saturne décrit a plus de six cens millions de lieues de diamètre , & par conséquent plus de dix-huit cens millions de lieues de circonférence ; un cheval Anglois qui feroit dix lieues par heure n'auroit à courir que vingt mille cinq cens quarante-huit ans pour faire ce tour.

DES
ESPRITS
FORTS.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile, sur le miracle de ce Monde visible, ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hazard, que vous admettez seul pour la Cause premiere de toutes choses : il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez, connoissez le hazard, laissez-vous instruire de toute la puissance de votre Dieu. Savez-vous que cette distance de trente millions de lieues qu'il y a de la Terre au Soleil, & celle de trois cens millions de lieues de la Terre à Saturne, sont si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la Terre aux Etoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison : quelle proportion à la verité de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas : on ne connoît point la hauteur d'une Etoile, elle est, si j'ose ainsi parler *imensurable*, il n'y a plus ni angles, ni sinus, ni parallèles dont on puisse s'aider : si un homme observoit à Paris une Etoile fixe, & qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui parti-

roient

roient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet Astre, ne feroient pas un angle, & se confondroient en une seule & même ligne, tant la Terre entiere n'est pas espace par rapport à cet éloignement : mais les Etoiles ont cela de commun avec Saturne & avec le Soleil, il faut dire quelque chose de plus. Si deux Observateurs, l'un sur la Terre, & l'autre dans le Soleil, observoient en même tems une Etoile, les rayons visuels de ces deux Observateurs ne formeroient point d'angle sensible. Pour concevoir la chose autrement : si un homme étoit situé dans une Etoile, notre Soleil, notre Terre, & les trente millions de lieuës qui les séparent, lui paroïtroient un même point : cela est démontré.

On ne fait pas aussi la distance d'une Etoile d'avec une autre Etoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent. Les Pleyades se touchent presque, à en juger par nos yeux : une Etoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queue de la grande Ourse, à peine la vûë peut-elle atteindre à discerner la partie

du Ciel qui les sépare , c'est comme une Etoile qui paroît double : Si cependant tout l'art des Astronomes est inutile pour en marquer la distance , que doit-on penser de l'éloignement de deux Etoiles , qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre , & à plus forte raison des deux polaires ? quelle est donc l'immensité de la ligne qui passe d'une polaire à l'autre ? & que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diametre ? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes , que de vouloir imaginer la solidité du globe , dont ce cercle n'est qu'une section ? Serons-nous encore surpris que ces mêmes Etoiles si démesurées dans leur grandeur ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles ? N'admirerons-nous pas plutôt que d'une hauteur si prodigieuse elles puissent conserver une certaine apparence , & qu'on ne les perde pas toutes de vûe ? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échape : on fixe le nombre des Etoiles , oui de celles qui sont apparentes ; le moyen de compter celles qu'on n'appërçoit point ? celles , par exem-

exemple, qui composent la voye de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au Ciel dans une nuit seraine du Nord au Midi, & qui par leur extraordinaire élévation ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vûës chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des Cieux où elles sont placées.

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, & qui est suspendu au milieu des airs : un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable, & qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, & traversent chaque jour depuis plus de six mille ans les vastes & immenses espaces des Cieux. Voulez-vous un autre Systême, & qui ne diminuë rien du merveilleux ? la Terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du Soleil le centre de l'Univers. Je me les représente tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche, ils ne s'embarrassent point l'un l'autre, ils ne se cho-

choquent point, ils ne se dérangent point : si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir & à rencontrer la Terre, que deviendrait la Terre ? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est marqué, & si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, & que le vulgaire ne fait pas s'ils sont au monde. O économie merveilleuse du hazard ! l'intelligence même pourroit-elle mieux réussir ? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine, ces grands corps sont si précis & si constans dans leurs marches, dans leurs révolutions, & dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relegué en un coin de cet espace immense, qu'on appelle le Monde, après les avoir observés, s'est fait une méthode infail-
 lible de prédire à quel point de leur course tous ces Astres se trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre ; en vingt mille ans ; voilà mon scrupule, Lucile, si c'est par hazard qu'ils observent des règles si invariables,
 qu'est-

qu'est-ce que l'ordre ? qu'est-ce que la regle ?

CHAP.
XVI.

Je vous demanderai même ce que c'est que le hazard : est-il corps , est-il esprit ? est-ce un être distingué des autres êtres , qui ait son existence particuliere , qui soit quelque part ? ou plutôt , n'est-ce pas un mode , ou une façon d'être ? Quand une boule rencontre une pierre , l'on dit , c'est un hazard : mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement ? si par ce hazard ou cette rencontre , la boule ne va plus droit , mais obliquement ; si son mouvement n'est plus direct , mais réfléchi ; si elle ne roule plus sur son axe , mais qu'elle tournoye & qu'elle piroüette , conclurai-je que c'est par ce même hazard qu'en general la boule est en mouvement ? ne soupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle se meut , ou de foi - même , ou par l'impulsion du bras qui l'a jetée ? Et parce que les roues d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vitesse , examinerai-

DES
ESPRITS
FOATS.

nerai-je moins curieusement **quel** peut être la cause de tous ces mouvements, s'ils se font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte : mais ni ces rouës, ni cette boule n'ont pû se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature ; il y a donc apparence qu'ils sont mûs d'ailleurs, & par une puissance qui leur est étrangere : & les corps celestes s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature ? feroient-ils moins des corps ? je ne me l'imagine pas ainsi ; ils se meuvent cependant ; & ce n'est point d'eux-mêmes & par leur nature : il faudroit donc chercher, ô Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir ; qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus à la verité qui les met en mouvement, mais on feroit toujours reçû à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces rouës, ou cette
boule ;

boule ; & quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes , qui se sont liez & enchaînez ensemble par la figure & la conformation de leurs parties , je prendrois un de ces atomes , & je dirois , qui a créé cet atome ? est-il matiere , est-il intelligence ? a-t-il eu quelque idée de soi-même , avant que de se faire soi-même ? il étoit donc un moment avant que d'être , il étoit , & il n'étoit pas tout à la fois ; & s'il est Auteur de son être & de sa maniere d'être , pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit ? Bien plus , cet atome n'a-t-il point commencé ? est-il éternel , est-il infini ? ferez-vous un Dieu de cet atome ?

* Le ciron a des yeux , il se détourne à la rencontre des objets qui lui pourroient nuire : quand on le met sur l'ébène pour le mieux remarquer , si dans le tems qu'il marche vers un côté , on lui presente le moindre fétu , il change de route : est-ce un jeu du hazard que son crystalin , sa retine & son nerf optique ?

L'on voit dans une goutte d'eau , que le poivre qu'on y a mis tremper

a altérée, un nombre presque innombrable de petits animaux, dont le microscope nous fait appercevoir la figure, & qui se meuvent avec une rapidité incroyable comme autant de monstres dans une vaste mer : chacun de ces animaux est plus petit mille fois qu'un ciron, & néanmoins c'est un corps qui vit, qui se nourrit, qui croît, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux arteres, & un cerveau pour distribuer les esprits animaux.

Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable, paroît dans le microscope comme un amas de plusieurs plantes très-distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits ; il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts ; il y en a quelques-unes qui sont fanées : de quelle étrange petitesse doivent être les racines, & les philtres qui séparent les alimens des petites plantes ! & si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs graines ainsi que les chênes & les pins ; & que ces petits animaux dont je viens de parler, se multiplient
par

par voye de génération comme les Eléphans & les Baleines , où cela ne mene-t-il point ? qui a sù travailler à des ouvrages si délicats , si fins , qui échapent à la vûë des hommes , & qui tiennent de l'infini comme les Cieux , bien que dans l'autre extrêmité ? ne seroit-ce point celui qui a fait les Cieux , les Astres ces masses énormes , épouvantables par leur grandeur , par leur élévation , par la rapidité & l'étenduë de leur course , & qui se joue de les faire mouvoir ?

* Il est de fait que l'homme jouit du Soleil , des Astres , des Cieux , de leurs influences , comme il jouit de l'air qu'il respire , & de la Terre sur laquelle il marche , & qui le soutient : & s'il falloit ajouter à la certitude d'un fait , la convenance ou la vraisemblance , elle y est toute entiere , puisque les Cieux & tout ce qu'ils contiennent , ne peuvent pas entrer en comparaison pour la noblessë & la dignité avec le moindre des hommes qui sont sur la terre ; & que la proportion qui se trouve entr'eux & lui , est celle de la matiere incapable de sentiment , qui est seulement une étenduë

DES
ESPRITS
FORTS.

duë selon trois dimensions , à ce qui est Esprit, Raison, ou Intelligence: si l'on dit que l'homme auroit pû se passer à moins pour sa conservation, je répons que Dieu ne pouvoit moins faire pour étaler son pouvoir, sa bonté & sa magnificence, puisque quelque chose que nous voyions qu'il ait fait, il pouvoit faire infiniment davantage.

Le Monde entier s'il est fait pour l'homme, est litteralement la moindre chose que Dieu ait fait pour l'homme, la preuve s'en tire du fond de la Religion: ce n'est donc ni vanité ni présomption à l'homme, de se rendre sur ses avantages à la force de la verité; ce seroit en lui stupidité & aveuglement de ne pas se laisser convaincre par l'enchaînement des preuves dont la Religion se sert, pour lui faire connoître ses privileges, ses ressources, ses esperances, pour lui apprendre ce qu'il est, & ce qu'il peut devenir. Mais la Lune est habitée, il n'est pas du moins impossible qu'elle le soit: que parlez-vous, Lucile, de la Lune, & à quel propos? en supposant Dieu, quelle est en effet la chose

im-

impossible ? vous demandez peut-être si nous sommes les seuls dans l'Univers que Dieu ait si bien traités ? s'il n'y a point dans la Lune, ou d'autres hommes, ou d'autres créatures que Dieu ait aussi favorisées ? vaine curiosité, frivole demande ! La Terre, Lucile, est habitée, nous l'habitons, & nous savons que nous l'habitons, nous avons nos preuves, notre évidence, nos convictions sur tout ce que nous devons penser de Dieu & de nous-mêmes : que ceux qui peuplent les globes célestes, quels qu'ils puissent être, s'inquiètent pour eux-mêmes, ils ont leurs soins, & nous les nôtres. Vous avez, Lucile, observé la Lune, vous avez reconnu ses taches, ses abîmes, ses inégalités, sa hauteur, son étendue, son cours, ses éclipses, tous les Astronomes n'ont pas été plus loin : imaginez de nouveaux instrumens, observez-la avec plus d'exactitude : voyez-vous qu'elle soit peuplée, & de quels animaux ? ressemblent-ils aux hommes, sont-ce des hommes ? laissez-moi voir après vous, & si nous sommes convaincus l'un & l'autre que des hommes habitent la Lune,

DES
ESPRITS
FORTS.

ne , examinons alors s'ils font Chrétiens , & si Dieu a partagé ses faveurs entr'eux & nous.

Tout est grand & admirable dans la nature , il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier : ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier & d'imparfait suppose règle & perfection. Homme vain & présomptueux ! faites un vermisseau que vous foulez aux pieds , que vous méprisez : vous avez horreur du crapaud , faites un crapaud , s'il est possible : quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages , je ne dis pas que les hommes admirent , mais qu'ils craignent ! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre atelier pour faire un homme d'esprit , un homme bien fait , une belle femme , l'entreprise est forte & au dessus de vous ; essayez seulement de faire un bossu , un fou , un monstre , je suis content.

Rois , Monarques , Potentats , sacrées Majestez ! vous ai-je nommez par tous vos superbes noms ? Grands de la terre , très-hauts , très-puissans & peut-être bien-tôt , *tout-puissans Seigneurs* ! nous autres hommes nous
avons

avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluye , de quelque chose de moins , d'un peu de rosée : faites de la rosée , envoyez sur la terre une goutte d'eau.

L'ordre , la décoration , les effets de la nature sont populaires : les causes , les principes ne le sont point : demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir , demandez-le à un homme docte.

* Plusieurs millions d'années , plusieurs centaines de millions d'années , en un mot tous les tems ne sont qu'un instant , comparez à la durée de Dieu , qui est éternelle : tous les espaces du Monde entier , ne sont qu'un point , qu'un léger atome , comparez à son immensité. S'il est ainsi , comme je l'avance , car quelle proportion du fini à l'infini ? je demande qu'est-ce que le cours de la vie d'un homme , qu'est-ce qu'un grain de poussière qu'on appelle la Terre , qu'est-ce qu'une petite portion de cette Terre que l'homme possède , & qu'il habite ? Les méchans prospèrent pendant qu'ils vivent , quelques méchans je l'avouë : la vertu est

DES
ESPRITS
FORTS.

opprimée , & le crime impuni sur la Terre quelquefois , j'en conviens : c'est une injustice , point du tout. Il faudroit , pour tirer cette conclusion , avoir prouvé qu'absolument les méchans sont heureux , que la vertu ne l'est pas , & que le crime demeure impuni : il faudroit du moins que ce peu de tems où les bons souffrent , & où les méchans prospèrent , eût une durée , & que ce que nous appellons prospérité , & fortune , ne fût pas une apparence fausse & une ombre vaine qui s'évanouit ; que cette Terre , cet atome , où il paroît que la vertu & le crime rencontrent si rarement ce qui leur est dû , fût le seul endroit de la scene où se doivent passer la punition & les récompenses.

De ce que je pense , je n'inferé pas plus clairement que je suis esprit , que je conclus de ce que je fais , ou ne fais point selon qu'il m'e plaît , que je suis libre : or liberté , c'est choix , autrement une détermination volontaire au bien ou au mal , & ainsi une action bonne ou mauvaise , & ce qu'on appelle vertu ou crime. Que le

le crime absolument soit impuni, il est vrai, c'est injustice, qu'il le soit sur la terre, c'est un mystere : supposons pourtant avec l'Athée, que c'est injustice : toute injustice est une négation, ou une privation de justice, donc toute injustice suppose justice : toute justice est une conformité à une souveraine Raison, je demande en effet, quand il n'a pas été raisonnable que le crime soit puni, à moins qu'on ne dise que c'est quand le triangle avoit moins de trois angles : or toute conformité à la Raison est une vérité, cette conformité, comme il vient d'être dit, a toujours été, elle est donc de celles que l'on appelle des éternelles vérités : cette vérité d'ailleurs, ou n'est point, & ne peut être, ou elle est l'objet d'une connoissance, elle est donc éternelle cette connoissance, & c'est Dieu.

Les dénouemens qui découvrent les crimes les plus cachez, & où la précaution des coupables, pour les dérober aux yeux des hommes, a été plus grande, paroissent si simples & si faciles, qu'il semble qu'il n'y ait que Dieu seul qui puisse en être l'Au-

CHAP.
XVI.

DES
ESPRITS
FORTS.

teur ; & les faits d'ailleurs que l'on en rapporte , font en si grand nombre , que s'il plaît à quelques - uns de les attribuer à de purs hazards , il faut donc qu'ils soutiennent que le hazard de tout tems a passé en coûtume.

* Si vous faites cette supposition , que tous les hommes qui peuplent la Terre sans exception , soient chacun dans l'abondance , & que rien ne leur manque , j'infere de là que nul homme qui est sur la Terre , n'est dans l'abondance , & que tout lui manque. Il n'y a que deux fortes de richesses , & auxquelles les deux autres se réduisent , l'argent & les terres : si tous sont riches , qui cultivera les terres , & qui fouillera les mines ? Ceux qui sont éloignez des mines , ne les fouilleront pas , ni ceux qui habitent des terres incultes & minerales , ne pourront pas en tirer des fruits : on aura recours au commerce , & on le suppose ; mais si les hommes abondent de biens , & que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail , qui transportera d'une région à une autre les lingots , ou les choses échangées ? qui mettra des vaisseaux en mer , qui se chargera

chargera de les conduire ? qui entreprendra des caravanes ? on manquera alors du nécessaire, & des choses utiles : S'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'Arts, plus de Sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions & de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, & à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les Loix frivoles & inutiles, entraîne une anarchie universelle ; attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres, en vain le Soleil se leve pour eux sur l'horizon, en vain il échauffe la terre & la rend féconde, en vain le Ciel verse sur elle ses influences, les fleuves en vain l'arrosent, & répandent dans les diverses contrées la fertilité & l'abondance, inutilement aussi la Mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers & les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, & en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de

CHAN
XVI.

tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches, & les autres pauvres & indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les reconcilie: ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent: ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protègent, gouvernent: tout ordre est rétabli, & Dieu se découvre.

* Mettez l'autorité, les plaisirs & l'oïseté d'un côté, la dépendance, les soins & la misère de l'autre, ou ces choses sont déplacées par la malice des hommes, ou Dieu n'est pas Dieu.

Une certaine inégalité dans les conditions qui entretient l'ordre & la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une Loi divine: une trop grande disproportion, & telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémitez sont vicieuses, & partent de l'homme: toute compensation est juste & vient de Dieu.

* Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; & si on les goûte, je m'en étonne de même.

DISCOURS

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ACADEMIE

FRANÇOISE.

1

1

1

1

1

1

1



P R E F A C E :

C *EUX* qui interrogez sur le Discours que je fis à l'Académie Française le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit sechement que j'avois fait des caractères, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi-même desirer : car le Public aiant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévoir en ma faveur que de faire une telle réponse. Il ne restoit plus que de savoir si je n'aurois pas dû renoncer aux caractères dans le Discours dont il s'agissoit, & cette question s'évanouit dès qu'on sait que l'usage a prévalu qu'un nouvel Académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa réception, de

O 5

l'éloge

l'éloge du Roi , de ceux du Cardinal de Richelieu , du Chancelier Seguier , de la personne à qui il succede , & de l'Academie Française : de ces cinq éloges il y en a quatre de personnels : or je demande à mes censeurs qu'ils me posent si bien la difference qu'il y a des éloges personnels aux caracteres qui louent , que je la puisse sentir , & avouer ma faute. Si chargé de faire quelque autre Harangue je retombe encore dans des peintures , c'est alors qu'on pourra écouter leur critique , & peut-être me condamner ; je dis peut-être , puisque les caracteres , ou du moins les images des choses & des personnes sont inévitables dans l'Oraison , que tout Ecrivain est Peintre , & tout excellent Ecrivain , excellent Peintre.

J'avoué que j'ai ajouté à ces tableaux qui étoient de commande , les louanges de chacun des Hommes illustres qui composent l'Academie Française ; & ils ont dû me le pardonner , s'ils ont fait attention , qu'antant pour ménager leur pudeur que pour éviter les caracteres , j' me suis abstenu de toucher à leurs personnes , pour ne parler que de leurs Ouvrages , dont j'ai fait
des

des éloges critiques plus ou moins étendus selon que les sujets qu'ils y ont traités pouvoient l'exiger. J'ai loüé des Academiciens encore vivans, disent quelques-uns, il est vrai, mais je les ai loüez tous, qui d'entr'eux auroit une raison de se plaindre ? C'est une conduite toute nouvelle, ajoûtent-ils, & qui n'avoit point encore eu d'exemple ; je veux en convenir, & que j'ai pris soin de m'écarter des lieux communs & des phrases proverbiales usées depuis si long tems pour avoir servi à un nombre infini de pareils Discours depuis la naissance de l'Academie Françoisse : m'e-toit-il donc si difficile de faire entrer Rome & Athenes, le Lycée & le Portique dans l'éloge de cette savante Compagnie ? Etre au comble de ses vœux de se voir Academicien : protester que ce jour où l'on jouit pour la premiere fois d'un si rare bonheur, est le jour le plus beau de sa vie : douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraie ou qu'on ait songée : esperer de puiser désormais à la source les plus pures eaux de l'Eloquence Françoisse : n'avoir accepté, n'avoir désiré une telle pla-

ce que pour profiter des lumieres de tant de personnes si éclairées : promettre que tout indigne de leur choix qu'on se reconnoît , on s'efforcera de s'en rendre digne. Cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares & si peu connues que je n'eusse dû les trouver , les placer & en mériter des applaudissemens ?

Parce donc que j'ai crû que quoique l'envie & l'injustice publient de l'Academie Françoise , quoiqu'elles veuillent dire de son âge d'or & de sa désadence , elle n'a jamais depuis son établissement rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talens & en tout genre d'érudition , qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer , & que dans cette prévention où je suis je n'ai pas esperé que cette Compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre , ni prise dans un jour plus favorable , & que je me suis servi de l'occasion , ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches ! Ciceron a pu louer impunément Brutus , Cesar , Pompée , Marcellus , qui étoient vivans , qui étoient presens , il les a louez plusieurs fois , il les a louez
seuls ,

seuls, dans le Senat, souvent en presence de leurs ennemis, toujours devant une Compagnie jalouse de leur merite, & qui avoit bien d'autres delicatesses de politique sur la vertu des grands Hommes, que n'en sauroit avoir l'Academie Françoise. J'ai loüé les Academiciens, je le ai louez tous, & ce n'a pas été impunément : que me seroit-il arrivé si je les avois blâmés tous ?

Je viens d'entendre, a dit Theobalde, une grande vilaine Harangue qui m'a fait bailler vingt fois, & qui m'a ennuyé à la mort : Voila ce qu'il a dit, & voilà ensuite ce qu'il a fait, lui & peu d'autres qui ont crû devoir entrer dans les mêmes interêts : Ils partirent pour la Cour le lendemain de la prononciation de ma Harangue, ils allerent de maisons en maisons, ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès que je leur avois balbutié la veille un Discours où il n'y avoit ni stile, ni sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, & une vraie satyre. Revenus à Paris ils se cantonnerent en divers quartiers, où ils répandirent tant de venin contre moi, s'acharnerent

si fort à diffamer cette Harangue , soit dans leurs conversations , soit dans les Lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les Provinces , en dirent tant de mal , & le persuaderent si fortement à qui ne l'avoit pas entendue , qu'ils crurent pouvoir insinuer au public , ou que les Caractères faits de la même main étoient mauvais , ou que s'ils étoient bons , je n'en étois pas l'Auteur , mais qu'une femme de mes amis m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable : ils prononcèrent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi , pas même la moindre Preface , tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser & d'écrire ce qu'il pense , l'art de lier ses pensées & de faire des transitions.

Ils firent plus : violant les loix de l'Académie Française, qui défendent aux Académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs Confrères , ils lâcherent sur moi deux Auteurs associés à une même Gazette * : Ils les animèrent non pas à publier contre moi une satire fine & ingénieuse , Ouvrage trop au dessous des uns & des autres , facile à

ma-

* Mer.
Gal.

manier , & dont les moindres esprits se trouvent capables , mais à me dire de ces injures grossieres & personnelles , si difficiles à rencontrer , si penibles à prononcer ou à écrire , sur tout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur & quelque soin de leur réputation.

Et en verité je ne doute point que le Public ne soit enfin étourdi & fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre & d'une plume legere se sont élevez à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le décri universel où tombe necessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression , comme si on étoit cause qu'ils manquent de force & d'haleine , ou qu'on dût être responsable de cette mediocrité répandue sur leurs Ouvrages. S'il s'imprime un Livre des mœurs assez mal digeré pour tomber de soi-même & ne pas exciter leur jalousie , ils le louent volontiers , & plus volontiers encore ils n'en parlent point : mais s'il est tel que le monde en parle , ils l'attaquent avec furie :

Prose ,

Prose , Vers , tout est sujet à leur cen-
 sure , tout est en proye à une haine
 implacable qu'ils ont conçue contre ce
 qui ose paroître dans quelque perfec-
 tion , & avec des signes d'une approba-
 tion publique. On ne sait plus quelle
 morale leur fournir qui leur agrée , il
 faudra leur rendre celle de la Serre ou
 de Desmarets , & s'ils en sont crûs ,
 revenir au Pedagogue Chrétien , & à
 la Cour Sainte. Il paroît une nouvel-
 le Satyre écrite contre les vices en gene-
 ral , qui d'un vers fort & d'un stile
 d'airain enfonce ses traits contre l'ava-
 rice , l'excès du jeu , la chicane , la
 mollesse l'ordure & l'hypocrisie , où
 personne n'est nommé ni désigné , où nul-
 le femme vertueuse ne peut ni ne doit
 se reconnoître , un BOURDALOUE
 en chaire ne fait point de peintures du
 crime ni plus vives ni plus innocentes ,
 il n'importe , c'est médifance , c'est
 calomnie. Voilà depuis quelque tems
 leur unique ton , celui qu'ils employent
 contre les ouvrages de Mœurs qui
 réussissent : ils y prennent tout littéra-
 lement , ils les lisent comme une histoi-
 re , ils n'y entendent ni la Poësie ni la
 figure , ainsi ils les condamnent : ils y
 tron-

P R E F A C E. 329

trouvent des endroits foibles , il y en a dans Homere , dans Pindare , dans Virgile & dans Horace , où n'y en a-t-il point ? si ce n'est peut-être dans leurs écrits. BERNIN n'a pas manié le marbre , ni traité toutes ses figures d'une égale force , mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré , de certains traits si achevez tout proche de quelques autres qui le sont moins , qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'Ouvrier : si c'est un cheval , les crins sont tournez d'une main hardie , ils voltigent & semblent être le jouet du vent , l'œil est ardent , les naseaux souflent le feu & la vie , un cizeau de maître s'y retrouve en mille endroits , il n'est pas donné à ses copistes ni à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chef-d'œuvres , l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme , & une faute de PRAXITÈLE.

Mais qui sont ceux qui si tendres & si scrupuleux ne peuvent même supporter que sans blesser & sans nommer les vicieux on se declare contre le vice ? sont-ce des Chartreux & des Solitaires ?

res ? sont-ce les Jesuites hommes pieux
 & éclairez ? sont-ce ces hommes reli-
 gieux qui habitent en France les Cloî-
 tres & les Abbayes ? Tous au contraire
 lisent ces sortes d'Ouvrages , en parti-
 culier & en public a leurs recreations ;
 ils en inspirent la lecture à leurs Pen-
 sionnaires , à leurs Eleves , ils en dé-
 peuplent les boutiques , ils les conservent
 dans leurs Bibliothèques : n'ont-ils pas
 les premiers reconnu le plan & l'œco-
 nomie du Livre des Caractères ? n'ont-
 ils pas observé que de seize Chapitres
 qui le composent , il y en a quinze qui
 s'attachant à découvrir le faux & le
 ridicule qui se rencontrent dans les ob-
 jets des passions & des attachemens
 humains , ne tendent qu'à ruiner tous
 les obstacles qui affoiblisent d'abord , &
 qui éteignent ensuite dans tous les hom-
 mes la connoissance de Dieu ; qu'ainsi
 ils ne sont que des préparations au sei-
 zième & dernier Chapitre , où l'Atheis-
 me est attaqué & peut-être confondu ,
 où les preuves de Dieu , une partie du
 moins de celles que les foibles hommes
 sont capables de recevoir dans leur es-
 prit , sont apportées , où la providence
 de Dieu est défendue contre l'insulte &
 les

les plaintes des libertins ? Qui sont donc ceux qui osent repeter contre un Ouvrage si serieux & si utile ce continuel refrain , c'est médifance , c'est calomnie ; il faut les nommer , ce sont des Poètes , mais quels Poètes ? des Auteurs d'Hymnes sacrez ou des Traducteurs de Pseaumes , des Godeaux ou des Corneilles ? Non ; mais des faiseurs de Stances & d'Elegies amoureuses , de ces beaux esprits qui tournent un Sonnet sur une absence ou sur un retour , qui font une Epigramme sur une belle gorge , un Madrigal sur une jouissance : Voilà ceux qui par délicatesse de conscience ne souffrent qu'impatiemment , qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggerer , j'essaye dans mon Livre des Mœurs de décrier , s'il est possible , tous les vices du cœur & de l'esprit , de rendre l'homme raisonnable & plus proche de devenir Chrétien. Tels ont été les Theobaldes ou ceux du moins qui travaillent sous eux , & dans leur atelier.

Ils sont encore allez plus loin , car palliant d'une politique zelée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien
louez.

lônéz & si long-tems que chacun des autres Academiciens , ils ont osé faire des applications délicates & dangereuses de l'endroit de ma Harangue , où m'exposant seul à prendre le parti de toute la Litterature , contre leurs plus irréconciliables ennemis , gens pécunieux , que l'excès d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voyes , jointe à la faveur des Grands qu'elle leur attire nécessairement , mene jusqu'à une froide insolence , je leur fais à la vérité à tous une vive apostrophe , mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejeter sur un seul , & sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard , excitez peut-être par les Theobaldes , ceux qui se persuadent qu'un Auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre , & point du tout pour les instruire par une saine morale , au lieu de prendre pour eux & de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semez dans un Ouvrage , s'appliquent à découvrir , s'ils le peuvent , quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder , négligent dans un Livre tout ce qui n'est que re-

mar-

marques solides ou serieuses réflexions ;
 quoi qu'en si grand nombre qu'elles le
 composent presque tout entier , pour ne
 s'arrêter qu'aux peintures ou aux caracte-
 res : Et après les avoir expliqués à leur
 maniere , Et en avoir crû trouver les
 originaux , donnent au public de longues
 listes , ou comme ils les appellent , des
 clefs , fausses clefs , Et qui leur sont
 aussi inutiles , qu'elles sont injurieuses
 aux personnes dont les noms s'y voyent
 déchiffrez , Et à l'Ecrivain qui en
 est la cause , quoi qu'innocente.

J'avois pris la précaution de protes-
 ter dans une Préface contre toutes ces
 interprétations , que quelque connoissan-
 ce que j'ai des hommes m'avoit fait pré-
 voir , jusqu'à hésiter quelque tems si
 je devois rendre mon Livre public , Et
 à balancer entre le desir d'être utile à
 ma patrie par mes écrits , Et la crainte
 de fournir à quelques-uns de quoi exer-
 cer leur malignité : mais puisque j'ai eu
 la foiblesse de publier ces Caracteres ,
 quelle digue eleverai-je contre ce déluge
 d'explications qui inonde la ville , Et
 qui bien-tôt va gagner la Cour ? Dirai-
 je serieusement , Et protesterai-je avec
 d'horribles sermens que je ne suis ni au-
 teur

teur ni complice de ces clefs qui courent ; que je n'en ai donné aucune , que mes familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées ; que les personnes les plus accréditées de la Cour ont désespéré d'avoir mon secret ? n'est-ce pas la même chose que si je me tourmentoiso beaucoup à soutenir que je ne suis pas un mal-honnête homme , un homme sans pudeur , sans mœurs , sans conscience , tel enfin que les Gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur libelle diffamatoire.

Mais d'ailleurs comment aurois-je donné ces sortes de clefs , si je n'ai pu moi-même les forger telles qu'elles sont , que je les ai vues ? Etant presque toutes différentes entr'elles , quel moyen de les faire servir à une même entrée , je veux dire à l'intelligence de mes Remarques ? Nommant des personnes de la Cour & de la Ville à qui je n'ai jamais parlé , que je ne connois point , peuvent-elles partir de moi , & être distribuées de ma main ? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Romorentin , à Mortaigne & à Belesme , dont les différentes applications sont à la Baillive , à la
fem-

femme de l'Assesseur, au Président de l'Election, au Prevôt de la Maréchaussée, & au Prevôt de la Collegiate? Les noms y sont fort bien marquez, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon Ouvrage: je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en general, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, & que chacun y croit voir ceux de sa Ville ou de sa Province. J'ai peint à la verité d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginez: me rendant plus difficile je suis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les Lecteurs par le caractère, ou comme le disent les mécontents, par la satire de quel-

quelqu'un? qu'à leur proposer des défauts à éviter, & des modeles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hazard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je desavouë & que je condamne autant qu'elles le méritent. J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrêter à un Auteur Moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son Ouvrage, ils passeront jusqu'aux Interpretes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, & nullement ce qu'on assure que j'ai voulu dire, & je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, & que je ne dis point. Je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vue de louer leur vertu ou leur mérite: j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voye de loin, & que le Lecteur ne courre pas risque de les manquer. Si j'aurois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne histoire, d'employer des Lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine & incertaine, de trouver

mer enfin mille tours & mille faux-fuyans pour dépaïser ceux qui me lisent, & les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenue dans la composition des Caractères.

Sur ce qui concerne la Harangue qui a paru longue & ennuyeuse au chef des mécontents, je ne sai en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce Remerciement à l'Académie Française un Discours oratoire qui eût quelque force & quelque étendue : de zelez Académiciens m'avoient déjà frayé ce chemin, mais ils se sont trouvez en petit nombre, & leur zele pour l'honneur & pour la réputation de l'Académie n'a eu que peu d'imitateurs. Je pouvois suivre l'exemple de ceux qui postulant une place dans cette Compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils sachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur réception, qu'ils n'ont que deux mots à dire, & qu'un moment à parler, quoi que capables de parler longtemps, & de parler bien.

J'ai pensé au contraire, qu'ainsi que nul Artisan n'est agréé à aucune Société, ni n'a ses Lettres de Maîtrise sans faire son chef-d'œuvre, de mê-

me & avec encore plus de bienséance un homme associé à un Corps qui ne s'est soutenu , & ne peut jamais se soutenir que par l'éloquence , se trouvoit engagé à faire en y entrant un effort en ce genre , qui le fit aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer : Il me sembloit encore que puisque l'éloquence profane ne paroissoit plus régner au Barreau , d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expédition , & qu'elle ne devoit plus être admise dans la Chaire où elle n'a été que trop soufferte , le seul asyle qui pouvoit lui rester , étoit l'Académie Française ; & qu'il n'y avoit rien de plus naturel , ni qui pût rendre cette Compagnie plus célèbre , que si au sujet des réceptions de nouveaux Académiciens , elle savoit quelquefois attirer la Cour & la Ville à ses assemblées par la curiosité d'y entendre des piéces d'Eloquence d'une juste étendue , faites de main de maîtres , & dont la profession est d'exceller dans la Science de la parole.

Si je n'ai pas atteint mon but , qui étoit de prononcer un Discours éloquent , il me paroît du moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de
quel-

quelques minutes : car si d'ailleurs Paris à qui on l'avoit promis mauvais, satyrique & insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole ; si Marly où la curiosité de l'entendre s'étoit répandu, n'a point retenti d'applaudissemens que la Cour ait donnez à la critique qu'on en avoit faite ; s'il a su franchir Chantilly écucil des mauvais Ouvrages ; si l'Academie Française à qui j'avois appelé comme au Juge souverain de ces sortes de pieces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celle-ci, l'a fait imprimer par son Libraire, l'a mise dans ses Archives ; si elle n'étoit pas en effet composée d'un stile affecté, dur & interrompu, ni chargée de louanges fades & outrées, telles qu'on les lit dans les Prologues d'Operas, & dans tant d'Epîtres Dédicatoires, il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Theobalde. Je vois les tems, le Public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un Ouvrage pour en faire la réputation, & que pour y mettre le dernier sceau, il sera nécessaire que de certaines gens le desapprouvent, qu'ils y ayent baillé.

Car voudroient-ils presentement qu'ils ont reconnu que cette Harangue a moins mal réussi dans le Public qu'ils ne l'avoient esperé ; qu'ils savent que deux Libraires ont plaidé * à qui l'imprimeroit , voudroient-ils desavouer leur goût & le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée ? Me permettroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent , que la persuasion où ils étoient qu'elle la méritoit ? On sait que cet homme d'un nom & d'un mérite si distingué avec qui j'eus l'honneur d'être reçu à l'Academie Françoise , prié , sollicité , persecuté de consentir à l'impression de sa Harangue par ceux mêmes qui vouloient supprimer la mienne , & en éteindre la memoire , leur résista toujours avec fermeté. Il leur dit , qu'il ne pouvoit ni ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre lui & moi , que la préférence qu'ils donnoient à son Discours avec cette affectation & cet empressement qu'ils lui mar-

quoient ,

* L'Instance étoit aux Requêtes de l'Hôtel.

quoient , bien loin de l'obliger , comme ils pouvoient le croire , lui faisoit au contraire une veritable peine ; que deux Discours également innocens , prononcez dans le même jour , devoient être imprimez dans le même tems. *Il s'expliqua ensuite obligamment en public & en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux Auteurs de la Gazette que j'ai citez avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plû de lui donner , à un dessein formé de medire de moi , de mon Discours & de mes Caracteres ; & il me fit sur cette satyre injurieuse des explications & des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inferer de cette conduite des Theobaldes , qu'ils ont crû faussement avoir besoin de comparaisons & d'une Harangue folle & décriée pour relever celle de mon Collegue , ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les deshonore , qu'ils ne sont ni courtisans ni dévouez à la faveur , ni interessez , ni adulateurs ; qu'au contraire ils sont sinceres , & qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan , du stile & des expressions de mon Remerciement*

342 P R E F A C E.

à l'Académie Française. Mais on ne manquera pas d'insister & de leur dire que le jugement de la Cour & de la Ville, des Grands & du peuple lui a été favorable : qu'importe : ils repliqueront avec constance que le Public a son goût, & qu'ils ont le leur : réponse qui me ferme la bouche & qui termine tout différend. Il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur plaire par aucun de mes Ecrits : car si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie ; je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus & par de bons conseils mes Ouvrages tels, qu'ils puissent toujours partager les Théobaldes & le Public.



DISCOURS



DISCOURS

PRONONCE

DANS L'ACADEMIE

FRANÇOISE,

Le Lundi quinzième Juin 1693.



ESSIEURS,

Il seroit difficile d'avoir l'honneur
de se trouver au milieu de vous, d'a-
voir devant ses yeux l'Academie Fran-
çoise, d'avoir lû l'Histoire de son
éta-

P 4

éta-

établissement , sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable , & sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel , & qui doive moins vous déplaire , que d'entamer ce tissu de louanges qu'exigent le devoir & la coutume , par quelques traits où ce grand Cardinal soit reconnoissable , & qui en renouvelent la mémoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles , ou par de riches figures , par ces Discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre , que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Oratoire. Suivez le Règne de Louis le Juste , c'est la vie du Cardinal de Richelieu , c'est son éloge , & celui du Prince qui l'a mis en œuvre : Que pourrois-je ajouter à des faits encore récents & si mémorables ? Ouvrez son Testament politique , digerez cet Ouvrage , c'est la peinture de son esprit , son ame toute entière s'y développe , l'on y découvre le secret de sa conduite & de ses actions , l'on y trouve la source & la vraisemblance de
tant

tant & de si grands événemens qui ont paru sous son administration : l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement & si juste ; a pû agir sûrement & avec succès , & que celui qui a achevé de si grandes choses , ou n'a jamais écrit , ou a dû écrire comme il a fait.

Genie fort & superieur , il a sù tout le fond & tout le mystere du Gouvernement ; il a connu le beau & le sublime du Ministère ; il a respecté l'Etranger , ménagé les Couronnes , connu le poids de leur alliance ; il a opposé des Alliez à des Ennemis ; il a veillé aux interêts du dehors , à ceux du dedans , il n'a oublié que les siens : une vie laborieuse & languissante , souvent exposée , a été le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son Maître , comblé de ses bienfaits , ordonnateur , dispensateur de ses Finances , on ne fauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on , Messieurs , cette ame sérieuse , & austere , formidable aux Ennemis de l'Etat , inexorable aux factieux , plongée dans la négociation , occupée tantôt à affoi-

blir le parti de l'Herésie , tantôt à déconcerter une Ligue , & tantôt à méditer une conquête , a trouvé le loisir d'être savante , a goûté les belles Lettres & ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous , si vous l'osez , au grand Richelieu , Hommes dévouez à la fortune , qui par le succès de vos affaires particulieres , vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques ! qui vous donnent pour des génies heureux & pour de bonnes têtes , qui dites que vous ne savez rien , que vous n'avez jamais lû , que vous ne lirez point , ou pour marquer l'inutilité des Sciences , ou pour paroître ne devoir rien aux autres , mais puiser tout de votre fonds : apprenez que le Cardinal de Richelieu a sù ; qu'il a lû ; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de Lettres , mais qu'il les a aimez , caressez , favorisez ; qu'il leur a ménagé des privileges , qu'il leur destinoit des pensions , qu'il les a réunis en une Compagnie celebre , qu'il en a fait l'Academie Francoise. Oui , Hommes riches & ambitieux , contempteurs de la vertu & de

de toute association qui ne roule pas sur les établissemens & sur l'interêt ! celle-ci est une des pensées de ce grand Ministre, né homme d'Etat, dévoué à l'Etat, esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevez, & qui tendoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie ; incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du Prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses méditations & ses veilles.

Il savoit quelle est la force & l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole qui aide la Raison & la fait valoir, qui insinuë aux hommes la justice & la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrepidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entières, ou la multitude : il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'Histoire & de la Poësie, quelle est la nécessité de la Grammaire, la base & le fondement des autres Sciences, & que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la Républi-

348 DISCOURS À MESSIEURS
que , il falloit dresser le plan d'une
Compagnie , où la vertu seule fût
admise , le mérite placé , l'esprit &
le savoir rassemblez par des suffra-
ges , n'allons pas plus loin ; voilà,
Messieurs , vos principes & votre ré-
gle , dont je ne suis qu'une excep-
tion.

Rappelez en votre mémoire , la
comparaison ne vous sera pas injurieu-
se , rappelez ce grand & premier
Concile , où les Peres qui le compo-
soient , étoient remarquables chacun
par quelques membres mutilés , ou
par les cicatrices qui leur étoient res-
tées des fureurs de la persécution :
ils sembloient tenir de leurs playes le
droit de s'asseoir dans cette Assemblée
generale de toute l'Eglise : il n'y avoit
aucun de vos illustres prédecesseurs
qu'on ne s'empressât de voir , qu'on
ne montrât dans les places , qu'on ne
désignât par quelque Ouvrage fa-
meux qui lui avoit fait un grand nom,
& qui lui donnoit rang dans cette
Académie naissante qu'ils avoient com-
me fondée , tels étoient ces grands
Artisans de la parole , ces premiers
Maîtres de l'Eloquence Françoise ,
tels

tels vous êtes , Messieurs , qui ne cédez ni en savoir ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

L'un aussi correct dans sa Langue que s'il l'avoit apprise par regles & par principes , aussi élégant dans les Langues étrangères que si elles lui étoient naturelles , en quelque idiome qu'il compose , semble toujours parler celui de son país : il a entrepris , il a fini une penible traduction que le plus bel esprit pourroit avouer , & que le plus pieux personnage devoit desirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous , transmet dans notre Langue les graces & les richesses de la Latine , fait des Romains qui ont une fin , en bannit le prolix & l'incroyable pour y substituer le vrai-semblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot & plus Poète que Voiture , a le jeu , le tour & la naïveté de tous les deux , il instruit en badinant , persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes , élève les petits sujets jusqu'au sublime , homme unique dans son

350 DISCOURS A MESSIEURS
genre d'écrire , toujourn original ,
soit qu'il invente , soit qu'il tra-
duise , qui a été au-delà de ses mo-
deles , modele lui-même difficile à
imiter.

Celui-ci passe Juvenal , atteint
Horace , semble créer les pensées
d'autrui & se rendre propre tout ce
qu'il manie , il a dans ce qu'il em-
prunte des autres toutes les graces de
la nouveauté & tout le mérite de l'in-
vention : ses vers forts & harmonieux ,
faits de genie , quoique travaillez
avec art , pleins de traits & de poë-
sie , seront lûs encore quand la Lan-
gue aura vieilli , en seront les der-
niers débris : on y remarque une cri-
tique sûre , judicieuse , & innocente ,
s'il est permis du moins de dire de
ce qui est mauvais , qu'il est mau-
vais.

Cet autre vient après un homme
loué , applaudi , admiré , dont les
vers volent en tous lieux & pas-
sent en proverbe , qui prime , qui
regne sur la scene , qui s'est empa-
ré de tout le theatre : il ne l'en de-
possede pas , il est vrai , mais il s'y
établit avec lui , le monde s'accou-
tume

tume à en voir faire la comparai-
 son : quelques-uns ne souffrent pas que
 Corneille , le grand Corneille, lui
 soit preferé , quelques autres qu'il lui
 soit égalé : ils en appellent à l'autre
 siecle , ils attendent la fin de quel-
 ques vieillards , qui touchez indiffe-
 remment de tout ce qui rappelle leurs
 premieres années , n'aiment peut-être
 dans Oedipe que le souvenir de leur
 jeunesse.

Que dirai-je de ce personnage qui
 a fait parler si longtems une envieuse
 Critique & qui l'a fait taire ; qu'on
 admire malgré soi , qui accable par
 le grand nombre & par l'éminence de
 ses talens , Orateur , Historien , Theo-
 logien , Philosophe , d'une rare éru-
 dition , d'une plus rare éloquence ,
 soit dans ses entretiens , soit dans ses
 écrits , soit dans la chaire ? un défen-
 seur de la Religion , une lumiere de
 l'Eglise , parlons d'avance le langage
 de la posterité , un Pere de l'Eglise.
 Que n'est-il point ! Nommez , Mes-
 sieurs , une vertu qui ne soit pas la
 sienne.

Toucherai-je aussi votre dernier
 choix si digne de vous ? Quelles cho-
 ses

352 DISCOURS A MESSIEURS
ses vous furent dites dans la place où
je me trouve ! je m'en souviens , &
après ce que vous avez entendu , com-
ment osai-je parler , comment dai-
gnez-vous m'entendre ? avouons-le, on
sent la force & l'ascendant de ce rare
esprit , soit qu'il prêche de genie &
sans preparation , soit qu'il pronon-
ce un discours étudié & oratoire ,
soit qu'il explique ses pensées dans la
conversation : toujourns maître de l'o-
reille & du cœur de ceux qui l'écou-
tent , il ne leur permet pas d'envier
ni tant d'élevation , ni tant de facili-
té , de délicatesse , de politesse : on
est assez heureux de l'entendre , de
sentir ce qu'il dit , & comme il le
dit : on doit être content de soi si
l'on emporte ses reflexions , & si l'on
en profite. Quelle grande acqui-
sition avez-vous faite en cet hom-
me illustre ? à qui m'associez-
vous ?

Je voudrois , Messieurs , moins
pressé par le tems & par les bien-
seances qui mettent des bornes à ce
Discours , pouvoir louer chacun de
ceux qui composent cette Academie,
par des endroits encore plus marquez
&

& par de plus vives expressions. Toutes les fortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, se trouvent partagez entre vous : Veut-on de diferts Orateurs qui ayent semé dans la Chaire toutes les fleurs de l'Eloquence, qui, avec une saine morale, ayent employé tous les tours & toutes les finesses de la Langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solemnitez, les Temples, qui y fassent courir, qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi vous. Admire-t-on une vaste & profonde littérature qui aille fouiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli, échapées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une mémoire, une methode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siècles; cette doctrine admirable vous la possédez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette savante Assemblée. Si l'on est curieux du don des Langues joint au dou-

354 DISCOURS À MESSIEURS
double talent de savoir avec exacti-
tude les choses anciennes, & de nar-
rer celles qui sont nouvelles avec au-
tant de simplicité que de vérité, des
qualitez si rare ne vous manquent
pas, & sont réunies en un même
sujet. Si l'on cherche des hommes
habiles, pleins d'esprit & d'expe-
rience, qui par le privilege de leurs
emplois fassent parler le Prince avec
dignité & avec justesse; d'autres qui
placent heureusement & avec succès
dans les négociations les plus delica-
tes, les talens qu'ils ont de bien parler
& de bien écrire; d'autres encore qui
prêtent leurs soins & leur vigilance
aux affaires publiques, après les avoir
employez aux Judiciaires, toujours
avec une égale reputation; tous se trou-
vent au milieu de vous, & je souffre
à ne les pas nommer.

Si vous aimez le savoir joint à
l'eloquence, vous n'attendrez pas
longtems, reservez seulement toute
votre attention pour celui qui parlera
après moi. Que vous manque-t-il
enfin, vous avez des Ecrivains habi-
les en l'une & en l'autre oraison, des
Poëtes en tout genre de poësies, soit
mo-

morales , soit chrétiennes, soit heroïques , soit galantes & enjouées , des imitateurs des Anciens , des Critiques austeres , des esprits fins, délicats , subtils , ingenieux , propres à briller dans les conversations & dans les cercles ? encore une fois à quels hommes , à quels grands sujets m'associez-vous ?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me recevoir , après qui vous fais-je ce public remerciement ? il ne doit pas néanmoins cette honneur si louable & si modeste apprehender que je le loue : si proche de moi, il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers à qui me faites-vous succeder ? à un homme
QUI AVOIT DE LA VERTU.

Quelquefois , Messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illustres morts dont ils remplissent la place hésitent partager entre plusieurs choses qui méritent également qu'on les relève : vous aviez choisi en M. l'Abbé de la Chambre un homme si pieux , si tendre , si charitable , si louable par le
cœur.

356 DISCOURS A MESSIEUR
cœur , qui avoit des mœurs si sages
& si chrétiennes , qui étoit si touché
de religion , si attaché à ses devoirs ,
qu'une de ses moindres qualitez étoit
de bien écrire ; de solides vertus ,
qu'on voudroit célébrer , font passer
legerement sur son érudition ou sur
son éloquence ; on estime encore plus
sa vie & sa conduite que ses ouvra-
ges ; je préférerois en effet de pro-
noncer le Discours funebre de celui
à qui je succede , plutôt que de me
borner à un simple éloge de son es-
prit. Le merite en lui n'étoit pas
une chose acquise , mais un patrimoi-
ne , un bien hereditaire ; si du moins
il en faut juger par le choix de celui
qui avoit livré son cœur , sa confian-
ce , toute sa personne à cette famil-
le qui l'avoit renduë comme votre
alliée , puisqu'on peut dire qu'il
l'avoit adoptée & qu'il l'avoit mise
avec l'Academie Françoise sous sa
protection.

Je parle du Chancelier Seguier :
on s'en souvient comme de l'un des
plus grands Magistrats que la France
ait nourri depuis ses commencemens :
il a laissé à douter en quoi il excelloit
davan-

davantage , ou dans les belles Lettres, ou dans les affaires , il est vrai du moins , & on convient, qu'il surpassoit en l'un & en l'autre tous ceux de son tems ; homme grave & familier , profond dans les délibérations, quoique doux & facile dans le commerce il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir , & ne se donnent pas , ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation , par les mots graves , ou sententieux , ce qui est plus rare que la Science , & peut-être que la probité , je veux dire de la dignité, il ne la devoit point à l'éminence de son poste , au contraire ; il l'a annobli : il a été grand & accredité sans ministere , & on ne voit pas que ceux qui ont sù tout réunir en leurs personnes , l'ayent effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années ce grand Protecteur , vous jettâtes la vûë autour de vous , vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient & qui se trouvoient honorez de vous recevoir : mais le sentiment de votre perte fut tel , que dans les efforts que vous fites
pour

358 DISCOURS A MESSIEURS
pour la reparer , vous osâtes penser
à celui qui seul pouvoit vous la
faire oublier & la tourner à vôtre
gloire : avec quelle bonté , avec quel-
le humanité ce magnanime Prince
vous a-t-il reçus ! n'en soyons pas
surpris , c'est son caractère , le mê-
me , Messieurs , que l'on voit éclat-
ter dans les actions de sa belle vie,
mais que les surprenantes revolu-
tions arrivées dans un Royaume
voisin & allié de la France , ont
mis dans le plus beau jour qu'il pou-
voit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre , pour
perdre tout d'un coup le sentiment
& la memoire des choses dont nous
nous sommes vûs le plus fortement
imprimez ! Souvenons-nous de ces
jours tristes que nous avons passés
dans l'agitation & dans le trouble ;
curieux , incertains quelle fortune
auroient couru un grand Roi , une
grande Reine , le Prince leur fils ,
famille auguste , mais malheureuse ,
que la pieté & la Religion avoient
poussée jusqu'aux dernières épreuves
de l'adversité , hélas ! avoient-ils pe-
ri sur la mer ou par les mains de
leurs

leurs ennemis , nous ne le favions pas : on s'interrogeoit , on se promettoit reciproquement les premieres nouvelles qui viendroient sur un événement si lamentable : ce n'étoit plus une affaire publique , mais domestique , on n'en dormoit plus , on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris. Et quand ces personnes Royales à qui l'on prenoit tant d'intérêt , eussent pû échaper à la mer ou à leur patrie , étoit-ce assez ? ne faloit-il pas une Terre Etrangere où ils pussent aborder , un Roi également bon & puissant , qui pût & qui voulut les recevoir ? Je l'ai vuë cette reception , spectacle tendre s'il en fut jamais ! On y verroit des larmes d'admiration & de joye : ce Prince n'a pas plus de grace , lorsqu'à la tête de ses Camps & de ses Armées il foudroye une ville qui lui résiste , ou qu'il dissipe les Troupes Ennemies du seul bruit de son approche.

S'il soutient cette longue guerre , n'en doutons pas , c'est pour nous donner une paix heureuse , c'est pour
l'a-

360 DISCOURS A MESSIEURS
l'avoir à des conditions qui soient justes & qui fassent honneur à la Nation, qui ôtent pour toujours à l'Ennemi l'esperance de nous troubler par de nouvelles hostilités. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roi a executé, ou par lui-même, ou par ses Capitaines durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée, ils ont un sujet vaste & qui les exercera longtems. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette Campagne : je ne parle que de son cœur, que de la pureté & de la droiture de ses intentions, elles sont connues, elles lui échappent : on le felicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques grands de son Etat, que dit il ? qu'il ne peut être content quand tous ne le sont pas, & qu'il lui est impossible que tous le soient comme il le voudroit. Il fait, Messieurs, que la fortune d'un Roi est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontieres, d'être craint de ses ennemis ; mais que la gloire du Souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le
cœur,

cœur , & par le cœur tout ce qu'ils possèdent. Provinces éloignées , Provinces voisines ! ce Prince humain & bienfaisant , que les Peintres & les Statuaires nous défigurent , vous tend les bras , vous regarde avec des yeux tendres & pleins de douceur ; c'est là son attitude : il veut voir vos habitans , vos bergers danser au son d'une flute champêtre sous les saules & les peupliers , y mêler leurs voix rustiques , & chanter les louanges de celui qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joye & la serenité.

C'est pour arriyer à ce comble de ses souhaits la felicité commune , qu'il se livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre pénible , qu'il esluye l'inclémence du Ciel & des saisons , qu'il expose sa personne ; qu'il risque une vie heureuse : voilà son secret , & les vûes qui le font agir : on les penetre , on les discerne par les seules qualitez de ceux qui sont en place , & qui l'aident de leurs conseils. Je ménage leur modestie , qu'ils me permettent seulement de remarquer , qu'on ne devi-

ne point les projets de ce sage Prince ; qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il va placer , & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses Ministres. Il ne se décharge pas entièrement sur eux du poids de ses affaires : lui-même , si je l'ose dire , il est son principal Ministre , toujours appliqué à nos besoins , il n'y a pour lui ni tems de relâche ni heures privilégiées : déjà la nuit s'avance , les gardes sont relevées aux avenues de son Palais , les Astres brillent au Ciel & font leur courses , toute la Nature repose , privée du jour , ensevelie dans les ombres , nous reposons aussi , tandis que ce Roi retiré dans son balustre veille seul sur nous & sur tout l'Etat : tel est , Messieurs , le Protecteur que vous vous êtes procuré , celui de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illustrée par une si haute protection ; je ne le dissimule pas , j'ai assez estimé cette distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur & dans toute son intégrité , je veux dire

dire de la devoir à votre seul choix ; & j'ai mis votre choix à tel prix , que je n'ai pas osé en blesser , pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation : j'avois d'ailleurs une juste défiance de moi-même , je sentoie de la répugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis : j'avois crû entrevoir , Messieurs , une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire , que vos inclinations se tournoient ailleurs , sur un sujet digne , sur un homme rempli de vertus , d'esprit & de connoissances , qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe , & qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus : je me sens touché , non de sa déférence , je fais celle que je lui dois , mais de l'amitié qu'il m'a témoignée , jusques à s'oublier en ma faveur. Un pere mene son fils à un spectacle , la foule y est grande , la porte est assiegée , il est haut & robuste , il fend la presse , & comme il est prêt d'entrer , il pousse son fils devant lui , qui sans cette précaution ou n'entreroit point , ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns

de vous, comme il a fait, de détourner vers moi leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à lui, elle est rare, puisque dans ses circonstances elle est unique, & elle ne diminuë rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix seules, toujours libres & arbitraires, donnent une place dans l'Academie Françoise.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de votre seule magnificence : il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni titres, ni autorité, ni faveur qui ayent pû vous plier à faire ce choix, je n'ai rien de toutes ces choses, tout me manque : un ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses, je dis les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée, & que vous avez reçue. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit ?

DEFENSE

D É F E N S E

DE M.

DE LA BRUYERE

ET DE SES

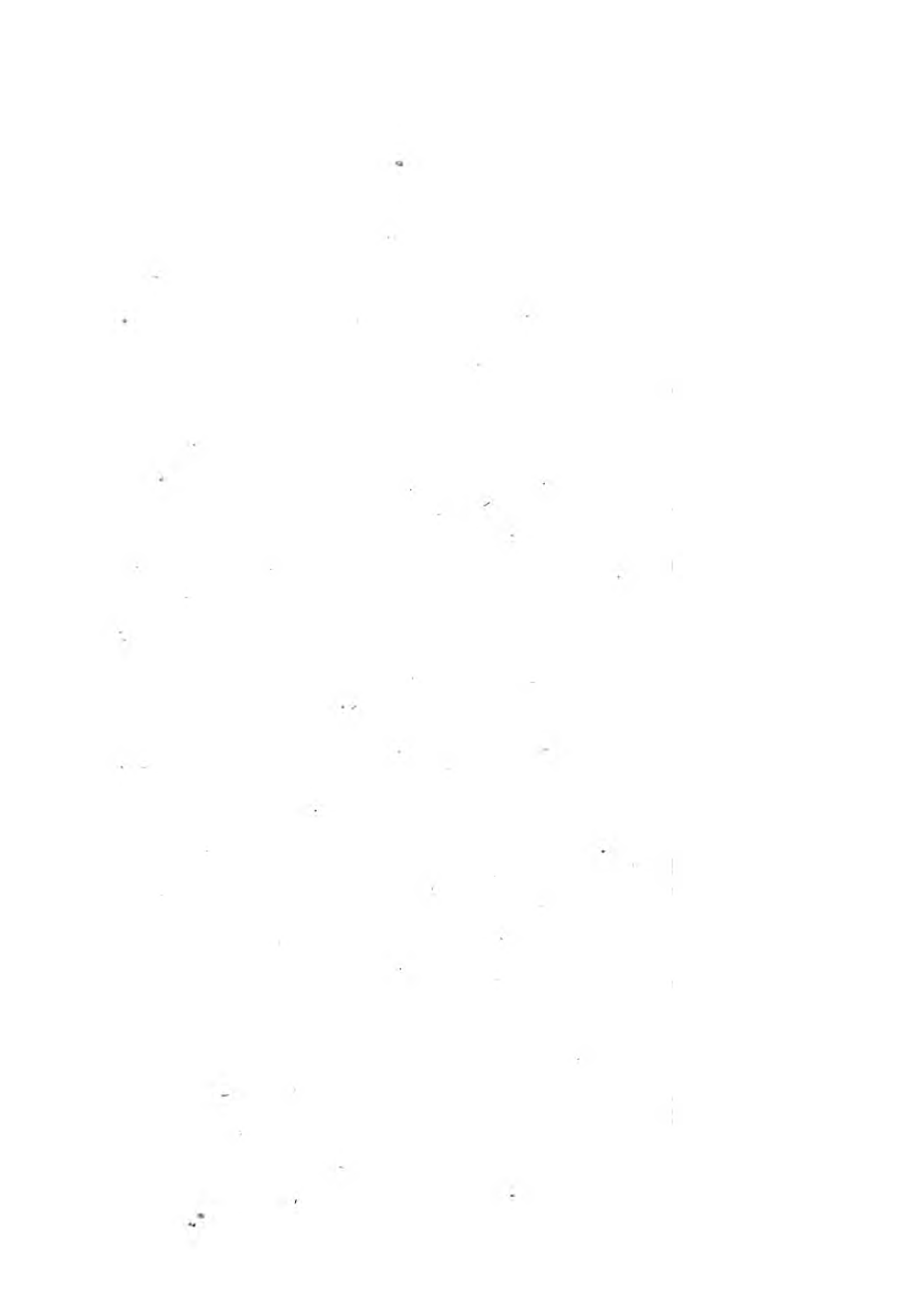
C A R A C T E R E S .

Contre les Accusations & les Objections

DE M. DE VIGNEUL-MARVILLE .

Par M. COSTE.

Troisième Edition revue & corrigée
par l'Auteur.





DÉFENSE

DE M.

DE LA BRUYÈRE

ET DE SES

CARACTÈRES,

Contre les Accusations, & les Objections

DE MONSIEUR

DE VIGNEUL-MARVILLE.



I ce que M. de *Vigneul-Marville* vient de publier dans ses *Melanges d'Histoire & de Litterature*, contre la personne & les Ecrits de M. *de la Bruyère*, me paroïssoit de quel-

Q 4

que

que force , je n'entreprendrois pas de le refuter , de peur de faire tort à M. de la Bruyère par une méchante Apologie. C'est un tour que bien des gens ont joié à leurs meilleurs Amis , témoin l'Auteur du *Traité de la Delicateſſe* , qui voulant défendre le Reverend P. *Bouhours* contre le fameux *Cleanthe* , ne fit autre chose que fournir à ce dernier le sujet d'un nouveau triomphe. Je ne crains pas de tomber dans cette inconvenient en repouſſant les *Objections* de M. de *Vigneul-Marville* : car elles ſont ſi foibles pour la plûpart , qu'il n'eſt pas beſoin de beaucoup de pénétration pour les détruire , comme j'eſpere de le faire voir à tous ceux qui voudront prendre la peine de lire cet *Ecrit* avec toute l'attention néceſſaire pour le bien comprendre.

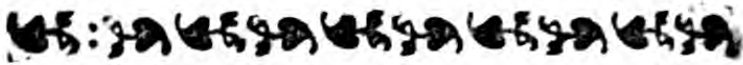
Il faut pourtant que ces *Objections* ayent quelque chose d'éblouiſſant , puisſque le judicieux Auteur qui continuë à nous donner les *Nouvelles de la République des Lettres* après le ſavant Mr. *Bayle* , en parle ainſi dans l'*Extrait* qu'il a fait de ces *Mélanges d'Histoire & de Litterature* :

* II

IL n'y a guères d'apparence , que M. de Vigneul-Marville fasse revenir le public de l'estime qu'il a conçue pour ses *Caractères de Mr. de la Bruyère* , Cependant on ne sera pas fâché de lire la Critique qu'il fait de cet Auteur , sur la fin de son Ouvrage. J'ai conclu de là que , si cette Critique meritoit d'être lue , elle valoit aussi la peine d'être réfutée. Et c'est ce qui m'a déterminé à publier ce petit Ouvrage.

M. de Vigneul-Marville attaque la personne de M. de la Bruyère , & l'Ouvrage qu'il a donné au Public sous le titre de *Caractères ou Mœurs de ce siècle*. Je vais le suivre pas à pas , & commencer avec lui par la personne de M. de la Bruyère.

* Au Mois de Janvier 1700. p. 92.



P R E M I E R E P A R T I E.

De la personne de M. de la Bruyère.

I. **A** V A N T toutes choses, j'avouerai sincèrement que je n'ai jamais vû M. de la Bruyère. Je ne le connois que par ses Ouvrages. Il ne paroît pas que M. de Vigneul-Marville l'ait connu plus particulièrement que moi ; du moins si l'on en juge par ce qu'il nous en dit lui-même dans son Livre. Car c'est sur le Portrait que M. de la Bruyère à fait de lui-même dans ses Ecrits que M. de Vigneul-Marville croit qu'il est aisé de le connoître : & l'on ne voit pas qu'il ajoûte de nouveaux traits aux différens Caractères qu'il prétend que cet Auteur nous a donné de lui-même dans son Livre. Si donc je puis faire voir que M. de Vigneul-Marville a mal pris les paroles de M. de la Bruyère dans tous ces endroits , où il s'imagine que cet illustre Ecrivain s'est dépeint lui-même , peu
im-

importe que je n'aye jamais vû M. de la Bruyère ; je ne suis pas moins en droit de le défendre contre les fausses accusations de son Adversaire.

II. LE principal Caractère de M. de la Bruyère , dit d'abord M. de Vigneul-Marville , c'est celui d'un Gentilhomme à louer , qui met en seigne à sa porte , & avertit le siècle présent & les siècles à venir , de l'antiquité de sa noblesse. Il le fait sur le ton de * Dom Guichotte , & d'une manière tout-à-fait délicate & fine. » Je le déclare nettement , † dit-il , afin que l'on s'y prépare , & que personne un jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins , si je fais enfin une belle fortune , il y a un Geofroy de la Bruyère que toutes les Chroniques rangent au nombre
« des

* *Mélanges d'Histoires & de Littérature , recueillis par Mr. de Vigneul-Marville. A Rotterdam , 1700 pag. 325. Je me servirai toujours de cette Edition.*

† Ce sont les propres paroles de Mr. de la Bruyère , dans ses *Caractères* , au Chap. XIV. intitulé , DE QUELQUES USAGES , p. 199.

« des plus grands Seigneurs de Fran-
 « ce , qui suivirent G O D E F R O Y
 « D E B O U I L O N à la conquête
 « de la Terre sainte : voilà alors de
 « qui je descens en ligne directe.

M. de Vigneul-Marville trouve dans ces paroles une vanité ridicule & sans égale : mais il auroit fait plus de justice à M. de la Bruyère , s'il y eût vû une Satire ingenieuse de ces gens , qui roturiers de leur propre aveu , tandis qu'ils sont pauvres , croient être nobles dès qu'ils viennent à faire fortune. C'est cette folle imagination que M. de la Bruyère attaque si plaisamment en tant d'endroits de ce Chapitre. *Un homme du Peuple*, dit-il (195.) un peu avant le passage que je viens de citer après M. de Vigneul-Marville , *un homme du Peuple* , à force d'assurer qu'il a vû un prodige , se persuade faussement qu'il a vû un prodige. Celui qui continue de cacher son âge , pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres. De même le Roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron , ou de quelque Châtelain , dont il est vrai qu'il

ne

ne descend pas , a le plaisir de croire qu'il en descend.

M. de la Bruyère qui favoit que tous les Ordres sont infectez de cette maladie de vouloir s'élever au dessus de leur condition dans leur esprit , & surtout dans l'esprit des autres hommes , revint à la charge : *Un bon Gentilhomme , dit-il , veut passer pour un petit Seigneur , & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté , & il use de tant de précautions qu'à force de beaux noms , de disputes sur le rang & les pressances , de nouvelles armes , & d'une généalogie que d'HOSIER ne lui a pas faite , il devient enfin un petit Prince.*

Et enfin pour mettre dans un plus grand jour le ridicule de ces prétentions mal fondées , M. de la Bruyère se représente lui-même comme entêté de cette passion , mais d'une manière qui fait bien voir qu'il en connoît toute la foiblesse , & qu'il ne parle de lui , que pour pouvoir se moquer plus librement de ceux qui sont effectivement attaquez de ce mal. *S'il arrive jamais , dit-il , que quelque Grand me trouve digne de ses soins.*

Si je fais enfin une belle fortune , il y a un Geoffroy de la Bruyère , que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la Conquête de la Terre sainte : voilà alors de qui je descens en ligne directe.

Il n'y a pas un mot dans ce passage qui ne fasse sentir l'ironie que l'Auteur avoit dans l'esprit en l'écrivant. M. de la Bruyère ne dit pas qu'il prétend descendre présentement de ce Geoffroy de la Bruyère , que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre sainte. Mais s'il vient enfin à faire une belle fortune, voilà alors de qui il descend *en ligne directe*. Il seroit à présent fort en peine de prouver qu'il tire son origine de ce grand Seigneur : mais alors il n'en doutera plus , & le publiera hardiment , prétendant en être crû sur sa parole , aussi bien que tant d'autres qui ne sont nobles que du jour qu'ils parviennent à quelque grande fortune. Si ces Nobles chimeriques s'é-

toient

Toient avisez de se faire des Ayeux illustres dans le tems qu'ils portoient la mandille , qu'ils vendoient du drap à l'aune , ou qu'ils labouroient la terre , tout le monde se feroit moqué d'eux. Cependant , comme leur origine ne sauroit changer avec leur fortune , & qu'ils auroient été aussi bien fondez à se vanter de leur prétenduë Noblesse lorsqu'ils étoient pauvres , qu'après être devenus riches , M. de la Bruyère qui ne s'est chargé de jouer leur personnage , que pour les rendre plus ridicules , déclare d'avance , que , s'il ne prétend pas descendre *encore* d'un Geoffroy de la Bruyère , que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre sainte , il n'aura garde de laisser échaper un si beau nom , s'il vient jamais à faire fortune. Voilà *alors* de qui il descendra incontestablement : & cela , non par quelque alliance éloignée , mais *en ligne directe* , car l'un ne sera pas plus difficile à prouver que l'autre. Pouvoit-il , je vous prie , marquer plus vivement la folie de ces Nobles de
 qua-

quatre jours, qui contens de leurs véritables Ayeux , tandis qu'ils ont vécu dans une condition conforme à leur origine , s'avisent tout d'un coup de se glorifier de l'ancienneté de leur noblesse, dès qu'ils viennent à s'enrichir ? Je croi pour moi , qu'on ne seroit pas mieux fondé à prendre à la lettre ces paroles de M. de la Bruyère , comme a fait M. de Vigneul - Marville , qu'à se figurer que *Boileau* a écrit sans genie & sans reflexion ; sous prétexte qu'il dit en parlant de lui-même ,

* Mais pour Cotin & moi qui rimons au hazard ,
 Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art ;
 Quoi qu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
 Le plus sûr est pour nous , de garder le silence.

Rien n'est plus ordinaire à certains Ecrivains , que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres. Ce sont des Tableaux qu'ils exposent à la yûe des
 hom.

* Satire IX. vs. 45.

Hommes pour les engager adroitement à les examiner de sang froid , afin que quiconque y reconnoitra ses propres traits , songe à se corriger , s'il le trouve à propos. C'est justement dans cette vûë que M. de la Bruyere nous déclare , qu'il ne manquera pas de descendre en droite ligne d'un Geoffroy de la Bruyère que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, &c. *supposé qu'il vienne à faire une belle fortune.*

Il est tout visible que s'il eût crû descendre véritablement de ce Geoffroy de la Bruyère , il auroit dit sans détour , que , soit qu'il fit jamais fortune ou non , il se pouvoit glorifier de l'antiquité de sa Noblesse , puisqu'il pouvoit faire remonter son origine jusqu'à ce grand Seigneur qui suivit Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre sainte.

S'il l'eût pris sur ce ton , peut-être M. de Vigneul-Marville auroit eû droit de le traiter de *Dom Quichotte*. Mais ce dangereux Critique n'avoit qu'à lire la reflexion qui suit immédiatement celle qu'il a censurée si mal
à

à propos , pour être convaincu que M. de la Bruyère favoit trop bien en quoi consistoit la véritable noblesse , pour faire parade d'une origine illustre , dont il eût pû même donner de bonnes preuves , bien loin de se glorifier d'une noblesse mal fondée , comme son Censeur l'en accuse. *Si la Noblesse est vertu , dit ce grand homme , elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux ; & si elle n'est pas vertu , c'est peu de chose. S'il est heureux d'avoir de la naissance , * dit-il ailleurs , il ne l'est pas moins d'être tel , qu'on ne s'informe plus si vous en avez.* Quelle apparence qu'un homme qui a des sentimens si nobles & si relevez , soit capable de tomber dans une vanité aussi sotté & aussi puerile que celle que M. de Vigneul-Marville lui attribué avec tant d'assurance ? Permettez-moi de vous citer encore un endroit des *Caractères* qui fait bien voir que M. de la Bruyère jugeoit du vrai prix des choses , sans se laisser éblouir à de vaines apparences.

Cha

* Chap. II DU MERITE PERSONNEL
P. 187.

* Chaque heure en soi comme à notre égard est unique : est-elle écoulée une fois , elle a péri entièrement , les millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours , les mois , les années s'enfoncent & se perdent sans retour dans l'abysses des tems. Le Temps même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les Espaces immenses de l'Eternité , & il sera effacé. Il y a de légers & frivoles circonstances du tems qui ne sont point stables , qui passent , & que j'appelle des Modes , LA GRANDEUR , la Faveur , les Richesses , la Puissance , l'Autorité , l'Indépendance , le Plaisir , les Joyes , la Superfluité. Que deviendront ces MODES , quand le Temps même aura disparu ? LA VERTU SEULE SI PEU A LA MODE , VA AU DE-LA DES TEMS.

J'ai été bien aise de transcrire ici ce beau passage , parce que l'ayant lû cent fois avec un nouveau plaisir , j'ai cru , que , soit qu'on l'eût déjà lû ou non , l'on ne seroit point fâché de le voir ici.

Mais

Mais pour revenir à M. de Virgineul-Marville, s'il a crû véritablement que M. de la Bruyère s'étoit glorifié de l'antiquité de sa noblesse en fanfaron, & comme un vrai Don Quichotte ; quel nom lui donnerons-nous à lui-même pour avoir voulu tourner en ridicule un passage qui n'a été écrit que pour se moquer de la folle vanité qu'il attribue à M. de la Bruyère ?

Je ne puis m'empêcher d'admirer ici les soins inutiles que se sont donné tant de savans Critiques pour expliquer certains passages des Anciens Auteurs. Il est visible par les sens contraires qu'ils donnent à ces passages, qu'ils prêtent à leurs Auteurs bien des pensées qui ne leur sont jamais tombées dans l'esprit. Mais lors même que tous les Critiques s'accordent sur le sens d'un passage un peu difficile de *Virgile*, d'*Horace*, &c. il est plus que probable qu'ils se trompent fort souvent : puisqu'aujourd'hui nous n'entendons pas des endroits un peu figurez d'un Auteur moderne qui a écrit en notre propre Langue, & a vécu de notre tems. Il n'y

* qu'environ cinq ans que M. de la Bruyère est mort. Son Livre est écrit en François, & ne roule que sur des matieres de l'usage ordinaire de la vie. Tout le monde le lit en France, & dans les Pais Etrangers où l'on l'imprime aussi souvent qu'en France. Cependant voici un François, homme de Lettres, qui voulant critiquer M. de la Bruyère, lui fait dire précisément tout le contraire de ce qu'il dit :

Après cela, Docteur, va pâlir sur la Bible.

Cela ne doit pourtant pas décrier la lecture des bons Livres, ni en détourner les personnes qui aiment à passer leur tems de la maniere la plus agréable & la plus utile tout ensemble. Car enfin si l'on n'entend pas toujours un Auteur, c'est quelquefois parce qu'il n'est pas intelligible : & alors, il n'y a pas grand mal de ne le point entendre. Nous ne laissons pas
d'a-

* Cette *Défense de M. de la Bruyère* fut imprimée pour la première fois en 1702. & M. de la Bruyère mourut en 1696. le 10. de Mai, âgé de 52. ans.

d'avoir bien employé notre tems ; si dans plusieurs autres endroits de son Livre il nous a fait comprendre des choses qui nous peuvent être de quelque usage. Il faut dire en ce cas-là ce qu'*Horace* disoit d'un bon Poëme où il trouvoit quelques défauts,

— *Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis*

*Offendar maculis quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.*

De Arte Poetica. v. 351.

„ Dans une pièce , où brillent
„ des beautez sans nombre , je ne suis
„ point choqué d'y voir quelques ta-
„ ches , qui sont échapées à l'Au-
„ teur , ou par négligence , ou par-
„ ce qu'on ne peut pas prendre
„ garde à tout ”. Quelquefois aussi
ce qui est fort clair dans un Li-
vre , nous paroît obscur , parce
que nous ne le lisons pas avec assez
d'attention. Il n'y a , je croi , per-
sonne qui se mêle de lire , à qui il n'ar-
rive de tems en tems de se surprendre
dans cette faute. Le seul remede à
cela c'est de nous défier de nous-mê-
mes

mes & de relire plusieurs fois un passage avant que de décider qu'il est obscur , absurde , ou impertinent.

Mais si quelqu'un est obligé à prendre ces précautions , c'est sur tout ceux qui s'érigent en Censeurs Publics des Ouvrages d'autrui. Pour cela il ne faut pas lire un Livre dans le dessein de le critiquer , mais simplement pour l'entendre. Il ne faut y voir que ce qui y est , sans vouloir pénétrer dans l'intention de l'Auteur au de-là de ce qu'il nous en a découvert lui-même. Si M. de Vigneul-Marville eût lû l'Ouvrage de M. de la Bruyère dans cette disposition d'esprit , il n'y auroit pas trouvé tant de fondement aux censures qu'il fait de sa Personne. C'est ce que je pense avoir démontré à l'égard du premier reproche qu'il lui fait d'être un *Gentilhomme à louer , de mettre enseigne à sa porte , en avertissant le siècle présent & les siècles à venir de l'antiquité de sa noblesse* : car on ne vit jamais d'accusation plus mal fondée. Je ne sai si M. de Vigneul - Marville en tombera d'accord ; mais lui excepté , je ne pense

se

se pas que personne en doute , après avoir lû ce que je viens de dire sur cet article. Je dis après avoir lû ce que je viens d'écrire sur cet article , parce que j'ai vû quelques personnes de très-bon sens , qui ont pris cet endroit du Livre de M. de la Bruyère de la même maniere que lui. J'aurois pû me dispenser en bonne guerre de lui faire cet aveu : mais je suis bien aise de lui montrer par-là que ce n'est pas l'amour d'un vain triomphe qui m'a fait entrer en lice avec lui , mais le seul desir de défendre la Verité.

Du reste , je ne vois pas qu'on puisse juger fort surement d'un Auteur par ce qui s'en dit en conversation. On lit un Livre à la hâte , pour s'amuser , ou pour se délasser de ses affaires dont on a la tête remplie. Quelque tems après , on se trouve en compagnie. La conversation vient à tomber sur quelques endroits de ce Livre , dont on croit avoir retenu le sens , quoiqu'on ait entierement oublié les paroles. Ce sens nous déplaît. D'autres qui le desapprouvent aussi-bien que nous,

sou-

soutiennent que ce n'est point là ce
 que l'Auteur a voulu dire. Là-def-
 sus on dispute. Chacun défend son
 sentiment avec chaleur, & personne
 ne s'avise de consulter les paroles de
 l'Auteur, qui souvent mettroient tout
 le monde d'accord, en faisant voir
 nettement que ce qu'il a dit, est
 très-raisonnable, & tout-à-fait dif-
 férent de ce que lui font dire quel-
 ques-uns de la compagnie, & quel-
 quefois tous ensemble. Voilà pour
 l'ordinaire comment on critique les
 Livres en conversation. L'Usage
 veut qu'on excuse cette méthode
 toute ridicule qu'elle est. Mais on
 n'a pas la même indulgence pour
 ceux qui se mêlent de censurer pu-
 bliquement les Ouvrages d'autrui. On
 veut qu'ils soient un peu plus circonf-
 pects ; & qu'avant que de critiquer
 un Livre, ils le lisent & le relisent,
 jusqu'à ce qu'ils soient assurés de le
 bien entendre. C'est apparemment
 ce que n'a pas fait M. de Vi-
 gneul-Marville, du moins à l'égard
 du premier passage qu'il critique si
 rudement dans le Livre de M. de
 la Bruyère ; puisqu'il l'a pris tout-

à-fait à contre-sens , comme je croi
l'avoir démontré. Voyons s'il aura été
plus heureux dans la suite.

III. CE n'est pas assez pour M. de
la Bruyère , continuë * notre Cen-
seur , du caractère de Gentilhomme à
louër , il lui faut encore celui de Mi-
santhrope qui est bien à la mode. Il se
dépécint tel , lorsque parlant de l'Opera ,
il dit par enthousiasme : „ † Je ne sai
„ comment l'Opera avec une musi-
„ que si parfaite & une dépense tou-
„ te royale a pû réussir à m'en-
„ nuyer ”.

Regardez un peu , s'écrie sur cela
M. de Vigneul-Marville , combien il
faut faire de dépense , & mettre de
choses en œuvre pour avoir l'avantage ,
je ne dis pas de divertir , (car l'entre-
prise ne seroit pas humaine) mais d'en-
nuyer M. de la Bruyère. Ne seroit-
ce point pour faire bailler ce galant
homme & l'endormir , que le Roi auroit
dépensé des millions & des millions à bâ-
tir Versailles & Marly ?

Voilà

* Pag. 326.

† Caractères de ce siècle , chap. 1. intitulé ,
DES OUVRAGES DE L'ESPRIT. p. 157.

Voilà une belle exclamation , mais qui ne nous instruit de rien. Les invectives , les railleries ne sont pas des raisons. On l'a déjà dit * à l'un des plus fameux Déclamateurs de ce siècle. Quand on veut critiquer un Auteur avec succès , il faut se munir de bonnes raisons , & les exprimer nettement , afin que ceux qui les verront , en puissent être frappez. Pour les Figures de Rhétorique , elles peuvent éblouir l'Esprit , mais elles ne sauroient le persuader. C'est un feu de paille qui s'évanouit en fort peu de tems. On devroit , ce semble , prendre un peu plus de garde à cela qu'on ne fait ordinairement. Et les Ecrivains ne sont pas les seuls à qui s'adresse cet avis. Ceux qui se chargent d'instruire les autres par des Discours publics , en ont pour le moins autant de besoin : car rien n'est plus ordinaire que d'entendre ces Messieurs s'évaporer en vaines Déclamations sans songer à établir sur de bon-

* Mr. Jurieu , Prédicateur & Professeur en Théologie à Rotterdam.

bonnes raisons ce qu'ils ont entrepris de prouver. Si donc M. de Vigneul-Marville croit que M. de la Bruyère a eu tort de s'ennuyer à l'Opera , il devoit faire voir par de bonnes preuves , que rien n'est plus amusant que l'Opera , que rien n'est plus propre à divertir un homme raisonnable que cette espece de Poëme Dramatique , & qu'on ne peut en être dégoûté sans avoir l'Esprit mal fait. Après avoir montré cela d'une maniere convainquante , il pouvoit se réjouir aux dépens de M. de la Bruyère. Alors tout est bon , Ironies , Comparaisons , Similitudes , Exclamations , Apostrophes , & tous ces autres tours brillans qu'on nomme *Figures de Rhétorique*. C'est le Triomphe après la Victoire Et bien loin d'être choqué de voir alors le Victorieux s'applaudir à lui-même , on se fait quelquefois un plaisir de relever son Triomphe par de nouvelles acclamations. Les plus délicats qui n'aiment pas trop cette fanfare , l'excusent tout au moins , & l'écoutent sans se fâcher. Mais avant cela , rien ne leur paroît plus ridicule

le

1e. Ils en font autant choquez que d'entendre un Soldat qui chanteroit le Triomphe avant que d'avoir vû l'Ennemi.

A la verité , si M. de la Bruyère se contentoit d'avertir le Public que l'Opera l'a ennuyé malgré la beauté des Décorations & les charmes de la Musique , M. de Vigneul-Marville auroit raison de se jouer un peu de lui , quand bien l'Opera lui paroîtroit un spectacle fort ennuyeux. Mais M. de la Bruyère étoit trop raisonnable pour tomber dans ce défaut. Il écrivoit pour instruire les hommes , & non pour les amuser du recit de choses aussi frivoles que le seroit l'histoire de ce qui lui plaît , ou ne lui plaît pas dans ce Monde. Il s'étonne * de ce que *l'Opera avec une Musique si parfaite , & une dépense toute royale a pû l'ennuyer.* Mais il nous donne aussitôt après , de bonnes raisons de cet ennui , C'est , dit-il , *qu'il y a des endroits dans l'Opera qui laissent en désirer d'autres.* Il échape quelquefois de sou-

* Dans les Caractères de ce Siècle , Ch. I.
p. 157.

*Wouhaiter la fin de tout le spectacle : c'est
faute de théâtre , d'action , & de cho-
ses qui interessent.*

Si , dis-je , M. de la Bruyère se
fût contenté de nous apprendre que
l'Opera a enfin réussi à l'ennuyer , on
auroit eu droit de l'en critiquer :
mais ce ne seroit pas par la raison
qu'il faut être bien délicat pour ne
pas trouver beau un spectacle où le
Prince a fait tant de dépense. M.
de Vigneul-Marville fait entrer mal-
à propos le Roi dans ce démêlé. Ce
n'est pas le Roi qui a fait l'Opera ,
& par conséquent on peut s'ennuyer à
l'Opera , sans choquer l'Autorité
Royale. RaISONNER ainsi , c'est être
un peu de l'humeur de *Cotin* qui veut
faire passer pour crime d'Etat le mé-
pris qu'on fait de ses Vers :

* Qui méprise *Cotin* , n'estime point son
Roi ,
Et n'a , selon *Cotin* , ni Dieu , ni foi , ni
Loi.

Encore ce Poète étoit-il plus excusa-
ble que M. de Vigneul-Marville ,
qui ,

* Boileau , *Sat. IX. vl. 305.*

qui n'est pas interressé personnellement au mépris qu'on peut faire des Opera : car je ne croi pas qu'il se soit jamais mêlé d'en publier de sa façon.

» Mais , dit M. de Vigneul-
 » Marville , il faut faire tant de dé-
 » pense, il faut mettre tant de choses
 » en œuvre pour la représentation
 » de ce spectacle. Sera-t-il permis
 » après cela de s'y ennuyer, sans me-
 » riter d'être traité de Misanthrope ?
 Pourquoi non, si c'est effectivement un spectacle tout propre de sa nature à produire cet effet ? Que la Musique soit la plus charmante & la plus parfaite du monde ; que les oreilles soient agréablement flattées par ses doux accords ; que les yeux soient charmez de la beauté des décorations & enchantez par le jeu surprenant des machines : tout cela n'empêche pas que l'Opera ne puisse ennuyer , si le sujet en est mal conduit , s'il n'a rien qui touche & interesse l'esprit, & que les Vers en soient dure & languissans. En ce cas-là mepriser l'Opera, c'est une marque de bon goût , & non l'effet d'une resolution bizarre de

mepriser ce que tout le monde admire. Et au contraire , estimer l'Opera avec tous ces défauts , parce qu'il est accompagné d'une belle Musique & de Décorations magnifiques , c'est admirer une happe lourde parce qu'elle est mêlée avec de véritables diamans ; c'est prendre un Ane pour un beau Cheval d'Espagne , parce qu'il a une housse toute couverte d'or & de pierreries. Mais un Ane a beau être superbement enharnaché , ce n'est toujours qu'un Ane. De même , si l'Opera est un Poëme languissant & insipide , il le sera toujours malgré la Musique , les Machines & les Décorations dont il est accompagné. Et par conséquent , il faut l'examiner en lui-même , & independamment de toutes ces additions , pour savoir si le jugement qu'en fait M. de la Bruyère est solide ou uniquement fondé sur la bizarrerie de son gout.

Au reste , je ne sai pas si M. de Vigneul-Marville est du sentiment de ce Marquis.

* Qui rit du mauvais goût de tant d'hommes divers ,

Et

* Boileau , *Epique IX.* vs. 27.

Et va voir l'Opera seulement pour les vers.

Mais il paroît que dans ces vers de Boileau, l'on ne donne ce sentiment à ce Marquis Bel-Esprit que pour faire voir l'extravagance & la singularité de son gout. D'où nous pouvons conclurre que, selon Boileau, ce n'est pas une fort bonne preuve de *misanthropie* de ne pas admirer l'Opera ; mais qu'au contraire aller à l'Opera pour l'admirer, c'est se déclarer contre le goût le plus général, & se rendre ridicule en s'ingérant de juger de ce qu'on n'entend pas.

Voulant se redresser soi-même, on s'ef-
tropic,
Et d'un original on fait une copie.

Ici Mr. de Vigneul-Marville dira peut-être, que l'autorité de Boileau ne prouve rien. J'en tombe d'accord. Mais il doit convenir aussi que la sienne ne prouve pas davantage, & qu'autorité pour autorité bien des gens pourront suivre dans un point comme celui-ci, celle d'un fameux Poë-

394 D E' F E N S E D E M.
te préféablement à celle d'un *Doc-
teur en Droit. A la vérité, si ce
Docteur eût apporté quelques raisons
en faveur de l'Opera, j'aurois eu tort
de lui citer ces Vers de Boileau ; car
la Raison doit l'emporter toujours sur
l'Autorité : & comme tout Ama-
teur de la Vérité doit se faire une
Loi d'embrasser ce qu'il croit fon-
dé en raison, quoiqu'il soit con-
traire au sentiment des plus grands
hommes, il ne doit pas trouver mau-
vais que les autres fassent la même
chose.

Mais je vais citer à M. de Vigneul-
Marville une autorité qu'il n'ose-
ra recuser, si je ne me trompe, &
qui de plus se trouve munie de fort
bonnes raisons. C'est celle de Mr.
de S. Evremond qui ne fait pas grand
cas de l'Opera, & cela, à peu près
sur

* Je ne donne ce titre à M. de Vigneul-
Marville que par allusion à ce qu'il nous dit
lui-même dans son Livre p. 42. qu'il a appris
le Droit Civil d'*Antonio Delcamp*. Du reste,
sans examiner ici quelle est la véritable profes-
sion, il est certain du moins qu'il n'est pas
si bon Poëte que Boileau : ce qui suffit pour
autoriser le raisonnement que je fais en cet
endroit.

Sur les mêmes fondemens que M. de la Bruyère. Comme il s'exprime bien plus fortement , c'est à M. de Vigneul-Marville à voir si M. de S. Evremond qu'il reconnoît pour un * *Ecrivain célèbre qui a donné à ses expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la Raison*, ne s'est point écarté de la Raison dans cet endroit. S'il croit que Mr. de S. Evremond n'a pas assez ménagé l'Opera , le voilà obligé de mettre aussi M. de S. Evremond au rang des *Misanthropes qui sont si fort à la mode*. Et s'il ne veut pas lui faire cet affront pour si peu de chose ; qu'il cherche d'autres preuves de la *misanthropie* de M. de la Bruyère , ou qu'il avouë ingenuement qu'il s'est un peu trop hâté de le taxer de ce défaut. Mais voyons s'il est vrai que M. de S. Evremond s'exprime avec tant de hauteur contre les Opera qu'il mérite d'être mis au rang des misanthropes de ce siècle , aussi bien que M. de la Bruyère. *Il y a long-tems* , dit

* d'a-

* *Melanges d'Histoire & de Litterature*, p. 335. &c.

* d'abord Mr. de S. Evremond au Duc de Buckingham à qui il adresse son Discours, *il y a long-tems*, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon sentiment sur les Opera, je la contente donc aujourd'huy, Mylord, dans le Discours que je vous envoie. Je commencerai par une grande franchise en vous disant que je n'admire pas fort les Comedies en Musique, telles que nous les voyons présentement. J'avouë que leur magnificence me plaît assez; que les machines ont quelque chose de surprenant; que la Musique en quelques endroits est touchante; que le tout ensemble paroît merveilleux, mais il faut aussi m'avouër que ces merveilles deviennent bientôt ennuyeuses: car où l'Esprit a si peu à faire c'est une nécessité que les Sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent, & se lassent ensuite d'un continuel attachement aux Objets. Au commencement des Concerts, la justesse des accords est remarquée; il n'échappe rien de toutes les diversitez qui s'unissent
pour

* Oeuvre mêlées de M. de S. Evremond, Tom. III. p. 282. &c. Ed. d'Amst. 1726

pour former la douceur de l'harmonie : quelque tems après , les Instrumens nous étourdissent ; la Musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laisse rien distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du recitatif dans une modulation qui n'a ni le charme du chant , ni la force agréable de la parole ? L'ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à sentir , cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche : l'Esprit qui s'est prêté vainement aux impressions du dehors , se laisse aller à la rêverie , ou se déplaît dans son inutilité : enfin la lassitude est si grande qu'on ne songe qu'à sortir ; & le seul plaisir qui reste à des Spectateurs languissans , c'est l'ESPERANCE DE VOIR FINIR BIENTÔT le Spectacle qu'on leur donne. LA LANGUEUR ORDINAIRE OU JE TOMBE AUX OPERA, vient de ce que je n'en ai jamais vu qui ne m'ait paru ME'PRISABLE dans la disposition du sujet & dans les vers. Or c'est vainement que l'oreille est flatée & que les yeux sont charmés , si l'Esprit ne se trouve pas satisfait : mon Ame d'intelligence avec

mon Esprit plus qu'avec mes Sens ; forme une résistance aux impressions qu'elle peut recevoir , ou pour le moins elle manque d'y prêter un consentement agréable sans lequel les objets les plus voluptueux même ne sauroient me donner un grand plaisir. Une sottise chargée du Musique , de Danses , de Machines de Décorations , est une sottise magnifique , mais toujours sottise : c'est un vilain fonds sous de beaux dehors , où je pénètre avec beaucoup de désagrément. Qu'auroit dit M. de Vigneul-Marville , si M. de la Bruyère se fut exprimé si durement ? Une sottise chargée de Musique de Danses , de Machines , de Décorations est une sottise magnifique , mais toujours sottise. Parler ainsi de l'Opera , d'un spectacle royal , où l'on fait tant de dépense , où l'on met tant de choses en œuvre !

* *Quis cœlum terris non misceat , & mare cœlo ?*

Quelle hardiesse ! quelle temerité !
quelle

* *Jurnal. Sat. II.*

quelle insolence ? c'est le moins qu'il auroit pû dire , puisqu'il le traite de *misanthrope* pour avoir osé avancer qu'il ne sait comment l'Opera avec une Musique si parfaite & une dépense toute royale a pû réussir à l'ennuyer.

Après que M. de Vigneul-Marville nous aura montré la foiblesse de toutes les raisons par lesquelles M. de S. Evremond & M. de la Bruyère ont voulu persuader au monde que l'Opera étoit un spectacle fort languissant, il pourra blâmer la délicatesse de M. de S. Evremond , de M. de la Bruyère & de tous ceux qui s'ennuyent à l'Opera. Mais avant cela , il n'est pas en droit de s'en moquer ; à moins qu'il ne croye que son autorité doive fixer les jugemens du reste des hommes sur les Ouvrages d'Esprit. Quoique je n'aye pas l'honneur de le connoître , je gagerois bien qu'il est trop galant homme pour s'attribuer un tel privilège qu'on n'accorda jamais à personne dans la République des Lettres.

IV. M. DE VIGNEUL-MARVILLE. continuant de peindre M. de la

la Bruyère nous apprend que dans un autre endroit de ses *Caractères*, † *changeant de personnage il se revêt de celui de Socrate, & se fait dire des injures honorables par des Sots qu'il fait naître exprès. Il s'agite, il suppose qu'on lui fait de sanglans reproches, & personne ne pense à lui. En effet, qui jusqu'à présent a dit de M. de la Bruyère comme de Socrate qu'il est en délire, &c. M. de la Bruyère est M. de la Bruyère, comme un chat est un chat, & puis, c'est tout : sage ou non, l'on ne s'en met pas en peine. Qui ne croiroit après cela, que M. de la Bruyère s'est comparé sans façon au sage Socrate dans quelque endroit de son Livre ? Il est pourtant vrai que dans le passage que M. de Vigneul-Marville a eu apparemment devant les yeux, il n'est parlé que de Socrate depuis le commencement jusques à la fin. Ce Critique auroit dû citer l'endroit. Je vais le faire pour lui, afin qu'on puisse mieux juger de la folidité de sa remarque. * *On a dit de SOCRATE, qu'il**

† *Mélanges &c. p. 327.*

* *Chap. XII. DES JUGEMENS. p. 123.*

qu'il étoit en délire , & que c'étoit un fou tout plein d'esprit : mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient , quels bizarres portraits nous fait ce Philosophe ! quelles mœurs étranges & particulières ne décrit-il point ! Où a-t-il rêvé , creusé , rassemblé des idées si extraordinaires ? quelles couleurs , quel pinceau ! Ce sont des chimères. Ils se trompoient c'étoient des monstres , c'étoient des vices , mais peints au naturel , on croyoit les voir , ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique , il épargnoit les personnes , & blâmoit les mœurs qui étoient mauvaises. Voilà tout ce que dit M. de la Bruyère dans l'endroit qui met M. de Vigneul-Marville en si mauvaise humeur contre lui. Mais il est visible que M. de la Bruyère ne parle que de Socrate , que ce qu'il en dit est vrai , & très-digne de remarque. Quel mal y a-t-il à cela ? oh , direz-vous , mais qui ne voit que tout cela doit être entendu de M. de la Bruyère ? Vous le voyez. C'est donc à dire qu'on peut appliquer à M. de la Bruyère ce qu'on a dit autrefois de Socrate. Si cela est ,
pour-

pourquoi êtes-vous fâché de le voir ?
Je ne le vois point, direz-vous. C'est
M. de la Bruyère qui dans cet endroit,
veut me le faire voir par une vanité que
je ne puis souffrir. Mais s'il n'y a point
 de rapport entre Socrate & M. de la
 Bruyère, pourquoi dites-vous, que
 M. de la Bruyère a voulu parler de
 lui-même, puisqu'il ne se nomme
 pas ? Pourquoi n'appliquez-vous pas
 la comparaison à ceux à qui elle con-
 vient véritablement, à Molière, à
 Boileau, & à tous ceux qui nous ont
 donné de véritables Portraits des vi-
 ces & des dereglemens du siècle ? Il
 n'est pas permis à un Censeur de cri-
 tiquer autre chose dans les Livres que
 ce qui y est & qu'on ne peut s'em-
 pêcher d'y voir en les lisant. Autre-
 ment, il n'y auroit point de fins aux
 Critiques qu'on pourroit faire des Au-
 teurs ; & il n'y a point de visions
 qu'on ne pût trouver dans l'Écri-
 vain le plus judicieux.

Je ne veux pas dire par là qu'on ne
 puisse appliquer à M. de la Bruyère
 ce qu'on a dit autrefois de Socrate.
 On peut le lui appliquer sans doute,
 s'il est vrai qu'il ait peint d'après na-
 ture

ture les défauts de son siècle, aussi bien que ces grands Maîtres que je viens de nommer, & qu'il y ait des gens qui trouvent ses peintures extravagantes & chimeriques. M. de Vigneul-Marville nous dit que M. de la Bruyère s'est déjà fait faire ce reproche par des Sots qu'il a fait naître exprès. Je ne vois pas qu'il fût fort nécessaire que M. de la Bruyère prît la peine de faire naître des Sots pour cela. Les vrais Sots de ce siècle ont apparemment l'imagination aussi fertile que ceux qui vivoient du tems de Socrate. Quoiqu'il en soit, je connois un homme d'esprit qui vient de faire à M. de la Bruyère le même reproche que les Sots qu'il avoit fait naître exprès, si l'on en croit M. de Vigneul-Marville. Cet homme est M. de Vigneul-Marville lui-même, qui dit à la page 340. de ses *Mélanges*. *M. de la Bruyère est merveilleux, dit M. Menage, à attraper le ridicule des hommes & à le développer. Il devoit dire, à l'envelopper. Car M. de la Bruyère, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des Chimères, qui n'ont nulle vraisemblance.*

blance. Il y a toutes les apparences que , si M. de la Bruyère eût prévu cette Critique de la part de M. de Vigneul-Marville , il se seroit épargné la peine de faire naître des Sots pour se faire dire des injures.

V. NOTRE Censeur revient à la charge. Avant cela , * dit-il , M. de la Bruyère avoit pris un caractère un peu moins fort & plus agréable : ce n'est pas celui d'un fâcheux Socrate , ni d'un Misanthrope qui ne s'accommode de rien ; mais c'est le caractère d'un Philosophe accessible. » † O homme important , s'écrie-t-il , & chargé d'affaires , qui à votre tour avez besoin de mes offices , venez dans la solitude de mon Cabinet , le Philosophe est accessible , je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les Livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'Âme , & de sa distinction d'avec le Corps , ou la plume à la main , pour calculer
« les

* Pag. 327. &c.

† Chap. VI. DES BIENS DE FORTUNE.
p. 308.

« les distances de Saturne & de Ju-
 « piter : j'admire Dieu dans ses Ou-
 « vrages , & je cherche par la con-
 « noissance de la Verité à régler
 « mon Esprit , & devenir meilleur.
 « Entrez , toutes les portes sont
 « ouvertes : mon antichambre n'est
 « pas faite pour s'y ennuyer en m'at-
 « tendant , passez jusqu'à moi sans
 « me faire avertir : vous m'appor-
 « tez quelque chose de plus précieux
 « que l'or & l'argent , si c'est une
 « occasion de vous obliger , &c.

*Rien n'est si beau que ce caracte-
 re , ajoûte M. de Vigneul-Marville ;
 Pourquoi tâche-t-il donc de le dé-
 figurer par de fades plaisanteries sur
 ce que M. de la Bruyère n'étoit
 pas fort bien logé ? Mais aussi faut-
 il avouër , nous dit ce judicieux Cen-
 seur , que sans supposer d'antichambre
 ni cabinet , on avoit une grande commo-
 dité pour s'introduire soi même auprès
 de M. de la Bruyere avant qu'il eût
 un appartement à l'Hôtel de..... Il
 n'y avoit qu'une porte à ouvrir , &
 qu'une Chambre proche du Ciel , se-
 parée en deux par une legere tapisse-
 rie.*

rie. Que signifie tout cela ? Parce que M. de la Bruyère étoit mal logé , étoit-il moins louable d'être civil , doux , complaisant & officieux ? Qu'auroit donc dit M. de Vigneul-Marville contre *Socrate* qui étoit beaucoup plus mal partagé des biens de la fortune que M. de la Bruyère ! Se feroit-il moqué de sa modération , de sa bonté , de sa douceur , de sa complaisance sous prétexte que n'ayant pas de quoi faire le grand Seigneur dans *Athenes* , ce n'étoit pas merveille qu'il prît le parti de se faire valoir par des manières conformes à sa condition ? Mais M. de Vigneul-Marville se trompe , s'il croit que , dès-là qu'un Savant n'est pas à son aise dans ce Monde , il en soit plus souple , plus civil , plus obligeant & plus humain : car on voit tous les jours des Savans plus incivils , plus fiers , plus durs & plus rébarbatifs que le Financier le plus farouché. *Il y a de bonnes qualités qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises* , comme l'a remarqué le Duc de la Rochefoucault. De ce nombre est la bonté ,
la

la douceur & la complaisance. Du reste, ce caractère que M. de la Bruyère donne au Philosophe sous son nom ; ou plutôt en le faisant parler lui-même, n'est pas plutôt son caractère que celui que doit avoir tout homme de bon sens qui a l'ame bien faite. Or tel est le véritable Philosophe qui voulant vivre en société dans ce Monde, n'a pas de peine à comprendre qu'il n'a rien de meilleur à faire que de tâcher de gagner l'amitié des hommes par toute sorte de bons offices. Ses avances ne sont pas perduës. Il en recueille bien-tôt le fruit avec usure. Ce qui fait voir, pour le dire en passant, * que *bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dît avoir une forte teinture de Philosophie.* Car, comme dit M. de la Bruyère, de qui j'emprunte cette réflexion, *la Philosophie convient à tout le monde : la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, & à toutes les conditions.*

VI. LA faute que commet ici M. de

Vi

* Chap. XI. DE L'HOMME.

Vigneul-Marville volontairement ou par ignorance , de prendre historiquement & à la lettre ce que M. de la Bruyère a voulu dire de tout homme d'étude qui a soin de cultiver sa Raison , lui donne un nouveau sujet de déclamer sur ce que M. de la Bruyère dit ailleurs sous la personne d'*Antisthene* , pour représenter la triste condition de plusieurs fameux Ecrivains , qui , comme dit Boileau ,

* N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée.

Mais si M. de la Bruyère n'a pas été fort à son aise dans ce Monde , comme M. de Vigneul - Marville nous en assure , il n'en est que plus estimable d'avoir trouvé le moyen de se perfectionner l'Esprit au point qu'il a fait , malgré les distractions & les chagrins que cause la nécessité indispensable de pourvoir aux besoins de la vie. Il a eu cela de commun avec plusieurs Ecrivains célèbres ,
qui ,

* Sat. I. 6.

qui , à la honte de leur siècle dont ils ont été l'ornement , ont vécu dans une extrême misère. M. de Vigneul-Marville nous donne lui-même une liste assez ample de ces Savans nécessaireux ; & bien loin de se joüer de leur infortune , il en paroît touché , comme on peut le voir par ce qu'il nous dit * de M. Du Ryer. Pourquoi n'a-t-il pas la même humanité pour M. de la Bruyère ? Il semble que ce Critique ne l'insulte de cette manière que pour avoir occasion de nous dire que c'étoit un Auteur forcé. M. de la Bruyère , † dit-il , décrit parfaitement bien son état dans la page 448. § de la neuvième Edition de son Livre , où sous la figure d'un Auteur forcé , qui est encore un autre de ses Caractères , il se fait tirer à quatre pour continuer d'écrire , quoi qu'il en meure d'envie. Je ne sai ce que M. de Vigneul-Marville entend par un Auteur forcé. Mais pour moi , je croirois qu'on pourroit appeler ainsi ces Ecrivains qui ne pensent rien d'eux-mêmes , ces Compilateurs

de

* Pag. 193. † Pag. 328. &c.

§ Pag. 99. du Tom. II. de cette Edition.

de fadaïses , d'historiettes , & de bons mots fort communs , & que tout autre a autant de droit de transcrire qu'eux , Auteurs faits à la hâte ; qui ne disent rien qu'on ne puisse mieux dire , dont le stile plein de négligences & de méchantes phrases proverbiales n'a rien d'exaët , de poli , de vif & d'engageant , en un mot qui sont toujours prêts à publier des Livres nouveaux qui ne contiennent rien de nouveau. On voit bien que je veux parler des Livres , terminez en *ana* , ou qui sans être ainsi terminez , leur ressemblent parfaitement. Je ne fai si des Ecrivains qui depuis quelque tems remplissent les Boutiques des Libraires de ces sortes de Compilations , sont tous des *Auteurs forcez* , comme parle M. de Vigneul-Marville : mais une chose dont je suis bien assuré , c'est qu'il n'y a qu'une extrême misere qui puisse les excuser de prostituer ainsi leur réputation par des Ouvrages si puerils.

* Si l'on peut pardonner l'effor d'un mauvais Livre ,

Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

Et

* *Moliere* dans son *Misanthrope* , Act. I. Sc. II.

Et cela même n'est pas une fort bonne excuse, si nous en croyons le P. Tarteron, qui dit plaisamment dans la Préface qu'il a mise au devant de Perse & de Juvenal, qu'en fait d'impression, il ne faut jamais être pressé, pour toutes les raisons du monde; y allât-il de la vie.

Sous prétexte que le Public a reçu avec indulgence quelques * paroles échappées en conversation à de grands hommes, qu'on a publiées après leur mort, il ne meurt plus aucun Ecrivain, qu'on ne publie † un Recueil des belles choses qu'on lui a oui dire pendant sa vie: & quelques-uns même prennent la peine de faire de ces sortes de Recueils § en leur propre & privé nom, de crainte

* *Scaligerana, Thuana, Perroniana, &c.*

† *Menagiana, Valesiana, Furetierana, Sorberiana, Arlequiniana, &c.*

§ Mr. Chevreau publia quelques années avant sa mort un Livre intitulé *Chevrana*, où il fit entrer je ne sai combien de pensées tirées mot pour mot de *Plutarque*, de *Diogene Laërce*, & de tels autres Compilateurs anciens.

te que personne ne s'avise de leur rendre ce devoir après leur mort. C'est prudemment fait à eux : car autrement , qui penseroit à mettre sur leur compte tant de belles sentences de *Socrate* , d'*Aristippe* , de *Protagore* , d'*Antisthene* dont ils remplissent ces Recueils , mais qu'on a pu voir depuis long-tems dans *Dio-gene Laërce* , dans *Plutarque* , ou tout au moins dans le *Polyanthea* ? D'autres plus rusez changent de titre. Ils savent que rien n'impose plus aisément au Public qu'un titre nouveau ; & que tel Livre qui pourrissoit dans la Boutique d'un Libraire , a été admirablement bien vendu en paroissant sous un nouveau nom. C'est pourquoi voyant que le Public commence à se dégouter des Livres terminez en *ana* , ils ont soin d'éviter cette terminaison dans les titres qu'ils donnent à leurs Ecrits. Mais cela n'empêche pas que ce ne soient des *ana* , c'est à dire des compositions précipitées , pleines de faits incertains , d'historiettes sans fondement , de décisions mal fondées , ou tout-à fait détituées de preuve , & de bons-mots fades ,

fautes, ou qu'on a vûs cent fois ailleurs. Ce sont les Auteurs de ces Livres qu'on auroit droit d'appeler des *Auteurs forcez*, & non des Ecrivains d'un Esprit aussi pénétrant & aussi original que M. de la Bruyère, & qui composent avec autant de justesse, de vivacité & de délicatesse que cet excellent homme. Que si quelques-uns de ces Compilateurs n'ont pas été *forcez* par la nécessité à mettre au jour ces sortes de Recueils faits à la hâte, sans choix, ni discernement, ils n'en sont que plus blâmables; & lorsqu'ils se dispoient à les mettre au jour, on auroit pû leur dire, ce que le Misanthrope disoit à *Oronte* :

* Croyez moi, résistez à vos tentations,
 Dérobez au public ces occupations,
 Et n'allez point quitter de quoi que l'on vous
 somme,
 Le nom que dans la Cour vous avez d'honnête-
 homme,
 Pour prendre de la main d'un avide Imprim-
 meur,
 Celui de ridicule & misérable Auteur.

Mais

* Dans le *Misanthrope*, Act. I. Sc. II.

Mais il faut revenir à M. de Vignoul-Marville , de peur qu'il ne croye qu'on le néglige.

VII. APRE'S avoir dit je ne fai sur quel fondement , que M. de la Bruyère étoit un *Auteur forcé* , il nous apprend * qu'à la fin son mérite illustré par les souffrances , a éclaté dans le Monde. Les gens ont ouvert les yeux , ajoute-t-il : La vertu a été reconnue pour ce qu'elle est , & M. de la Bruyère changeant de fortune , a aussi changé de caractère. C'est plus un *Auteur timide* qui s'humilie dans sa disgrâce. C'est un *Auteur au dessus du vent* , & qui s'approchant du Soleil ; morgue ceux qui l'ont morgué , & découvre leur honte par cette narration : † » Tout » le Monde s'éleve contre un hom- » me qui entre en réputation : à pei- » ne ceux qu'il croit ses amis , lui » pardonnent-ils un mérite naissant , » & une première vogue qui semble » l'associer à la gloire dont ils sont » déjà en possession. L'on ne se » rend

* *Mélanges* , p. 329.

† Paroles de M. de la Bruyère , *Chap. XII.* intitulé , DES JUGEMENTS , pag. 120.

« rend qu'à l'extrémité , & après
 « que le Prince s'est déclaré par
 « les récompenses : tous alors se rap-
 « prochent de lui , & de ce jour-là
 « seulement il prend son rang d'hom-
 « me de mérite. » *C'est-à-dire sans fi-
 gure* , continuë notre Censeur , *que
 l'Academie a été forcée à recevoir M.
 de la Bruyère , & qu'elle y a consenti ;
 le tems que M. de Pellisson a prédit étant
 arrivé que l'Academie par une politique
 mal-entendue ne voulant pas aller au
 devant des grands hommes pour les fai-
 re entrer dans sa Compagnie , se laisse-
 roit entraîner par les brigues , & don-
 neroit malgré elle , à la faveur , ce
 quelle ne vouloit pas accorder par son
 choix , à la capacité & au mérite.*
 « * La jolie manière de raisonner
 « que voilà ! Que vous êtes , M. de
 « Vigneul-Marville , un rude jouëur
 « en critique , & que je plains le
 « pauvre M. de la Bruyère de vous
 « avoir pour ennemi ! Permettez-
 moi , Monsieur , de vous adresser
 les mêmes paroles dont *Elise* se sert
 en

* Paroles tirées de la *Critique de l'Ecole des femmes* , & appliquées au présent sujet.

en parlant à *Climene* dans la *Critique de l'Ecole des femmes* , car vous jouez admirablement bien le personnage de cette *Précieuse*. Aussi bien qu'elle ,
 * *Vous avez des lumières que les autres n'ont pas , vous vous offensez de l'ombre des choses , & savez donner un sens criminel aux plus innocentes paroles.* Pardon de l'application. Mais pour parler plus sérieusement , de quel droit ce dangereux Critique vient-il empoisonner des paroles aussi innocentes que celles qu'il nous cite du Livre de M. de la Bruyère ? Qui lui a revelé que c'est de M. de la Bruyère qu'il faut les entendre , plutôt que de toute autre personne qui commence à s'élever dans le monde ? M. de la Bruyère le lui a-t-il dit en confidence ? Mais comment l'auroit-il fait , puisque dans son Discours à l'Academie il déclare expressément & sans détour qu'il n'a employé aucune médiation pour y être admis ? *Vos voix seules , dit-il à ces Messieurs , toujours libres & arbitraires donnent*
 une

* Voyez la *Critique de l'Ecole des femmes* , Scene 2.

Une place dans l'Academie Françoise : Vous me l'avez accordée, Messieurs ; & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de votre SEULE MAGNIFICENCE : Il n'y a ni poste, ni credit, ni richesses, ni autorité, ni FAVEUR qui ayent pû vous plier à faire ce choix. Je n'ai rien de TOUTES CES CHOSES. Tout me manque. Un Ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été TOUTE LA MEDIATION que j'ai employée, & que vous avez reçue.

Peut-on croire que M. de la Bruyère eût parlé de cette manière, s'il eût été reçu dans l'Academie à la recommandation du Prince ? n'auroit-ce pas été en lui une hardiesse & une ingratitude insupportables ? Il y a apparence que, si M. de Vigneul-Marville eût lû ce Discours de M. de la Bruyère, il ne décideroit pas si hardiment que c'est à la faveur du Prince qu'est due sa réception dans l'Academie Françoise. Mais je me

S 5 trompe,

trompe, il l'a lû, & y a vû que M. de la Bruyère y déclare nettement qu'il n'a employé aucune médiation pour être reçu dans l'Académie Française, que la singularité de son Livre. Ce sont les propres termes de M. de Vigneul-Marville, pag. 348. de ses *Mélanges d'Histoire & de Littérature*. Mais ce terrible Censeur ne se rend pas pour si peu de chose. Comme M. de la Bruyère, * ajoute-t-il, dit le contraire dans ses *Caractères* & qu'il avoué que ç'a été par la faveur du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres; je m'en tiens à cette parole, qui étant la première, qui lui soit venue à la pensée, doit être la meilleure selon ses règles. Peut-être embarrasseroit-on bien M. de Vigneul-Marville, si on le prioit de prouver que l'endroit des *Caractères* qu'il a en vû, n'a été imprimé qu'après que M. de la Bruyère a été reçu dans l'Académie Française. « Tout le Monde
 « s'éleve contre un homme qui entre
 « en réputation : à peine ceux qu'il
 « croit ses Amis, lui pardonnent-
 « ils un mérite naissant : on ne le
 « rend

* Pag. 348. & 349.

rend qu'à l'extrémité, & après que le Prince s'est déclaré par les récompenses. » *C'est-à-dire sans figure*, si nous en croyons M. de Vigneul-Marville, que l'Académie a été forcée à recevoir M. de la Bruyere. Quelle chute ! Quelle explication, bon Dieu ! Ne diroit-on pas qu'une Place dans l'Académie vaut un Gouvernement de Province ? Il a bien raison d'écarter la figure : car autrement, qui se feroit jamais avifé d'entendre par le terme de *récompense* une Place dans l'Académie Française ? Mais pour qui nous prend ce sévère Critique ? Croit-il donc être le seul qui ait lû l'*Histoire de l'Académie*, où tout le monde peut voir, * Que les avantages qui sont accordez aux Membres de cette illustre Compagnie, se reduisent à être exceptez de toutes tutelles & curatelles, de tous guets & gardes, & à jouir du droit de faire solliciter par Commissaires les Procès qu'ils pourroient avoir dans les Provinces éloignées de Paris ? C'est si peu de chose que

M.

* Pag. 43. 44, &c. de l'Édition de Paris 1701.

M. Pellisson s'étonne qu'on n'eût pas demandé , outre ces Priviléges, l'exemption des tailles , qu'apparemment on auroit obtenu sans peine. Mais que la Place d'Academicien soit une des plus importantes du Royaume : où est-il parlé de M. de la Bruyère dans l'endroit des *Caracteres* que nous cite M. de Vigneul-Marville ? Qu'y a-t-il là qu'on puisse lui appliquer plutôt qu'à tout homme de mérite que le Prince s'avise d'élever à quelque poste considerable ? N'y a-t-il donc en France que M. de la Bruyère dont les belles qualitez ayent été en butte à l'Envie, dès quelles ont commencé d'éclater dans le Monde ? Notre siècle est donc beaucoup plus raisonnable que les Siècles précédens qui nous fournissent tant d'exemples d'une maligne jalousie.

Je me suis un peu trop étendu sur cet article : car il suffisoit de proposer les fondemens de la Critique de M. de Vigneul-Marville , pour en montrer la foiblesse. Mais j'ai été bien aise de faire voir par cet exemple dans quels inconveniens s'engagent

gent ces Censeurs passionnez , qui veulent , à quelque prix que ce soit , décrier les personnes ou les Ouvrages qui n'ont pas le bonheur de leur plaire. Aveuglez par ce desir , ils prennent tout à contre-sens , censurent au hazard les paroles les plus innocentes , blâment hardiment les meilleurs endroits d'un Ouvrage sans s'être donné la peine d'en penetrer le véritable sens , & par là s'exposent eux-mêmes à la censure de tout le monde.

* Ceci s'adresse à vous , Esprits du dernier ordre ,

Qui n'étant bons à rien cherchez sur tout à mordre :

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages

Sur tant de beaux Ouvrages ?

Ils sont pour vous d'airain , d'acier , de diamant.

VII. CE que notre Censeur ajoute pour achever le prétendu Portrait

* Fables choisies de M. de la Fontaine , Liv. V. Fable XVI.

trait de M. de la Bruyère , ne faudroit être mieux fondé que ce que nous venons de refuter , puisqu'il est bâti sur le même fondement. Il n'est point de Philosophe , * dit-il , plus humble en apparence , ni plus fier en effet que M. de la Bruyère. Il monte sur ses grands Chevaux ; & à mesure qu'il s'éleve , il parle avec plus de hardiesse & de confiance. „ L'on peut , dit-il , refuser à mes Ecrits leur récompense ; on ne sauroit en diminuer la réputation : & si on le fait , qui m'empêchera de le mépriser ? “ De la manière que M. de Vigneul-Marville cite ces paroles , on ne peut que les appliquer à M. de la Bruyère. Mais encore un coup , qui a revelé à ce Censeur pénétrant , que M. de la Bruyère a voulu parler de lui-même , & non de tout Philosophe qui attaquant les vices des hommes pour les obliger à s'en corriger , est en droit de mépriser ceux qui s'attachent à décrier ses Ouvrages. On n'a qu'à lire tout le passage pour voir qu'il faut l'entendre dans ce dernier sens :

* Pag. 330.

sens. Il est un peu trop long pour le transcrire ici. Vous le trouverez au Chapitre XII. intitulé, DES JUGEMENTS, p. 125. Mais si notre Censeur veut à quelque pris que ce soit, qu'on applique ces paroles à M. de la Bruyère lui-même, je ne vois pas qu'elles contiennent rien de fort déraisonnable, si l'on les prend dans leur vrai sens. Il est visible qu'il faut entendre ici par ses personnes qui prétendent diminuer la réputation d'un Ouvrage, des Envieux qui n'y font portez que par pure malignité, comme il paroît par les méchantes raisons qu'ils employent pour en venir à bout. Or quel meilleur parti peut-on prendre en ce cas-là, que de mépriser leurs vaines insultes ? Et par conséquent, si M. de la Bruyère a jamais été exposé à la haine de ces fortes de personnes, pourquoi n'auroit-il pû leur dire,

„ Vous ne sauriez diminuer la réputation de mes Ecrits par vos méchantes plaisanteries, & par les fausses & malignes applications que vous faites de mes paroles.

„ Mais si vous imposez pour quel-

„ que

„ que tems au Public par vos ca-
 „ lomnies , & par vos réflexions
 „ odieuses & mal-fondées , *qui m'em-*
 „ *pêchera de vous mépriser ?* Vous
 „ voudriez peut être que je m'amu-
 „ fassè à vous répondre. Mais je
 „ n'ai garde de le faire. Ce seroit
 „ donner du poids à vos raisonne-
 „ mens frivoles, J'aime mieux les
 „ regarder avec mépris , comme
 „ ils le méritent. “ Si c'étoit-là
 ce que M. de la Bruyère a voulu
 dire , quel droit auroit-on de l'en-
 censurer ? N'est-il pas vrai qu'en
 bien des rencontres c'est une fierté
 louïable de mépriser les vaines mor-
 fures de l'Envie ? C'est ainsi qu'en
 a usé Boileau. Mais qui le blâme
 d'avoir mieux aimé enrichir le Pu-
 blic de nouveaux Ouvrages que de
 s'amuser à réfuter toutes ces im-
 pertinentes Critiques qu'on fit d'a-
 bord des premières Poësies qu'il mit
 au jour ? Et qui ne voudroit à pré-
 sent que le fameux M. Arnaud se
 fût occupé à autre chose qu'à re-
 pousser les attaques de ses Adversaires,
 à quoi il a employé la meilleure par-
 tie de sa vie ?

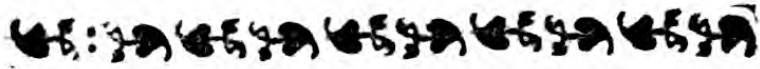
En

Enfin , pour me rapprocher de M. de Vigneul-Marville , il est tout visible que , si M. de la Bruyère eût vû le Portrait odieux que ce dangereux Censeur a fait de la personne sans aucune apparence de raison , il auroit fort bien pû se contenter de dire pour toute réponse ;

** Ceux qui sans nous connoître assez , pensent mal de nous , ne nous font pas de tort. Ce n'est pas nous qu'ils attaquent , c'est le fantôme de leur imagination. Car , comme je viens de le montrer , rien n'est copié d'après nature dans ce prétendu Tableau : tout y est , je ne dis pas croqué & strapasonné , comme parle M. de Vigneul-Marville , mais plutôt peint au hazard , & sans aucun rapport à l'original que le Peintre a voulu représenter.*

Mais en voilà assez sur la *personne de M. de la Bruyère* , voyons maintenant ce que notre critique trouve à redire dans ses *Ecrits*.

** Paroles de M. de la Bruyère . Ch. XII, intitulé , DES J U G E N E N S , p. 109.*



SECONDE PARTIE.

Du Livre de M. de la Bruyère , intitulé , Caractères ou Mœurs de ce siècle.

I. **S**I décider étoit prouver , jamais Livre n'auroit été mieux critiqué , que celui de M. de la Bruyère l'a été dans les *Mélanges d'Histoire & de Littérature , recueillis par M. de Vigneul-Marville*. Mais comme tout homme qui s'érige en Critique , devient partie de celui qu'il entreprend de censurer , son témoignage n'est compté pour rien devant le Tribunal du Public. Après avoir déclaré que cet Auteur lui déplait , il n'est plus nécessaire qu'il nous dise en différens endroits & en diverses manières qu'il condamne ses pensées , son stile , ou ses expressions. On le fait déjà. Tout ce qu'on attend de lui , c'est qu'il fasse voir nettement & par bonnes raisons , que tel ou tel endroit du Livre qu'il prétend

tend critiquer, est condamnable.

Je fai bien que plusieurs Savans se sont fait une habitude de nous étaler assez souvent leurs opinions particulières, sans en donner aucune preuve. Tels ont été dans le siècle précédent quelques célèbres Commentateurs qu'on nomme *Critiques*. Mais ce n'est pas par là qu'ils se sont fait estimer. C'est au contraire un défaut dont ils ont été blâmés par tout ce qu'il y a de gens raisonnables dans la République des Lettres. Il est vrai qu'encore aujourd'hui plusieurs Savans de cet ordre, qui écrivent * en Latin & en François sont assez portez à excuser cette méthode, parce qu'ils sont bien aises de l'imiter : mais les gens de bon sens ne sauroient s'en accommoder.

L'Esprit se révolte naturellement contre des décisions vagues qui ne l'instruisent de rien. Que m'importe de

* Témoin ces Editeurs d'Horace qui depuis peu ont fait imprimer le Texte de ce fameux Poëte avec des corrections, des transpositions, & des changemens, dont ils ne donnent pour garant que leur goût, & leur autorité particulière.

de savoir, qu'un Ouvrage vous déplait, si j'ignore les raisons pour lesquelles vous le condamnez? Par exemple, j'ai lû le *Voyage du Monde de Descartes*, composé par le P. Daniel; & j'ai été charmé de la naïveté de son stile, de la pureté de ses expressions, & sur tout de la solidité de ses raisonnemens. Quelque tems après, M. de Vigneul - Marville trouve à propos d'imprimer * que l'Auteur de ce Livre est *un fade railleur*. Faudra-t-il qu'après avoir vû cette décision, faite en l'air, je renonce à mon jugement pour embrasser le sentiment de M. de Vigneul-Marville? Je ne croi pas qu'il osât lui-même l'exiger. Mais s'il n'a prétendu instruire personne par cette Critique, jettée en hazard sans preuve, pourquoi la faire? Pourquoi perdre du tems inutilement? L'Auteur des *Dialogues des Morts* dit plaisamment, que tout paresseux qu'il est, il voudroit être gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoi que l'emploi paroisse assez étendu, ajoute-t-il, je suis assuré qu'il

* *Mélanges d'Histoire, &c. pag. 152.*

qu'il me resteroit encore du tems pour ne rien faire. Mais ce judicieux Ecrivain auroit trouvé l'emploi bien plus commode , s'il eût pû s'aviser de cette autre maniere de critiquer , où l'on suppose tout ce qu'on veut sans se mettre en peine de le prouver : méthode si courte & si facile qu'on pourroit , en la suivant , critiquer les meilleurs Livres sans se donner même la peine de les lire. Il est vrai qu'une telle Critique est sujette à un petit inconvenient , c'est que , si elle est facile à faire , elle est aussi fort aisée à détruire. Car il n'y a personne qui ne soit en droit de fiffler toutes ces décisions destituées de preuves , & de leur en opposer d'autres directement contraires ; de sorte qu'à critiquer de cette maniere , on n'est pas plus avancé au bout du compte , que le Marquis de la *Critique de l'Ecole des femmes* , qui voulant décrier cette Pièce , croyoit faire merveilles en disant d'un ton de Maître , *qu'il la trouvoit détestable , du dernier détestable , ce qu'on appelle détestable*. Mais on lui fit bien-tôt voir que cette décision n'aboutissoit à rien , en lui répondant ,

Et

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable. C'est à quoi doit s'attendre tout Censeur décisif qui veut en être crû sur sa parole : Car s'il se donne la liberté de rejeter le sentiment d'un autre sans en donner aucune raison, chacun a droit de rejeter le sien avec la même liberté.

Si M. de Vigneul - Marville eût pensé à cela, il se seroit plus attaché qu'il ne fait, à nous prouver en détail & par bonnes raisons, que le Livre de M. de la Bruyère est plein de pensées fausses, obscures & mal exprimées, au lieu de nous dire en général, que, * *si M. de la Bruyère avoit pris un bon stile, qu'il eût écrit avec pureté, & fini davantage ses Portraits, l'on ne pourroit sans injustice mépriser son Livre : † qu'il use de transpositions forcées, § qu'il n'a point de stile formé, qu'il écrit au hazard, employant des expressions outrées en des choses très-communes, & que quand il en veut dire de plus relevées,* il

* *Mélanges d'Histoire, &c., pag. 332.*

† *Pag. 333. § Id. p. 336.*

il les affoiblit par des expressions basses ;
 & fait ramper le fort avec le foible :
 qu'il tend sans relâche à un sublime
 qu'il ne connoît pas , & qu'il met tan-
 tôt dans les choses , tantôt dans les pa-
 roles , sans jamais attraper le point
 d'unité qui concilie les paroles avec les
 choses , en quoi consiste tout le secret
 & la finesse de cet art merveilleux.
 Mais à quoi bon toutes ces décisions
 vagues si l'on n'en fait voir la solidité
 par des exemples incontestables ?
 J'estime toutes les bonnes choses que M.
 de la Bruyère a tirées de nos bons Au-
 teurs , continuë notre Critique sur le
 même ton de Maître qui veut en être
 crû sur sa parole ; mais je n'estime pas
 la maniere dont il les a mises en œuvre.
 J'aurois mieux aimé qu'il nous les eût
 données tout bonnement comme il les a
 prises , que de les avoir obscurcies par
 son jargon. Je louë la bonne intention
 qu'il a eüe de reformer les mœurs du
 siècle present en découvrant leur ridicu-
 le ; mais je ne saurois approuver qu'il
 cherche ce ridicule dans sa propre ima-
 gination plutôt que dans nos mœurs
 mêmes ;

mêmes , & qu'outrant tout ce qu'il représente , il fasse des Portraits de fantaisie , & non des Portraits d'après nature , comme le sujet le demande. Je fais cas des regles de bien écrire que M. de la Bruyère debite dans ses Caracteres ; mais je ne puis souffrir qu'il viole ces regles qui sont du bon sens , pour suivre le dérèglement d'un genie capricieux. En un mot , je louë le dessein de M. de la Bruyère qui est hardi , & très-hardi , & dont le Public pourroit retirer quelque utilité ; mais je dis sans façon , que ce dessein n'est pas executé de main de Maître , & que l'entrepreneur est bien au dessous de la grandeur de son entreprise. Voila une terrible Critique : mais que nous apprend-elle dans le fond ? Rien autre chose si ce n'est que M. de Vigneul-Marville n'approuve pas le Livre de M. de la Bruyère ; de forte que tous ceux qui estimoient ce Livre avant que d'avoir lû cette Critique , pourroient lui dire , c'est donc là le jugement que vous faites des Caracteres de ce siècle : voilà qui va le mieux du monde : & nous , Monsieur , nous trouvons votre jugement tout-à-fait ridicule & mal fondé. A la vérité,

té , cette Contrecritique ne nous apprendroit rien non plus ; mais M. de Vigneul-Marville n'auroit aucun droit de s'en plaindre. Car il n'a pas plus de raison de contredire ces Messieurs qu'ils n'en ont de mépriser sa Critique dont il ne donne que son autorité pour garant. C'est dequoi M. de Vigneul-Marville auroit dû s'appercevoir d'autant plus aisément que dans la plûpart des choses qu'il dit contre les *Caractères de ce siècle* , il entre en dispute avec M. Menage. Car s'il a eu raison de ne pas se rendre à l'autorité de ce savant homme , ne devoit-il pas supposer que ceux qui liroient sa Critique , ne feroient pas plus de cas de son autorité qu'il n'en fait de celle du *Menagiana* ? Ce qui , pour le dire en passant , fait bien voir l'inutilité de ces décisions sans preuve qu'on se donne la liberté d'entasser dans ces Livres terminez en *ana* , & dans d'autres Ouvrages composez sur le même modelle.

Ces Réflexions générales pourroient presque suffire pour détruire ce que M. de Vigneul-Marville a jugé à propos de publier contre le

Livre de M. de la Bruyère ; car la plupart de ses Remarques ne sont fondées que sur sa propre autorité qui dans cette occasion ne doit être comptée pour rien , ou sur la supposition qu'il fait gratuitement & sans en donner aucune preuve, que le Livre qu'il prétend critiquer est un méchant Livre. C'est ce que nous allons voir article par article. Mais comme il importe fort peu au Public de savoir qu'on peut refuter un Livre, si cette réfutation n'instruit de rien, je tâcherai de faire voir par raison, le contraire de ce que M. de Vigneul-Marville s'est contenté d'avancer sans preuve.

II. M. DE LA BRUYERE finit son Livre par ces paroles : *Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne ; & si on les goûte, je m'en étonne de même.* La diversité & l'incertitude des jugemens des hommes est si grande que M. de la Bruyère pouvoit fort bien parler ainsi d'un Ouvrage où il avoit tâché de représenter naïvement les mœurs de son siècle. Car croyant d'un côté avoir exécuté fidèlement son dessein, (sans quoi il n'auroit pas dû
pu

publier son Livre) il devoit s'étonner qu'on ne goûtât point des choses dont chacun pouvoit aisément reconnoître la vérité aussi bien que lui, & de l'autre considérant la bizarrerie & l'extrême variété des Jugemens humains, il ne pouvoit qu'être surpris, si ces choses venoient à être goûtées de la plûpart de ses Lecteurs. C'est là, si je ne me trompe, le vrai sens de cette sentence que M. de Vigneul-Marville veut trouver ambiguë. Qu'elle le soit, ou non, c'est par là qu'il commence la censure qu'il a trouvé à propos de faire du Livre de M. de la Bruyère, *Si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne; & si on les goûte je m'en étonne de même.* Pour moi, * dit M. de Vigneul-Marville, je m'en tiens à ce dernier. C'est-à-dire qu'il ne goûte pas beaucoup ces Caractères. A la bonne heure. Mais s'il vouloit l'apprendre au Public, il devoit lui en découvrir en même temps les raisons, supposant modestement que le Public ne se soucie pas beaucoup d'être informé

* Pag. 331.

informé de ses dégoûts, ce qu'il n'a pas fait, à mon avis, comme j'espère le montrer clairement dans tout le reste de ce petit Ouvrage. J'avoué pourtant en honnête homme, ajoute d'abord M. de Vigneul-Marville, que le Livre de M. de la Bruyère est d'un caractère à se faire lire. De tout temps ceux qui ont écrit contre les mœurs de leur siècle ont trouvé des Lecteurs en grand nombre, & des Lecteurs favorables, à cause de l'inclination que la plupart ont pour la satire, & du plaisir que l'on sent de voir à découvert les défauts d'autrui, pendant qu'on se cache ses propres défauts à soi-même. Quoique l'Euphormion de Barclée ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en général, & assez légèrement, on a lu ce Livre avec avidité, & on le lit encore tous les jours. Il en est de même du Gygès, du Genius sæculi, & des autres semblables. Il ne faut donc pas s'étonner si les Caractères de M. de la Bruyère ont été si courus & imprimés jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siècle, il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont tachez de quel-

quelques-uns de ces vices. La curiosité la plus maligne y est reveillée, comme elle l'est à l'égard de tous les Libelles & les Ecrits qui supposent des Clefs pour être entendus. La Ville a une demangeaison enragée de connoître les vices de la Cour : La Cour de son côté jette volontiers les yeux, quoique de haut en bas sur les vices de la Ville pour en turpiner ; & c'est une avidité inconcevable dans les Provinces, d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour.

C'est donc uniquement à l'inclination que la plûpart des hommes ont à la Satire, que le Livre de M. de la Bruyère doit cette approbation générale qu'il a reçue en France où il a été imprimé jusqu'à neuf fois, & le sera sans doute davantage par la même raison. Il s'ensuivroit de ce beau raisonnement que les Satires d'Horace, de Perse, de Juvenal, de Regnier, de Boileau, &c. n'ont été & ne sont encore estimées qu'à cause du plaisir que la plûpart des hommes prennent à s'entretenir des vices des autres hommes. Mais ce n'est pas cela, n'en déplaise à M. de Vigneul-Marville.

On admire ces Auteurs parce qu'ils font pleins d'esprits , que les divers portraits qu'ils font des défauts des hommes font exacts, que leurs railleries font fines , solides & agréablement exprimées , Et lorsqu'ils viennent à louer ce qui est louable, comme ils le font très-souvent , on est autant touché de ces éloges que des traits Satiriques qu'ils répandent dans leurs Ouvrages.

Comme on entend tous les jours débiter en Chaire des maximes générales sur la plûpart des sujets , quelques Ecrivains se font à cette maniere de raisonner , qui n'instruit de rien. Car pour l'ordinaire , si l'on prend ces maximes générales à la rigueur & dans toute l'étendue qu'emportent les termes dont on se sert pour les exprimer , elles sont fausses : & si on les considère dans un sens vague & indéterminé , elles ne sont d'aucun usage , & ne disent rien que ce que tout le monde fait déjà. C'est ce qu'il est aisé de voir dans le point en question. Il est certain que les hommes ont de la malignité , tout le monde

en

Il convient. Mais peut-on en conclure que cette malignité règle tous leurs jugemens ? Point du tout. Si les hommes ont de la malignité, ils ont aussi du bon sens. S'ils rient du Portrait d'un sot, d'un avare, d'un lâche, d'un impertinent, ce n'est pas toujours à cause qu'ils aiment à se divertir aux dépens d'autrui, mais parce qu'on leur représente l'idée de ces differens caracteres avec des couleurs vives & naturelles, ce qui ne manque jamais de plaire. Preuve de cela, c'est que ces Portraits les divertissent, sans qu'ils songent à en faire l'application à aucun original actuellement existant. C'est par cette raison qu'on aime la Comedie, où l'on voit des défauts agréablement tournez en ridicule, sans penser à personne dans le monde, en qui l'on ait remarqué rien de pareil. Par exemple, lorsque le Parterre se divertit à voir représenter le *Tartuffe*, chacun de ceux qui le composent, n'a pas devant les yeux un homme de sa connoissance dont le caractere réponde à celui de cet Hypocrite : mais le Portrait de ce scelerat leur plaît, parce

que tous ses traits sont bien tirés, & conviennent admirablement au Caractere que le Poëte lui a voulu donner. C'est ce qui fait qu'un Avare se divertit quelquefois à voir le portrait d'un Avare, dont il est lui-même le plus parfait original, & sur qui souvent ce Portrait a été tiré.

* Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y voit avec plaisir, ou croit ne s'y point voir.

L'Avare des premiers rit du tableau fidelle
D'un Avare souvent tracé sur son modèle;
Et mille fois un Fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Mais supposé que la malignité contribuë à nous faire trouver du plaisir dans ces sortes de spectacles & dans la lecture des Livres Satiriques, elle n'est pourtant pas généralement & constamment si grande cette malignité, qu'elle aveugle le jugement de la plus grande partie des hommes, & leur fasse goûter toute sorte de Satires;

* Boileau, *Art Poétique*, Chant III. 353;
& suiv.

tes , quelque impertinentes qu'elles soient. Si cela étoit , on auroit conservé mille fades Libelles , pleins de fiel & d'aigreur , qu'on a composé dans tous les temps contre les personnes les plus illustres. On ne vit jamais tant de satires que du temps de la Ligue. Mais où sont-elles presentement ? Elles ont disparu pour jamais , si vous en exceptez le fameux *Catholicon d'Espagne* à qui le temps n'a rien ôté de son prix. D'où vient cette distinction en faveur de cet Ouvrage ? Est-ce de la malignité des hommes , & de leur inclination à la Satire ? Nullement. Mais de la bonté de la Pièce , qui , comme dit le P. Rapin , *surpasse tout ce qu'on a écrit en ce genre dans les derniers siècles. Il regne dans tout cet Ouvrage , ajoute-t-il , une délicatesse d'esprit , qui ne laisse pas d'éclatter parmi les manieres rudes & grossières de ce temps-là : & les petits Vers de cet Ouvrage sont d'un caractère très-fin & très-naturel. C'est-là , dis-je , ce qui a conservé cette Satire , & qui la fit si fort estimer dès qu'elle vit le jour :*

car , comme * dit M. de Vigneul-Marville , qui a fait des Observations très-curieuses sur cette pièce , dès qu'elle parut , chacun en fut charmé.

Mais sans remonter si haut , combien de Libelles satiriques ne publia-t-on pas en France contre le Cardinal Mazarin ? On ne voyoit alors par la Ville , dit † l'Histoire de ce temps-là , que libelles diffamatoires , que chançons & vers satiriques , qu'Histoires faites à plaisir , que Discours d'Etat & raisonnemens politiques , où Mazarin étoit représenté sous les noms les plus odieux , & où même les personnes Royales n'étoient gueres épargnées. Voilà bien de quoi reveiller la malignité des hommes. Cependant elle n'a pû toute seule donner du prix à tous ces Libelles , & les empêcher de tomber dans l'oubli.

Il est vrai que la malignité , la passion & le desir de décrier les personnes qui font le sujet d'un Ouvrage

* Pag. 198. de ses Mélanges.

† Histoire du Prince de Condé , p. 325.
2. Edition.

Satirique, peuvent le faire valoir pendant quelque temps. Mais s'il est fade & impertinent, on s'en dégoûte presque aussi-tôt que d'un froid Panegyrique. Mille Libelles ridicules qu'on a fait pendant la * dernière Guerre, à Paris, à Londres, à Vienne, à la Haye, à Amsterdam & ailleurs, en sont une bonne preuve. Recherchez & lûs avec avidité pendant quelques mois, ils étoient rebutez en peu de temps, pour faire place à d'autres, qui n'étant pas meilleurs, éprouvoient bien-tôt la même disgrâce.

Lors donc qu'une Satire est généralement estimée, il ne suffit pas de dire, pour la décrier, que cette estime générale ne vient que de l'inclination que les hommes ont à s'entretenir des défauts d'autrui. Ce raisonnement ne peut être de mise, qu'après qu'une Satire qui a été en vogue pendant quelque temps, vient à tomber dans le mépris. On peut dire alors, après en avoir montré les défauts, (ce qui est à noter) que ce
qui

* Commencées en 1688. & finie en 1697.

qui la faisoit valoir pendant ce temps-là, quelque grossiere qu'elle fût, c'étoit apparemment le plaisir malin qu'on prenoit à se divertir aux dépens de ceux qu'on y tournoit en ridicule. Et par conséquent, si M. de Vigneul-Marville ne goûte pas les *Caracteres de ce siècle*, quoiqu'ils soient généralement estimez, il n'a pas raison de dire pour justifier son dégoût, qu'il ne faut pas s'étonner si les *Caracteres de M. de la Bruyère* ont été si courus & imprimez jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siècle, il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont tachées de quelques-uns de ces vices. Car si M. de la Bruyère a bien exécuté son dessein, on ne peut qu'estimer son Ouvrage, comme on estime les *Satires de Boileau* & les *Comedies de Molière*; & s'il l'a mal exécuté, il y a lieu de s'étonner que son Livre ait été si long-tems & si généralement estimé. De sorte que si M. de Vigneul-Marville croit que M. de la Bruyère ait mal représenté les mœurs de son siècle, il doit le prouver par des raisons tirées de

l'Ou-

L'Ouvrage même , & non pas de la malignité des hommes qui seule ne suffit pas pour faire valoir long-tems une méchante Satire.

Mais ce qui fait bien voir que les *Caractères de ce siècle* ne doivent pas cette approbation qu'ils ont dans le monde à la passion extraordinaire que la Ville a de connoître les vices de la Cour , & au plaisir que la Cour prend à se divertir des défauts de la Ville , non plus qu'à l'avidité inconcevable qu'on a dans les Provinces d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour , c'est que les premières Editions du Livre de M. de la Bruyère furent enlevées , quoiqu'il y eût fort peu de ces Caractères qu'on peut appliquer à des personnes particulières.

D'ailleurs , cet Ouvrage n'est pas moins estimé dans les Pais Etrangers qu'en France. On l'a peut-être imprimé plus souvent à Bruxelles qu'à Paris. Il s'en fait un grand débit en Hollande ; & on l'admire en Angleterre où il a été traduit en Anglois. Ces Peuples ont - ils aussi une *démangeaison enragée* , comme parle M. de

Vigneul-Marville , de connoître les vices de tous les François qui font quelque figure à Paris , ou à Versailles ? Mais d'où leur viendrait cet empressement pour des personnes dont ils ne connoissent pas même les noms ? Et comment pourroient-ils les démêler dans les *Caracteres de ce siècle* , où non seulement ces prétendues personnes ne sont pas nommées , mais où le caractère qu'on leur donne ne contient rien que ces Etrangers ne puissent aussi bien appliquer à mille autres personnes qu'à ceux que certaines gens croient que l'Auteur a eu devant les yeux ? Un Anglois , par exemple , ouvre le Livre de M. de la Bruyère , & y trouve ce Caractère :

** Argyre tire son grand pour montrer une belle main , & ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pié petit ; elle rit des choses plaisantes ou serieuses pour faire voir de belles dents ; si elle montre son oreille , c'est qu'elle l'a bien faite : & si elle ne danse jamais , c'est qu'elle est peu contente de sa taille qu'elle a épaisse ; elle*
entend

* Au Ch. XI. intitulé , DE L'HOMME , p. 46.

entend tous ses intérêts à l'exception d'un seul , elle parle toujours , & n'a point d'esprit. Faudra-t-il que cet Anglois aille s'adresser à M. de Vigneul-Marville (car il est, je pense , le seul qu'on puisse consulter sur cela) pour savoir quelle est la personne de la Cour ou de la Ville que M. de la Bruyère a voulu représenter sous le nom d'Argyre? ? Cela n'est pas nécessaire. Il n'a qu'à jeter les yeux autour de lui pour y voir des personnes de ce caractère : ce qui suffit pour lui faire sentir que M. de la Bruyère a bien dépeint dans cet endroit la foiblesse & l'aveuglement de la plupart des hommes qui négligeant de connoître leurs plus grands défauts, s'apperçoivent bientôt de leurs plus petits avantages.

Au reste , de la maniere dont M. de Vigneul-Marville parle du Livre de M. de la Bruyère , on diroit qu'il ne l'a jamais lû. Car en soutenant comme il fait, que ce grand succès qu'il a eu dans le monde , ne vient que du plaisir malin que les hommes prennent *

* Mélanges d'Histoire , &c. p. 331.

à voir à découvert les défauts d'autrui, il semble supposer que cet Ouvrage n'est qu'un amas de Portraits Satiriques, * de toutes les personnes de la Cour & de la Ville, comme il parle. Cependant rien n'est plus faux que cette supposition. Car non seulement ce Livre est presque tout composé de solides réflexions qui regardent uniquement les vertus ou les vices des hommes sans aucun rapport à qui que ce soit, comme verra tout homme qui prendra la peine de le lire : mais encore la plupart des Portraits qui y sont, ne peuvent point être plutôt appliquez à certaines personnes particulières qu'à mille autres que M. de la Bruyère n'a jamais vû : & quelques autres en assez grand nombre contiennent l'éloge des personnes les plus distinguées par leur vertu ou par leur mérite qui ayent paru en France vers la fin du XVII. siècle : Caractères beaucoup plus propres à exciter l'envie des hommes qu'à réveiller *cette maligne curiosité*, qui, selon M. de Vigneul-Marville, leur fait

trou-

* *Id.* p. 332.

trouver tant de plaisir à voir les défauts d'autrui pendant qu'ils se cachent à eux-mêmes leurs propres défauts, qu'elle leur donne du goût pour des Satires fort froides & fort insipides, telles que les *Caractères de ce siècle*.

Mais puisque nous voilà tombez sur le Chapitre des Portraits que M. de la Bruyère a répandus dans son Livre, nous transporterons ici tout ce que notre Critique en dit ailleurs, afin qu'on en puisse mieux juger en le voyant tout ensemble.

III. M. de Vigneul-Marville commence à parler des Portraits qui sont répandus dans le Livre de M. de la Bruyère, en attaquant avec la dernière intrépidité le jugement avantageux qu'en avoit fait M. Menage dans le Recueil des pensées qu'on lui a attribuées après sa mort, sous le titre de *Menagiana*. » M. de la Bruyère est merveilleux, dit * M. Menage, à attraper le ridicule des hommes

* *Menagiana*, Tom. IV. p. 219. de l'Édition de Paris 1715.

» des hommes & à le'développer. »
 Il devoit dire plutôt à l'envelopper ;
 ajoute * M. de Vigneul-Marville ,
 car M. de la Bruyère , à force de
 vouloir rendre les hommes ridicules , fait
 des Sphinx & des chimeres , qui n'ont
 nulle vrai-semblance. M. Ménage tout
 entêté qu'il est de son M. de la Bruyère
 , est contraint de reconnoître que ses
 Portraits sont un peu chargez. Il fait
 la petite bouche , & n'ose dire , comme
 il est vrai , que ses Portraits sont trop
 chargez , & si peu naturels que la
 plûpart ne conviennent à personne.
 Quand on peint de fantaisie , on peut
 charger ses Portraits , & s'abandon-
 ner à ses imaginations , mais quand on
 peint d'après nature , il faut copier la
 nature telle qu'elle est. Outre que M.
 de la Bruyère travaille plus en dé-
 trempé qu'à l'huile , qu'il n'entend pas
 les divers tons ni l'union des couleurs ,
 & que d'ordinaire ses Tableaux ne sont
 que croquez : il a encore le malheur ,
 ne sachant pas dessiner correctement , qu'il
 strapasonne ses figures , & en fait des
 grotesques & des monstres.

Plaisante

* Dans les Mélanges , p. 340.

Plaisante manière de critiquer ! Poser d'abord ce qui est en question ; le repeter cens fois en differens termes sans le prouver ; & triompher , après cela , comme si l'on avoit terrassé son ennemi ! Il n'y a si petit Ecolier qui n'en put faire autant. M. de Vigneul - Marville en veut aux Portraits de M. de la Bruyère , & à M. Menage qui les approuve. Il le déclare hautement , *il n'en fait pas la petite bouche* , pour parler son langage : mais enfin , tout ce qu'il dit pour confondre M. Menage , c'est qu'il n'est pas de son sentiment sur les Portraits qu'on trouve dans le Livre de M. de la Bruyère. *Id Populus curat scilicet.* C'est de quoi le Public se met fort en peine ! Selon M. Menage , *M. de la Bruyère est merveilleux à attrapper le ridicule des hommes , & à le développer.* Dites plutôt à l'envelopper , répond gravement M. de Vigneul - Marville. *A la verité* , continuë M. Menage , *les Portraits de M. de la Bruyère sont un peu chargés ; mais ils ne laissent pas d'être naturels.* M. de Vigneul - Marville conviendra-t-il de cela ? Nullement.

lement. Il va donc le refuter , direz-vous, par des exemples sensibles ; ou par des raisons incontestables ? Vous n'y êtes pas. Il se contentera d'opposer à M. Menage une décision toute contraire. *Non seulement* , dit-il , *les Portraits de M. de la Bruyère sont trop chargez , mais ils sont si peu naturels que la plupart ne conviennent à personne.* Et parce que certaines gens assignent la victoire à celui qui parle le plus , & qui parle le dernier , M. de Vigneul-Marville qui veut tenter l'aventure , dit & reedit en différens termes que les Portraits de M. de la Bruyère sont très-mal entendus , qu'ils sont *croqueç* , *strapasonneç* , que ce sont des *grotesques* , & des monstres , empruntant habilement les termes de l'Art que tout le monde n'entend pas , afin de mieux éblouir ses Lecteurs en leur faisant sentir qu'il est homme du métier , qu'il entend ces matières & peut en parler *savamment*. Et en effet , bien des gens se laissent surprendre à ces airs de Docteur. Ils s'imaginent qu'un homme qui parle si positivement , doit avoir de
bonnes

bonnes raisons de ce qu'il avance. La conséquence n'est pourtant pas fort sûre : car au contraire ceux qui ont de bonnes raisons à dire , se hâtent de les proposer nettement , sans perdre le tems en paroles inutiles. Mais supposons pour un moment que M. de Vigneul-Marville ne condamne pas les Portraits de M. de la Bruyère sans savoir pourquoi ; d'où vient donc qu'il ne fait pas voir aux autres ce qu'il voit si clairement lui-même ? S'est-il imaginé que tout le monde étoit du même sentiment que lui ? C'est avoir bonne opinion des hommes. Mais pourquoi donc perdoit-il de l'encre & du papier à nous débiter ce qu'il supposoit être connu de tout le monde , avant qu'il prît la peine de l'écrire dans ses *Mélanges d'Histoire & de Littérature* ? Et s'il a crû , (comme il est plus vraisemblable) qu'il pourroit bien y avoir des gens aveuglez sur ce point , ou par leur propre malignité , comme il nous l'a déjà dit ; ou par l'autorité du *Menagiana* ; com-

me

me il nous * le dira bientôt , pour-
 quoi nous cache-t-il les bonnes rai-
 sons qu'il a de condamner les Por-
 traits de M. de la Bruyère , & qui
 pourroient défabufer ceux qui les ad-
 mirent ? » Oh , dira t-on , le des-
 » sein de M. de Vigneul-Marville
 » étoit de combattre le *Menagiana* ,
 » & son autorité suffit pour cela :
 » Elle doit l'emporter incontestable-
 » ment sur ce Recueil sans aveu ,
 » qui n'est tout au plus qu'un Ou-
 » vrage Posthume où manque , par
 » conséquent , cette exactitude d'ex-
 » pression & cette justesse de raison-
 » nement qui ne se rencontrent d'or-
 » dinaire que dans des Ecrits qu'on a
 » touchés & retouchés , & où l'Au-
 » teur a mis la dernière main. « Eh
 bien soit , que les *Mélanges d'Histoire
 & de Littérature* l'emportent sur le
Menagiana.

On le veut , j'y souscris , & suis prêt de me
 taire.

Mais

* M. Menage , dit-il à la page 348 de ses
Mélanges , a donné un grand relief aux Ca-
 ractères de M. de la Bruyère.

Mais en conscience, M. de Vigneul-Marville ne savoit-il pas, avant que d'écrire son Livre, que les *Caractères de ce siècle* avoient été approuvez en France & dans les Pais Etrangers, qu'ils y ont été imprimez & réimprimez avant la mort de M. Menage ? Pourquoi donc se contente-t-il de nous dire gravement, que les Portraits qu'on trouve dans ce Livre, ne sont pas naturels, qu'ils sont *croquez* & *strapafonnez*, que ce sont des grotesques & des monstres ? Prétend-il qu'après une décision si formelle, tous ceux qui approuvoient l'Ouvrage de M. de la Bruyère, renonceroient à leur opinion pour embrasser la sienne, & qu'ils aimeroient mieux l'en croire sur sa parole que de se fier à leur propre jugement ? Ou bien, a-t-il pris toutes ces décisions pour des preuves ? Je le croi trop habile homme pour tomber dans une telle méprise. C'est à lui à nous apprendre ce qui en est. Mais en attendant je crains bien qu'il ne se trouve des gens assez soupçonneux pour se figurer qu'il n'avoit rien de meilleur à dire, & qu'il a bien fait voir par son

exem-

exemple, que si M. de la Bruyère ne dessine pas toujours correctement, il a pourtant assez bien peint ces Censeurs décisifs qui se croient dispensés de rendre raison de ce qu'ils avancent. Voici le Portrait : je ne sai s'il est en détrempe ou à l'huile, comme parle M. de Vigneul-Marville, je l'en fais juge lui-même. Dire d'une chose modestement, ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, & (NB.) les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens & de l'expression, c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est execrable, ou qu'elle est miraculeuse.

Je remarquerai à ce propos (s'il m'est permis de perdre de vue pour un moment le Censeur de M. de la Bruyère) que rien n'est plus sage que le conseil qu'un savant Romain donnoit aux Orateurs de son tems, * de chercher des choses dignes d'être écou-
tées

* *Volo prius habeat Orator rem de qua dicat, dignam auribus eruditis, quam cogitet quibus verbis quidque dicat aut quomodo.*
M. Tullii Cic. ad Marcum Brutum Orator, cap. 34.

Vê-t par des personnes savantes & raisonnables , avant que de penser en quels termes & comment ils les exposeroient. Il est visible que les Ecrivains sont encore plus obligez de suivre ce conseil que ceux qui parlent en Public : car au lieu que ceux-ci peuvent imposer par un extérieur agréable , par les charmes de la voix , par la beauté du geste & par une prononciation vive & animée qui ravit & enchante l'esprit , * en lui présentant sans cesse de nouvelles pensées , qui le tenant toujours en suspens , l'amusement tour à tour , sans qu'il ait le tems de les examiner fort exactement , l'Ecrivain au contraire ne peut espérer d'attacher son Lecteur qu'en lui proposant sur le sujet qu'il a entrepris de traiter , des pensées nobles , solides , exactes , profondes & qui tendent à un même but. Ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air & qui s'oublent en peu de tems : ce sont des mots qui restent toujours devant les yeux , qu'on compare , qu'on

exa-

* Fertur quasi torrens oratio , & multa cuius-
quemodi rapit , Cic.

examine de sang froid , & dont on peut voir aisément la liaison ou l'inconsistance. Mais comme parmi nos Orateurs Populaires , vulgairement nommez *Prédicateurs* , il y en auroit de bien embarrassés s'ils ne pouvoient monter en chaire qu'après avoir médité des choses capables d'occuper des personnes éclairées & intelligentes , la plupart accoutumés à nous debiter au hazard & sans préparation tout ce qui leur vient à la bouche * sur les sujets qu'ils ont entrepris de traiter ; il y auroit aussi bien des *Faiseurs de Livres* réduits au silence , s'ils s'imposoient la nécessité de ne prendre la plume qu'après avoir trouvé sur les sujets qu'ils ont en main , des pensées qui pussent plaire à des gens de bon sens. Et où les trouveroient-ils ces pensées raisonnables , puisqu'ils se hazardent
fort

* A voir le desordre qui regne dans les Discours qu'ils font au Peuple , on peut assurer qu'avant que de monter en Chaire , ils ne savent ce qu'ils diront , & qu'après avoir cessé de parler , ils ont des idées si confuses de ce qu'ils ont dit , qu'il leur seroit impossible de le répéter.

fort souvent à faire des Livres sur des matières qu'ils n'entendent pas eux-mêmes. * *Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille , prend du papier , une plume , dit en soi-même , Je vais faire un Livre , sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles..... Il veut écrire & faire imprimer : & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un Cahier blanc , il le barbouille de ce qui lui plaît : il écrirait volontiers que la Seine coule à Paris , qu'il y a sept jours dans la semaine ou que le tems est à la pluye. Il y en a même qui se louent , pour ainsi dire , à des Libraires , pour travailler à la journée sur toute sorte de sujets , tant en vers qu'en prose : & souvent c'est le Libraire lui-même qui leur fournit des titres , auxquels ils se chargent d'attacher au plutôt un certain nombre de paroles qui venant à remplir plusieurs pages , font enfin ce qu'on peut appeller un Livre. Voilà d'où nous vient à Paris ce grand*

* Paroles de M. de la Bruyère , dans ses *Caractères*, Chap. XV. DE LA CHAIRE, p. 255.

grand nombre d'Ouvrages nouveaux où l'on ne voit que désordre & confusion depuis le commencement jusques à la fin , que pensées vagues & indéterminées , que reflexions triviales , que faux raisonnemens , que décisions destituées de preuve , que faits incertains , mal exprimez , & chargez de circonstances ridicules , &c. Mais , à ce que j'entens dire , ce n'est pas seulement en France que les Libraires ont des Auteurs à leurs gages , ceux d'Angleterre * & de Hollande en ont aussi bon nombre qui ne sont pas moins féconds en bagatelles littéraires. Preuve trop assurée de la décadence des belles Lettres en Europe ! Car enfin ces méchants Livres gâtent le goût du Public , & l'accoutument aux choses fades & insipides , comme remarque très-bien M. de la Bruyère dans la suite du passage que je viens de citer.

Mais

* La prostitution est allée si loin à cet égard que les Libraires m'ont assuré qu'en Angleterre il s'est trouvé des Ecrivains qui pour de l'argent ont permis qu'on mit leur nom à des Livres qu'ils n'avoient pas composez.

Mais revenons à M. de Vigneul-Marville. Il a tort de censurer les Portraits de M. de la Bruyère sans donner aucune raison de tout le mal qu'il en dit ; mais cela n'empêche pas que tout ce qu'il en dit , ne puisse être véritable. Voyons donc ce qui en est. Tout ce qu'il trouve à reprendre dans ces Portraits se réduit à ceci , *qu'ils sont trop chargés , & si peu naturels que la plupart ne conviennent à personne.*

IV. LA plupart de ces Portraits ne conviennent à personne , cela est vrai , si M. de Vigneul-Marville entend par là que la plupart ne conviennent pas à certaines personnes particulières , en sorte qu'ils ne puissent convenir à aucune autre. Mais on ne peut les condamner par cette raison , puisqu'ils n'ont pas été faits pour représenter certaines personnes particulières , à l'exclusion de toute autre. C'est ce que M. de la Bruyère nous apprend lui-même. *J'ay peint à la vérité d'après nature* , nous dit-il dans la Préface qu'il a mise devant son Discours à l'Académie Française ; *mais je n'ai pas toujours songé à*

peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs ; je ne me suis point loüé au Public pour faire des Portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans , de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables , & ne parussent feints & imaginez : me rendant plus difficile , je suis allé plus loin , j'ai pris un trait d'un côté & un trait a'un autre ; & de ces mêmes traits qui pouvoient convenir à une même personne j'en ai fait des peintures vraiemblables. Et par conséquent , bien loin que ce soit un défaut en ces Portraits de ne convenir à personne en particulier , c'est au contraire une de leurs plus grandes perfections , puisqu'ils ne représentent que ce que le Peintre a voulu leur faire représenter. Par exemple, M. de la Bruyère nous veut donner le caractère d'un Damoiseau qui ne songe qu'à se bien mettre , qui en fait son capital , & ne croit être dans le Monde que pour cela : Iphis , dit-il, voit a l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode , il regarde le sien & en rougit ; il ne se croit plus habillé : il étoit venu à la Messe pour s'y montrer , & il se cache : le voilà retenu par le pié dans

sa chambre tout le reste du jour : il a la main douce , & il l'entretient avec une pâte de senteur : Il a soin de rire pour montrer ses dents : il fait la petite bouche ; & il n'y a gueres de moment où il ne veuille sourire : il regarde ses jambes , il se voit au miroir , il ne peut être plus content de sa personne qu'il l'est de lui-même : il s'est acquis une voix claire & délicate , & heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête , & je ne sai quel adoucissement dans les yeux , dont il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer : il met du rouge , mais rarement , il n'en fait pas habitude. Rien n'est plus juste que ce caractère. Il n'y a pas un trait qui ne porte coup. Cependant on ne sauroit dire avec quelque apparence de raison , que ce Portrait ne représente qu'une certaine personne , en sorte qu'il ne puisse convenir à aucune autre. Il faudroit pour cela que cet *Iphis* eut seul toutes les qualitez que M. de la Bruyère lui attribué , & que nul autre ne put les avoir : & par conséquent , il faudroit regarder toute cette peinture comme

un tissu de faits historiques, ce qui seroit de la dernière absurdité : car comment M. de la Bruyère auroit-il pû savoir qu'Iphis vit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, qu'il en rougit, & qu'il alla se cacher dans sa Chambre jusqu'à ce que son Cordonnier lui eût fait d'autres souliers sur ce nouveau modèle,? Mais quoique cet Iphis n'ait jamais existé, le portrait qu'en fait M. de la Bruyère ne laisse pas d'être fort naturel, parce qu'il est vraisemblable, & qu'il convient très-bien à ces effeminez, amoureux de leur personne qui ne s'occupent que de leur parure, sans qu'il soit nécessaire pour cela de supposer qu'ils ressemblent en tout à cet Iphis imaginaire, qu'ils ont tous les dents belles, la bouche petite, la jambe bien faite, &c.

Du reste, que M. de la Bruyère ait pensé ou non à certaines personnes particulières en faisant ces sortes de peintures, on n'a aucun droit de dire qu'il ait voulu caractériser telle ou telle personne en particulier, dès là qu'il ne désigne personne en particulier par des traits qui lui convien-

nent

nent uniquement , comme , par quelque chose qu'il ait fait ou dit en tel tems & en tel lieu , & dont le bruit ait été répandu dans le Monde. C'est ce qu'a fort bien prouvé M. l'Abbé de Villiers dans son *Traité de la Satire* : Quand , * dit-il , un Ecrivain qui se propose de n'attaquer que le vice en général se sert de noms supposés pour rendre plus sensibles les désordres généraux qu'il attaque , ou pour égayer davantage les matières qu'il traite , on ne doit point lui en faire un crime , pourvu qu'il ne dise rien en effet qui désigne quelqu'un personnellement. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs Ecrivains de l'Antiquité , dont nous avons cru pouvoir suivre l'exemple , & que nous avons aussi tâché de disculper dans les Eclaircissements que nous avons ajouté au Poëme de l'Amitié , en faisant voir qu'on n'a jamais droit d'accuser un Auteur d'avoir eû quelqu'un en vue , lorsque dans la peinture qu'il fait d'un vice sous un personnage imaginaire , il ne représente que le vice qu'il

at-

* Au Chapitre intitulé , des Libelles diffamatoires.

attaque. Tout cela convient parfaitement à la plupart des Portraits de M. de la Bruyère , comme ce judicieux Ecrivain s'est fait un plaisir de le reconnoître. Quand un Auteur a pris ces précautions , ajoute-t-il , on n'a point lieu de lui demander la Clef des noms qu'il employe : & si l'on s'obstine à la savoir , il peut répondre que la seule Clef de son Ouvrage est l'homme vicieux & corrompu , puisque c'est là le seul original sur lequel il a composé ses Portraits. Ainsi , on ne doit point le rendre responsable de ces Clefs que chacun compose comme il lui plaît , & qu'on répand dans le monde sur les Ouvrages de cette nature. Comme il n'y a donné lieu que par la peinture générale du vice , les seuls qu'on a droit d'accuser de médisance , sont ceux qui voulant à toute force qu'un Ouvrage de Morale soit une Satire , veulent aussi qu'il y ait une Clef , & prennent le soin d'en faire une qu'ils donnent pour véritable. C'est ce qui est arrivé depuis peu à l'égard du Livre des Caractères des mœurs de ce siècle , & c'est à quoi celui qui en est l'Auteur a solidement répondu dans la dernière Edition de son Livre.

M.

M. de Vigneul-Marville auroit dû lire ces réflexions , & y répondre , avant que de décrier les Portraits de M. de la Bruyère , comme peu naturels , comme *des Sphinx & des chimères* , sous prétexte que la plûpart ne conviennent à personne , c'est-à-dire à une certaine personne qui y soit distinguée par des traits particuliers qui ne puissent convenir qu'à elle. Il est vrai qu'à prendre la plûpart de ces Portraits en ce sens-là , ce sont de pures chimères. Mais de quel droit peut-on les faire passer pour des Portraits de certaines personnes particulières , si l'on n'y voit rien qui désigne ces personnes , plutôt que mille autres ? C'est comme si l'on vouloit supposer sans preuve , que Molière a voulu représenter , sous le nom de M. *Jourdain* , un tel Bourgeois de Paris , logé dans la rue S. Honoré , & qu'on le traitât après cela de Peintre ridicule , pour avoir donné à ce Bourgeois des inclinations qu'il n'eut jamais , comme vous diriez d'apprendre la Philosophie , ou de faire des Armes , quoique tout le reste du caractère lui convînt assez bien. Ce seroit expo-

fer ce bon homme fans aucun fondement , puisque non seulement on ne fauroit prouver que le Poëte ait tiré sur lui le Portrait qu'il a fait de M. Jourdain ; mais qu'on n'a même aucun sujet de le soupçonner , par la raison que ce Portrait ne lui convient pas plutôt qu'à mille autres Bourgeois de Paris , qui sont entêtez de la même foiblesse.

Mais si notre Censeur persiste à traiter de chimériques , tous les Caractères du Livre de M. de la Bruyère qui ne peuvent être appliquez exactement à une certaine personne , à l'exclusion de toute autre , que dira-t-il de ceux de Theophraste qui sont tous de cette espee ? Et comment nommera-t-il tant de caractères que Molière a répandus dans ces Comedies , & qu'on a crû si naturels jusqu'ici , sans songer pourtant à les regarder comme des Portraits exacts de telle ou telle personne.

V. IL est aisé de conclurre de ce que nous venons de dire , que M. de Vigneul-Marvillè n'a pas non plus grande raison de condamner les Portraits de M. de la Bruyère , *parce qu'ils sont*

sont trop chargés. Car ou il entend par là qu'ils n'ont aucune vraisemblance & qu'ils supposent des choses incompatibles dans un même sujet, ce qu'on ne croira jamais sur la parole, tant qu'on pourra s'assurer du contraire par ses propres yeux. Ou bien, il suppose ces Peintures trop chargées, parce qu'elles ne conviennent à personne en particulier. Mais au lieu de conclurre que ces Portraits sont trop chargés, parce qu'ils ne conviennent à personne en particulier, il devoit conclurre, que, puisqu'ils sont si chargés, ils n'ont pas été faits pour représenter telle ou telle personne à l'exclusion de toute autre; & que c'est pour empêcher qu'on ne les regardât comme des copies de certaines personnes particulières que l'Auteur les a chargés de quantité de traits qui ne sauroient gueres se trouver réunis dans un seul sujet. C'est ce que M. de Vigneul-Marville auroit pû apprendre de la Préface que M. de la Bruyère a mise au devant de son Discours à l'Académie Française: & si cette Préface lui déplait, il auroit dû le voir dans le Remerciement,

ment , que M. l'Abbé Fleuri fit à Mrs. de l'Academie en succedant à M. de la Bruyère : car venant à parler des *Caractères de ce siècle* , il remarque expressément , *qu'on trouve dans cet Ouvrage des peintures quelquefois chargées pour ne les pas faire trop ressemblantes*. Voilà l'énigme , qui embarassoit si fort M. de Vigneul-Marville , bien nettement expliquée.

VI. MAIS , replique notre Censeur , * *il n'est pas vrai que M. de la Bruyère n'ait personne en vûs , & quoi qu'il ait nié le fait avec détestation , il ne peut en homme d'honneur désavouer le Portrait qu'il a fait de Santeuil sous le nom de Theodas*. Pourquoi ne le désavoueroit-il pas s'il est assez mal honnête homme pour nier avec détestation ce qu'il fait être très-veritable ? Mais M. de Vigneul-Marville nous donne là une affreuse idée de M. de la Bruyère sans aucune apparence de raison : & s'il est lui-même homme d'honneur , il doit une réparation publique à la mémoire d'un honnête homme , qu'il représente au Public comme le plus infame de tous les

* *Mélanges* pag. 341.

les hommes. Car si , selon la judicieuse remarque de M. de la Bruyère , * celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité , qu'il ne nuit à personne , qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive , & qui jure pour le faire croire , ne sait pas même contrefaire l'homme de bien ; que dirons-nous de celui qui nie avec des sermens horribles d'avoir fait une chose dont il est aisé de le convaincre , & qu'il ne peut s'empêcher d'avouër , je ne dirai pas s'il est homme d'honneur , car il ne sauroit l'être après avoir abusé d'une manière si lâche de ce qu'il y a au monde de plus sacré. Or tel est M. de la Bruyère lui-même , si nous en croyons M. de Vigneul-Marville. Mais jamais calomnie ne fut plus palpable & plus atroce que celle de ce temeraire Censeur. Je pourrois m'emporter ici ; je le sens bien : mais je veux me retenir pour ne pas faire tort à l'Innocence en la défendant avec trop d'ardeur. Voici le fait. Quelque tems après que le Livre de M. de la Bruyère fut public , on voulut deviner les originaux

* Chap. V. DE LA SOCIÉTÉ' p. 275.

naux des caractères qu'il avoit inferez dans cette Ouvrage. Là-dessus certaines gens firent des Listes de toutes les personnes qu'ils se figuroient, que M. de la Bruyère avoit voulu représenter dans tel ou tel endroit de son Livre. Ces prétendues Clefs, presque toutes différentes entr'elles, (ce qui suffisoit pour en faire voir la fausseté) coururent la Ville; de sorte que M. de la Bruyère se crut enfin obligé de les défavouër. C'est ce qu'il fit dans la Préface qu'il mit au devant de son Remerciment à l'Academie Françoise, & qu'il inféra dans son Livre des *Caractères de ce siècle*. Je ne rapporterai pas tout ce qu'il dit sur cela. Je me contenterai de citer l'endroit que M. de Vigneul-Marville a eu apparemment devant les yeux, lorsqu'il dit que M. de la Bruyère a nié avec détestation d'avoir eû qui que ce soit en vû: dans son Livre. Puisque j'ai eu la foiblesse, dit M. de la Bruyère, de publier ces *Caractères*, quelle digue élèverai-je contre ce deluge d'explications qui inonde la Ville, & qui bientôt va gagner la Cour? Dirai-je sérieusement, & protes-

terai-

Verai-je avec d'horribles sermens que
 je ne suis ni Auteur ni complice de ces
 Clefs qui courent , que je n'en ai don-
 né aucune , que mes plus familiers
 amis savent que je les leur ai toutes
 refusées ; que les personnes les plus
 accreditées de la Cour ont désespéré
 d'avoir mon secret ? N'est-ce pas la
 même chose , que , si je me tourmen-
 tois beaucoup à soutenir que je ne
 suis pas un mal-honnête homme , un
 homme sans pudeur , sans mœurs , sans
 conscience , tel enfin que les Gazetiers
 dont je viens de parler ont voulu me
 représenter dans leur Libelle diffama-
 toire ? Où trouvera-t-on dans ces
 paroles , que M. de la Bruyère ait
 nié avec détestation d'avoir eu per-
 sonne en vûe dans ces Caractères ?
 N'y voit-on pas plutôt le contraire
 avec la dernière évidence ? Car si
 M. de la Bruyère a refusé à ses
 meilleurs amis la Clef de son Ou-
 vrage , si les personnes les plus ac-
 creditées de la Cour ont désespéré
 d'avoir son secret , n'est-il pas visi-
 ble , que M. de la Bruyère a eu
 quelquefois dessein de représenter
 dans son Livre certaines personnes
 par

particulières ? Et en effet , il le déclare nettement lui-même dans un autre endroit de cet Préface : *J'ai peint à la vérité d'après nature* , dit-il , *mais je n'ai pas TOUJOURS songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs.* S'il n'y a pas toujours songé , il y a donc songé quelquefois. La conséquence est incontestable.

VII. IL est donc vrai que dans le Livre de M. de la Bruyère il y a quelques *Caractères personnels* : qu'on me permette d'appeller ainsi pour abréger , ces sortes de Portraits où M. de la Bruyère a si bien désigné certaines personnes par des traits qui leur conviennent uniquement qu'on a droit de dire , *c'est un tel , ou une telle.* Voyons maintenant ce que M. de Vigneul-Marville y trouve à reprendre. A son avis , * *Ils ne sont pas entièrement d'après nature , l'Auteur y ayant mêlé ses propres imaginations.* Mais , ajoute-t-il , *c'est en cela qu'il a grand tort ; car comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux côtés , l'un bon & l'autre*

* Pag. 341.

tre mauvais, * il auroit moins offensé les gens de les faire voir tous entiers de ces deux côtés que de ne prendre que le mauvais, & le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntés. Nous venons de voir comment des Portraits peuvent n'être pas chimeriques, quoiqu'ils ne représentent pas une certaine personne en particulier à l'exclusion de toute autre. Pour ceux qui sont véritablement personnels, dont il s'agit présentement, M. de Vigneul-Marville ne devoit pas se contenter de dire que M. de la Bruyère les défigure par de fausses couleurs, il devoit le prouver par des exemples incontestables. Du reste, ce qu'il dit de M. de la Bruyère *ne représente les gens que par leur méchant côté*, prouve nettement qu'il n'a pas examiné ces Caractères de fort près & qu'on auroit tort de s'en rapporter au jugement qu'il en fait. On n'a qu'à voir quelques-uns de ces Caractères pour être convaincu que M. de la Bruyère s'y fait un plaisir de rendre justice au mérite des personnes qu'il

a

* Pag. 342.

a voulu peindre & que , bien loin de ne faire voir *les gens* que par leur méchant côté , il représente aussi naïvement & avec des couleurs pour le moins aussi vives leurs belles qualitez que leurs défauts. C'est ce qu'il sera aisé de voir par quelques exemples.

M. de Vigneul-Marville veut que sous le nom de *Theodas* , M. de la Bruyère nous ait fait le portrait de M. de Santeuil , Chanoine Régulier de S. Victor , l'un des plus excellens Poètes Latins qui ayent paru en France dans le XVII. siècle. On dit la même chose dans le * *Ménagiana* , & je n'ai pas de peine à le croire : car outre que M. de la Bruyère donne à son *Theodas* un genie extraordinaire pour la Poësie Latine , il y a dans sa Peinture quelques autres traits qui ne peuvent gueres convenir qu'à M. de Santeuil. Je n'ai garde pourtant de l'assûrer aussi positivement qu'on a fait dans le *Ménagiana* & dans les *Mélanges d'Histoire & de Littérature* : car je ne saurois le prouver à ceux qui voudroient en dou-

* Tom. II. p. 378. Ed. de Paris 1715.

douter après ce que je viens de dire. Mais supposé que M. de la Bruyère nous l'ait avoué lui-même ; voyons si l'on en pourra conclurre avec M. de Vigneul-Marville, que M. de la Bruyère n'a fait voir les personnes particulieres qu'il a voulu peindre que par ce qu'elles avoient de mauvais, sans prendre aucune connoissance de leurs bonnes qualitez. La premiere ligne va nous convaincre visiblement du contraire. *Concevez*, dit M. de la Bruyère* en parlant de *Theodas*, ou si l'on veut de M. de Santeuil, *concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup violent, colere fougueux, capricieux : Imaginez-vous un homme simple, ingenu, credule, badin, volage, un enfant en cheveux gris : mais permettez-lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un genie qui agit en lui, j'ose dire sans qu'il y prenne part, & comme à son insu ; quelle verve ! quelle elevation ! quelles Images ! quelle Latinité ! Parlez-vous d'une même per-*

* Caractères de ce siècle, T. II. Ch. XII. intitulé *Des Jugemens*. P. 118.

personne , me direz - vous ? Qui , du
 même , de Theodas , de lui seul. Il
 crie , il s'agite , il se roule à terre , il
 se relève , il tonne , il éclatte ; & du
 milieu de cette tempête il sort une lu-
 mière qui brille & qui rejouit : disons-
 le sans figure , il parle comme un fou ,
 & pense comme un homme sage : il
 dit ridiculement des choses vrayes ,
 & follement des choses sensées &
 raisonnables : on est surpris de voir
 naître & éclore le bon sens du sein
 de la bouffonnerie , parmi les gri-
 maces & les contorsions : qu'ajou-
 terai-je davantage , il dit & il
 fait mieux qu'il ne fait : ce sont en
 lui comme deux Ames qui ne se connois-
 sent point , qui ne dépendent point l'une
 de l'autre , qui ont chacune leur tour ,
 ou leurs fonctions toutes séparées. Il
 manqueroit un trait à cette peinture
 surprenante , si j'oublois de dire qu'il
 est tout à la fois avide & insatiable
 de louanges , prêt de se jeter aux
 yeux de ses Critiques , & dans le fond
 assez docile pour profiter de leur censure.
 Je commence à me persuader moi-même
 que j'ai fait le portrait de deux person-
 nages tout différens : il ne seroit pas
 même

même impossible d'en trouver un troisième dans Theodas , car il est bon homme , il est plaisant homme , & il est excellent homme. N'est-ce donc là représenter les gens que par ce qu'ils ont de mauvais ? Mais plutôt qui ne voudroit avoir les petits défauts que M. de la Bruyère remarque dans Theodas , à condition de mériter les louanges qu'il lui donne ? J'en fais juge M. de Vigneul-Marville lui-même.

Voici un autre Portrait dans les *Caractères de ce siècle* qui ne convient qu'à une seule personne.* *Un homme paroît grossier , lourd , stupide , il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire , c'est le modèle des bons contes , il fait parler les animaux , les arbres , les pierres , tout ce qui ne parle point ; ce n'est que legereté , qu'élégance , que beau naturel , & que délicatesse dans ses Ouvrages. A ces traits on reconnoît le célèbre M. de la Fontaine , ce parfait original dans l'art de raconter,*

* Tom. II. Chap. XII. DES JUGEMENTS, p. 117.

ter, en quoi il a surpassé de beaucoup tous ceux qui l'ont précédé, & n'aura peut-être jamais d'égal. Mais n'est-il représenté dans ce Tableau que par ce qu'il avoit de mauvais? C'est justement tout le contraire: Car si l'on nous dit d'un côté qu'il *paroissoit* grossier, lourd, stupide, (ce qu'il a eu de commun avec * le Prince des Poëtes Latins) on nous fait bientôt voir que c'étoit une *apparence* trompeuse, & que sous cet extérieur peu prévenant étoit caché un genie extraordinaire & inimitable que le Peintre se fait un plaisir de nous montrer dans le plus beau jour qu'il étoit possible de lui donner; de sorte que dans le tems qu'on admire toutes ces rares qualitez réunies dans un seul sujet, on n'est pas moins charmé de la pénétration de celui qui les a si bien conguës, & de son adresse

* *Virgile*, dont on a dit aussi, qu'il étoit fort pesant en conversation, & presque semblable à un homme du commun & sans lettres; *Sermone tardissimum ac pendè indocto similem Melissus tradidit*: C'est ce que vous trouverez dans la *Vie* en autant de termes.

dresse à nous les peindre si vivement. Mais la sincérité n'est pas moins louable dans cette occasion que son discernement : car s'il est vrai, comme dit * le Duc de la Rochefoucault, que *c'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur*, M. de la Bruyère mérite sans doute de grandes louanges pour celles qu'il donne de si bonne grace à ceux qui en sont dignes.

J'avoûë qu'il n'oublie pas les défauts de ceux dont il fait si bien valoir les belles qualitez. Mais il ne pouvoit faire autrement, s'il vouloit nous les montrer tout entiers. Car si l'on ne représente les hommes que par ce qu'ils ont de bon, on ne peut non plus les faire connoître, qu'un Peintre qui voulant nous représenter l'air du Roi de Suede, se contenteroit de nous peindre son front, ou qui n'ayant vû que le front † de ce jeune Vainqueur,

* Dans ses *Refléxions Morales*,

† Ceci a été imprimé pour la première fois en 1702. long-temps avant la Bataille de *Pultava*.

queur, peindroit de fantaisie tout le reste du visage. Un Historien ne dit-il que du bien de son Heros, c'est un lâche flatteur, ou bien il manque de Memoires : qu'il fasse de nouvelles perquisitions avant que de publier son Ouvrage. Car enfin, s'il y a une maxime générale sans exception, c'est sans doute celle-ci, *Nul homme n'est sans défauts, le plus parfait est celui qui en a le moins.* Et par conséquent, un véritable Historien doit dire du bien & du mal des hommes pour les représenter tels qu'ils sont effectivement ; par où il se distingue du Satirique qui se contente de relever ou d'exagerer leurs défauts, & du Panegyriste qui s'attache uniquement à faire valoir leurs vertus, ou leur en suppose. C'est ce qu'avoit fort bien compris M. le Comte de Bussy : car après avoir dit que ce qu'il a écrit de M. de Turenne dans ses *Memoires*, fera crû davantage & lui fera plus d'honneur que les Oraisons Funebres qu'on a faites de lui, parce qu'on fait que ceux qui en font, ne parlent que pour louer, & que lui n'a écrit que pour dire la

Verité,

Verité, il ajoute, * *Et d'ailleurs, il y a plus d'apparence que mes Portraits sont ressemblans que ceux des Panegyristes, parce que je dis du bien & du mal, des mêmes personnes; qu'eux ne disent que du bien, & que nul n'est parfait en ce monde.*

Ici notre Censeur dira peut-être que, si M. de la Bruyère a représenté sincèrement les bonnes & les mauvaises qualitez de M. de Santeuil & de M. de la Fontaine, il ne s'ensuit pas qu'il en use ainsi dans les autres Caractères personnels qu'il lui a plû de nous donner. Cela est vrai. Mais supposé que M. de la Bruyère n'eût fait voir d'autres personnes que parce qu'elles avoient de mauvais, il ne s'en suivroit pas non plus qu'il en eût toujours usé ainsi: & par conséquent M. de Vigneul-Marville a eu tort de proposer son Objection en termes aussi généraux qu'il a fait. Mais que dira-t-il, si le Caractère même qu'il cite du Livre de M. de la Bruyère,

ne

* *Lettres du Comte de Bussy Rabutin, Tom. IV. pag. 242. & 243. Edition de Hollande.*

484 D E F E N S E D E M,
ne fauroit prouver, comme il prétend que cet illustre Ecrivain se soit plû à ne faire voir *les gens*, comme il parle, que par leur mauvais côté ? Ce caractère est celui de *Menalque*, nom emprunté sous lequel M. de la Bruyère nous peint un homme à qui une grande distraction d'esprit fait faire des extravagances ridicules, qui, quoi qu'en aillez grand nombre, sont toutes très-divertissantes par leur singularité.

Y a-t-il dans tout ce recit quelque particularité qui fasse connoître sûrement que M. de la Bruyère ait voulu désigner une telle personne à l'exclusion de toute autre ? Je n'en fais rien. C'est à M. de Vigneul - Marville qui le croit, à nous en convaincre par de bonnes preuves. Autrement, il a tort de nous citer cet exemple. Mais pourquoi se tourmenteroit il à chercher qui est désigné par *Menalque* ? M. de la Bruyère lui a épargné cette peine par une Note qu'il a mise au commencement de ce Caractère. *Ceci est moins un Caractère particulier*, dit-il, dans cette Note, *qu'un recueil de faits de dis-*

iractions : Ils ne sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables ; car les goûts étant différens, on a à choisir. Que prétend après cela M. de Vigneul - Marville ? Que nous l'en croyions plutôt que M. de la Bruyère ? Mais quelle apparence qu'il fasse mieux la pensée d'un Auteur, que l'Auteur même qui l'a produite ? Il est vrai que cette déclaration de M. de la Bruyère ne prouveroit rien, si l'on pouvoit trouver dans le Caractère de Menalque des choses qui convinssent indubitablement à une certaine personne & qui ne pussent convenir à aucune autre. Mais jusqu'à ce que M. de Vigneul - Marville ait fait cette découverte, il n'a aucun droit de contredire M. de la Bruyère. Et où en seroient les Ecrivains, si le premier qui se mettroit en tête de les critiquer, étoit reçu à expliquer leurs intentions sans avoir aucun égard à leurs paroles, c'est à dire, à leur prêter toutes les pensées qu'il voudroit, quelque opposées qu'elles fussent à ce qu'ils ont dit en termes exprès & d'une manière fort intelligible ?

Je fai bien qu'on a publié dans le *Menagiana* que par Menalque dont il est parlé dans le Livre de M. de la Bruyère , il faut entendre le feu Comte de Brancas ; mais on ne le donne que comme un bruit de ville , & une simple conjecture que M. Menage laisse échapper en conversation pour avoir lieu de débiter à ceux qui l'écoutoient * deux exemples de distractions de ce Comte , aussi bizarres & aussi extraordinaires qu'aucune de celles que M. de la Bruyère attribue à son Menalque. On veut que Menalque dans le Livre de M. de la Bruyère soit le feu Comte de Brancas. Ce sont les propres termes † du *Menagiana*. Voyez si c'est là un témoignage fort authentique , & si M. de Vigneul-Marville n'est pas bien fondé à nous dire après cela , que Menalque dont la maison est illustre , a été deshonoré par M. de la Bruyère
Le faux Menalque , nous § dit ce
 gra-

* On peut les voir dans le IV. Tome du *Menagiana* , P. 220. de l'Édition de Paris , 1715.

† Pag. 220. Tom. IV. § Pag. 442.

grave Censeur, substitué dans l'esprit des gens au véritable Menalque, deshonore celui-ci, & laisse une tâche honteuse dans sa Maison qui est illustre. Ce raisonnement n'est pas des plus solide, mais laissons-le passer. Voilà donc le vrai Menalque deshonoré, & toute sa posterité avec lui. A qui nous en prendrons-nous ? Sera-ce à M. de la Bruyère qui ne nomme nulle part le vrai Menalque, & qui ne dit rien qui lui convienne plutôt qu'à cent autres personnes : ou bien à M. Menage & aux Compilateurs de ses Conversations qui le désignent par son nom & par sa qualité, & qui nous apprennent par des faits très-bien circonstanciés & qu'ils donnent pour véritables, qu'il peut fort bien être l'original du faux Menalque ? Je m'en rapporte à M. de Vigneul-Marville lui-même. Mais n'est-il pas plaisant de voir que ce rigide Censeur se scandalise si fort des Portraits satiriques qu'il prétend être répandus dans les *Caractères de ce siècle*, lui qui sans épargner ni les vivans, ni les morts, critique à tort & à travers, toute sorte de personnes,

fans se mettre en peine de cacher leurs noms. ? Ne m'en croyez pas, si vous voulez : mais lisez ce que l'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres* en dit dans l'Extrait qu'il a fait du Livre de M. de Vigneul-Marville. Peut-être quelques personnes trouveront-elles à redire, remarque * cet Ecrivain, que M. de Vigneul-Marville parle si librement, & , s'il est permis de le dire, D'UNE MANIERE SI PIQUANTE de diverses personnes, sans distinguer celles qui sont mortes de celles qui sont encore en vie. Mais ce ne sera pas le plus grand nombre des Lecteurs qui lui fera un procès sur ce sujet. La Satire est d'un goût assez général ; & pourvu que l'on ne s'y trouve point personnellement intéressé, on n'est pas trop fâché d'en trouver dans un Livre. Voici un exemple d'un de ces endroits où il semble que l'Auteur n'ait épargné ni les morts ni les vivans, &c. On peut voir le reste dans la *République des Lettres*, à l'endroit que je viens de citer

* *Nouvelles de la République des Lettres*, Janv. 1700. pag. 92. & 93.

ter. Sur quoi je ne puis m'empêcher de dire avec Madame Des-Houlières :

Foible raison que l'homme vante ,
Voilà quel est le fonds qu'on peut faire sur
vous !

Toûjours vains , toûjours faux , toûjours pleins
d'injustice ,

Nous crions dans tous nos Discours ,
Contre les passions , les foibles , & les vices ,
Où nous succombons tous les jours.

Après cette Critique des *Portraits* de M. de la Bruyère , notre Censeur fait une remarque générale & deux particulières contre les *Caractères de ce siècle*. Et comme les fautes qui regardent les pensées sont beaucoup plus considérables que celles qui ne regardent que les mots , voyons ces remarques avant que de retourner sur nos pas , pour examiner ses réflexions sur le stile de cet Ouvrage.

VIII. M. de la Bruyère , * dit-il ; prie le Lecteur à l'entrée de son Livre page 5. (Tom. I. pag. 129. de cette Edit.) « de ne point perdre son titre « de vûë , & de penser toûjours ,
que

* Mélanges d'Histoire , &c. p. 242.

« que ce sont les Caractères ou les
 « Mœurs de siècle qu'il décrit. «
*J'ai suivi avec exactitude cet avis de
 M. de la Bruyère , mais j'ai trouvé
 qu'à le suivre , on se trouve souvent
 dans des Païs perdus , & qu'il fau-
 droit retrancher un tiers du Livre de
 M. de la Bruyère qui n'appartient point
 à son dessein. Au lieu d'augmenter
 cet Ouvrage , il devoit le resserrer , &
 s'en tenir aux Caractères de ce siècle ,
 sans extravagner parmi cent choses qui
 ne distinguent point notre siècle des au-
 tres siècles , mais qui sont de tous les
 tems. En effet , ce qu'il dit de la beau-
 té , de l'agrément & de choses sem-
 blables , est tout-à-fait hors d'œuvre.
 Voilà bien des paroles , mais qui n'em-
 portent autre chose que cette simple
 décision , Qu'il y a , selon M. de
 Vigneul - Marville , quantité de choses
 hors d'œuvre dans les Caractères de ce
 siècle. : de sorte que , si l'on vouloit
 s'en rapporter à lui , on ne pourroit
 mieux faire que de proscrire la troisié-
 me partie de cet Ouvrage. Mais ce
 Censeur ne prend pas garde qu'il n'est
 que Partie dans cette affaire , qu'on
 ne doit compter pour rien son senti-
 ment*

ment particulier, & qu'il ne peut espérer de gagner sa cause qu'en prouvant exactement tout ce qu'il avance contre l'Auteur qu'il a entrepris de critiquer. D'ailleurs, s'il y a une Objection où il faille descendre dans le détail & de parler avec la dernière précision, c'est sans doute celle qu'il fait présentement. Je ne croi pas M. de la Bruyère infallible, ni son Ouvrage sans défauts : & je suis persuadé que dans ce genre d'écrire par pensées détachées il est presque impossible qu'il n'ait laissé échapper des choses qui ne sont pas tout-à-fait essentielles à son sujet. Mais d'autre part, il n'est gueres moins difficile de faire voir clairement & d'une manière indubitable, que telles choses qu'on trouve dans son Livre, sont hors d'œuvre. Comme une pensée peut avoir différens rapports, il faut savoir au juste celui que l'Auteur a eu dans l'esprit (ce qui n'est pas fort aisé à deviner) pour pouvoir dire sûrement qu'elle n'est pas en son lieu. Cette seule reflexion auroit dû empêcher notre Critique de décider trop promp-

tement & sans de bonnes raisons qu'il y a un tiers à retrancher dans le Livre de M. de la Bruyère. Il semble qu'une des principales raisons qu'il ait eu de prononcer ce terrible Arrêt, c'est qu'il a trouvé dans ce Livre quantité de choses qui ne distinguent point notre siècle des autres siècles. Mais où est-ce que M. de la Bruyère s'est engagé à n'insérer dans son Livre que ce qui peut distinguer notre siècle des autres siècles ? Il nous promet *les Caractères, ou les Mœurs de ce siècle*. C'est le titre de son Ouvrage : & son dessein est de peindre les hommes en général, sans restreindre ses Portraits à une seule Cour, ni les renfermer en un seul País, comme il nous le déclare lui-même * dans sa Préface. Son affaire est donc de représenter nos Mœurs telles qu'elles sont effectivement : & s'il le fait, il a dégagé sa promesse. Mais que par ces Peintures, notre siècle soit distingué ou non des autres siècles, cela ne le regarde pas. Et je ne sai même (pour le dire en passant) si ce dessein de peindre un siècle

* Tom. I. Pag. 129

par des choses qui ne convinssent à aucun autre siècle, ne seroit point aussi ridicule, que celui d'un Peintre qui voudroit peindre les hommes de ce siècle sans nez ou sans menton pour les mieux distinguer de tous ceux qui ont vécu dans les siècles précédens. Les hommes ont toujours été les mêmes par le cœur, toujours sujets aux mêmes passions, & aux mêmes foiblesses; toujours capables des mêmes vertus & des mêmes vices. Les Acteurs changent, mais c'est toujours la même Comedie. D'autres hommes joueront bientôt les mêmes rôles qu'on joue aujourd'hui. *Ils s'évanouiront à leur tour, comme dit quelque part M. de la Bruyère, & ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus.* Vraye image de ce monde, qui montre visiblement que ce siècle ne peut être bien peint que par une infinité de traits qui ne conviennent pas moins aux siècles précédens qu'à celui-ci! Si donc M. de Vigneul Marville a trouvé dans les *Caractères de ce siècle* quantité de traits qui ne distinguent point notre siècle des autres siècles, bien loin de les proscrire par cette

raison-là, il en devoit conclurre que ces traits étoient apparemment très-conformes à la Nature, qui agit toujours à peu près de même dans tous les siècles. C'est-là en effet la conclusion que nous tirons tous les jours en lisant les Livres des Anciens. Nous croyons, par exemple, que *Terence* a bien peint un débauché, un fripon, un jeune homme amoureux, &c. Pourquoi? Parce que les Portraits qu'il en fait, conviennent exactement aux débauchez, aux fripons, aux jeunes-gens amoureux que nous voyons tous les jours. C'est sur le même fondement que nous admirons la justesse des Caractères de *Theophraste*. Les hommes dont *Theophraste* nous peint les Mœurs, dit M. de la Bruyère, étoient Athéniens & nous sommes François : & si nous joignons à la diversité des Lieux & du Climat, le long intervalle des tems, & que nous considérons que ce Livre a pû être écrit la dernière année de la CXV. Olympiade, trois cens quatorze ans avant l'Ere Chrétienne, & qu'ainsi, il y a deux mille ans accomplis que

vivoit

vivoit ce Peuple d'Athenes , dont il fait la peinture , nous admirerons , de nous y reconnoître nous-mêmes , nos Amis , nos Ennemis , ceux avec qui nous vivons , & que cette ressemblance avec des hommes separez par tant de siècles soit si entiere. En effet , ajoûte M. de la Bruyère , les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions : ils sont encore tels qu'ils étoient alors & qu'ils sont marquez dans Theophraste , vains , dissimulez , flatteurs , interessez , effrontez , importuns , défiants , medisans , querelleux , superstitieux.

Encore un mot sur cet article. Je voudrois bien demander à M. de Vigneul-Marville s'il croit que Boileau ait fait une véritable peinture de ce siècle dans ces beaux vers :

* L'argent , l'argent , dit-on , sans lui tout est sterile :

La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile :

L'argent en honnête-homme érige un scelerat ;
L'argent seul au Palais peut faire un Magistrat

II

* Epitre V. à M. de Guilletagues. vl. 85.

Il me répondra sans doute que c'est là visiblement un des caractères de notre siècle. Mais est-ce un Caractère qui distingue notre siècle des autres siècles ? C'est ce que M. de Vigneul-Marville ne dira jamais. Il est trop versé dans la lecture des Anciens pour ignorer qu'un * fameux Poète a dit en Latin du siècle d'*Auguste* ce que Boileau nous dit là du siècle de *Louis XIV.* Or si Boileau a pû désigner le siècle présent par des traits qui conviennent également bien à des siècles déjà passés, pourquoi M. de la Bruyère ne pourroit-il pas faire la même chose ?

IX. La première Remarque particulière que M. de Vigneul-Marville fait après cela contre M. de la Bruyère, c'est † *que souvent il fait le mystérieux où il n'y a point de mystère.* J'appelle cette remarque particulière parce que notre Critique ne la confirme que par un seul exemple, & qui est

* *Horace Epistolarum Lib. I. Epist. 1. vs. 35.*
O cives, cives, quarenda pecunia primùm est:
Virtus post. nummos, &c.

† *Mélanges d'Histiore, pag. 343.*

est si mal choisi, comme vous allez voir, que je ne pense pas que personne veuille s'en fier, pour le reste, à son jugement. *Ainsi*, continuë notre Censeur à la page 468. pour nous faire comprendre ce qui se comprend assez de soi-même, que l'Esprit de discernement est la chose du monde la plus rare ; il exagere & prononce d'un ton de Prophete cette belle sentence : *

„ Après l'Esprit de discernement ce
 „ qu'il y a au monde de plus rare,
 „ ce sont les Diamans & les Perles “.

Notre Critique fait ici deux fausses suppositions, si je ne me trompe ; l'une que M. de la Bruyère veut nous faire comprendre que l'Esprit de discernement est fort rare. C'est à quoi il n'a jamais pensé, à mon avis. Il se contente de le proposer comme une pensée digne de remarque & sur laquelle chacun devoit faire de serieuses réflexions, pour s'accoutumer à se défier de soi-même & à ne pas croire trop promptement d'entendre ce qu'il n'entend point : défaut trop

* Paroles de M. de la Bruyère, T. II. Chap. XII. DES JUGEMENS, p. 120.

trop commun parmi les hommes, & qui est la grande source des erreurs où ils tombent à tout moment ! La seconde supposition mal fondée que fait ici notre Critique, c'est de s'imaginer qu'il soit fort aisé de comprendre que *l'Esprit de discernement est très-rare.* Bien loin de là ; c'est peut-être la chose que les hommes comprennent le moins ; car il n'y a que ceux qui ont du discernement (dont le nombre est sans doute fort petit) qui comprennent combien le discernement est une chose rare dans ce Monde. Et ce qui va surprendre M. de Vigneul-Marville, la manière dont il refute lui-même M. de la Bruyère, prouve visiblement qu'il n'est pas facile de comprendre combien le discernement est rare dans ce monde, & combien il importe d'être averti que c'est une chose extrêmement rare. C'est ce qu'on verra tout à l'heure. *Après l'Esprit de discernement, dit M de la Bruyère, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles.* Ce tour ne plaît pas à M. de Vigneul-Marville, & voici comment il s'en exprime. *Les gens de villa-*
ge,

ge , dit-il , admirerent cet endroit , comme un de ces beaux tours que M. de la Bruyère fait donner à ses pensées : cependant ce n'est qu'un renversement de pensée enchassée dans un pur galimatias. Car il n'est point vrai que les diamans & les perles soient des choses très-rares , & si rares qu'il n'y ait que l'Esprit de discernement qui soit plus rare ; ce qu'il faudroit supposer , pour soutenir la pensée de M. de la Bruyère , & la rendre raisonnable. Les diamans & les perles à la vérité sont précieuses ; mais pour rares il y a mille choses en France & ailleurs plus rares que les perles & les diamans ; & l'on trouveroit à Paris dix boisseaux de diamans & de perles , plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine. Ainsi les perles & les diamans étant des choses assez communes quoique de grand prix , il faut que M. de la Bruyère conclue , malgré qu'il en ait , à s'en tenir au bon sens , que le Discernement n'est pas la chose du monde la plus rare. Quand M. de Vigneul-Marville auroit été payé pour prouver que le Discernement est une chose très-rare , pouvoit-il s'en mieux acquiter qu'en
 fai-

faisant ce beau raisonnement, où il ne discerne pas Paris du reste du Monde; confondant ainsi deux objets, entre lesquels il y a plus de différence qu'entre une mouche & un éléphant? On trouveroit, dit-il, à Paris dix boisseaux de diamans & de perles plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine: Donc M. de la Bruyère a tort de dire qu'après l'Esprit de discernement, ce qu'il y a au Monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles. Quoi donc? Parce que le papier de la Chine est plus rare à Paris que les perles, est-il aussi plus rare que les perles dans le Royaume même de la Chine, qui est sans doute dans le Monde, puisqu'il en est une des plus belles parties? N'est il pas bien difficile après cela de comprendre que le Discernement soit si rare qu'il l'est effectivement, puisque des Ecrivains aussi pénétrants & aussi judicieux que M. de Vigneul-Marville en manquent quelquefois jusqu'à prendre Paris pour le Monde; une partie pour le tout?

X. LA seconde remarque particulière de notre Critique, c'est

* que

* que M. de la Bruyère a le don de se contredire & de ne s'entendre pas lui-même. Cela paroît, dit-il, dès l'entrée de son Livre à la page 11. Il parle en faveur de l'Antiquité, & étale cette pensée communément reçue, que les Anciens ont tout dit, qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles. « Tout est dit, s'écrie † M. de la Bruyère, & l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes & qui pensent. Sur ce qui concerne les Mœurs, le plus beau & le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les Anciens. Tout est bien jusques-là: mais comme si M. de la Bruyère se repentoit de sa proposition, il joint aux Anciens (ce qui gâte tout) les habiles d'entre les Modernes. Car par-là il égale les Modernes aux Anciens, & fait voir, puisqu'il y a des Modernes aussi bien que des Anciens après lesquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout dit, ni enlevé tout ce qu'il

* Pag. 344. & 345.

qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale. Mais le fin de cette judicieuse contradiction est que M. de la Bruyère a voulu se précautionner contre les reproches qu'on auroit pu lui faire, de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'est donc pour se faire honneur qu'il introduit contre sa maxime, des Modernes habiles aussi inventifs dans la Morale que les Anciens. Autant de mots, autant de fausses suppositions & de conclusions mal fondées. Mr. de la Bruyère ne songe point à égaler en cet endroit les Modernes aux Anciens. Il ne dit pas que les Anciens aient tout dit ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale : mais seulement que les Anciens & les habiles d'entre les Modernes ayant enlevé le plus beau sur ce qui concerne les mœurs, il ne reste à présent à ceux qui veulent écrire sur la Morale que peu de nouvelles réflexions à faire sur cette importante matière. Et par conséquent, M. de la Bruyère ne s'est pas contredit en disant au commencement de son Livre : *Tout est dit, & l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il*

*Il y a des hommes & qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs le plus beau & le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les Anciens & les habiles d'entre les Modernes. Il n'y a, dis-je, aucune contradiction dans ces paroles; mais plutôt une grande modestie que tout homme équitable doit louer & admirer après avoir lu le Livre de M. de la Bruyère où l'on ne peut s'empêcher de voir quantité de belles choses qu'on chercheroit inutilement dans les Ouvrages des plus habiles d'entre les Anciens & les Modernes. Peut-être que M. de Vigneul-Marville joue sur le mot de *Tout* qu'il prend à la rigueur pour une universalité métaphysique & qui ne reçoit aucune exception; mais il est visible qu'en cet endroit il faut le prendre dans un sens vague & populaire pour la plus grande partie des choses dont il s'agit, & cela en nombre indéterminé, comme quand on dit, *Tout Paris est allé au devant du Roi*, &c.*

Du reste, bien loin que la Science des mœurs ait été entièrement épuisée par les Anciens, il semble au contraire

traire qu'on peut assurer sans craindre de se trop avancer, qu'on y fera de nouvelles découvertes aussi longtemps qu'il y aura des hommes sur la terre, tant les desirs, les vûës, les complexions & les passions de cette espèce de créatures sont différentes, & capables de combinaisons à l'infini. C'est le sentiment * d'un grand Maître en ces matieres : *Quelque découverte que l'on ait faite dans le País de l'Amour propre, † dit-il, il y reste encore bien des terres inconnûes.*

XI. ALLONS voir présentement ce que M. de Vigneul-Marville trouve à redire dans le stile du Livre de M. de la Bruyère. Il le condamne sans façon. *J'avouë, § dit-il, que si M. de la Bruyère avoit pris un bon stile, qu'il eût écrit avec pureté & fini davantage ses Portraits, qu'on ne pourroit sans injustice mépriser son Livre. Vous avez déjà vû quel fond on peut faire sur ce que ce Critique*

* M. le Duc de la Rochefoucault.

† Dans ses *Reflexions Morales*. Refl. 4.

§ Pag. 332.

que a jugé à propos de publier contre les *Portraits* de M. de la Bruyère; & vous allez voir tout à l'heure qu'il ne s'entend guere mieux en stile qu'en *Portraits*. Car voici comme il continuë. *Sa maniere d'écrire (selon M. Menage) est toute nouvelle: mais pour cela elle n'en est pas meilleure; il est difficile d'introduire un nouveau stile dans les Langues & d'y réussir, principalement quand ces Langues sont montées à leur perfection, comme la nôtre l'est aujourd'hui.*

Je ne fai ce que M. de Vigneul-Marville entend par stile; mais il me semble que ce n'est autre chose qu'un certain enchaînement de pensées, exprimées par des paroles, qui en font voir la liaison: de sorte que, selon que cette liaison est nette & raisonnable, on peut dire que le stile a de la netteté & de la justesse. Je suppose qu'on entend sa Langue, sans quoi le discours ne sauroit avoir cette pureté & cette netteté qui consiste dans l'usage des termes propres, dans leur juste arrangement & dans tout ce qui rend l'expression exacte & facile

à entendre. Du reste , ce qui fait le bon stile , c'est le bon raisonnement & l'ordre naturel des pensées. Et * comme il y a peut-être autant de difference entre les Esprits des hommes qu'entre leurs visages , il y a peut-être autant de stiles que de personnes qui se mêlent d'écrire , parce qu'il n'y a peut-être pas deux hommes qui conçoivent justement les choses dans le même ordre & avec la même précision. C'est dequoi l'on peut faire tous les jours des expériences sensibles. Que trois ou quatre personnes , par exemple , fassent une Lettre sur un même sujet , chacun prendra un tour différent , & liera diversement ses pensées , l'un plus agréablement & plus naturellement que l'autre : de sorte que chaque Lettre aura son stile particulier , quoique dans le fond les pensées n'en soient pas fort différentes. Ainsi , l'on ne voit pas trop bien ce que notre Censeur a dans l'esprit quand il dit , *qu'il est difficile d'in-*

119-

* *Est in hoc incredibilis quadam varietas : nec pauciores animorum penè quàm corporum forma. Quintil. Instit. Orat. Lib. II. cap. 8,*

roduire un stile nouveau : car chaque Ecrivain a son stile. *Voiture* manie & conduit autrement ses pensées que *Balzac*. Son stile est plus libre , & paroît moins étudié. M. de *Vigneul-Marville* narre tout autrement que M. *Pellisson*. Il y a pour le moins autant de difference entr'eux qu'entre *Chapelain* & *Virgile*. Et le stile de M. *Pellisson* est aussi fort different de celui de M. *Menage* , ou du P. *Bouhours* , comme celui du P. *Bouhours* differe beaucoup de celui de * *Cleanthe* , ou de M. de *Fontenelle*. Bien plus : le même Ecrivain n'a pas toujours le même stile. Quelquefois il n'est pas en humeur d'écrire ; & dès-là , son stile n'a plus les mêmes graces qu'il avoit accoûtumé d'avoir. Quelquefois il est plus diffus qu'à son ordinaire , pour n'avoir pas le loisir ou le courage de châtier son stile , de le polir & d'en retrancher les inutilitez qui lui échappent dans le feu de la composition. Il me souvient à ce propos d'un conte qu'on trouve dans
la

* M. *Barbier Dancourt*.

la *Vie de Virgile*. On dit, * que lorsque ce Poète composoit ses *Georgiques*, il dictoit le matin quantité de vers, & que les retouchant tout le reste du jour, il les reduisoit à un très-petit nombre, ce qu'il appelloit *lécher l'Ours*. Ces vers que Virgile composoit le matin, étoient sans doute fort différens de ceux, qui, pour ainsi dire, en étoient extraits le reste du jour. Et si par hazard quelques-uns de ces premiers vers étoient parvenus jusqu'à nous, il y auroit, sans doute, bien des Critiques qui ne voudroient pas croire qu'ils fussent échappés à ce grand Poète, à cause du peu de rapport qu'ils trouveroient entre ces vers-là & ceux que nous avons de lui.

Mais puisque nous en sommes sur la différence des stiles, il ne sera pas, je pense, tout à fait hors de propos
d'a-

* *Cum Georgica scriberet, traditur quotidie meditato mane plurimos versus dictare solitum, ac per totum diem retractando ad paucissimos redigere; non absurde, carmen se urse more parere dicens, & lambendo demum affingere. In Virgilii Vita.*

d'avertir en passant, qu'une des choses qui contribuë le plus à cette différence, c'est le différent usage des Particules qu'on a inventé pour marquer la connexion que l'Esprit met entre les Idées ou les Propositions qui composent le discours : *Car lorsque l'Esprit veut faire connoître ses pensées aux autres, il lie non seulement les parties des Propositions, mais des sentences entières l'une à l'autre, dans toutes leurs différentes relations & dépendances, afin d'en faire un discours suivi.* Je tire cette remarque d'un excellent Ouvrage, traduit de l'Anglois. Il est intitulé, *Essai Philosophique concernant l'entendement humain.* L'Auteur est visiblement un génie du premier ordre, Philosophe exact & profond, qui examine les choses dans leur source, & qui pénètre fort avant dans tous les sujets qu'il manie. Ce qui soit dit sans garentir son Systeme. Pour ce qui est de l'usage des Particules dans le stile, ce qu'il ajoute sur cela merite d'être raporté. Le voici mot pour mot, comme il l'a exprimé lui-même : *Pour qu'un hom-*

me pense bien , dit * ce Philosophe ,
 il ne suffit pas qu'il ait des idées claires
 & distinctes en lui-même , ni qu'il ob-
 serve la convenance ou la disconvenance
 qu'il y a entre quelques-unes de ces Idées ,
 mais il doit lier ses pensées , & remar-
 quer la dépendance que ces raisonnemens
 ont l'un avec l'autre : & pour bien ex-
 primer ces sortes de pensées , rangées mé-
 thodiquement , & enchaînées l'une à l'au-
 tre par des raisonnemens suivis , il lui
 faut des termes , qui montrent la con-
 nexion , la restriction , la distinc-
 tion , l'opposition , l'emphase , &c.
 qu'il met dans chaque partie respective
 de son Discours. Et par conséquent ,
 c'est de la juste application qu'on fait
 de ces termes que dépend principale-
 ment la clarté & la beauté du stile ,
 comme le remarque † le même Au-
 teur. Au contraire : le stile d'un Dis-
 cours est obscur , mal formé , sans
 suite & sans force , si l'on y applique
 ces Particules au hazard & sans rai-
 son. Et à parler exactement d'un
 hom-

* Liv. III. Ch. 7. §. 2. p. 376. de la seconde
 Ed. 1729.

† Ibid.

homme qui écrit de cette manière , il faut dire , non qu'il écrit d'un *stile nouveau* , mais qu'il n'a point de *stile*.

M. de Vigneul-Marville n'avoit garde de faire ces reflexions , lui qui fait consister *la nouveauté* de *stile* qu'il reproche à M. de la Bruyère dans l'usage de quelques mots impropres , ou qui étant joints ensemble composent des expressions peu Françoises. Car après avoir dit qu'il est difficile d'introduire un nouveau *stile* dans les Langues , il continuë ainsi : * *Senèque , Barclée , Juste Lipse & les autres , qui s'en sont voulu mêler dans le Latin n'ont point été approuvez par les plus sages Critiques : & dans la Langue Françoisse , Cirano de Bergerac & le Traducteur de l'Homme de Cour de Gracian , sont insupportables. M. de la Bruyère lui-même fait le procès à ces gens-là , & le sien propre , lorsqu'il dit dans ses Caractères T. I. page 262.*

† « L'on voit des gens qui dégoûtent par leurs ridicules expressions ,
par

* Pag. 332. & 333.

† Chap. V. DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.

§ 12 D E F E N S E D E M.

» par la nouveauté , & jofe dire,
» par l'impropriété des termes dont
» ils fe fervent , comme par l'allian-
» ce de certains mots qui ne fe
» rencontrent enfemble que dans
» leur bouche , & à qui ils font signi-
» fier des chofes que leurs premiers
» Inventeurs n'ont jamais eu inten-
» tion de leur faire dire. Ils ne fui-
» vent en parlant ni la Raifon , ni
» l'Ufage , mais leur bizarre génie.
» Voilà M. de la Bruyère copié au miroir
& d'après nature , ajoûte notre fubtil
Critique.

XII. Comme je lifois cette *Défense de M. de la Bruyère* à un de mes Amis , il m'arrêta tout d'un coup dans cet endroit , pour apoftropher notre Cenfeur. Mais vous , dit-il , Monsieur de Vigneul-Marville ,

* Pour en parler ainfi , vous y connoif-
lez-vous ?

» Vous , dont le difcours n'eft
» qu'un tiflu d'expreflions impro-
» pres , pueriles , & monftrueufes ;
» &

* Boileau , Sat. III. vf. 70.

« & de méchantes phrases proverbiales qu'on devoit à peine pardonner à d'honnêtes gens qui s'en serviroient en badinant dans une conversation libre ». En effet, notre Critique n'y pense pas, de s'ériger en juge dans une affaire où son autorité est recusable pour tant de raisons. Il fait fort le délicat en matière d'expressions. Mais sur quoi fondé, cette grande délicatesse ? Sur la bonté de son goût ? D'où vient donc que son Livre est si mal écrit ? D'où vient qu'il l'a rempli de tant d'expressions basses, impropres, obscures, affectées, & peu Françaises ? Si vous ne voulez pas m'en croire, lisez ce qui suit.

* Lorsque Moreri trouve des Auteurs qui s'épanchent sur des riens, il s'épanche avec eux. Quelle façon de parler, s'épancher avec quelqu'un sur des riens ! Est-elle fondée sur l'Usage, ou sur le bizarre génie de celui qui trouve à propos de s'en servir ? Je m'en rapporte à lui-même.

* On

* Mélanges d'Histoire & de Littérature, P. 292.

* On lâche un argument captieux à M. Simon : Il le reçoit de bonne grace , le fend en deux par un subtil distinguo , & se sauve par la breche. Je ne sai si les gens de village , comme parle ailleurs notre Critique , admireront cette belle periode , mais je doute qu'elle soit au goût des personnes de bon sens qui ont quelque politesse.

† Le Maréchal de Bassompierre détenu à la Bastille employoit le temps à lire de bons Livres & à composer des Remarques & des Memoires qui lui sont glorieux , pour dire qui lui font honneur.

§ Il sembleroit que les Muses s'étoient appliquées à approprier au dehors les Livres de la Bibliothèque de M. Grotier , tant il paroissoit d'art & d'esprit dans leurs ornemens. La pensée n'est elle pas rare , & l'expression noble & Françoisse : des Livres appropriés au dehors , c'est-à-dire reliez par les Muses ?

* A l'âge de douze ans le Tasse étudia

* Pag. 186. † Pag. 233. § Pag. 154.

* Pag. 142.

dia au Droit. On dit, *étudier en Droit, en Philosophie, en Rhetorique;* mais on n'a jamais dit, *étudier à la Philosophie, &c.* M. de Vigneul-Marville est apparemment le premier qui ait parlé ainsi. Il fait pourtant les règles de notre Langue. Il a lû celles de M. de Vaugelas & du P. Bouhours. Mais bien des gens lisent des règles qu'ils n'observent point. C'est ainsi que notre critique donne un régime à *auparavant*, comme si c'étoit une préposition; quoique M. de Vaugelas disent expressément que * le vrai usage d'*auparavant*, c'est de le faire adverbe, & non pas préposition. *Bien auparavant* cette Auteur, dit † M. de Vigneul-Marville, deux célèbres Ecrivains ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir.

M. Gaudin, dit § encore notre
Cri-

* *Remarques sur la Langue Française*, Tom. II. p. 203. Edition de Hollande. Vous trouverez la même chose dans les *Doutes* du P. Bouhours, p. 152. & dans une Note de M. Corneille sur cette remarque de Vaugelas.

† Pag. 335. § Pag. 132.

Critique, mit un clou à la Fortune, qui commençoit à rouler pour lui. La belle expression, mettre un clou à la Fortune ! N'est-elle pas bien claire & bien Françoisse ?

* Messieurs Dupuy graves comme des Catons, prenoient les Sciences du côté de leur plus grand sérieux, & ne souffroient pas aisément ceux qui n'ont, pour ainsi dire, que le polichinel de la Litterature. Et celle-là, n'est-elle pas noble & du bel usage, avoir le Polichinel de la Litterature ? Parleroit-on ainsi parmi les Chartreux ? Si cela est, notre Auteur est excusable d'employer une si plaisante expression que tout l'Ordre a consacrée. Monsieur de Vigneul-Marville m'entend, & cela suffit.

† Il n'y a pas encore long-temps que les Eugenes & les Aristes qui pensoient triompher de leurs Ennemis par leurs insultes, tomberent entre les mains d'un Critique sévère qui leur fit la barbe de si près que les pauvres gens en sont demeurez tout écorchez. Voilà donc aussi M. de Vigneul-Marville érigé en

en *barbier* qui a écorché M. de la Bruyère. Ces idées ne sont-elles pas brillantes & bien assorties ?

* Un fort honnête-homme qui pensoit à écrire l'*histoire du temps*, disoit : Je ne veux point d'*heros affecté* ; la seule *Verité* sera mon *heroïne*. M. de Vigneul-Marville rapporte trop fidèlement les paroles de cet honnête-homme. Il pouvoit le faire parler un peu mieux François, sans blesser la *Verité son heroïne*. On ne dit point, *je ne veux point d'heros*, mais de *heros*. C'est la première remarque de Vaugelas.

Dispensez-moi de pousser plus loin cette Critique. Je ne l'ai faite que pour faire sentir à M. de Vigneul-Marville qu'il devoit se défier de lui-même, & ne pas prendre trop promptement ses décisions pour des preuves.

XIII. MAIS c'est un défaut dont il n'est pas facile de se corriger. Notre Censeur y est tombé plusieurs fois : & voici qu'il y retombe encore dans ce qu'il ajoûte im-

me-

518 DE FENSE DE M.

mediatement après. *Il est vrai, dit-il, qu'avant cela ce Monsieur avoit dit page 50. » * Que l'on peut en une forte d'Ecrits (il entend parler des siens) hazarder de certaines expressions, user de termes transposés & qui peignent vivement, & plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre.»* Je ne fai d'où notre Critique a appris que M. de la Bruyère veut parler en cet endroit de ces Ouvrages plutôt que de bien d'autres où l'on doit prendre ces libertez, comme nous verrons bientôt. Mais passé pour cela. Voyons ce qu'il trouve à redire dans ces paroles, *M. de la Bruyère, † dit-il, se chatouille ici pour se faire rire. Certes, il faut être bien bon pour s'imaginer du plaisir où il n'y a que des duretez à esuyer. Car qu'y a-t il de plus dur dans la Langue Françoisse qui étant toute unie, suit exactement l'ordre*

* Dans les Caractères de ce siècle, au Chap. I. intitulé, DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, p. 176.

† Pag. 333. & 334.

*tre naturel dans ses constructions , que
 le transposer ses termes & de former
 le l'embarras où il n'y en doit point
 voir. Mais plutôt , ne faut-il pas
 être bien bon pour croire prouver une
 chose qu'on ne fait que supposer ?
 M. de Vigneul-Marville condamne
 absolument les transpositions dans la
 Langue Françoisé , & M. de la
 Bruyère les croit permises en une
 sorte d'Ecrits , c'est-à-dire , si nous
 en croyons ce Censeur , dans les
 Caractères de ce siècle. Qui ne voit
 que ce hardi Critique ne devoit se
 donner la liberté de conclurre que
 les transpositions sont contraires au
 génie de notre Langue , qu'après
 avoir montré par dix ou douze exem-
 ples de transpositions , tirées du Li-
 vre de M. de la Bruyère , qu'elles
 ne servent qu'à embarrasser le dis-
 cours ? Ce n'est pas qu'après tout ,
 la conclusion eût été fort sûre ; car
 d'autres Ecrivains pourroient avoir
 bien fait ce que M. de la Bruyère
 n'auroit sù faire. Mais quoiqu'il
 en soit M. de Vigneul-Marville a
 rouvé cette discussion trop embar-
 assante. Il a mieux aimé proscrire
 en.*

en général toutes les transpositions que de prendre la peine d'examiner si l'on a raison de s'en servir en certaines rencontres. Nos Poètes mêmes, continue-t-il, à qui les transpositions sont d'un grand secours dans la versification, les ont abandonnées, & ne s'en servent que dans la dernière extrémité, & quand ils ne peuvent autrement former leurs vers. C'est-là une des graces de notre Langue de ne rien transposer, ni dans la Prose ni dans la Poësie; ce qui ayant été découvert au commencement de ce siècle par M. de Malherbe & par le Président Maynard, se pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exactitude qu'auparavant. Cela veut dire que, selon notre Critique, les transpositions doivent être entièrement bannies de la Prose, & n'être reçues dans la Poësie que par nécessité. Mais cette décision est un peu trop vague & trop générale, comme vous allez voir. Il est certain que depuis l'établissement de l'Académie Française on s'est fort appliqué à polir notre Langue, & qu'on a tâché sur tout d'en rendre le tour

fin

simple, aisé, clair, & dégagé de tout embarras. On a condamné pour cet effet toutes les constructions obscures ou équivoques; & l'on a suivi dans l'arrangement des paroles l'ordre le plus naturel comme le moins susceptible d'ambiguïté. Cet ordre consiste à mettre le nominatif à la tête d'une proposition & après cela le verbe & son régime, l'adverbe tantôt devant ou après le verbe, &c. Mais est-on obligé de suivre cet ordre en toute rencontre? Oui, lorsque tout autre arrangement se trouve contraire à la clarté du discours, à laquelle il faut tout sacrifier, car on ne parle que pour se faire entendre. Mais bien loin qu'on ne puisse jamais s'éloigner de cet ordre sans obscurcir le discours, on est quelquefois indispensablement obligé de l'abandonner, ou pour se conformer à l'usage qui a comme consacré certains tours irréguliers, ou pour dégager une période qui sans cela seroit languissante, obscure & embarrassée; outre que dans un Discours oratoire, les transpositions ont une grace & une vivacité

522 D E F E N S E D E M.
té toute particuliere. Et tout cē-
la , nous l'allons prouver par des
exemples.

1. Je dis premièrement qu'il y a
des transpositions si fort autotifées
par l'usage que la construction natu-
relle seroit non-seulement rude ;
mais entierement barbare. *Car voyez-
vous , dit * le P. Tarteron , ainsi va
le monde , nous déchirons notre prochain ,
il nous déchire aussi. Un François
qui fait sa Langue , peut-il parler
autrement ? Et n'auroit-on pas droit
de traiter de Wisigoth un homme
qui voulant suivre l'ordre naturel en
cette occasion diroit , Ainsi le monde
va , nous déchirons notre prochain , il
nous déchire aussi ? C'est par cette maxi-
me , † dit le nouveau Traducteur
de Demosthene , vous le savez peut-
être comme moi , que se conduisoient
dans l'administration de la République ;
les anciens & fameux Orateurs , que
ceux d'aujourd'hui louent toujours , sans*
ja-

* Dans la Traduction de Perse , *Sar. VI.*
p. 67. Edition de Paris.

† M. Tourreil , *Philippiques de Demosthe-
ne , Edit. de Paris , in 4. 1701. pag. 54.*

Jamais les imiter ; un Aristide , un Nicias , un Perioclès , & ce grand homme dont je porte le nom. Voilà encore une transposition , que se conduisoient dans l'administration de la République , les anciens Orateurs , mais qui est d'une absolue nécessité. Je ne saurois croire que M. de Vigneul-Marville lui-même pût se résoudre à dire , *C'est par cette maxime que les anciens & fameux Orateurs , que ceux d'aujourd'hui louent toujours , sans jamais les imiter ; un Aristide , &c. se conduisoient dans l'administration de la République.* En effet , quelque déclaré , qu'il soit contre les transpositions jusqu'à dire que *c'est une des graces de notre Langue de ne rien transposer ni dans la Prose ni dans la Poësie* , il lui échappe quelquefois de mettre le nominatif après le verbe. Ainsi , parlant des Epîtres de Cicéron à Atticus , il dit , * *Ces Epîtres vous instruiront de la guerre civile & des sentimens qu'en avoit Cicéron.* Il auroit pû dire , *que Cicéron en avoit* , sans que son discours en eût été moins em-

bar-

* Pag. 367.

barassé, mais ce tour lui a paru plus agréable, ou peut-être, lui est tombé de la plume sans qu'il s'en soit aperçu lui-même.

2. En second lieu, rien n'est plus propre à degager le discours que des transpositions faites à propos, comme l'éprouvera infailliblement tout Ecrivain qui a du goût pour la netteté du stile & qui se trouve chargé d'un Ouvrage de longue haleine. De là vient, dit * un fameux Orateur, que le Prince de Condé valoit seul à la France des armées entieres : que devant lui les forces ennemies les plus redoutables s'affoiblissoient visiblement par la terreur de son nom : que sous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides & invincibles : que par lui nos frontieres étoient à couvert & nos Provinces en sûreté : que sous lui se formoient & s'élevoient ces Soldats agueris, ces Officiers experimenter, ces Braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalez dans nos dernières guerres, & qui n'ont acquis
tant

* Le P. Bourdaloise, dans l'Oraison funebre du Prince de Condé.

tant d'honneur au nom François que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef. Qui ne voit que cette dernière période auroit été fort languissante & embarrassée si l'Orateur eût suivi l'ordre naturel, comme il avoit fait jusques-là, & qu'il eût dit, que ces Soldats aguerris, ces Officiers expérimentez, ces Braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalez dans nos dernières guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François que parce qu'ils avoient eu ce Prince pour Maître & pour Chef, se formoient & s'élevoient sous lui?

Voici un autre exemple où la construction naturelle est tout-à-fait ridicule. C'est un Livre que cette personne qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lorsque vous étiez avec moi dans ma Bibliothèque, m'a donné.

» Cette maniere de parler, ajoute *

» l'Auteur de qui j'emprunte cet exemple, toute régulière qu'elle est, est

» ridicule : & il n'est pas difficile de

» voir

* Mr. Andry dans ses Reflexions sur l'Usage présent de la Langue Française : pag 485. Edition de Hollande.

» voir qu'il est mieux de prendre le
 » tour irregulier en disant : *C'est un*
 » *Livre que m'a donné cette personne,*
 » *qui me vint voir hier sur les six heu-*
 » *res du soir, lorsque vous étiez avec*
 » *moi dans ma Bibliothèque.* C'est
 » une chose si connue, poursuit
 » ce judicieux Ecrivain, que nous
 » n'avons point d'Auteurs qui y
 » manquent : il n'est pas même jus-
 » qu'aux moins exacts & aux moins
 » soigneux de la politesse qui ne
 » prennent ce tour irregulier, plû-
 » tôt que d'embarrasser mal à pro-
 » pos une phrase. « Je ne croi pas
 que M. de Vigneul-Marville soit
 d'un autre sentiment.

3. Il me reste à faire voir que dans
 des Discours d'un stile vif & soutenu
 les transpositions ont une grace toute
 particulière. Nos plus célèbres E-
 crivains m'en fourniront des preuves
 que je ne pense pas que notre Criti-
 que ose contredire. Je tirerai la pre-
 miere des Oeuvres de M. de S. Evre-
 mond, cet Auteur célèbre qui a don-
 né à ses expressions toute la force qu'elles
 pouvoient souffrir en gardant la Raison,

com.

comme a très-bien * remarqué M. de Vigneul-Marville. *J'estime le Precepteur de Neron, † dit-il l'Anant d'Agrippine, l'ambitieux qui prétendoit à l'Empire ; du Philosophe & de l'Ecrivain, je n'en fais pas grand cas. Il auroit pû dire, je ne fais pas grand cas du Philosophe & de l'Ecrivain.* Mais outre que le tour irrégulier est plus vif & plus harmonieux, M. de S. Evremond trouve par là le moyen de varier son stile, secret si important, que quiconque l'ignore, ne sera jamais, quoiqu'il fasse, qu'un très-méchant Ecrivain.

§. Un stile trop égal & toujours uniforme. Envain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

On lit peu ces Auteurs nez pour nous ennuier,

Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Mais si M. de S. Evremond a droit
d'employer des transpositions dans
un

* Pag. 335.

† *Jugemens sur Seneque, Plutarde & Petrone*, Tom. II. pag. 149. Ed. d'Amst. 1726.

§ Boileau dans l'*Art Poétique*, Chant I. vs. 71.

un discours familier, il est tout visible qu'on doit s'en servir à plus forte raison dans des Discours Publics qui étant animez de la voix doivent être écrits d'un stile plus vif & plus soutenu. Aussi rien n'est plus ordinaire dans ces sortes de compositions que ces tours irreguliers.

Ce cœur plus grand que l'Univers ; dit le P. Bourdalouë dans l'Oraison funebre du Prince de Condé, ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier ; ce cœur si digne de Dieu, il a voulu que nous le possédassions & que nous en fussions les depositaires.

Changeant de scene, vous l'admirez hors du tumulte de la guerre & dans une vie plus tranquille, dit le même Orateur en parlant de ce grand Prince.

** Cet échec, quand vous voudriez concourir avec les Dieux & sortir de l'inaction, à quoi leur toute-puissance ne supplée jamais, dit le Traducteur de Demosthene que nous avons déjà*

** M. Tourreil, Philippiques de Demosthene, pag. 35.*

déjà cité, cet échec, dis-je, cette révolution, nous n'aurons pas long-tems à les attendre.

* Ce que vous desiriez tant, dit ailleurs le même Traducteur, de susciter les Olyntbiens contre Philippe; ce que la voix publique vouloit ici qu'on tentât à quelque prix que ce fût, le sort lui seul l'a fait pour vous, & de la manière qui vous convient davantage.

Déjà, dit un autre fameux † Orateur, fremissoit dans son camp l'ennemi confus & déconcerté, déjà prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.

Il est visible que dans tous ces endroits une construction plus régulière feroit languir le discours & lui ôteroit cette douce harmonie qui plaît si fort à l'oreille dans une Action publique.

Mais puisque M. de Vigneul-Marville § semble estimer les Règles du

* Pag. 65.

† M. Fléchier, Evêque de Nismes, dans l'Oraison funebres de Mr. de Turenne.

§ Mélanges d'Histoire, &c. p. 347.

du P. *Bouhours* , je ne ferois mieux faire que de confirmer ce que je viens de dire par une remarque judicieuse que ce fameux Grammairien a faite sur les transpositions qui ont bonne grace en certaines rencontres. Il y a , selon * ce Grammairien, des *sours irréguliers qui sont élégans.* „ Les „ exemples , ajoute-t-il , feront entendre ce que je veux dire. M. de Maucroix dit dans la seconde Homelie de Saint Jean Chrysostome au Peuple d'Antioche : Ce lieu qui nous a donné la naissance , nous l'évitons comme une embuche , & M. Patru dit dans le Plaidoyer pour Madame de Guenegaud, *Cependant cette Souveraine , les nouvelles Constitutions la dégradent ; toute son autorité est anéantie , & pour toute marque de sa dignité , on ne lui laisse que des réverences. La Supérieure ne fait rien qu'on ne condamne , ses plus innocentes actions , on les noircit.*

„ II

* Remarques nouvelles , sur la Langue Française , Tom. I. p. 303. III. Edition de Paris. 1683.

„ Il semble , continuë le P. Bou-
 „ hours, qu'il faudroit dire regulié-
 „ rement , nous évitons comme une
 „ embuche ce lieu qui nous a donné la
 „ naissance. Cependant les nouvelles
 „ Constitutions dégradent cette Souve-
 „ raine : on noircit ses plus innocentes
 „ actions. On parle ainsi dans la con-
 „ versation & dans un Livre tout sim-
 „ ple ; mais dans une action publi-
 „ que qui est animée de la voix &
 „ qui demande une éloquence plus
 „ vive , le tour irregulier a meilleure
 „ grace. C'est en ces rencontres qu'il
 „ est permis quelquesfois aux Orateurs
 „ aussi bien qu'aux Poëtes , de se
 „ dispenser des régles scrupuleuses de
 „ la construction ordinaire : & on
 „ peut presque dire du Sermon
 „ & du Plaidoyer ce que l'Auteur
 „ de l'Art Poëtique dit de l'O-
 „ de :

„ Son stile impetueux souvent marche au ha-
 „ zard :

„ Chez elle un beau desordre est un effet de
 „ l'art.

„ Mais si ces fortes d'irregularitez
 „ Z 2 „ sont

„ font élégantes dans la Prose , *ajoute*
 „ *le Pere Bouhours* , elles le font enco-
 „ re plus dans la Poësie qui est d'el-
 „ le-même un peu impetueuse , &
 „ qui n'aime pas tant un Lan-
 „ gage tout uni. Il y en a un
 „ exemple dans * l'Ode à Acan-
 „ the ;

„ Je jouis d'une paix profonde ;
 „ Et pour m'assurer le seul bien
 „ Que l'on doit estimer au monde ,
 „ Tout ce que je n'ai pas , je le compte
 pour rien.

„ On diroit regulierement , *je compte*
 „ *pour rien tout ce que je n'ai pas :*
 „ mais *Tout ce que je n'ai pas , je le*
 „ *compte pour rien* , est plus poë-
 „ tique & plus beau. Aussi nos ex-
 „ cellens Poëtes prennent ce tour-
 „ là dans les endroits animez :

* „ Ces moissons de Lauriers , ces hon-
 neurs , ces conquêtes ,
 „ Ma main , en vous servant , les trouve tou-
 tes prêtes.

Qu'on

* Composée par M. l'Abbé Regnier.

† Racine dans son IPHIGENIE , Act. V, Sc. II.

Qu'on juge après cela, si M. de la Bruyère n'a pas eu raison de dire qu'on peut en une sorte d'Ecrits user de termes transposés, & qui peignent vivement; & si au contraire M. de Vigneul-Marville n'a pas eu tort de décider que c'est une des grâces de notre Langue de ne rien transposer ni dans la Prose ni dans la Poësie. Il y a sans doute des transpositions forcées, & contraires à la douceur & à la netteté du Langage: mais il y en a aussi qui ont fort bonne grâce, & qu'on ne peut proscrire sans priver notre Langue de cet air vif, libre & naturel qui en fait une des plus grandes beautés. C'est ce qu'avoit fort bien compris M. de Vaugelas, cet Auteur si judicieux dont l'autorité sera toujours d'un grand poids dans cette matière. Car après avoir condamné certaines transpositions trop rudes, il ajoute * *Plusieurs attribuent aux vers la cause de ces transpositions, qui sont des ornemens dans la Poësie, quand elles sont faites, comme celles de*

M.

* Dans l'article intitulé, *Arrangement des mois*. Tom. II. p. 210. Edit. de Hollande.

M. de Malherbe, dont le tour des vers est incomparable ; mais pour l'ordinaire elles sont des vices en prose : je dis pour l'ordinaire , parce qu'il y en a quelques-unes de fort bonne grace. Voyez comment ce sage Ecrivain fait éviter ces décisions générales & absolues , qui presque toujours sont démenties par quelques exceptions incontestables.

XIV. REVENONS à *M. de Vigneul-Marville*. „ * Personne avant „ *M. de la Bruyère*, dit *M. Menage*, „ *ge*, n'avoit trouvé la force & la „ justesse d'expression qui se rencon- „ trent dans son Livre. „ En retiré , s'écrie sur cela notre Censeur, *M. Menage* nous auroit fait plaisir de nous marquer les endroits du Livre de *M. de la Bruyère* où cela se trouve : en récompense on lui en montreroit au double, où cela ne se trouve point. Que ne les montrait-il donc ces endroits , sans perdre le tems en paroles inutiles ? Pourquoi abuser de son loisir & de celui du Public à faire imprimer de tels Dialogues ? On ne peut pas desef-

pe-

* Mélanges d'histoire, &c. p. 325.

perer après cela de voir mettre au jour les Entretiens des Porteurs d'eau & des Vendeuses d'herbes. Il *pleuvra aujourd'hui*, dites vous, & moi je n'en croi rien, & je suis prêt à parier *contre vous double contre simple*. Imaginez quelque chose de plus frivole, si vous voulez, il ne le fera pas davantage que cet endroit des *Mélanges d'Histoire & de Littérature*. Car que nous importe de savoir que M. Menage auroit fait plaisir à M. de Vigneul-Marville, de lui citer des endroits des *Caractères de ce siècle*, où parut de la force & de la justesse d'expression, & que s'il l'eût fait M. de Vigneul-Marville lui en auroit montré *au double où cela ne se trouve point*? Après ce beau Dialogue, en sommes-nous plus savans, & plus coupables de juger du Livre de M. de la Bruyère?

Mais ajoute M. de Vigneul-Marville, * *c'est bien gratuitement & sans y penser que M. Menage vient nous dire qu'avant M. de la Bruyère personne n'a trouvé la force & la justesse d'expression qu'il*

* Pag. 335. & 336.

536 D E F E N S E D E M.

qu'il s'imagine dans ses Caractères: Bien auparavant cet Auteur, deux célèbres Ecrivains (sans compter les autres) ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la Raison : Ce sont Messieurs Nicole & de S. Evremond. M. de Vigneul-Marville a raison. La France a produit plusieurs excellens Ecrivains qui ont leur merite aussi bien que M. de la Bruyère. Mrs. Nicole & de S. Evremond font de ce nombre, tout le monde en convient. M. de Vigneul-Marville qui avance tant de choses sans les prouver, a bien fait de s'en dispenser en cette occasion. Et c'est sans doute une trop grande hardiesse à M. Menage de préférer M. de la Bruyère à tant de fameux Ecrivains qui ont paru dans ce dernier siècle. Ces sortes de comparaisons sont toujours odieuses & téméraires. Mais, à mon avis, ce n'est pas tant à M. Menage qu'il faudroit s'en prendre qu'aux Compilateurs de ses Conversations. Car où est l'homme à qui il n'échappe, dans une conversation libre, des pensées outrées
qu'il

qu'il n'auroit garde de soutenir dans un Ouvrage public ?

XV. MR. Menage, continuë *
notre Critique, ajoute que M. de la
Bruyère dit en un mot ce qu'un autre ne
dit pas aussi parfaitement en six. C'est
ordinairement tout le contraire, M. de
la Bruyère affectant d'entasser paroles
sur paroles, & pensées sur pensées sans
nulle nécessité. En voici un exemple qui
me tombe sous les yeux, c'est à la page
90. où il dit que la Pruderie est une
imitation de la Sagesse. Cette pensée
est si claire qu'elle ne demande point d'être
éclaircie par des comparaisons tirées
de je ne sai où. Cependant voyons
quels tours & quels détours M. de la
Bruyère prend pour nous faire com-
prendre ce qui n'a pas la moindre ombre
de difficulté. „ Un Comique, † dit-il,
„ outre sur la scène ses Personnages :
„ un Poëte charge ses descriptions :
„ un Peintre qui fait d'après nature,
„ force & exagere une passion, un
„ contraste, des attitudes : & celui
„ qui copie, s'il ne mesure au com-
„ pas

* Pag. 336. † T. I. Chap. III. intitulé,
DES FEMMES, P. 224.

„ pas les grandeurs & les proportions,
 „ grossit les figures, donne à toutes
 „ les pièces qui entrent dans l'ordon-
 „ nance de son Tableau, plus de
 „ volume que n'en ont celles de l'ori-
 „ ginal : de même la Pruderie est
 „ une imitation de la sagesse. “ *Ou-
 tre que tout ce discours sent fort son gal-
 limathias : qui, je vous prie, après cet
 exemple, peut dire de bonne foi (à moins
 que ce ne soit M. Menage) que M. de
 la Bruyère dit en un mot ce qu'un autre
 ne dit pas aussi parfaitement en six ?*

Voilà ce que M. de Vigneul-Mar-
 ville trouve à censurer dans cette re-
 flexion de M. de la Bruyère, que *la
 Pruderie est une imitation de la Sage-
 se*. Ce sont, comme vous voyez,
 autant d'arrêts définitifs, indepen-
 dants de toute raison. Mais que faire ?
 Chacun a sa méthode. Celle de notre
 Critique n'est pas de prouver ce qu'il
 avance. Il pourroit pourtant avoir rai-
 son dans le fond. Voyons ce qui en est.

M. de la Bruyère veut nous faire
 voir comment la Pruderie est une
 imitation de la Sagesse, & il employe
 pour cela plusieurs comparaisons. Sa
 pensée étoit assez claire sans toutes ces
 com-

comparaisons, replique M. de Vigneul-Marville. Mais ce Critique se trompe. Car sans ces Comparaisons la pensèe de M. de la Bruyère auroit été fort imparfaite. Il ne suffit pas de dire que la Pruderie imite la Sageffe, si l'on ne fait sentir comment & jusqu'à quel point elle le fait. La plûpart des vertus consistent en un certain milieu dont les deux extrémitez sont également dangereuses. Demeurez en deçà, ou passez au delà des justes bornes, vous voilà hors du bon chemin. Et rien n'est plus facile que de s'y méprendre. On le voit tous les jours. L'Avare croit être bon menager, & le Prodigue qui le traite de fou, croit être le seul qui sache faire un bon usage des richesses. Les Lâches donnent à leur foiblesse le beau nom de Prudence, & les Teméraires pensent être de vrais Braves. Tous ces gens-là ignorent les justes bornes des vertus qu'ils croient pratiquer. Ils vont au delà du but, ou demeurent en deçà, faute de connoître ce juste milieu dont les deux extrémitez sont également vicieuses. Et par conséquent, lorsqu'on

veut faire voir l'imperfection d'un de ces Vices, il faut marquer comment & jusqu'à quel point il imite une certaine Vertu. Car de dire en général que c'est une imitation d'un telle Vertu, c'est en donner une idée qui peut tout aussi bien convenir à un autre Vice qui lui est directement opposé. L'Avarice, par exemple, est une imitation de la Frugalité, mais qui dans le fond en est autant éloignée que la Prodigalité même. M. de la Bruyère avoit l'esprit trop juste pour faire de pareilles définitions. Il nous veut apprendre que la Pruderie est une imitation de la Sagesse; mais il a soin de marquer en quoi consiste cette imitation. Ce qu'il fait par un parallèle ingénieux qui amusant agréablement l'Esprit, fait voir nettement, que c'est une imitation outrée qui passe les bornes de la Raison. *Un Comique outre sur la scène ses Personnages : Un Poète charge ses descriptions, &c. de même la Pruderie est une imitation de la Sagesse. Qu'y a-t-il là d'obscur, & qui sente le galimatias? La Pruderie*

rie imite mal la Sagesse, en portant les choses dans l'excès, comme un Comique qui outre ses Personnages, comme un Poëte qui charge ses descriptions, comme un Peintre qui travaillant d'après nature, force & exagere les passions & les attitudes qu'il tâche de représenter, ou qui voulant copier un Tableau, en grossit les figures. Notre Critique ne trouve aucune justesse en tout cela. Je ne faurois qu'y faire. Mais il me semble que des Comparaisons sont justes, lorsque les choses comparées conviennent dans le point sur lequel roule la comparaison; ce qu'on ne peut trouver à dire dans ce Parallele. Car le Comique, le Poëte, le Peintre y conviennent tous en ceci, qu'ils vont au delà de certaines bornes qu'ils ne devroient pas passer, aussi bien que la Pruderie qui va au delà des bornes de la Sagesse en prétendant l'imiter.

Une autre chose que M. de Vigneul-Marville blâme dans ce Parallele, c'est que l'Auteur y employe trop de paroles, d'où il conclut que M. Menage a tort de dire, que M. de la Bruyère

re dit en un mot , ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. Mais cette conclusion est un peu trop précipitée , ne lui en déplaît. Car de ce qu'un Auteur seroit un peu plus diffus qu'à son ordinaire dans un certain endroit de son Livre , il ne s'en suivroit nullement qu'il le fût par tout ailleurs. Et où en seroient les meilleurs Ecrivains, M. de Vigneul-Marville lui-même , si cette manière de raisonner étoit requë? Virgile est obscur dans un tel endroit : Donc c'est un méchant Ecrivain qui ne s'entend pas lui-même. Il y a dans Cicéron une période embarrassée & d'une longueur accablante : Donc Cicéron ne fait pas écrire. M. de Vigneul-Marville raisonne mal dans un tel endroit de son Livre , il conclut du particulier au général : Donc c'est un méchant Logicien qui parle au hazard & sans reflexion. Qui ne voit que toutes ces conclusions sont impertinentes , & que notre Censeur auroit droit de se plaindre de la dernière? Qu'il fasse donc aux autres la même justice qu'il exige pour lui-même. Bien plus : non seulement , ce Critique

que a tort de conclurre d'un seul passage des *Caractères de ce siècle*, que l'Auteur de ce Livre affecte ordinairement d'entasser paroles sur paroles sans nécessité, mais ce passage même qu'il cite pour le prouver, est, à mon avis, très-mal choisi. M. de Vigneul-Marville pourroit peut-être dire, que l'Auteur parle trop en cet endroit, qu'il y entasse quatre comparaisons sans nécessité, puisqu'une ou deux auroient pû suffire. Mais la question n'est pas de savoir si M. de la Bruyère parle trop, mais s'il dit en peu de mots ce qu'il veut dire, & si l'on pourroit le dire aussi nettement en moins de paroles. Ce sont deux choses fort différentes. On peut être concis & grand parleur en même tems, sur tout en écrivant : car dans la conversation grand parleur & diseur de rien ne signifient ordinairement qu'une seule & même chose.

XVI. MAIS après tant de fausses attaques, en voici une enfin qui peut-être portera coup. C'est la critique de quelques expressions que M. de la Bruyère a employées dans le passage
que

que nous venons d'examiner, & qui ne paroissent pas Françoises à M. de Vigneul-Marville. Il y en a quatre, savoir, (1) *un Peintre qui fait d'après nature*, pour dire *qui travaille*, qui *peint d'après nature* : (2) *forcer une passion, un contraste, des attitudes, expressions barbares en langage de peinture*, si l'on en croit notre Censeur : (3) le terme de *volume* appliqué aux figures d'un Tableau, quoi qu'il ne se dise, selon M. de Vigneul-Marville, que des choses qui se mesurent & se pesent : & (4) enfin les *pièces d'un Tableau*, au lieu de dire les figures d'un Tableau, le mot de *pièces* étant réservé pour le blazon, comme M. de la Bruyère le fait ou ne le fait pas, ajoute poliment notre Critique.

Je ne sai si l'on ne pourroit point douter de la solidité de quelques-unes de ces décisions : mais je suis fort tenté de ne pas disputer cette petite victoire à M. de Vigneul-Marville, quand ce ne seroit que pour l'encourager à nous faire part d'une plus ample Critique des *Caractères de ce siècle*. Car afin que vous le sachiez, tout ce
que

que vous avez vû jusqu'ici , n'est que le prélude d'un combat à toute outrance. M. de Vigneul-Marville avoit composé un plus gros Ouvrage * *qu'il a supprimé* après avoir appris la mort de M. de la Bruyère. Ce n'est ici qu'un petit échantillon par où l'on pourra juger de toute la pièce. Mais si j'accorde à M. de Vigneul-Marville qu'il a eu raison de censurer ces quatre expressions dans le Livre de M. de la Bruyère, c'est à condition qu'il n'abusera pas de ce petit avantage, comme s'il lui donnoit droit de conclurre que M. de la Bruyère ne fait pas écrire en François, † *qu'il n'a point de stile formé, qu'il écrit au hazard; & § que la plupart de ses expressions sont forcées, impropres & peu naturelles.* Ce seroit imiter ces Critiques dont parle Madame Des-Houlières qui pour un mot bien ou mal placé approuvent ou condamnent tout un Ouvrage.

Quel-

* Pag. 345.

† Mélanges d'Histoire, &c. p. 336.

§ Pag. 339.

Quelques faux brillans bien placez,
 Toute la pièce est admirable :
 Un mot leur déplût ; c'est assez,
 Toute la pièce est détestable.

Je croi M. de Vigneul-Marville trop raisonnable pour donner dans cet excès. Il fait qu'Homere s'endort quelquefois & qu'on trouve des fautes dans les plus excellens Ecrivains. Il est Auteur lui-même, & par conséquent sujet à se méprendre aussi bien que Pindare, Virgile, Horace, & tous les plus fameux Ecrivains Anciens & Modernes.

Du reste, quoique je ne veuille pas disputer à M. de Vigneul-Marville la gloire d'avoir censuré avec raison des expressions qu'on vient de voir, * celle-ci sur tout, *un Peintre*
qui

* Je viens de voir dans les *Entretiens sur les Ouvrages des Peintres* une expression qui pourroit bien servir à justifier celle dont se sert ici M. de la Bruyère. „ Si ce beau faire, & „ cette belle union de couleurs que l'on voit „ dans leurs Ouvrages non contestez, &c. p. „ 217. Tom. III.

qui fait d'après nature , je suis obligé d'avertir le Public que ce Censeur ne donnant pour preuve de la solidité de cette censure , que sa propre autorité , & la connoissance qu'il prétend avoir du Langage des Peintres , on fera bien de ne s'y fier que sous bonne caution : puisqu'on trouve , dans le Livre même de M. de Vigneul-Marville , des expressions tirées de la Peinture qui peuvent faire douter qu'il entende aussi bien les termes de cet Art , qu'il semble se le persuader , comme quand il dit , * que M. de la Bruyère travaille plus en détrempe qu'à l'huile. On dit , peindre en huile , j'en suis sûr ; & je puis le prouver par des autoritez incontestables : mais je doute qu'on puisse dire , peindre à l'huile. Je m'en rapporte aux Experts.

XVII. JE ne sai pourquoi j'ai crû si legerement que M. de Vigneul-Marville useroit modérément du petit avantage que je viens de lui céder. Bien loin de là , ce Critique en est devenu si fier qu'il com-

mence

* Pag. 340.

mence à s'oublier lui-même, tant c'est une chose difficile de se moderer dans la victoire. *Ce ne seroit jamais fait dit-il, si l'on vouloit critiquer toutes les expressions forcées, impropres, & peu naturelles qu'on veut faire passer pour des beautés, & des raffinemens de Langage.* Voilà de terribles menaces, mais qui par bonheur pour M. de la Bruyère ne seront pas mises en execution. M. de Vigneul-Marville veut lui épargner la honte d'une entière défaite. Il se contentera de lui porter deux ou trois coups pour faire voir au Monde ce qu'il seroit capable de faire s'il vouloit déployer toutes ses forces contre lui. Il semble pourtant, à en juger par ces deux ou trois attaques, que ce Critique n'est pas dans le fond si redoutable qu'il voudroit nous le faire accroire. Vous en jugerez.

1. *Est-ce parler naturellement, & proprement, dit-il d'abord, comme le souhaite M. de la Bruyère en plusieurs endroits de son Livre, de dire, † que*
la

* Pag. 339. † T. I. Chap. II. DU MÉRITE PERSONNEL, p. 200.

la véritable grandeur se laisse toucher & manier. *Cela en bon François & selon la Raison*, poursuit notre Critique, *ne se peut dire que des choses corporelles qui se manient & se touchent.*

Je connois pourtant un habile homme qui se mêle de faire des Livres, & qui croit entendre les regles & les beautez de la Langue Françoisé, qui se sert du terme de *manier* en parlant de choses qui ne sont pas corporelles. Et cet homme (qui le croiroit ?) c'est M. de Vigneul-Marville lui-même qui s'en sert ainsi deux fois, & cela dans le même Ouvrage où il censure si fièrement M. de la Bruyère pour avoir employé ce terme une seule fois, *risum teneatis amici. Un homme*, dit M. de Vigneul-Marville page 251. de ses Mélanges, *un homme a composé un Sermon, un Plaidoyer, ou une Harangue avec bien du soin. Il en a MANIÉ, tourné, ajencé les pensées.* Si ce rigide Censeur croit qu'on ne peut *manier* que des choses corporelles, comment a-t-il pû *manier* des pensées ? Qu'il nous explique cette énigme. *Les bons Ecrivains*, dit-il

il * ailleurs, s'approchent du style *Laconique* qui n'est pas moins difficile à MANIER.

2. Passons à la seconde remarque *Dit-on en bons termes*, jeter de la profondeur dans ces Ecrits ? M. de la Bruyère le dit † page 45. Mais le Bon Sens & l'Usage ne le disent point. Après cela, il n'y a plus rien à dire. Le moyen de résister à des décisions si formelles ! Mais pourtant d'où vient que M. de la Bruyère n'auroit pû se servir de cette expression, puisque M. de S. Evremond, qui, comme dit très-bien notre Critique, *revêt ses pensées qui sont nobles, d'expressions hardies, mais toujours justes, toujours propres à son sujet*, n'a pas fait difficulté de dire : § *Lorsque le choix du sujet dépend de l'Orateur, il le doit prendre susceptible de force & d'ornement : il doit jeter de l'ordre dans son dessein, & de la liaison dans ses pensées.* Pourquoi ne pour-

* Pag. 139. de ses *Mélanges*.

† T. I. Ch. I. DES OUVRAGES DE L'ESPRIT, p. 171.

§ Oeuvres mêlées. *De l'Eloquence*, p. 293. Tom. I.

pourroit-on pas jeter de la profondeur dans un Ecrit , aussi bien que de l'ordre dans un dessein & de la liaison dans les pensées ? Autre énigme que notre Critique est prié d'expliquer , si tel est son bon plaisir.

3. Il ajoûte une troisième remarque qu'il exprime en ces termes : *dire comme M. de La Bruyere , pag. 173. en parlant des gens qui ne sauroient garder leur secret , * qu'on voit au travers de leur poitrine , qu'ils sont transparens ? N'est-ce pas là outrer ses expressions ? Ne suffisoit-il pas d'avoir dit : Ils ne remuent pas les levres , & on les entend : on lit leur secret sur leur front & dans leurs yeux.*

Ce seroit ici le lieu de parler de l'usage qu'on doit faire des *termes figurez*. Je dirois volontiers à cette égard ce que M. de Fontenelle a dit quelque part du stile sublime , *qu'il n'y faudroit donner qu'à son corps defendant*. Il est pourtant certain que les termes figurez trouvent fort bien leur place en quelques rencontres. Mais sans prétendre traiter cette matière

* T. I. Chap. V. DE LA SOCIÉTÉ, p. 302.

tière à fond, il me semble qu'on peut s'en servir pour deux raisons. L'une, lorsqu'on manque de termes propres pour exprimer ce qu'on veut dire, ce qui arrive fort souvent, & dont il ne faut pas tant attribuer la cause à la pauvreté des Langues, qu'à l'ignorance des hommes qui ne connoissant pas les choses en elles-mêmes, n'en peuvent parler que par voye de comparaison. L'autre raison pourquoi l'on peut employer des termes figurez dans le discours, c'est pour divertir l'Esprit en lui représentant par des images corporelles ce qu'on lui a déjà expliqué ou qu'on lui explique immédiatement après en termes propres, & qui peignent la chose telle qu'elle est en elle-même. Car en ce cas-là, les expressions figurées n'ayant rien d'obscur amusent agréablement l'Esprit, en lui traçant d'une manière sensible ce qu'une expression propre lui fait comprendre avec une entière exactitude. Et c'est là si je ne me trompe, le seul usage qu'on devroit faire des termes figurez lorsqu'on n'est pas indispensablement obligé de s'en servir. C'est comme
 une

une débauche d'esprit qui ne peut que plaire lorsqu'elle vient à propos, mais qui sans cela choque, déplaît, & embarrasse infailliblement.

Je laisse à d'autres le soin d'appliquer ceci à l'endroit des *Caractères* qui n'a pû échapper à la censure de M. de Vigneul-Marville. Ce sont des choses de goût & de sentiment qu'on ne peut gueres faire comprendre à des gens qui ne s'en apperçoivent point d'eux mêmes.

XVIII. Notre Critique ne peut souffrir que M. Menage doute que la manière d'écrire de M. de la Bruyère soit suivie. *Pourquoi non, * dit-il ? Combien de pauvres Peintres copient tous les jours de mechans originaux ? Neanmoins, ajoute t-il, j'accorde à M. Ménage que jamais personne de bon goût n'imita le mechant stile de M. de la Bruyère.*

Belle conclusion, & digne de l'Exorde !

Non seulement M. de la Bruyère a pu avoir quelques Imitateurs, mais
il

* Pag. 340.

il en a eu effectivement un grand nombre. Son Censeur ne peut l'ignorer; tant la chose a éclaté dans la République des Lettres. Les uns ont pillé les mots & les expressions, les autres les pensées; & tous se sont parés du titre de son Ouvrage, comme s'il suffisoit, pour avoir part à la gloire d'un excellent Ecrivain, de faire des Livres sous le même titre que lui. On n'a imprimé pendant quelque tems que des Ouvrages qui portoient le nom de *Caractères*, ou quelque autre qui signifioit à peu près la même chose. *Ouvrage dans le goût des Caractères. Les différens Caractères des femmes du siècle. Caractères & Portraits Critiques sur les défauts ordinaires des hommes. Portraits sérieux & critiques. Caractères tirez de l'Ecriture sainte, & appliquez aux Mœurs de ce siècle. Caractères naturels des hommes, en forme de dialogue. Caractères des vertus & des vices. Suite des Caractères de Theophraste & des Mœurs de ce siècle, &c.* On ne voyoit que *Caractères*. Les Boutiques des Libraires en étoient inondées. Mais, je vous prie, le
Cen-

Censeur de M. de la Bruyère pouvoit-il mieux faire valoir le mérite des *Caractères de ce siècle*, qu'en nous faisant ressouvenir de ce grand nombre d'Ouvrages qu'a produit le desir d'imiter cet excellent Original : faites des copies, la plupart méprisées du Public, & toutes fort inférieures à leur modèle ?

Mais peut-être que M. de Vigneul-Marville a cru que parmi tous ces Copistes, il y en a quelques-uns qu'on peut comparer à M. de la Bruyère. D'où vient donc qu'il ne les a pas nommez ? Pourquoi perdre une si belle occasion de nous convaincre de l'étendue de ses lumières, & de la solidité de son jugement ? Car infailliblement, on lui auroit fait honneur de cette belle découverte ; puisqu'il ne paroît pas que le Public ait encore préféré ou égalé aucun de ces Imitateurs à celui qu'ils ont tâché de copier.

Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,

a pris le titre orgueilleux, de *Theophraste moderne* : & c'est, dit-on,

celui qui approche le plus de M. de la Bruyère. Mais s'il le fuit, ce n'est qu'à la trace, & de bien loin, comme l'a montré depuis peu * un Ecrivain, qui après avoir assez bien découvert les défauts du *Theophraste moderne*, n'a pas toujours rendu justice à M. de la Bruyère. Ce qui soit dit, sans conséquence. Car outre qu'on a déjà † repoussé les attaques de ce nouveau § Critique, je ne voudrois pas me brouiller encore avec lui après m'être attiré sur les bras un adverfaire aussi redoutable que M. de Vigneul-Marville.

XIX. ENFIN, je vois terre, comme disoit * *Diogene*. Il ne me reste plus qu'à examiner quelques réflexions de notre Critique sur les per-

* Dans un Livre intitulé, *Sentimens Critiques sur les Caractères de M. de la Bruyère*.

† Dans un Livre intitulé, *Apologie de M. de la Bruyère, ou Réponse à la Critique des Caractères de Theophraste*.

§ C'est, dit-on communément, M. de Vigneul-Marville lui-même.

* *Le Cynique*. Voyez sa Vie dans *Diogene-Laërce*, Liv. VI. §. 38. Edition d'Amsterdam de 1692.

personnes qui ont approuvé le Livre de M. de la Bruyère. Si ce ne sont pas des Esprits superficiels, dit-il * d'abord, je puis bien assurer que ce sont, ou des gens qui lisent les Livres superficiellement & sans examen, ou des personnes qui se trouvent dans l'obligation de louer M. de la Bruyère. Je vous laisse à penser, après ce que nous venons de voir, s'il lui sied bien de parler ainsi.

Il nomme ensuite quelques-uns de ces approbateurs, dont il tâche de diminuer l'autorité.

XX. LE premier est le P. Bouhours, qui, † dit-il, a élevé M. de la Bruyère jusqu'aux nuës, le rangeant entre les Auteurs celebres qui ont fourni à son Recueil de Pensées choisies. Cela, ajoute-t-il, s'est fait, je croi, autant par politique qu'autrement. Il le croit, à la bonne heure; mais que nous importe de savoir ce qu'il croit, s'il ne nous apprend le fondement de sa croyance? Un autre n'a qu'à faire imprimer qu'il croit le contraire; & les voilà à deux de jeu, lui & M. de

* Pag. 346. † Pag. 347.

358 D E F E N S E D E M.

de Vigneul-Marville, tout aussi avancé l'un que l'autre. Et qui des deux croirons-nous après cela ? *Mais à tout prendre*, continuë notre Censeur, toujours sur le ton d'un homme qui veut en être crû sur sa parole, *je ne pense pas que jamais le P. Bouhours ait loué absolument M. de la Bruyère, & sans restriction mentale. Il est trop habile Jesuite pour avoir fait ce coup-là purement & simplement. Voilà ce qu'on appelle, offenser les gens sans raison & sans aucune nécessité. D'ailleurs, ajoute-t-il, si M. de la Bruyère est un excellent Ecrivain, il faut dire que toutes les regles du P. Bouhours sont fausses ; ce que ce Pere ne croit pas, ni moi non plus. Si ce n'est là perdre impunément de l'encre & du papier, qu'on me dise ce que ce peut être : car pour moi je n'y vois autre chose que des paroles qui ne signifient rien. Quelles sont donc ces Régles que M. de la Bruyère a violées ? Sont-ce toutes les Régles du P. Bouhours, ou quelques-unes seulement ? Et puis, ces Régles sont-elles fondées sur un usage incontestable, ou sur l'autorité de celui qui*
les

les a publiées ? Peut-on condamner un homme sans instruire son procès ? Et le moyen d'instruire un procès sans en voir les pièces ! M. de Vigneul-Marville néglige un peu trop les formes , pour un homme qui a étudié en Droit Civil.

D'ailleurs , à voir la manière dont il parle de l'estime que le P. Bouhours a fait paroître publiquement pour le Livre de M. de la Bruyère , ne diroit-on pas que le P. Bouhours ne l'a loué qu'en termes vagues , & sans donner aucune raison de son estime ? C'est pourtant tout le contraire. Car non content de dire que M. de la Bruyère pense d'une manière solide & agréable , il tire des *Caractères de ce siècle* , des pensées qui sont effectivement pleines de solidité , d'agrément , & de délicatesse. Par exemple , après avoir dit * que la pensée d'un Ancien sur l'avantage qu'ont les Grands de faire du bien aux Petits , lui semble très-belle & très-noble , il ajoute : *Un Auteur Moderne* , c'est à dire M. de la Bruyère ,

tour-

* *Pensées ingénieuses* , p. 194. Edit. de Holl.

tourne agréablement la même pensée en Satire : » Les Grands se piquent , *
 » dit il , d'ouvrir une allée dans une
 » forêt , de soutenir des terres par
 » de longues murailles , de dorer des
 » plat-fonds , de faire venir dix pou-
 » ces d'eau , de meubler une oran-
 » gerie : mais de rendre un cœur con-
 » tent , de combler une ame de
 » joye , de prévenir d'extrêmes be-
 » soins , ou d'y remédier , leur cu-
 » riosité ne s'étend pas jusques-là .
 M. de Vigneul-Marville croyoit-il
 cet endroit mal pensé & plus mal
 exprimé ? Pourquoi ne le faisoit-
 il pas voir en corrigeant ce qu'il
 y voyoit de faux , & en l'expri-
 mant d'une manière plus fine &
 plus agréable ? C'étoit là le vrai
 moyen de plaire au Public en cen-
 surant le Livre de M. de la Bruyé-
 re : c'est par là qu'il pouvoit don-
 ner de l'autorité à sa Critique , af-
 foiblir le témoignage du P. Bouhours,
 & plaire à ses Lecteurs en les instrui-
 fant.

» II

* T. I. Chap. IX. intitulé DES GRANDS ,
 p. 421.

» Il y a , dit * ailleurs M. de la
 » Bruyère , un Pais où les joyes
 » sont visibles , mais fausses ; &
 » les chagrins cachez , mais réels.

» La Vie de la Cour , dit-il † en-
 » core , est un jeu serieux , melanco-
 » lique , qui applique. Il faut ar-
 » ranger ses pièces & ses batteries ;
 » avoir un dessein , le suivre , parer
 » celui de son adversaire , hazarder
 » quelquefois , & jouer de caprice :
 » & après toutes ces rêveries & tou-
 » tes ces mesures on est échec , quel-
 » quefois mat , le plus fou l'emporte
 » & le plus heureux.

Le P. Bouhours a trouvé à pro-
 pos d'insérer ces deux passages dans
 son Recueil de *Pensées ingénieuses* ;
 & selon lui § ces sortes de définitions ou
 de descriptions où l'antithèse joue un
 peu , ont quelque chose de bien agréable.
 M. de Vigneul-Marville est-il d'un
 autre avis ? Croit-il que le le P. Bou-
 hours n'a pas parlé de bonne foi en
 cette occasion , ou qu'il a eu tort de
 louer

* T. I. Chap. VIII. DE LA COUR, p. 403.

† *Ibid.*

§ Pag. 217.

louer ces pensées, qui, selon lui, sont fausses & grossièrement exprimées? Que ne faisoit-il donc voir ce qu'elles avoient de faux? Ou s'il ne les croit pas fausses, mais seulement assez mal tournées, pourquoi ne leur donnoit-il pas un tour plus vif & plus agréable pour nous convaincre tout d'un coup de la beauté de son esprit, du peu d'adresse de M. de la Bruyère & du mauvais goût du P. Bouhours? Mais il est encore tems d'en venir à cette épreuve. Qu'il nous fasse voir cette rare merveille, & nous le regarderons comme le *Phénix* des Ecrivains de ce siècle.

XXI. Après le P. Bouhours, notre Critique met en jeu M. l'Abbé *Fleury* qui dans son remerciement à l'Académie Française fit l'éloge de M. de la Bruyère dont il prenoit la place, en ces termes: » Le Public
 » fait tôt ou tard justice aux Au-
 » teurs; & un Livre lû de tout le
 » monde, & souvent redemandé, ne
 » peut être sans mérite. Tel est *

« l'Ou-

* *Les Caractères de ce siècle*, dont la huitième Edition est la dernière que M. de la Bruyère, a revue & augmentée.

» l'Ouvrage de cet ami dont nous
 » regrettons la perte , si prompte,
 » si surprenante ; & dont vous avez
 » bien voulu que j'eusse l'honneur de
 » tenir la place : Ouvrage singulier
 » en son genre ; & au jugement de
 » quelques-uns , au dessus du grand
 » Original que l'Auteur s'étoit d'a-
 » bord proposé. En faisant le ca-
 » ractère des autres, il a parfaitement
 » exprimé le sien : on y voit une
 » forte meditation & de profondes
 » reflexions sur les esprits & sur les
 » mœurs : on y entrevoit cette éru-
 » dition qui se remarquoit aux occa-
 » sions dans ses conversations parti-
 » culieres , car il n'étoit étranger en
 » aucun genre de doctrine : il savoit
 » les Langues mortes & vivantes.
 » On trouve dans ses *Caractères* une
 » severe critique , des expressions vi-
 » ves , des tours ingenieux , des pein-
 » tures quelquefois chargées exprès ,
 » pour ne les pas faire trop ressem-
 » blantes. La hardiesse & la force n'en
 » excluent ni le jeu ni la délicatesse :
 » par tout y regne une haine impla-
 » cable du vice , & un amour décla-
 » ré de la vertu : enfin , ce qui cou-

„ronne l'Ouvrage , & dont nous
 „qui avons connu l'Auteur de plus
 „près , pouvons rendre un témoigna-
 „ge , on y voit une Religion fin-
 „cere“ Toutes ces louanges ont
 un air de vérité qui les rend respecta-
 bles. Qu'en juge M. de Vigneul-
 Marville ? Il les compte pour rien.
 Selon lui , ces louanges ne fauroient
 être d'un grand poids, *parce que l'hon-
 nêteté dont M. l'Abbé Fleury fait pro-
 fession , l'a obligé de louer avec excès M.
 de la Bruyere , outre que l'Académie exi-
 ge de ses Candidats cet encens comme
 une espèce de tribut qu'ils doivent à la
 memoire de ceux qui leur ont frayé le
 chemin à l'immortalité. C'est tout ce
 qu'on pourroit dire de cet Eloge , si
 ce n'étoit qu'un amas d'épithetes va-
 gues & générales qui ne pussent pas
 plutôt convenir à M. de la Bruyère
 qu'à toute autre personne. Mais si
 M. l'Abbé Fleury a prétendu peindre
 au naturel M. de la Bruyère , nous
 donner le vrai caractère de son Es-
 prit & de ses ouvrages , comme on
 a tout sujet de le croire , M. de Vi-
 gneul Marville a tort de décrier cet
 Eloge , sans faire voir en détail qu'il*

ne

ne fauroit convenir à la personne qui en est le sujet. C'en est pas tant M. de la Bruyère qui est intéressé dans cette censure, que l'Auteur de son Panegyrique. Ce sont les Ouvrages d'un auteur qui font son véritable éloge, & non des Discours étudiez qu'on publie à sa louange après sa mort. M. de la Bruyère avoit remporté l'estime du Public avant qu'il eût été loué par M. l'Abbé Fleury, ou par le * Secretaire de l'Académie, qui dans la reponse qu'il fit à cet illustre Abbé prit soin d'exprimer le caractère de M. de la Bruyère par des traits si justes & si délicats que je me crois obligé d'en orner ce Discours. *L'excellent Academicien à qui vous succedez*, dit-il à M. l'Abbé Fleury, *étoit un génie extraordinaire. Il sembloit que la nature eût pris plaisir à lui reveler les plus secrets mysteres de l'interieur des hommes, & qu'elle exposât continuellement à ses yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expressions, avec quelles couleurs*

ne

* M. l'Abbé Regnier.

ne les a-t-il point depeints ! Ecrivain plein de traits & de feu , qui par un tour fin & singulier donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par-elles mêmes : Peintre hardi & heureux qui dans tout ce qu'il peig oit , en faisoit toujours plus entendre qu'il n'en faisoit voir. Si ce Portrait a paru chimerique à M. de Vigneul-Marville , il est étonnant qu'il n'ait pas daigné dire un mot pour désabuser tant de bons Esprits qui en France & dans tout le reste de l'Europe sont persuadez qu'il represente fidèlement l'Original d'après lequel il a été tiré.

XXII. Le troisiéme approbateur de M. de la Bruyére que notre Critique a jugé à propos de citer, c'est M. Menage , qui a donné * dit-il, un grand relief aux Caractères de Mr. de la Bruyére. Mais , ajoûte M. de Vigneul-Marville , ce M. Menage disoit bien des choses sans reflexion : ses Menagiana le témoignent assez. Il louë & blâme d'ordinaire , plutôt , ce semble , pour parler & ne pas demeurer court , que pour blâmer & louer avec jugement &

* Pag. 348.

Et la balance à la main. Sans prétendre défendre ici M. Menage ou ses *Menagiana*, je vous laisserai le soin de conclurre, après tout ce que je viens de dire qui de M. Menage ou de M. de Vigneul-Marville est plus coupable du défaut de parler, pour parler de louer & blâmer sans connoissance de cause. Mais d'où vient que notre Critique ne dit rien de l'Eloge que M. Menage a fait de la traduction des Caractères de Theophraste ? Elle est, * dit-il, *bien belle, & bien Française, & montre que son Auteur entend parfaitement le Grec.* Je puis dire que j'y ai vu bien des choses que peut-être, faite d'attention, je n'avois pas vues dans le Grec. Voilà qui est bien exprès, & qui doit être compté pour quelque chose, venant d'un homme qui, de l'aveu de toute l'Europe, entendoit fort bien la Langue Grecque. Peut-être que M. de Vigneul-Marville se prépare à nous donner une nouvelle Version des Caractères de Theophraste
plus

* *Menagiana*, Tom. IV. pag. 219. Edit, de Paris. 1715.

plus exacte , & surtout plus François que celle qu'en a fait M. de la Bruyère. Il ne sauroit mieux faire. Car outre qu'il rendoit par ce moyen un assez grand service à sa Patrie en lui procurant une meilleure Traduction d'un Ouvrage qui mérite d'être entre les mains de tout le monde , il feroit enfin revenir le Public de ce prodigieux entêtement où il est pour *ce M. de la Bruyère* , s'il m'est permis de parler le langage de M. de Vigneul-Marville , qui aura sans doute le credit d'introduire cette belle expression parmi les honnêtes gens où je ne croi pas qu'elle soit encore fort en usage.

XXIII. Pour conclusion notre Critique suppose je ne sai quels défenseurs de M. de la Bruyère qui se retranchent sur l'estime que Mrs. de l'Academie François ont fait paroître pour sa personne & pour ses Ouvrages en les recevant dans leur Corps. A quoi M. de Vigneul - Marville répond , que * *ces Messieurs ne l'ont choisi qu'à la recommandation du Prince*

* Pag. 348.

ce qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres, comme il l'avoué lui-même dans ses **CARACTÈRES**, quoi qu'il déclare expressement dans son Discours à l'Académie » qu'il n'a employé aucune médiation pour y être reçu » que la singularité de son Livre ».

Mais cette recommandation du Prince & cet aveu qu'en a fait M. de la Bruyère, sont de pures chimères. C'est ce que nous avons * déjà montré, & avec tant d'évidence, que ce seroit perdre le tems, & abuser de la patience de ceux qui liront ce Discours, que d'y insister davantage.

Cependant si M. de la Bruyère avoit été reçu dans l'Académie Française, à la recommandation du Prince, pourquoi ne pourroit-on pas regarder cette faveur comme une preuve du mérite de celui qui en auroit été honoré ? Il semble que M. de Vigneul - Marville voudroit conclurre que le Prince ne fait jamais de bons choix, & que sa faveur n'est pas plus judicieuse que celle du Peuple, com-

me

* Ci-dessus, p. 415. 416.

570. DÉFENSE DE M.
me * on a accusé injustement M.
de la Bruyère de l'avoir pensé. Boi-
leau fut admis dans l'Académie † à
la recommandation du Roi, & n'y
feroit apparemment jamais entré sans
cela : est-ce à dire qu'il ne meritoit
pas d'être reçu dans cette illustre
Compagnie ? Je sai ce qu'on peut
repliquer à cela : que, *si la faveur des
Princes n'exclut pas le mérite, elle ne
le suppose pas aussi*, comme remarque
fort bien M. de la Bruyère.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce
que nous sommes,
Ils se trompent en vers comme les autres
hommes.

Cela est vrai, j'en tombe d'accord.
Mais il n'est pas moins certain, ce me
semble, qu'on devroit faire beaucoup
plus de fond sur l'estime qu'un
Prince auroit témoigné pour un
Auteur généralement estimé tel qu'est
M. de la Bruyère, que sur les dé-
goûts

* *Sentimens Critiques sur les Caractères de
M. de la Bruyère*, pag. 405. Edit. de Paris.

† Voyez *l'Histoire de l'Académie Française*,
pag. 260. Edit. de Holl. an. 1688.

goûts d'un Critique chagrin qui auroit diffamé sa *Personne* sans raison, & censuré ses *Ecrits* sans les entendre, comme a fait M. de Vigneul-Marville, ainsi que chacun peut s'en convaincre par la lecture de ce petit Ouvrage.

F I N.

TA.

T A B L E

D E S

PRINCIPALES MATIERES

Contenuës dans la DE'FENSE DE LA
B R U Y E R E .

POURQUOI on a entrepris la Défense de
M. de la Bruyère , contre les accusations
& les objections de M. de Vigneul - Marvil-
le. pag. 369.

PREMIERE PARTIE.

De la personne de M. de la Bruyère.

A R T I C L E I.

Que l'Auteur a pu défendre la personne de
M. de la Bruyère sans l'avoir jamais
connu. 370

A R T. I. Si M. de la Bruyère s'est vanté de
l'antiquité de sa famille. 371

Imagination ridicule de bien des gens , qui
roturiers de leur propre aveu , tandis qu'ils
sont pauvres , se croient nobles , dès qu'ils
ont fait fortune. 372

Autre folie des Gentils-hommes & des grands
Seigneurs qui veulent s'élever au dessus de
leur condition. 373

Expli-

DES MATIERES. 573

- Explication du Caractère où Mr. de la Bruyère se représente entêté de la même foiblesse.* 374
- Rien n'est plus ordinaire aux Ecrivains Satiriques que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres.* 376
- En quoi consiste la véritable Noblesse, selon M. de la Bruyère.* 378, 379
- Combien il est aisé de se tromper dans l'explication des anciens Auteurs, puisqu'on n'entend pas bien souvent les Auteurs modernes.* 380
- Pourquoi l'on n'entend pas toujours un Auteur.* 381, 382
- Si l'on peut juger d'un Auteur par ce qui s'en dit en conversation.* 384
- ART. III.** *Si M. de la Bruyère peut être justement taxé de misanthropie, parce qu'il s'enuyoit à l'Opera.* 386
- Figures de Rhetorique de nul usage avant les raisons.* 387
- Si l'on peut employer des figures de Rhetorique après avoir donné de bonnes raisons.* 388
- On ne doit pas entretenir le Public de ses goûts sans les justifier par des raisons.* 389
- On peut blâmer l'Opera sans choquer le Prince qui en a fait la dépense.* 390
- Malgré les grandes dépenses qu'on fait pour un Opera, les Spectateurs peuvent le trouver languissant, & pourquoi.* 391, 392
- Ce que Boileau pense de l'Opera.* 392, 393
- Ce qu'en dit M. de S. Evremond, conforme à ce qu'en a dit M. de la Bruyère.* 394, & suiv.
- ART. IV.** *Si M. de la Bruyère s'est comparé sans*

<i>ans façon au Jage Socrate.</i>	399, 400
<i>S'il peut lui être comparé.</i>	401, 402
ART. V. <i>Si M. de la Bruyère a voulu faire son Portrait en faisant celui d'un Philosophe accessible, doux, affable, officieux, &c.</i>	404, & suiv.
ART. VI. <i>Si M. de la Bruyère n'a pas été fort à son aise dans ce Monde, il n'en est que plus digne d'estime.</i>	407
<i>Ce que c'est qu'un Auteur forcé.</i>	409
<i>La plupart des Auteurs des Livres terminés en ana, sont des Auteurs forcés, ou du moins peu sçentz.</i>	410, 411
ART. VII. <i>Si M. de la Bruyère a été reçu dans l'Académie Française à la recommandation du Prince.</i>	414, 415
<i>Si une place dans l'Académie peut être donnée sous le titre de récompense.</i>	419, 420
ART. VIII. <i>Si M. de la Bruyère a voulu faire son Portrait en nous parlant d'un Philosophe qui se croit en droit de mépriser ceux qui décrivent ses Ouvrages.</i>	421, 422
<i>En quel sens cela peut être appliqué à M. de la Bruyère.</i>	423
<i>Mépriser de vaines censures, fierté louable.</i>	424

SECONDE PARTIE.

Du Livre de M. de la Bruyère, intitulé les Caractères de ce siècle.

ART. I.

L' Autorité d'un Censeur, destituée de preuves, n'est d'aucun poids. 426

Les Savans ont tort d'étaler leurs sentimens

DES MATIERES. 575

au Public, sans en donner des preuves. 427

*M. de Vigneul-Marville coupable de la même
faute dans la censure qu'il fait du Voyage
du Monde de Descartes.* 428

*Critique destituée de preuves, facile à faire,
& plus facile à détruire.* 429

*Telle est la censure que M. de Vigneul-Mar-
ville a fait des Caractères de ce Siècle.* 432,
433

ART II. *Quel est le sens de cette pensée du Livre
de M. de la Bruyère, si on ne goûte point ces
Caractères, je m'en étonne; & si on les goû-
te, je m'en étonne de même.* 434

*Si c'est uniquement à l'inclination que les
hommes ont à la médisance qu'on peut attri-
buer le succès des Livres Satiriques.* 437,
438

*D'où vient l'estime qu'on a fait & qu'on
fait encore du Catholicon d'Espagne.* 441

*Pourquoi bien des Libelles composés contre
le Cardinal Mazarin & durant la dernière
guerre, finie en 1697. sont tombez dans
l'oubli.* 442, 443

*En quel cas on peut dire que l'estime généra-
le qu'on fait d'une Satire, ne vient que de
la malignité des hommes.* 443

*Que l'approbation que les Caractères de ce
siècle ont dans le monde, ne peut pas être
attribuée à cette malignité, pour plusieurs
raisons.* 444, 445

ART. III. *Des Portraits repandus dans le
Livre de M. de la Bruyère. Ce qu'en pen-
se M. de Vigneul-Marville.* 449, 450

*Digression sur la quantité de méchans Li-
vres qui se font tous les jours à Paris &
ailleurs. Quelle est la cause de ce désor-
dre:* 456 & suiv.

ART.

ART. IV. La plupart des Portraits qu'on trouve dans le Livre de M. de la Bruyère ne conviennent à personne en particulier. Si l'on peut les condamner à cause de cela.

461 & suiv.

On n'a aucun droit de dire que ces Portraits représentent certaines personnes, lorsqu'ils ne les désignent pas par des traits qui leur conviennent uniquement. Ce que dit sur cela M. l'Abbé de Villiers.

464, 465

On ne peut blâmer ces sortes de Portraits sans blâmer Theophraste, & Molière.

467, 468

ART. V. Si l'on peut condamner les Portraits de M. de la Bruyère par la raison qu'ils sont trop chargés.

468, 469

ART. VI. M. de la Bruyère accusé injustement d'avoir en lui que ce soit en vûe dans ses Caractères.

470, 471

ART. VII. Qu'il y a dans le Livre de M. de la Bruyère des Caractères personnels, qui conviennent à certaines personnes.

474

M. de la Bruyère rend justice au mérite des personnes qu'il a voulu peindre.

475

On le voit par le Portrait, qu'il a fait de M. de Santeuil, Chanoine de S. Victor, excellent Poète Latin.

476, 477

Et par celui qu'il nous a donné de M. de la Fontaine.

479

Ce que M. de la Fontaine a eu de commun avec Virgile.

480

Pour bien peindre les hommes, il en faut dire du bien & du mal.

481

Ce qui distingue l'Histoire d'avec le Panegyrique.

482

Si Menalque dont il est parlé dans les Caractères de ce siècle, est le feu Comte de

Bran-

DES MATIÈRES. 577

Brancas ; qui doit être accusé de l'avoir des-
honoré , M. Menage ou M. de la Bruyère.

484 & suiv.

ART. VIII. S'il y a quantité de choses hors
d'œuvre dans les Caractères de ce siècle.

489

Il n'est pas facile de le décider. 491

Si M. de la Bruyère s'est engagé à n'insérer
dans son Livre que ce qui peut distinguer notre
siècle des autres siècles. 492

Peindre un siècle par des choses qui ne con-
viennent à aucun autre siècle , dessein chime-
rique. 493

ART. IX. Qu'il n'est pas fort aisé de som-
prendre que l'Esprit de discernement est très-
rare. 496

On le prouve par le raisonnement même que
fait M. de Vigneul-Marville pour montrer ,
que l'Esprit de discernement n'est pas fort
rare. 497 , 498

ART. X. Si M. de la Bruyère s'est contredit
dans la première réflexion des Caractères de
ce siècle. 500 , 501

Si la science des Mœurs a été entièrement épui-
sée par les Anciens. 502

ART. XI. Ce que c'est que style. 504 , 505
Il y a peut-être autant de styles que d'Écri-
vains. 506

Le même Écrivain n'a pas toujours le même
style. 507

Ce qui contribue le plus à la différence du
style , c'est le différent usage des particules desti-
nées à lier le discours. 509

Réflexion curieuse qu'a fait sur cela un Philo-
sophe Anglois. Ibid.

Ce que c'est que n'avoir point de style. 510

II

ART. XII. Que M. de Vigneul-Marville
Tom. II. B b écrit

écrit trop mal pour pouvoir juger définitivement que M. de la Bruyère n'écrit pas bien. 512

ART. XIII. Si la Langue Françoisse a banni entièrement les transpositions de la Prose, & ne les reçoit que par nécessité dans la Poësie. 517, & suiv.

1. Il y a des Transpositions, autorisées par l'usage. 522

2. Il y a des Transpositions très-propres à dégager le discours, & qui par cela-même sont nécessaires. 524

3. Les Transpositions ont bonne grace dans des Discours d'un stile vif, & sur tout lorsqu'ils doivent être recitez. 526

Transpositions quelquefois très-élégantes tant en Prose qu'en Vers, selon le P. Bouhours. 530

Il y a des Transpositions qui ont fort bonne grace, selon M. de Vaugelas. 533

ART. XIV. Pourquoi l'on ne doit pas désespérer de voir mettre au jour les Entretiens des Porteurs d'eau ou des Vendeuses d'herbes. 534, 535

Si M. Menage ou les Compilateurs du Menagiana ont bien fait de décider que personne n'avoit encore eu de justesse dans l'expression que M. de la Bruyère. 536

ART. XV. Si c'est bien définir la Pruderie que de dire qu'elle est une imitation de la Sagesse. 537, 538

Que les comparaisons dont se sert M. de la Bruyère pour éclaircir cette proposition, ne sont ni obscures, ni inutiles. 539

Si M. de la Bruyère est trop diffus en un endroit de son Livre : ce n'est pas à dire qu'il le soit par tout ailleurs. 542

ART. XVI. A quoi se réduit ce que M. de Vaugelas

DES MATIERES. 579

- Vigneul-Marville a repris avec quelque apparence de raison dans les Caracteres de ce siècle.* 543, 544
- Si M. de Vigneul-Marville entend les termes de Peinture.* 547
- ART. XVII. *Expressions que M. de Vigneul-Marville censure mal-à-propos dans les Caracteres de ce siècle.* 548
- Du véritable usage des termes figurez.* 551
- 552
- ART. XVIII. *Copistes de M. de la Bruyere. en grand nombre.* 553, 554
- Si quelqu'un d'eux peut lui être comparé.* 555, 556
- ART. XIX. *Des Approbateurs de M. de la Bruyere.* 556, 557
- ART. XX. *Le P. Bouhours a parlé de M. de la Bruyere comme d'un Ecrivain célèbre, s'il merite d'en être repris.* 557, & suiv.
- Vrai moyen de donner de l'autorité à ses censures, faire mieux que celui qu'on reprend.* 562
- ART. XXI. *Quel cas on doit faire de l'Eloge que M. l'Abbé Fleury a fait de M. de la Bruyere* 562, & suiv.
- M. l'Abbé Regnier, autre Panegyriste de M. de la Bruyere.* 565
- ART. XXII. *M. Menage, troisième Approbateur de M. de la Bruyere, cité par M. de Vigneul-Marville, refusé par lui sans raison.* 566, 567
- Eloge que M. Menage a fait de la Traduction des Caracteres de Theophraste.* 570
- Pourquoi M. de Vigneul-Marville n'a rien dit de cet Eloge.* ibid.
- ART. XXIII. *Si l'on doit compter pour rien l'estime que M. de l'Académie Française ont fait paroître pour M. de la Bruyere en le rece-*

580 TABLE DES MATIERES.

vant dans leur Corps. 568
*Supposé que M. de la Bruyère eût été reçu
dans l'Académie Française à la recommandation
du Prince, ce qu'on en pourroit conclure.* 569

**FIN DE LA TABLE, ET DU
TOME II. ET DERNIER.**





543630

